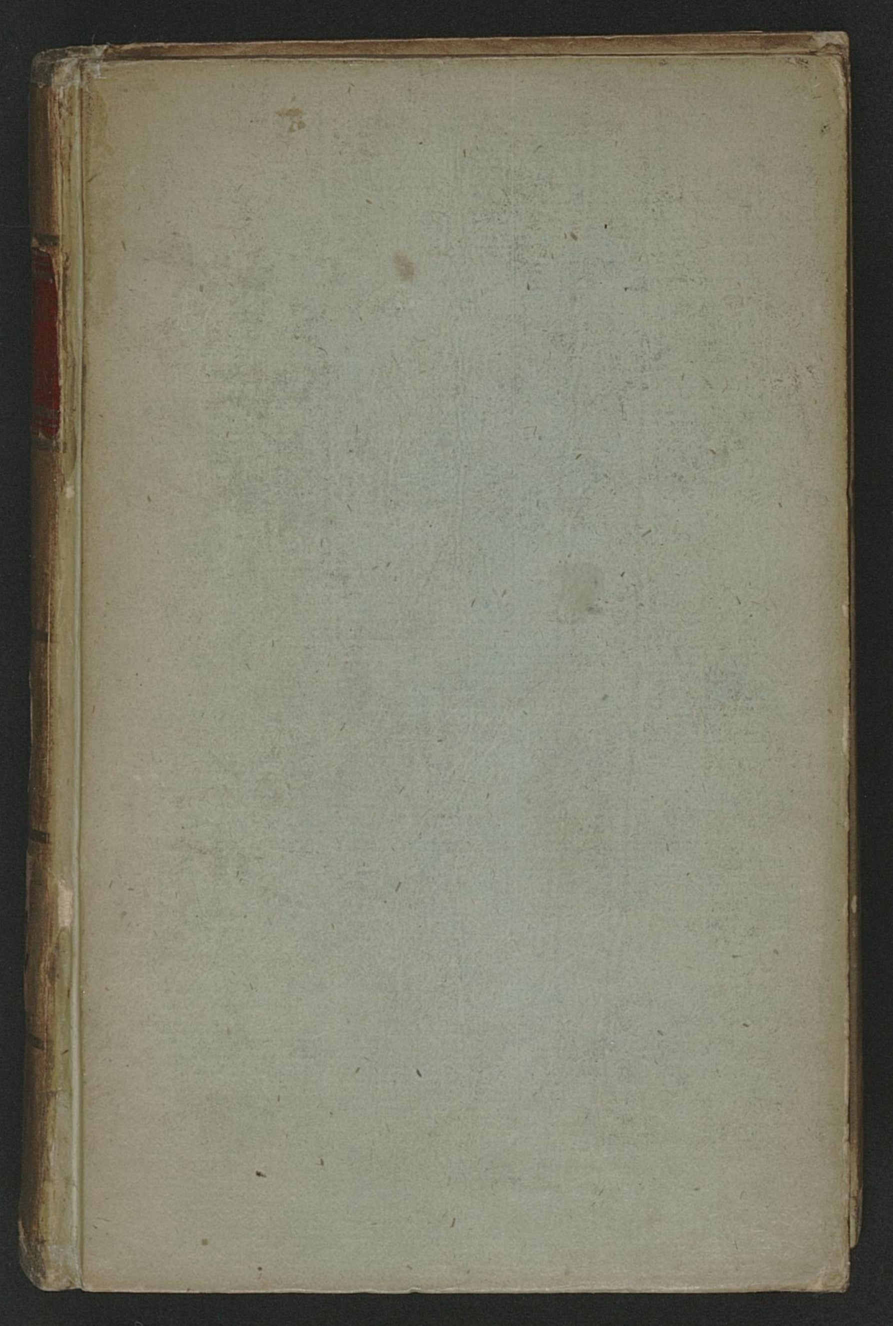


Vinet.

MELANGES

DE

LITTERATURE,

D'HISTOIRE,

ET DE

PHILOSOPHIE.

TOME QUATRIEME.

MELANGES
DE
LITTERATURE,
D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée & augmentée très-considerablement par l'Auteur.

TOME QUATRIEME.



'A LEIDE,
CHEZ LES FRERES MURRAY.
MDCCLXXXIII.



ESSAI
SUR LES ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE, OU SUR LES PRINCIPES *DES CONNOISSANCES HUMAINES.*

I.

Tableau de l'Esprit Humain au milieu du XVIII. Siecle.

IL ſemble que depuis environ trois cens ans, la Nature ait deſtiné le milieu de chaque ſiecle à être l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain. La priſe de Conſtantinople au milieu du quinzieme ſiecle a fait renaître les Lettres en Occident. Le milieu du ſeizieme a vu changer rapidement la Religion & le Sy-

ſtême d'une grande partie de l'Europe; les nouveaux dogmes des Réformateurs, ſoutenus d'une part & combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu bien ou mal entendus peuvent ſeuls inſpirer aux hommes, ont également forcé leurs partiſans & leurs adverſaires à s'inſtruire; l'émulation animée par ce grand motif a multiplié les connoiſſances en tout genre; & la lumiere, née du ſein de l'erreur & du trouble, s'eſt répandue ſur les objets même qui paroiſſoient les plus étrangers à ces diſputes (*a*). Enfin Deſcartes au milieu du dix-ſeptieme ſiecle a fondé une nouvelle Philoſophie, perſécutée d'abord avec fureur, embraſſée enſuite avec ſuperſtition, & réduite aujourd'hui à ce qu'elle contient d'utile & de vrai (*b*).

Pour peu qu'on conſidere avec des yeux attentifs le milieu du ſiecle où nous vivons, les événemens qui nous agitent, ou du moins qui nous occu-

(*a*) Je prens ici l'époque du Proteſtantiſme au Concile de Trente, commencé en 1545. & qui a tracé pour ainſi dire la ligne de ſéparation entre les Catholiques & les Proteſtans.

(*b*) La Philoſophie de Deſcartes n'a proprement commencé à ſe répandre qu'après ſa mort, arrivée en 1650.

pent, nos mœurs, nos ouvrages, & juſqu'à nos entretiens, il eſt difficile de ne pas appercevoir qu'il s'eſt fait à pluſieurs égards un changement bien remarquable dans nos idées; changement qui par ſa rapidité ſemble nous en promettre un plus grand encore. C'eſt au tems à fixer l'objet, la nature & les limites de cette révolution, dont notre poſtérité connoîtra mieux que nous les inconvéniens & les avantages.

Tout ſiecle qui penſe bien ou mal, pourvu qu'il croye penſer, & qu'il penſe autrement que le ſiecle qui l'a précédé, ſe pare du titre de Philoſophe; comme on a ſouvent honoré du titre de Sages ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de contredire leurs contemporains. Notre ſiecle s'eſt donc appellé par excellence le ſiecle de la Philoſophie; pluſieurs Ecrivains lui en ont donné le nom, perſuadés qu'il en rejailliroit quelqu'éclat ſur eux; d'autres lui ont refuſé cette gloire dans l'impuiſſance de la partager.

Si on examine ſans prévention l'état actuel de nos connoiſſances, on ne peut diſconvenir des progrès de la Philoſophie parmi nous. La Science de la Nature acquiert de jour en jour de nouvel-

les richeſſes; la Géométrie en reculant ſes limites, a porté ſon flambeau dans les parties de la Phyſique qui ſe trouvoient le plus près d'elle; le vrai Syſtême du Monde a été connu, développé & perfectionné; la même ſagacité qui s'étoit aſſujetti les mouvemens des corps céleſtes, s'eſt portée ſur les corps qui nous environnent; en appliquant la Géométrie à l'étude de ces corps, ou en eſſayant de l'y appliquer, on a ſu appercevoir & fixer les avantages & les abus de cet emploi; en un mot depuis la Terre juſqu'à Saturne, depuis l'Hiſtoire des Cieux juſqu'à celle des Inſectes, la Phyſique a changé de face. Avec elle preſque toutes les autres Sciences ont pris une nouvelle forme, & elles le devoient en effet. Quelques réflexions vont nous en convaincre.

L'étude de la Nature ſemble être par elle-même froide & tranquille, parce que la ſatisfaction qu'elle procure eſt un ſentiment uniforme, continu & ſans ſecouſſes, & que les plaiſirs, pour être vifs, doivent être ſéparés par des intervalles & marqués par des accès. Néanmoins l'invention & l'uſage d'une nouvelle méthode de philoſopher, l'eſpece

d'enthouſiaſme qui accompagne les découvertes, une certaine élevation d'idées que produit en nous le ſpectacle de l'Univers; toutes ces cauſes ont dû exciter dans les eſprits une fermentation vive; cette fermentation agiſſant en tout ſens par ſa nature, s'eſt portée avec une eſpece de violence ſur tout ce qui s'eſt offert à elle, comme un fleuve qui a briſé ſes digues. Or les hommes ne reviennent guere ſur un objet qu'ils avoient négligé depuis long-tems, que pour réformer bien ou mal les idées qu'ils s'en étoient faites. Plus ils ſont lents à ſecouer le joug de l'opinion, plus auſſi, dès qu'ils l'ont briſé ſur quelques points, ils ſont portés à le briſer ſur tout le reſte; car ils fuyent encore plus l'embarras d'examiner, qu'ils ne craignent de changer d'avis; & dès qu'ils ont pris une fois la peine de revenir ſur leurs pas, ils regardent & reçoivent un nouveau ſyſtême d'idées comme une ſorte de récompenſe de leur courage & de leur travail. Ainſi depuis les principes des Sciences profanes juſqu'aux fondemens de la Révélation, depuis la Métaphyſique juſqu'aux Matieres de goût, depuis la Muſique juſqu'à la Morale, depuis les diſ-

putes ſcholaſtiques des Théologiens juſqu'aux objets du Commerce, depuis les droits des Princes juſqu'à ceux des Peuples, depuis la Loi naturelle juſqu'aux Loix arbitraires des Nations, en un mot depuis les queſtions qui nous touchent davantage juſqu'à celles qui nous intéreſſent le plus foiblement, tout a été diſcuté, analyſé, agité du moins. Une nouvelle lumiere ſur quelques objets, une nouvelle obſcurité ſur pluſieurs, a été le fruit ou la ſuite de cette efferveſcence générale des eſprits, comme l'effet du flux & reflux de l'Océan eſt d'apporter ſur le rivage quelques matieres, & d'en éloigner les autres.

II.

Deſſein de cet Ouvrage.

EN obſervant le tableau que nous venons de préſenter, il ſemble que la Raiſon ſe ſoit comme repoſée durant plus de mille ans de barbarie, pour manifeſter enſuite ſon réveil & ſon action par des efforts réitérés & puiſſans. Ces révolutions de l'eſprit humain, ces eſpeces de ſecouſſes qu'il reçoit de tems en

tems de la Nature, sont pour un spectateur philosophe un objet agréable, & sur-tout instructif. Il seroit donc à souhaiter que nous en eussions un tableau exact à chaque époque. Si cette partie intéressante de l'Histoire du Monde eût été moins négligée, les Sciences n'auroient pas avancé si lentement; les hommes ayant sans cesse devant leurs yeux les progrès ou le travail de leurs prédécesseurs, chaque siecle, par une émulation naturelle, eût été jaloux d'ajouter quelque chose au dépôt que lui auroient laissé les siecles précédens; il en eût été de chaque Science comme de l'Astronomie, qui s'enrichit & se perfectionne tous les jours des observations nouvelles ajoutées aux anciennes.

Une Société de Gens de Lettres a essayé de faire pour notre siecle & pour les suivans, ce que nous reprochons avec raison à nos ancêtres de n'avoir pas fait pour nous. Le plan de l'Encyclopédie a été formé dans cette vue. Nous avons tâché de faire sentir ailleurs (*c*) les secours que nos contemporains & nos

(*c*) Voyez le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, & la Préface du troisieme Volume.

descendans en pourront tirer, quand ce ne seroit que pour en faire une meilleure. Ce que le Public a déjà vu de cet Ouvrage, fait desirer qu'il ne soit ni opprimé par ses ennemis, ni abandonné ou dégradé par ses Auteurs. Mais soit que nos contemporains aient l'avantage d'achever heureusement une si grande entreprise, ou que l'honneur en soit réservé à la génération suivante & à des tems plus favorables, il sera permis au moins de mettre sous les yeux des Gens de Lettres les projets qui peuvent tendre à l'améliorer. Dans la multitude des vérités que l'Encyclopédie embrasse, & qu'en vain on chercheroit à saisir toutes ensemble, il en est qui s'élevent & qui dominent sur les autres, comme quelques pointes de rochers au milieu d'une mer immense. Ces vérités qu'il importe le plus de connoître, étant réunies & rapprochées dans des élémens de Philosophie qui serviroient à l'Encyclopédie comme d'introduction, l'utilité de ce grand Ouvrage en deviendroit sans doute plus générale & plus assurée. Entrons là-dessus dans quelque détail.

L'Histoire générale & raisonnée des Sciences & des Arts renferme quatre

grands

grands objets ; nos connoiſſances, nos opinions, nos diſputes & nos erreurs. L'Hiſtoire de nos connoiſſances nous découvre nos richeſſes, ou plutôt notre indigence réelle. D'un côté elle humilie l'homme en lui montrant le peu qu'il ſait, de l'autre elle l'éleve & l'encourage, ou elle le conſole du moins, en lui développant les uſages multipliés qu'il a ſu faire d'un petit nombre de notions claires & certaines. L'Hiſtoire de nos opinions nous fait voir comment les hommes, tantôt par néceſſité, tantôt par impatience, ont ſubſtitué avec des ſuccès divers la vraiſemblance à la vérité ; elle nous montre comment ce qui d'abord n'étoit que probable, eſt enſuite devenu vrai à force d'avoir été remanié, approfondi, & comme épuré par les travaux ſucceſſifs de pluſieurs ſiecles ; elle offre à notre ſagacité & à celle de nos deſcendans des faits à vérifier, des vues à ſuivre, des conjectures à approfondir, des connoiſſances commencées à perfectionner. L'Hiſtoire de nos diſputes montre l'abus des mots & des notions vagues, l'avancement des Sciences retardé par des queſtions de nom, les paſſions ſous le maſque du zele, l'obſti-

nation ſous le nom de fermeté : elle nous fait ſentir combien les conteſtations ſont peu faites pour apporter la lumiere, combien même lorſqu'elles roulent ſur certains objets, elles ſont turbulentes & dangereuſes ; cette étude, la moins utile pour augmenter nos connoiſſance réelles, devroit être la plus propre à nous rendre ſages ; mais ſur cela, comme ſur tout le reſte, l'exemple des autres eſt toujours perdu pour nous. Enfin l'Hiſtoire de nos erreurs les plus remarquables, ſoit par leur reſſemblance avec la vérité, ſoit par leur durée, ſoit par le nombre ou l'importance des hommes qu'elles ont ſéduits, nous apprend à nous défier de nous-mêmes & des autres ; de plus, en montrant les chemins qui ont écarté du vrai, elle nous facilite la recherche du véritable ſentier qui y conduit. Il ſemble que la Nature ſe ſoit étudiée à multiplier les obſtacles en ce genre. L'eſprit faux s'égare en préférant à une route ſimple des voies difficiles & détournées ; l'eſprit juſte ſe trompe quelquefois, en prenant, comme il doit, la voie qui lui ſemble la plus naturelle : l'erreur doit alors en quelque maniere précéder néceſſairement la vérité ; mais l'erreur mê-

me doit alors devenir inſtructive, en épargnant à ceux qui nous ſuivront des pas inutiles. Les routes trompeuſes qui ont ſéduit & perdu tant de grands hommes, nous auroient, comme eux, éloignés du vrai; il étoit néceſſaire qu'ils les tentaſſent pour que nous en connuſſions les écueils. Ainſi le Philoſophe ſpéculatif profite de l'égarement de ſes ſemblables, comme le Philoſophe pratique des fautes & du malheur d'autrui. Ainſi les Nations que le joug de la ſuperſtition & du deſpotiſme retient encore dans les ténebres, profiteront un jour, ſi elles peuvent enfin briſer leurs chaînes, des contradictions que les vérités de toute eſpece ont eſſuyées parmi nous; éclairées par notre exemple, elles franchiront en un inſtant la carriere immenſe d'erreurs & de préjugés, où mille obſtacles nous ont retenus durant tant de ſiecles, & paſſeront tout-à-coup de l'obſcurité la plus profonde à la vraie Philoſophie que nous n'avons rencontrée que lentement & comme à tâtons.

Mais des quatre grands objets que nous venons de préſenter à nos Lecteurs, & qui font la matiere importante de l'Encyclopédie, il n'en eſt point qui

puiſſe nous éclairer davantage, & qui par conſéquent ſoit plus digne d'être tranſmis à nos deſcendans, que le tableau de nos connoiſſances réelles ; il eſt l'hiſtoire & l'éloge de l'eſprit humain ; le reſte n'en eſt que le roman ou la ſatyre. Ce tableau eſt le ſeul que l'empreinte de la vérité rend immuable, tandis que les autres changent ou s'effacent. Il ſemble même que les trois autres objets, quoique très-utiles, ne ſoient qu'une eſpece de reſſource à laquelle nous avons recours au défaut d'un bien plus ſolide. Plus on acquiert de lumieres ſur un ſujet, moins on s'occupe des opinions fauſſes ou douteuſes qu'il a produites; on ne cherche à ſavoir l'Hiſtoire de ce qu'ont penſé les hommes, que faute d'idées fixes & lumineuſes auxquelles on puiſſe s'arrêter: par cette apparence vraie ou fauſſe de ſavoir, on tâche de ſuppléer autant qu'il eſt poſſible à la Science véritable. C'eſt pour cela que l'Hiſtoire des Sophiſmes eſt ſi courte en Mathématique, & ſi longue en Philoſophie.

Rien ne ſeroit donc plus utile qu'un Ouvrage qui contiendroit, non ce qu'on a penſé dans tous les ſiecles, mais ſeu-

lement ce qu'on a pensé de vrai. Ce plan bien approfondi, est moins immense qu'il ne paroît. Il ne s'agit point ici de rassembler cette foule de connoissances particulieres, isolées, & souvent stériles, que les hommes ont acquises sur chaque matiere; il ne s'agit point de montrer en détail le chemin long, pénible, & tortueux que les Inventeurs ont suivi; il s'agit de fixer & de recueillir les principes de nos connoissances certaines; de présenter sous un même point de vue les vérités fondamentales; de réduire les objets de chaque Science particuliere à des points principaux & bien distincts pour les parcourir plus aisément; d'éviter également dans cette décomposition, l'esprit minutieux & borné qui laisse le tronc pour les branches, & l'esprit trop avide de généralités, qui perd & confond tout en voulant tout embrasser & tout réduire.

Dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, Discours dont nous supposerons ici tous les principes, nous nous sommes contentés d'expliquer comment les différens objets de la Nature, considérés d'abord séparément & successivement, unis & rapprochés ensui-

te, combinés, approfondis, décomposés & recomposés, ont mené les hommes d'une Science à l'autre. Obligés de nous tenir dans une espece de lointain pour embrasser cette perspective immense, & composée de parties si nombreuses & si disparates, nous n'avons pu y jetter qu'un coup d'œil rapide & général; dans des élémens de Philosophie on doit se placer à cette juste distance qui permettra d'examiner successivement les parties principales du tableau, celles qui peuvent être saisies à la vue simple par un Observateur attentif, les masses & les objets principaux.

Notre dessein dans cet Essai n'est point de parcourir en détail les différentes matieres qui doivent entrer dans les élémens dont nous parlons; nous ne voulons que les exposer sommairement, & en faire comme une espece de table; nous nous bornerons à indiquer l'ordre suivant lequel il nous paroît qu'on doit disposer ces matieres, & les principes par lesquels on doit les traiter. Ce n'est ici que le simple projet d'un Ouvrage que nous aurons peut-être le courage d'entreprendre, si le Public

donne ſon approbation à l'eſpece d'eſquiſſe que nous allons lui en offrir.

III.

Objet & Plan général.

LA Philoſophie n'eſt autre choſe que l'application de la Raiſon aux différens objets ſur leſquels elle peut s'exercer. Des élémens de Philoſophie doivent donc contenir les principes fondamentaux de toutes les connoiſſances humaines; or ces connoiſſances ſont de trois eſpeces, ou de faits, ou de ſentiment, ou de diſcuſſion. Cette derniere eſpece ſeule appartient uniquement & par tous ſes côtés à la Philoſophie, mais les deux autres s'en rapprochent par quelques-unes des faces ſous leſquelles on peut les enviſager. La Science des faits de la Nature eſt un des grands objets du Philoſophe; non pour remonter à leur premiere cauſe, ce qui eſt preſque toujours impoſſible, mais pour les combiner, les comparer, les rappeller à différentes claſſes, expliquer enfin les uns par les autres, & les appliquer à des uſages ſenſibles. La Science des faits

historiques tient à la Philosophie par deux endroits, par les principes qui servent de fondement à la certitude historique, & par l'utilité qu'on peut tirer de l'Histoire. Les hommes placés sur la scene du Monde, sont appréciés par le Sage comme témoins, ou jugés comme acteurs; il étudie l'Univers moral comme le physique, dans le silence des préjugés; il suit les Ecrivains dans leur récit avec la même circonspection que la Nature dans ses phénomenes; il observe les nuances qui distinguent le vrai historique du vraisemblable, le vraisemblable du fabuleux; il reconnoît les différens langages de la simplicité, de la flatterie, de la prévention & de la haine; il en fixe les caracteres; il détermine quels doivent être, suivant la nature des faits, les divers degrés de force dans les témoignages, & d'autorité dans les témoins. Eclairé par ces regles aussi fines que sûres, c'est principalement pour connoître les hommes avec qui il vit qu'il étudie ceux qui ont vécu. Pour le commun des Lecteurs, l'Histoire est l'aliment de la curiosité ou le soulagement de l'ennui; pour lui elle n'est qu'un recueil d'expériences mora-

les faites sur le genre humain; recueil qui seroit plus court & plus complet s'il n'eût été fait que par des Sages, mais qui tout informe qu'il est, renferme encore les plus grandes leçons; comme le recueil des observations médicinales de tous les âges, toujours augmenté & toujours imparfait, forme néanmoins la partie la plus essentielle de l'Art de guérir.

Les vérités de sentiment appartiennent au Goût ou à la Morale, & sous ces deux points de vue elles présentent à la Philosophie des objets importans de méditation. Les principes de Morale sont liés au systême général de la Société, à l'avantage commun du tout & des parties qui le composent; la Nature qui a voulu que les hommes vécussent unis, les a dispensé du soin de chercher par le raisonnement les regles suivant lesquelles ils doivent se conduire les uns par rapport aux autres; elle leur fait connoître ces regles par une espece d'inspiration, & les leur fait goûter par le plaisir intérieur qu'ils éprouvent à les suivre, comme elle les porte à perpétuer leur espece par la volupté qu'elle y attache. Elle conduit donc la multi-

tude par le charme de l'impreſſion, la ſeule eſpece d'impulſion qui lui convienne; mais elle laiſſe au Sage à pénétrer ſes vues. Auſſi tandis que les autres hommes ſe bornent aux ſentimens que la Nature leur a donnés pour leurs ſemblables, le Sage cherche & apperçoit l'union intime de ſes ſentimens avec ſon intérêt propre; il la découvre à ces mêmes hommes qui ne la voyoient pas, & affermit par-là les liens qui les uniſſent.

Il porte une analyſe ſemblable dans les vérités de ſentiment qui ont rapport aux matieres de goût. Eclairé par une Métaphyſique ſubtile & profonde, il diſtingue les principes de goût généraux & communs à tous les Peuples, d'avec ceux qui ſont modifiés par le caractere, le génie, le degré de ſenſibilité des Nations où des individus; il démêle par ce moyen le beau eſſentiel d'avec le beau de convention; également éloigné d'une déciſion machinale & ſans principes, & d'une diſcuſſion trop ſubtile, il ne pouſſe l'analyſe du ſentiment que juſqu'où elle doit aller, & ne la reſſerre point non plus trop en-deçâ du champ qu'elle peut ſe permettre; il étudie ſon impreſſion, s'en rend compte à lui-même & aux

autres, & quand il a mis, ſi on peut parler de la ſorte, ſon plaiſir d'accord avec la raiſon, il plaint ſans orgueil, & ſans chercher à les convaincre, ceux qui ont reçu ſoit de la nature, ſoit de l'habitude, une autre façon de ſentir.

Puiſque la Philoſophie embraſſe tout ce qui eſt du reſſort de la Raiſon, & que la Raiſon étend plus ou moins ſon empire ſur tous les objets de nos connoiſſances naturelles, il s'enſuit qu'on ne doit exclure des Elémens de Philoſophie qu'un ſeul genre de connoiſſances, celles qui tiennent à la Religion révélée, Elles ſont abſolument étrangeres aux Sciences humaines par leur objet, par leur caractere, par l'eſpece même de conviction qu'elles produiſent en nous. Plus faites, comme l'a remarqué Paſcal, pour le cœur que pour l'eſprit, elles ne répandent la lumiere vive qui leur eſt propre que dans une ame déjà préparée par l'opération divine; la Foi eſt une eſpece de ſixieme ſens que le Créateur accorde ou refuſe à ſon gré; & autant que les vérités ſublimes de la Religion ſont élevées au-deſſus des vérités arides & ſpéculatives des Sciences humaines, autant le ſens intérieur & ſurnaturel

par lequel des hommes choisis saisissent ces premieres vérités, est au-dessus du sens grossier & vulgaire par lequel tout homme apperçoit les secondes.

Mais si la Philosophie doit s'abstenir de porter une main sacrilege sur les objets de la Révélation, elle peut & elle doit même discuter les motifs de notre croyance. En effet les principes de la Foi sont les mêmes que ceux qui servent de fondement à la certitude historique; avec cette différence que dans les matieres de Religion les témoignages qui en font la base doivent avoir un degré d'étendue, d'évidence, & de force, proportionné à l'importance & à la sublimité de l'objet. C'est donc à la Raison à établir en ce genre les regles de Critique qui serviront à écarter les preuves foibles, à distinguer celles qui pourroient être communes à toutes les Religions d'avec celles qui ne sont propres qu'à la seule vraie, à donner enfin aux véritables preuves toute la lumiere dont elles sont susceptibles. Ainsi la Foi rentre par ce moyen dans le domaine de la Philosophie, mais c'est pour jouir d'un triomphe plus assuré.

Trois grands appuis font la base du

Christianisme; les prophéties, les miracles & les martyrs. La Philosophie détermine la qualité que ces appuis doivent avoir pour être inébranlables. Elle borne les prophéties à deux conditions essentielles, celle d'avoir précédé indubitablement les faits prédits, & celle de les annoncer avec une clarté qui ne permette pas de se méprendre sur l'accomplissement. Elle prouve qu'il ne peut y avoir de vrais miracles que dans la seule Religion véritable; elle donne les moyens d'apprécier, soit en les expliquant, soit en les niant, les prétendus prodiges dont les fausses Religions s'appuient. Enfin le Sage, qui n'ignore pas que l'erreur a ses martyrs, remarque en même tems que l'avantage de la vérité doit être d'en avoir un plus grand nombre; ainsi pour distinguer ceux qui ont donné leur vie par conviction, de ceux qui l'ont prodiguée par fanatisme, il n'établit point d'autre regle que celle de compter les suffrages.

Sur ces différens objets le Philosophe se contente d'établir les principes, & en laisse aux Théologiens l'usage & l'application; ce détail seroit étranger à des Elémens de Philosophie, qui ne doivent

contenir que des germes de vérités premieres, ſans mêlange & ſans controverſe; les preuves de la Religion ont d'ailleurs été développées par un ſi grand nombre d'Ecrivains, que les lumieres de la Philoſophie ſemblent n'avoir plus rien à y ajouter, & que de nouveaux Ecrits ſur ce ſujet ſeroient plus louables que néceſſaires.

Mais un objet qui intéreſſe & qui regarde particuliérement le Philoſophe, c'eſt de diſtinguer avec ſoin les vérités de la Foi d'avec celles de la Raiſon, & de fixer les limites qui les ſéparent. Faute d'avoir fait cette diſtinction ſi néceſſaire, d'un côté quelques grands génies ſont tombés dans l'erreur, de l'autre les défenſeurs de la Religion ont quelquefois ſuppoſé trop légérement qu'on lui portoit atteinte. Cette diſcuſſion nous écarteroit trop de notre ſujet, & mérite par ſon importance d'être la matiere d'un Ecrit particulier.

IV.

Méthode générale qu'on doit ſuivre dans des Elémens de Philoſophie.

NOus n'avons fait juſqu'ici que fixer en général les différens objets qui appartiennent à des Elémens de Philoſophie. Examinés plus en détail, ſes objets peuvent ſe réduire à quatre, l'eſpace, le tems, l'eſprit & la matiere. La Géométrie ſe rapporte à l'eſpace; l'Aſtronomie & l'Hiſtoire au tems; la Métaphyſique à l'eſprit; la Phyſique à la matiere; la Méchanique à l'eſpace, à la matiere & au tems; la Morale à l'eſprit & à la matiere réunies, c'eſt-à-dire à l'homme; les Belles-Lettres & les Arts à ſes goûts & à ſes beſoins. Mais quelque différentes que ces Sciences ſoient entr'elles, ſoit par leur étendue, ſoit par leur nature, il eſt néanmoins des vues générales qu'on doit ſuivre dans la maniere d'en traiter les élémens; il eſt enſuite des nuances différentes dans la maniere d'appliquer ces vues générales aux élémens de chaque Science particuliere; c'eſt ce qu'il faut développer.

Tous les êtres, & par conſéquent tous les objets de nos connoiſſances,

ont entr'eux une liaiſon qui nous échappe; nous ne devinons dans la grande énigme du Monde que quelques ſyllabes dont nous ne pouvons former un ſens. Si les vérités préſentoient à notre eſprit une ſuite non interrompue, il n'y auroit point d'élémens à faire, tout ſe réduiroit à une vérité unique dont les autres vérités ne ſeroient que des traductions différentes. Les Sciences ſeroient alors un labyrinthe immenſe, mais ſans myſtere, dont l'Intelligence Suprême embraſſeroit les détours d'un coup d'œil, & dont nous tiendrions le fil. Mais ce guide ſi néceſſaire nous manque; en mille endroits la chaîne des vérités eſt rompue; ce n'eſt qu'à force de ſoins, de tentatives, d'écarts même que nous pouvons en ſaiſir les branches: quelques-unes ſont unies entr'elles, & forment comme différens rameaux qui aboutiſſent à un même point; quelques autres iſolées, & comme flottantes, repréſentent les vérités qui ne tiennent à aucune.

Or quelles ſont les vérités qui doivent entrer dans des Elémens de Philoſophie? Il y en a de deux ſortes; celles qui forment la tête de chaque partie de

la chaîne, & celles qui ſe trouvent au point de réunion de pluſieurs branches.

Les vérités du premier genre ont pour caractere diſtinctif de ne dépendre d'aucune autre, & de n'avoir de preuves que dans elles-mêmes. Pluſieurs Lecteurs croiront que nous voulons parler des axiomes, & ils ſe tromperont; nous les renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs (*d*), que ces ſortes de principes ne nous apprennent rien à force d'être vrais, & que leur évidence palpable & groſſiere ſe réduit à exprimer la même idée par deux termes différens; l'eſprit ne fait alors autre choſe que tourner inutilement ſur lui-même ſans avancer d'un ſeul pas. Ainſi les axiomes, bien loin de tenir en Philoſophie le premier rang, n'ont pas même beſoin d'être énoncés. Que devons-nous donc penſer des Auteurs qui en ont donné des démonſtrations en forme? Un Mathématicien moderne, célébré de ſon vivant en Allemagne comme Philoſophe, commence ſes Elémens de Géométrie par ce théorême, *que la par-*

(*d*) Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie, *Tom.* I. page 45.

tie eſt plus petite que le tout, & le prouve par un raiſonnement ſi obſcur, qu'il ne tiendroit qu'au Lecteur d'en douter.

La ſtérilité & une vérité puérile ſont le moindre défaut des axiomes ; quelques-uns de ceux même dont on fait le plus d'uſage, ne préſentent pas toujours des notions juſtes, & ſont capables d'induire en erreur par les fauſſes applications qu'on en peut faire. Pour n'en citer qu'un ſeul exemple, que ſignifie ce principe ſi commun, qu'*il faut exiſter ſimplement, avant que d'exiſter de telle ou telle maniere?* comme ſi l'exiſtence réelle n'emportoit pas une certaine maniere déterminée d'exiſter? L'idée d'exiſtence ſimple, ſans qualité ni attribut, eſt une idée abſtraite qui n'eſt que dans notre eſprit, qui n'a point d'objet au dehors; & un des grands inconvéniens des prétendus principes généraux, eſt de réaliſer les abſtractions.

Quels ſont donc dans chaque Science les vrais principes d'où l'on doit partir? Des faits ſimples & reconnus, qui n'en ſuppoſent point d'autres, & qu'on ne puiſſe par conſéquent ni expliquer ni conteſter; en Phyſique les phénomenes journaliers que l'obſervation découvre

à tous les yeux ; en Géométrie les propriétés ſenſibles de l'étendue ; en Méchanique l'impénétrabilité des corps, ſource de leur action mutuelle ; en Métaphyſique le réſultat de nos ſenſations ; en Morale les affections premieres communes à tous les hommes. La Philoſophie n'eſt point deſtinée à ſe perdre dans les propriétés générales de l'être & de la ſubſtance, dans des queſtions inutiles ſur des notions abſtraites, dans des diviſions arbitraires & des nomenclatures éternelles ; elle eſt la Science des faits, ou celle des chimeres.

Non ſeulement elle abandonne à l'ignorante ſubtilité des ſiecles barbares ces objets imaginaires de ſpéculations & de diſputes, dont les Ecoles retentiſſent encore : elle s'abſtient même de traiter des queſtions dont l'objet peut être plus réel, mais dont la ſolution n'eſt pas plus utile au progrès de nos connoiſſances. La Géométrie, par exemple, étant la même pour toutes les ſectes de Philoſophie, il réſulte de cet accord que les vérités géométriques ne tiennent point aux queſtions ſi agitées ſur la nature de l'Etendue ; le Philoſophe ne cherchera donc point dans la ſolution

de ces queſtions les premiers principes de la Géométrie ; il portera ſa vue plus haut & plus loin. Puiſque les propriétés de l'étendue, démontrées en Géométrie, ſont admiſes ſans contradiction, il en conclura qu'il eſt ſur la nature de l'étendue des idées communes à tous les hommes, un point commun où les ſectes ſe réuniſſent comme malgré elles, des principes vulgaires & ſimples d'où elles partent toutes ſans s'en appercevoir ; principes que les diſputes ont obſcurcis ou fait négliger, ſans en étouffer le germe. Ce ſont ces notions communes & primitives, dégagées des nuages que le Sophiſme cherche à y répandre, que le Philoſophe ſaiſira pour en faire la baſe des vérités géométriques. De même, quoique le mouvement ſoit l'objet de la Méchanique, le Philoſophe apperçoit ſans peine que la métaphyſique obſcure de la nature du mouvement eſt entiérement étrangere à cette Science : il ſuppoſe donc l'exiſtence du mouvement, tel que tous les hommes le conçoivent, tire de cette ſuppoſition une foule de vérités utiles, & laiſſe bien loin derriere lui les Scholaſtiques s'épuiſer en vaines ſubtilités ſur le mouvement même. Zé-

non chercheroit encore ſi les corps ſe meuvent, tandis qu'Archimede auroit trouvé les loix de l'Equilibre, Huygens celles de la Percuſſion, & Newton celles du ſyſtême du Monde.

On voit par ces réflexions, qu'il eſt un grand nombre de Sciences où il ſuffit pour arriver à-la-vérité de ſavoir faire uſage des notions les plus communes. Cet uſage conſiſte à développer les idées ſimples que ces notions renferment, & c'eſt ce qu'on appelle *définir*. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mathématiciens regardent les définitions comme des principes, puiſque dans les Sciences où le raiſonnement a la meilleure part, c'eſt ſur des définitions nettes & exactes que la plupart de nos connoiſſances ſont appuyées. Les définitions ſont donc un des objets auxquels on doit donner le plus de ſoin dans des élémens de Philoſophie; & puiſqu'elles ne conſiſtent qu'à ſavoir démêler dans chaque notion les idées ſimples qui y ſont contenues, il faut, pour apprendre à définir, ſavoir d'abord diſtinguer les idées compoſées de celles qui ne le ſont pas.

A proprement parler, il n'y a aucune de nos idées qui ne ſoit ſimple; car

quelque composé que soit un objet, l'opération par laquelle nous le concevons est unique; ainsi c'est par une seule opération simple que nous concevons un corps comme une substance tout à la fois étendue, impénétrable, figurée & colorée. Ce n'est donc point par la nature des opérations de l'esprit qu'on doit juger du degré de simplicité des idées; c'est la simplicité de l'objet qui en décide; & cette simplicité n'est pas déterminée par le petit nombre des parties de l'objet, mais par celui des propriétés qu'on y considere. Ainsi quoique l'espace soit composé de parties, & par conséquent ne soit pas un être simple, cependant l'idée que nous en avons est une idée simple, parce que toutes les parties de l'espace étant de même genre, les idées partielles que renferme l'idée de l'espace sont aussi entiérement semblables. Il en est de même de l'idée du tems. Mais l'idée de corps est composée, parce qu'elle renferme les idées différentes & séparables d'impénétrabilité, de figure & d'étendue.

Les idées simples peuvent se réduire à deux especes. Les premieres sont des notions abstraites; l'abstraction en effet

n'eſt autre choſe que l'opération par laquelle nous conſidérons dans un objet une propriété particuliere, ſans faire attention aux autres ; telles ſont les idées déjà citées d'étendue & de durée; telles ſont encore celles d'exiſtence, de ſenſation, & d'autres ſemblables. La ſeconde eſpece d'idées ſimples renferme les idées primitives que nous acquérons par nos ſens, comme celles des couleurs particulieres, du froid, du chaud, & ainſi du reſte.

On ne ſauroit mieux rendre les idées ſimples que par le terme qui les exprime ; une définition ne feroit que les obſcurcir. Mais toutes les notions qui renferment pluſieurs idées ſimples doivent être définies, ne fût-ce que pour développer ces idées. Ainſi dans la Méchanique on ne définira, ni l'eſpace, ni le tems; mais le mouvement doit être défini, parce que l'idée du mouvement renferme celles du tems & de l'eſpace.

Les idées ſimples qui entrent dans une définition, doivent être tellement diſtinctes l'une de l'autre, qu'on ne puiſſe en retrancher aucune ſans rendre la définition incomplette. C'eſt à quoi on ne ſauroit apporter trop d'attention, pour

ne pas faire regarder comme deux idées diſtinctes ce qui n'eſt individuellement que la même. Suivant ce principe une définition ſera d'autant plus claire, tout le reſte d'ailleurs égal, qu'elle ſera plus courte; on peut même, pour l'abréger encore, y faire entrer des idées compoſées, pourvu qu'elles ayent été définies. En tout genre la briéveté bien entendue ſert plus qu'on ne penſe à la clarté; elle ne differe point de la préciſion, qui conſiſte à n'employer que les idées néceſſaires, à les diſpoſer dans l'ordre convenable, & à les exprimer par les termes qui leur ſont propres.

La plupart des Philoſophes ont prétendu que les définitions avoient pour objet d'expliquer la nature de la choſe définie. Cette notion, ſi on veut y attacher quelque ſens, retombe dans celle que nous avons donnée, & qui nous paroît beaucoup moins équivoque. En effet non ſeulement nous ignorons la nature de chaque être en particulier, nous ne ſavons pas même bien diſtinctement ce que c'eſt que la *nature* d'un être en lui-même. Mais la nature des êtres, enviſagée par rapport à nous, n'eſt autre choſe que le développement des idées ſim-

ſimples renfermées dans la notion que nous nous formons de ces êtres. On voit par-là combien eſt futile la queſtion tant agitée, s'il y a des définitions *de choſe*, c'eſt-à-dire, des définitions qui expliquent l'eſſence des êtres; ou s'il n'y a que des définitions *de nom*, c'eſt-à-dire, de ſimples explications de ce qu'on entend par un mot. Les définitions dont il s'agit ici, ne ſont proprement ni dans l'un ni dans l'autre cas; elles ſont plus que des définitions de nom, & moins que des définitions de choſe; elles expliquent la nature de l'objet tel que nous le concevons, mais non tel qu'il eſt.

On ne doit proprement appeller définitions de nom, que celles de certains termes particuliers aux Sciences, termes de pure convention qu'il ſuffit d'expliquer, & dont l'uſage eſt inconnu au vulgaire. Les Sciences ſont forcées de ſe ſervir de ces ſortes de termes, ſoit pour abréger les circonlocutions, & contribuer à la clarté par ce moyen, ſoit pour déſigner des objets peu connus ſur leſquels le Philoſophe s'exerce, & que ſouvent il ſe produit à lui-même par des combinaiſons ſingulieres & nouvelles. Ces mots ont ſimplement beſoin

d'être expliqués par d'autres plus ſimples & d'uſage commun. Mais les termes ſcientifiques n'étant inventés que pour la néceſſité, on ne doit pas les multiplier au hazard; on ne doit pas ſurtout exprimer d'une maniere ſavante ce qu'on dira auſſi-bien par un terme que tout le monde peut entendre. On ne ſauroit rendre la langue de la Raiſon trop ſimple & trop populaire: non ſeulement c'eſt un moyen de répandre la lumiere ſur un plus grand eſpace, c'eſt ôter encore aux ignorans un prétexte de décrier le ſavoir. Pluſieurs s'imaginent que toute la ſcience d'un Mathématicien conſiſte à dire *corollaire* au-lieu de *conſéquence*, *ſcholie* au-lieu de *remarque*, *théorême* au-lieu de *propoſition*. Ils croient que la langue particuliere de chaque Science en fait tout le mérite, que c'eſt une eſpece de rempart inventé pour en défendre les approches; ne pouvant forcer la place, ils ſe vengent en inſultant les dehors. Au reſte le Philoſophe, en parlant le plus qu'il lui eſt poſſible la langue du Peuple, ne proſcrit point avec rigueur la langue établie. Il eſt dans les choſes d'uſage des limites en-deçà deſquelles il s'arrête; il ne veut ni tout ré-

former, ni ſe ſoumettre à tout, parce qu'il n'eſt ni Tyran ni Eſclave.

C'eſt ainſi qu'on doit ſe conduire dans le choix, le développement & l'énonciation des principes fondamentaux de chaque Science, de ceux qui forment, comme nous l'avons dit, la tête de chaque portion de la chaîne. Nous les appellons *Principes*, parce que c'eſt-là que nos connoiſſances commencent. Mais bien loin de mériter ce nom par eux-mêmes, ils ne ſont peut-être que des conſéquences fort éloignées d'autres principes plus généraux que leur ſublimité dérobe à nos regards. N'imitons pas les premiers habitans des bords de la Mer, qui ne voyant point de terme au-delà du rivage, croyoient qu'il n'y en avoit pas.

A l'égard des vérités qui ſe trouvent aux points de réunion des différentes branches de la chaîne, elles ne ſont des principes, ni en elles-mêmes, ni par rapport à nous, puiſqu'elles ſont le réſultat de pluſieurs autres vérités. Mais elles doivent entrer dans des élémens par le grand nombre de vérités qu'elles produiſent, & elles peuvent à cet égard être traitées comme des principes du ſecond ordre. On reconnoîtra donc ces

principes au double caractere, d'avoir au-dessous d'eux un grand nombre de vérités de détail, & d'être eux-mêmes dépendans de deux ou de plusieurs vérités primitives. Si cette dépendance ne s'apperçoit pas du premier coup d'œil, on remplira l'intervalle par quelques vérités destinées à former la liaison, & qui doivent, non pas se toucher immédiatement, mais être disposées entre elles à cette juste distance qui permet à l'esprit le passage facile de l'un à l'autre. Ces vérités qui doivent mener des premiers principes à ceux du second ordre, auront pour l'ordinaire elles-mêmes quelques autres vérités au-dessous d'elles dans des branches collatérales; & par-là elles seront faciles à reconnoître pour celles qu'on doit employer par préférence dans des élémens de Philosophie.

V.

LOGIQUE.

PUisque les vérités fondamentales qui font la substance des Elémens, ne sont pas toutes des vérités premieres,

& qu'il y en a qui ont besoin de combinaison pour être saisies & prouvées, il faut donc avant toutes choses connoître les regles suivant lesquelles cette combinaison doit se faire. Elle ne consiste que dans le chemin continu & successif que fait l'esprit du connu à l'inconnu: c'est ce qu'on appelle *raisonner*. L'Art de raisonner, qu'on a nommé *Logique*, est donc la premiere Science qu'on doit traiter dans les élémens de Philosophie, & qui en forme comme le frontispice & l'entrée. Nous avons sur la Logique des Ecrits sans nombre; mais la Science du raisonnement a-t-elle besoin de tant de regles? Pour y réussir il est aussi peu nécessaire d'avoir lu tous ces Ecrits, qu'il l'est d'avoir lu nos grands Traités de Morale pour être honnête homme. Les Géometres sans s'épuiser en préceptes sur la Logique, & n'ayant que le sens naturel pour guide, parviennent par une marche toujours sûre aux vérités les plus détournées & les plus abstraites; tandis que tant de Philosophes, ou plutôt d'Ecrivains en Philosophie, paroissent n'avoir mis à la tête de leurs Ouvrages de grands Traités sur l'Art du raisonnement, que pour

s'égarer enſuite avec plus de méthode; ſemblables à ces joueurs malheureux qui calculent long-tems, & finiſſent par perdre.

Ce n'eſt point, comme nous l'avons déjà dit, à l'uſage illuſoire des axiomes que les Géometres doivent la ſûreté de leurs raiſonnemens & de leurs principes; c'eſt au ſoin qu'ils ont de fixer le ſens des termes, & de n'en abuſer jamais, à la maniere dont ils décompoſent leur objet, à l'enchaînement qu'ils ſavent mettre entre les vérités. Il eſt vrai qu'ils ont un avantage; c'eſt de travailler ſur un ſujet palpable, & ſimplifié le plus qu'il peut l'être par l'abſtraction qu'on fait d'un grand nombre de ſes qualités. Mais ſi dans les autres Sciences les intervalles entre les vérités ſont plus grands, plus fréquens, plus difficiles à remplir, la méthode ſera toujours uniforme pour parvenir à la connoiſſance des vérités qui nous ſont ſoumiſes. Elle conſiſte à obſerver exactement leur dépendance mutuelle; à ne point remplir par une fauſſe généalogie les endroits où la filiation manque; à imiter enfin ces Géographes qui, en détaillant avec ſoin ſur leurs cartes les régions con-

nues, ne craignent point de laisser des espaces vuides à la place des terres ignorées.

Toute la Logique se réduit à une regle fort simple. Pour comparer des objets éloignés, on se sert de plusieurs objets intermédiaires; il en est de même quand on veut comparer deux ou plusieurs idées. L'Art du raisonnement n'est que le développement de ce principe, & des conséquences qui en résultent. Ce principe suppose un fait aussi certain qu'inexplicable, c'est que notre esprit peut non seulement avoir plusieurs idées à la fois, mais encore appercevoir à la fois l'union ou la discordance de ces idées. C'est un des mysteres de la Métaphysique, que cette multiplicité instantanée d'opérations dans une substance aussi simple que la substance pensante.

Tout raisonnement qui fait voir avec évidence la liaison ou l'opposition de deux idées, s'appelle *démonstration*; les Mathématiques n'emploient que des raisonnemens de cette espece; quelques-unes des autres Sciences en fournissent aussi des exemples, quoique moins fréquens; mais le comble de l'erreur seroit d'imaginer que l'essence des démonstrations consistât dans la forme géométri-

que, qui n'en eſt que l'acceſſoire & l'écorce, dans une liſte de définitions, d'axiomes, de propoſitions & de corollaires. Cette forme eſt ſi peu eſſentielle à la preuve des vérités mathématiques, que pluſieurs Géométres modernes l'ont abandonnée comme inutile.

Cependant quelques Philoſophes trouvant cet appareil propre à en impoſer, ſans doute parce qu'il les avoit ſéduits eux-mêmes, l'ont appliqué indifféremment à toutes ſortes de ſujets; ils ont cru que raiſonner en forme, c'étoit raiſonner juſte; mais ils ont montré par leurs erreurs, qu'entre les mains d'un eſprit faux ou de mauvaiſe foi, cet extérieur mathématique n'eſt qu'un moyen de ſe tromper plus aiſément ſoi-même & les autres. On a mis juſqu'à des figures de Géométrie dans des Traités de l'Ame; on a réduit en Théorêmes l'énigme inexplicable de l'action de Dieu ſur les créatures; on a profané le mot de *démonſtration* dans un ſujet où les termes même de *conjecture* & de *vraiſemblance* ſeroient preſque téméraires. Auſſi il ne faut que jetter les yeux ſur ces propoſitions ſi orgueilleuſement qualifiées, pour découvrir la groſſiéreté du

preſtige, pour démaſquer le Sophiſte traveſti en Géometre, & pour ſe convaincre que les titres ſont une marque auſſi équivoque du mérite des Ouvrages, que du mérite des Hommes.

Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'on n'employât jamais que des démonſtrations rigoureuſes; il ſeroit à ſouhaiter du moins, que dans les cas où cette lumiere manque, on ſe bornât à avouer ſimplement ſon ignorance; mais dans la plupart des Sciences, telles que la Phyſique, la Médecine, la Juriſprudence & l'Hiſtoire, il eſt une infinité de cas, où ſans être ni éclairés ni convaincus, nous ſommes forcés d'agir & de raiſonner comme ſi nous l'étions. Ne pouvant alors atteindre au vrai, ou du moins s'aſſurer qu'on y eſt parvenu, il faut en approcher le plus qu'il eſt poſſible. On imite les Mathématiciens, qui n'ayant pas, pour réſoudre exactement un problême, ou aſſez de choſes données, ou une méthode aſſez complette, eſſayent de le réſoudre à-peu-près. Mais comme dans ces ſolutions même le Mathématicien connoît les limites qui l'éloignent ou qui l'approchent du vrai, ainſi on doit apprendre dans les matieres purement

conjecturales à ne pas confondre avec le vrai rigoureux ce qui eſt ſimplement probable, à ſaiſir dans le vraiſemblable même les nuances qui ſéparent ce qui l'eſt davantage d'avec ce qui l'eſt moins. Tel eſt l'uſage de cet eſprit de conjecture plus admirable quelquefois que l'eſprit même de découverte, par la ſagacité qu'il ſuppoſe dans celui qui en eſt pourvu ; par l'adreſſe avec laquelle il fait entrevoir ce qu'on ne peut parfaitement connoître, ſuppléer par des à-peu-près à des déterminations rigoureuſes, & ſubſtituer lorſqu'il eſt néceſſaire la probabilité à la démonſtration, avec les reſtrictions d'un Pyrrhoniſme raiſonnable.

L'Art de *conjecturer* eſt donc une branche de la Logique, auſſi eſſentielle que l'Art de démontrer, & trop négligée dans les élémens de Logique ordinaires. Néanmoins, plus l'art conjectural eſt imparfait par ſa nature, plus on a beſoin de regles pour s'y conduire, c'eſt même, à parler exactement, le ſeul qui exige des regles ; ajoutons qu'elles ſont inſuffiſantes, ſi par un fréquent uſage on n'apprend à les appliquer avec ſuccès. Pour acquérir cette qualité précieuſe de l'eſprit, deux choſes ſont néceſſaires ;

s'exercer aux démonſtrations rigoureu-
ſes, & ne pas s'y borner. Ce n'eſt qu'en
s'accoutumant à reconnoître le vrai dans
toute ſa pureté, qu'on pourra diſtinguer
enſuite ce qui en approchera plus ou
moins. La ſeule choſe qu'on ait à crain-
dre, c'eſt que l'habitude trop grande &
trop continue du vrai abſolu & rigou-
reux n'émouſſe le ſentiment ſur ce qui
ne l'eſt pas : des yeux ordinaires, trop
habituellement frappés d'une lumiere vi-
ve, ne diſtinguent plus les gradations
d'une lumiere foible, & ne voient que
des ténebres épaiſſes où d'autres entre-
voient encore quelque clarté. L'eſprit
qui ne reconnoît le vrai que lorſqu'il en
eſt directement frappé, eſt bien au-deſ-
ſous de celui qui ſait non ſeulement le
reconnoître de près, mais encore le re-
marquer & le preſſentir dans le lointain
à des caracteres fugitifs. C'eſt-là ce qui
diſtingue principalement l'eſprit *géomé-
trique*, applicable à tout, d'avec l'eſ-
prit purement *géometre*, dont le talent
eſt reſtreint dans une ſphere étroite &
bornée. Le ſeul moyen d'exercer avan-
tageuſement l'un & l'autre, & de les
faire marcher comme d'un pas égal,
eſt de ne pas borner ſes recherches aux

ſeuls objets ſuſceptibles de démonſtration ; de conſerver à l'eſprit ſa flexibilité, en ne le tenant point toujours courbé vers les lignes & les calculs ; & en tempérant l'auſtérité des Mathématiques par des études moins ſéveres ; de s'accoutumer enfin à paſſer ſans peine de la lumiere au crépuſcule.

VI.

METAPHYSIQUE.

LA Logique étant l'inſtrument général des Sciences & le flambeau qui doit nous y guider, voyons préſentement ſuivant quel ordre & de quelle maniere nous devons porter ce flambeau dans les différentes parties de la Philoſophie.

Nos idées ſont le principe de nos connoiſſances, & ces idées ont elles-mêmes leur principe dans nos ſenſations ; c'eſt une vérité d'expérience. Mais comment nos ſenſations produiſent-elles nos idées? Premiere queſtion que doit ſe propoſer le Philoſophe, & ſur laquelle doit porter tout le Syſtême des élémens de Philoſophie. La génération de nos idées appartient à la Métaphyſique ;

c'eſt un de ſes objets principaux, & peut-être devroit-elle s'y borner; preſque toutes les autres queſtions qu'elle ſe propoſe ſont inſolubles ou frivoles; elles ſont l'aliment des eſprits téméraires, ou des eſprits faux; & il ne faut pas être étonné ſi tant de queſtions ſubtiles, toujours agitées & jamais réſolues, ont fait mépriſer par les bons eſprits cette Science vuide & contentieuſe qu'on appelle communément métaphyſique. Elle eût été à l'abri de ce mépris, ſi elle eût ſu ſe contenir dans de juſtes bornes, & ne toucher qu'à ce qu'il lui eſt permis d'atteindre: or ce qu'elle peut atteindre eſt bien peu de choſe. On peut dire en un ſens de la Métaphyſique, que tout le monde la ſait ou perſonne, ou pour parler plus exactement, que tout le monde ignore celle que tout le monde ne peut ſavoir. Il en eſt des Ouvrages de ce genre comme des Pieces de Théatre; l'impreſſion eſt manquée quand elle n'eſt pas générale. Le vrai en Métaphyſique reſſemble au vrai en matiere de Goût; c'eſt un vrai dont tous les eſprits ont le germe en eux-mêmes, auquel la plupart ne font point d'attention, mais qu'ils reconnoiſſent dès qu'on le leur montre. Il

ſemble que tout ce qu'on apprend dans un bon Livre de Métaphyſique, ne ſoit qu'une eſpece de réminiſcence de ce que notre ame à déjà ſu; l'obſcurité, quand il y en a, vient toujours de la faute de l'Auteur, parce que la Science qu'il ſe propoſe d'enſeigner n'a point d'autre langue que la Langue commune. Auſſi peut-on appliquer aux bons Auteurs de Métaphyſique ce qu'on a dit des bons Ecrivains, qu'il n'y a perſonne qui en les liſant, ne croie pouvoir en dire autant qu'eux.

Mais ſi dans ce genre tous ſont faits pour entendre, tous ne ſont pas faits pour inſtruire. Le mérite de faire entrer avec facilité dans les eſprits des notions vraies & ſimples, eſt beaucoup plus grand qu'on ne penſe, puiſque l'expérience nous prouve combien il eſt rare; les ſaines idées métaphyſiques ſont des vérités communes que chacun ſaiſit, mais que peu d'hommes ont le talent de développer; tant il eſt difficile, dans quelque ſujet que ce puiſſe être, de ſe rendre propre ce qui appartient à tout le monde. Je ne crains point que ces réflexions bleſſent nos Metaphyſiciens modernes; ceux qui n'en ſont pas l'objet

y applaudiront, ceux qui pourroient l'être croiront qu'elles ne les regardent pas; mais les Lecteurs ſauront bien distinguer les uns des autres.

L'examen de l'opération de l'eſprit qui conſiſte à paſſer de nos ſenſations aux objets extérieurs, eſt évidemment le premier pas que doit faire la Métaphyſique. Comment notre ame s'élance-t-elle hors d'elle-même, pour s'aſſurer de l'exiſtence de ce qui n'eſt pas elle? Tous les hommes franchiſſent ce paſſage immenſe, tous le franchiſſent rapidement & de la même maniere: il ſuffit donc de nous étudier nous-mêmes, pour trouver en nous tous les principes qui ſerviront à réſoudre la grande queſtion de l'existence des objets extérieurs. Elle en renferme trois autres qu'il ne faut pas confondre. Comment concluons-nous de nos ſenſations l'exiſtence de ces objets? Cette concluſion eſt-elle démonſtrative? Enfin comment parvenons-nous, par ces mêmes ſenſations, à nous former une idées des corps & de l'étendue?

La premiere de ces queſtions ayant pour objet une vérité de fait, c'eſt-à-dire, la concluſion que nous tirons de nos ſenſations à l'exiſtence des objets,

la ſolution en eſt ſuſceptible de toute l'évidence poſſible. Cette concluſion eſt une opération de l'eſprit dont les Philoſophes ſeuls s'étonnent, mais dont ils ont bien droit de s'étonner; & le peuple qui rit de leur ſurpriſe, la partage bientôt pour peu qu'il réfléchiſſe. Pour expliquer cette opération, il eſt néceſſaire de ſe mettre en quelque ſorte à la place d'un enfant qui vient de naître, & de ſuivre le développement de ſes idées. Ce Cours d'ignorance, ſi on peut l'appeller de la ſorte, eſt beaucoup plus utile que ce qu'on appelle quelquefois ſi gratuitement Cours de Science dans nos Ecoles.

Nous ne prétendons point blâmer l'analyſe qu'un Philoſophe moderne à faite de nos ſens, en examinant ce que chacun d'eux pris ſéparément peut nous apprendre, & ce qu'ils nous apprennent étant réunis. Nous croyons ſeulement que cette méthode ſeroit trop longue pour des Elémens. On doit y prendre l'homme tel qu'il eſt, & non tel qu'à la rigueur il auroit pu être.

Mais pour prendre l'homme tel qu'il eſt, il n'eſt pas néceſſaire de le conſidérer avec tous ſes ſens; il ſuffit de lui ſuppoſer celui qui paroît eſſentielle-

ment

ment attaché à l'exiſtence de nos corps, celui dont aucun homme n'eſt jamais abſolument privé, le toucher en un mot. Le Philoſophe ſuivra donc l'intention de la Nature, en s'attachant au toucher comme à celui de nos ſens qui nous fait vraiment connoître l'exiſtence des objets extérieurs. D'ailleurs l'impénétrabilité, cette qualité eſſentielle des corps, ne nous eſt connue que par le toucher : nouvelle obſervation qui indique le toucher au Métaphyſicien, comme le ſens dont il doit s'aider dans une pareille recherche.

La connoiſſance des objets extérieurs étant acquiſe dès l'enfance par tous les hommes, le Philoſophe doit avoir uniquement pour but de démontrer comment elle s'acquiert. Il peut donc employer le langage commun qui eſt fondé ſur cette connoiſſance acquiſe ; il peut ſe ſervir, par exemple, du terme de *corps extérieurs*, avant que d'avoir démêlé comment nous en connoiſſons l'exiſtence. Cette maniere de s'énoncer n'entraînera ni équivoque, ni ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion ; parce qu'il s'agit uniquement d'expliquer un fait inconteſtable, & non pas de le prouver.

Une observation très-fréquente & très-simple nous sert à distinguer notre corps de ceux qui l'environnent. Quand quelque partie de notre propre corps en touche une autre, notre sensation est double; elle est simple & sans replique quand nous touchons un corps étranger. En voilà assez pour distinguer le *nous*, & pour reconnoître d'abord en général la différence de ce qui est *nôtre* d'avec ce qui ne l'est pas. Le Métaphysicien, en étendant & en développant cette observation, répondra d'une maniere satisfaisante à la premiere des trois questions sur l'existence des objets extérieurs.

Mais la conclusion qu'il tire de ses sensations à l'existence des objets est-elle démonstrative? Les Philosophes se partagent sur ce point, quoique tous conviennent que notre penchant à juger de l'existence des corps est invincible. Ceux qui regardent nos sensations comme une preuve démonstrative de l'existence des objets, prétendent que Dieu nous tromperoit si nos sensations ne nous représentoient que des êtres fantastiques. Ces Philosophes en raisonnant ainsi, tombent dans deux inconvéniens. Le premier est de prouver une vérité directe

& primitive par une vérité réfléchie, l'existence des corps par celle de Dieu; tandis que c'est au contraire dans l'existence des corps qu'il faut chercher les preuves de l'existence de Dieu les plus solides, celles que toutes les Ecoles de Philosophie ont généralement admises. Le second inconvénient est de croire pouvoir convaincre par le raisonnement un Philosophe opiniâtre, que Dieu le tromperoit s'il n'y avoit point de corps.
„ Je reconnois comme vous, dira-t-il,
„ l'existence d'un premier Etre; mais
„ c'est lui faire injure que de lui attri-
„ buer vos erreurs. Pour ne pas les re-
„ garder comme son Ouvrage, il suffit
„ de penser qu'il est assez puissant pour
„ exciter en nous des sensations, sans
„ qu'il y ait rien au dehors qui lui ser-
„ ve à les produire. Il ne tiendra qu'à
„ vous de vous abstenir comme moi,
„ par cette réflexion si simple, de toute
„ assertion précipitée. Vous avouez que
„ mes sensations me trompent souvent;
„ pourquoi ne me tromperoient-elles
„ pas toujours? Cette vivacité, cet ac-
„ cord, ces nuances, ces affections in-
„ volontaires, qui vous font passer si
„ légèrement de la réalité de la sensa-

„ tion à celle de l'objet, ne les ai-je
„ pas ſouvent éprouvées dans le ſom-
„ meil? Et pourquoi la vie ſeroit-elle
„ autre choſe qu'un ſommeil plus con-
„ tinu & plus profond, qui a ſeulement
„ le triſte avantage de ſe laiſſer de tems
„ en tems appercevoir? Quand je con-
„ ſidere d'ailleurs quels ſont les objets
„ de mes ſenſations, que de contradic-
„ tions je rencontre dans l'idée que je
„ m'en forme! Deux ſubſtances auſſi
„ diſparates que l'eſprit & la matiere,
„ ſéparées l'un de l'autre par un inter-
„ valle immenſe quant à la ſubſtance
„ & quant à la nature, peuvent-elles
„ agir l'une ſur l'autre, ce qui eſt pour-
„ tant néceſſaire pour que celui-là ait
„ l'idée de celle-ci? D'ailleurs qu'eſt-
„ ce que cette matiere dont vous pré-
„ tendez que mes ſens me procurent
„ une notion ſi diſtincte? Qu'eſt-ce que
„ les élémens ou particules premieres
„ des corps? Vous ne pouvez pas dire
„ que ce ſoient des corps; car ils au-
„ roient eux-mêmes des élémens, & par
„ conſéquent ne ſeroient pas ceux que
„ nous cherchons: & ſi ce ne ſont pas
„ des corps, comment concevez-vous
„ que l'aſſemblage de ces élémens non

„ matériels puiſſe former cet être que
„ vous appellez matiere ? Direz-vous
„ qu'un corps eſt composé d'autres corps
„ à l'infini ? Mais n'eſt-ce pas une chi-
„ mere qu'un être composé dont on ne
„ peut jamais retrouver les compoſans,
„ ou plutôt dont réellement les compo-
„ ſans n'exiſtent pas, puiſqu'on ne ſau-
„ roit ſuppoſer qu'ils exiſtent ſeuls, &
„ puiſqu'ils ne tiennent leur exiſtence
„ que de leur union avec d'autres ê-
„ tres à qui ils la donnent auſſi ? Plutôt
„ que d'avoir à dévorer cette multitu-
„ de de contradictions, n'eſt-il pas plus
„ ſimple & plus raiſonnable de penſer
„ que la matiere n'eſt qu'un phénome-
„ ne, une pure illuſion de nos ſens, &
„ qu'il n'y a rien hors de nous de ſem-
„ blable à ce qu'ils nous repréſentent ?
„ Je ne puis reconnoître dans l'Univers
„ qu'une ſeule eſpece de ſubſtance, je
„ n'y vois que Dieu & quelques êtres
„ penſans, ou peut-être que Dieu &
„ moi".

La meilleure réponſe à ce Pyrrhonien décidé, eſt celle de Diogene à Zénon: il faut ou l'abandonner à ſa bonne foi, ou le laiſſer vivre & raiſonner avec des

fantômes (*e*). Ce qu'il y a de très-singulier, c'est que des Philosophes estimables, tels que Malebranche, ne se soient abstenus de nier l'existence de la matiere que par la crainte de contredire la Révélation, comme si la Révélation n'étoit pas appuyée sur cette existence: réduisez un incrédule à nier qu'il y ait des corps, il aura bientôt honte de l'être, s'il n'est pas tout-à-fait insensé. Chez le commun des Philosophes Chrétiens, c'est la raison qui défend la Foi; ici, par une disposition d'esprit singuliere, c'est la foi de Malebranche qui a mis à couvert sa raison, & qui lui a épargné l'absurdité la plus insoutenable. L'imagination de ce Philosophe, souvent malheureuse dans les principes qu'elle lui faisoit adopter, mais presque toujours juste dans les

(*e*) Les principaux argumens contre l'existence des corps sont développés fort au long dans un Ouvrage de Berkley, qui a pour titre *Dialogues entre Hilas & Philonoüs*; ce dernier mot signifie *ami de l'esprit*, nom bien convenable à un Philosophe, ou plutôt à un raisonneur qui ne reconnoît point de corps. A la tête de la Traduction Françoise qu'on en a faite il y a quelques années, on a mis une vignette allégorique, ingénieuse & singuliere. Un enfant voit sa figure dans un miroir, & court pour la saisir, croyant voir un être réel. Un Philosophe placé derriere l'enfant paroît rire de sa méprise; & au bas de la vignette on lit ces mots adressés au Philosophe: *Quid rides? Fabula de te narratur.*

conſéquences qu'elle en tiroit, l'entraînoit quelquefois bien au-delà du point où il auroit voulu aller. Les principes de Religion dont il étoit pénétré, le retenoient alors ſur le bord du précipice; ſa Philoſophie touchoit au Pyrrhoniſme d'une part, & au Spinoſiſme de l'autre.

La ſeule réponſe raiſonnable qu'on puiſſe oppoſer aux objections des Sceptiques contre l'exiſtence des corps, eſt celle-ci. Les mêmes effets naiſſent des mêmes cauſes : or ſuppoſant pour un moment l'exiſtence des corps, les ſenſations qu'ils nous feroient éprouver ne pourroient être ni plus vives, ni plus conſtantes, ni plus uniformes que celles que nous avons : donc nous devons ſuppoſer que les corps exiſtent. Voilà juſqu'où le raiſonnement peut aller en cette matiere, & où il doit s'arrêter. L'illuſion dans les ſonges nous frappe ſans doute auſſi vivement que ſi les objets étoient réels ; mais nous parvenons à découvrir cette illuſion, lorſqu'à notre réveil nous nous appercevons que ce que nous avons cru voir, toucher ou entendre, n'a aucun rapport ni aucune liaiſon, ſoit avec le lieu où nous ſommes, ſoit avec ce que nous nous ſouve-

nons d'avoir fait auparavant. Nous diſtinguons donc la veille du ſommeil par cette continuité d'actions qui pendant la veille ſe ſuivent & s'occaſionnent les unes les autres; elles forment une chaîne continue que les ſonges viennent tout-à-coup briſer ou interrompre, & dans laquelle nous remarquons ſans peine les lacunes que le ſommeil y a faites. Par ces principes on peut diſtinguer dans les objets l'exiſtence réelle de l'exiſtence ſuppoſée.

La troiſieme queſtion, comment nous parvenons à nous former l'idée des corps & de l'étendue, renferme des difficultés encore plus réelles, & même en un certain ſens inſolubles. Le toucher nous apprend ſans doute à diſtinguer ce qui eſt *nôtre* d'avec ce qui nous environne; il nous fait, pour ainſi dire, circonſcrire l'Univers à nous-mêmes; mais comment nous donne-t-il l'idée de cette contiguité de parties, en quoi conſiſte proprement la notion de l'étendue? Voilà ſur quoi la Philoſophie ne peut nous fournir, ce me ſemble, que des lumieres fort imparfaites. C'eſt que nous ne pouvons remonter juſqu'aux perceptions ſimples qui ſont les élémens de cette perception multipliée, comme nous ne pouvons

vons remonter aux élémens de la matiere : c'eſt que toute perception primitive, unique & élémentaire, ne peut avoir pour objet qu'un être ſimple ; & qu'il nous eſt auſſi impoſſible de concevoir comment l'aſſemblage d'un nombre fini ou infini de perceptions ſimples produit une perception compoſée, que de concevoir comment un être compoſé peut ſe former d'êtres ſimples. En un mot la ſenſation qui nous fait connoître l'étendue, eſt par ſa nature auſſi incompréhenſible que l'étendue même. Ainſi l'eſſence de la matiere, & la maniere dont nous nous en formons l'idée, reſtera toujours couverte de nuages. Nous pouvons conclure de nos ſenſations, qu'il y a des êtres hors de nous ; mais cet être que nous appellons matiere, eſt-il ſemblable à l'idée que nous nous en formons ? C'eſt ce que nous devons nous réſoudre à ignorer. Il eſt dans chaque Science des principes vrais ou ſuppoſés, qu'on ſaiſit par une eſpece d'inſtinct auquel on doit s'abandonner ſans réſiſtance ; autrement il faudroit admettre dans les principes un progrès à l'infini, qui ſeroit auſſi abſurde qu'un progrès à l'infini dans les êtres & dans

les caufes, & qui rendroit tout incertain, faute d'un point fixe d'où l'on pût partir. C'eft pour fatisfaire nos befoins & non pas notre curiofité, que les fenfations nous font données; c'eft pour nous faire connoître le rapport que les êtres extérieurs ont au nôtre, & non pour nous faire connoître ces êtres en eux-mêmes. Que nous importe au fond de pénétrer dans l'effence des corps, pourvu que la matiere étant fuppofée telle que nous la concevons, nous puiffions déduire des propriétés que nous y regardons comme primitives, les autres propriétés fecondaires que nous appercevons en elle, & que le Syftême général des phénomenes, toujours uniforme & continu, ne nous préfente nulle part de contradiction? Arrêtons-nous donc, & ne cherchons pas à diminuer par des fophifmes fubtils, le nombre déjà trop petit de nos connoiffances claires & certaines.

Mais quand la matiere, telle que nous la concevons, ne feroit qu'un phénomene fort différent de ce qu'elle eft en elle-même, quand nous n'aurions pas d'idée nette, ni peut-être même d'idée jufte de fa nature, l'expérience journa-

liere nous démontre que cet aſſemblage d'êtres, quel qu'il ſoit, que nous appellons matiere, eſt par lui-même incapable d'action, de vouloir, de ſentiment & de penſée. C'en eſt aſſez pour conclure que cet aſſemblage d'êtres ne forme point en nous le principe penſant. Le Sage ſe borne à cette vérité inconteſtable, ſans chercher à rendre raiſon de la plupart des phénomenes qui accompagnent nos ſenſations ; il n'entreprendra point d'expliquer pourquoi nous rapportons le toucher aux extrémités de notre corps, & comment le principe ſentant qui eſt en nous, principe ſimple & indiviſible de ſa nature, ſe tranſporte, ſi on peut parler ainſi, tantôt ſucceſſivement, tantôt à la fois, dans toutes les extrémités du principe matériel qui ſont affectées par les objets extérieurs. Nous avons déjà obſervé combien la multiplicité inſtantanée de nos ſenſations eſt incompréhenſible ; l'erreur par laquelle nous rapportons toutes nos ſenſations aux parties de notre corps l'eſt peut-être davantage. Mais une erreur encore plus étrange, c'eſt l'application que nous faiſons de la couleur ſur la ſurface des objets. La

ſenſation de couleur ne pouvant être que dans notre ame, il eſt bien extraordinaire que l'ame tranſporte cette ſenſation ſimple à un être qui ne lui eſt uni en aucune maniere, & que de plus elle étende cette ſenſation ſur cet être composé qui n'en eſt nullement ſuſceptible, tant par ſa multiplicité que par ſon incapacité de ſentir. Nouveau Problême métaphyſique plus difficile que tous les précédens, & que nous laiſſerons à réſoudre à notre poſtérité, qui le laiſſera de même à la ſienne.

Ainſi plus on approfondit les différentes queſtions qui ſont du reſſort de la Métaphyſique, plus on voit combien leur ſolution eſt au-deſſus de nos lumieres, & avec quel ſoin on doit les exclure des élémens de Philoſophie. On demande, par exemple, ſi l'ame penſe ou ſent toujours? L'énoncé ſeul de cette queſtion doit faire ſentir l'impoſſibilité d'y répondre. La connoiſſance de la nature de l'ame ne peut ſervir à la réſoudre, puiſque cette connoiſſance nous manque; ainſi les Philoſophes qui ont prétendu que l'ame ne penſe pas toujours, ne peuvent ſe fonder que ſur l'obſervation qu'ils en ont faite. Or c'eſt

penſer, qu'obſerver qu'on ne penſe pas; & à l'égard de ces momens ſi fréquens & ſi fugitifs, où l'on n'a rien obſervé, & dont on ne juge que par réminiſcence, cette réminiſcence peut-elle être aſſez ſûre pour nous perſuader que nous n'avons point penſé dans ces momens? Ceux au contraire qui ſoutiennent que l'ame penſe toujours, ne le peuvent prétendre que d'après l'attention continuelle qu'ils ont faite à chacune de leurs penſées; & tout le monde ſait que la rapidité des penſées qui ſe ſuivent en nous ne nous permet pas cette attention ſoutenue.

Il en eſt de même d'une infinité d'autres queſtions dont on doit abandonner la ſolution aux Métaphyſiciens téméraires: En quoi conſiſte l'union du corps & de l'ame, & leur influence réciproque? En quel tems l'ame eſt unie au corps? Si les habitudes ſont dans le corps & dans l'ame, ou dans l'ame ſeulement? En quoi conſiſte l'inégalité des eſprits? Si cette inégalité eſt dans les ames ou dépend uniquement de la diſpoſition du corps, de l'éducation, des circonſtances, de la ſociété? Comment ces différens objets peuvent influer ſi

différemment ſur des ames qui ſeroient toutes égales d'ailleurs, ou comment des ſubſtances ſimples peuvent être inégales par leur nature ? Comment les animaux, avec des organes pareils aux nôtres, avec des ſenſations ſemblables, & ſouvent plus vives, reſtent bornés à ces mêmes ſenſations, ſans en tirer comme nous une foule d'idées abſtraites & réfléchies, les Notions métaphyſiques, les Langues, les Loix, les Sciences & les Arts ? Enfin juſqu'où la réflexion peut porter les animaux, & pourquoi elle ne peut les porter au-delà ? Les idées innées ſont une chimere que l'expérience reprouve ; mais la maniere dont nous acquérons des ſenſations & des idées réfléchies, quoique prouvée par la même expérience, n'eſt pas moins incompréhenſible. Sur tous ces objets l'Intelligence ſuprême a mis au devant de notre foible vue un voile que nous voudrions arracher en vain. C'eſt un triſte ſort pour notre curioſité & notre amour-propre, mais c'eſt le ſort de l'humanité. Nous devons du moins en conclure que les Syſtêmes, ou plutôt les rêves des Philoſophes ſur la plupart des queſtions métaphyſiques, ne méritent aucune place dans un Ouvrage, uni-

quement destiné à renfermer les connoissances réelles acquises par l'esprit humain.

L'existence des objets de nos sensations, celle de notre corps & celle de l'être pensant qui existe en nous, conduit le Philosophe à la grande vérité de l'existence de Dieu. Cette vérité ne pouvant être l'objet de la Révélation, (puisque la Révélation la suppose) on ne sauroit trop s'étonner que l'Antiquité ait été partagée sur ce sujet; que des sectes entieres de Philosophes n'ayent reconnu d'autre Dieu que le Monde; & que d'autres, en admettant un Etre souverain, ayent eu des idées assez imparfaites & assez fausses de la nature de cet Etre, pour donner à leurs adversaires de l'avantage sur eux. Il a fallu que Dieu se manifestât directement aux hommes, pour leur faire connoître évidemment cette vérité qu'ils portoient tous au dedans d'eux-mêmes, mais que les uns n'y avoient pas reconnue, & que les autres n'y voyoient qu'à travers un nuage. L'Intelligence suprême a déchiré le voile & s'est montrée; sans ajouter rien aux lumieres de notre Raison par rapport aux preuves de son existence, elle

n'a fait que nous donner pleinement l'usage & l'exercice de ces lumieres.

La preuve de l'existence de Dieu, qui se tire du consentement de tous les Peuples, a paru d'une grande force à plusieurs Philosophes de l'Antiquité. Persuadés qu'ils étoient de l'impossibilité de se former une idée claire de la Nature Divine, il leur suffisoit que tous les Peuples admissent son existence; la différence des opinions sur la nature de cet Etre étoit peu propre à les frapper, parce qu'ils regardoient cette différence comme une preuve de la foiblesse de l'esprit humain, & l'uniformité de sentimens sur l'existence d'une Intelligence supérieure; comme une espece d'aveu que le spectacle de l'Univers arrachoit aux hommes, & comme un hommage que cette Intelligence inconnue les forçoit à lui rendre (*f*). Mais la Philosophie éclairée par la Révélation, ayant acquis des idées plus saines de la Divinité, ne sépare plus ces idées de son existence.

(*f*) Rien n'est peut-être plus éloquent dans toute l'Antiquité, que le commencement du Discours de St. Paul dans l'Aréopage *Athéniens, en passant devant un de vos Autels, j'y ai vu cette inscription:* AU DIEU INCONNU. *C'est ce Dieu que vous adorez sans le connoître, que je vous annonce.*

Croire Dieu ce qu'il n'eſt pas, eſt pour le Sage à peu près la même choſe que de ne pas croire qu'il exiſte. Ainſi la preuve de l'exiſtence de Dieu, tirée du conſentement des Peuples, ne pouvoit avoir toute ſa force tant que l'Univers a été privé des lumieres de l'Evangile. Il ne faut donc pas être étonné que cette preuve n'ait pas alors produit le même effet ſur tous les eſprits.

Une autre raiſon des idées obſcures ou informes que les anciens Philoſophes ont eues ſur l'exiſtence de Dieu, c'eſt que parmi les objections de l'Antiquité Payenne contre cette vérité, il en eſt pluſieurs auxquelles la Révélation ſeule à l'avantage de répondre. Ces difficultés ſont la miſere de l'homme, qui ne paroît pas devoir être l'ouvrage d'un Etre infiniment bon & infiniment juſte; les déſordres de l'Univers dans l'ordre moral; l'inégalité monſtrueuſe en apparence dans la diſtribution des biens & des maux; le triomphe trop fréquent du vice ſur la vertu; la difficulté de ſuppoſer qu'un Etre infiniment puiſſant & infiniment ſage n'ait pas créé le meilleur des Mondes poſſibles; & l'impoſſibilité de concevoir que ce Monde, tel qu'il eſt,

ſoit le meilleur que Dieu pût créer ; enfin l'incompatibilité apparente de la ſcience de Dieu, de ſa ſageſſe & de ſa toute-puiſſance, avec la liberté de l'homme.

Les Philoſophes de l'Antiquité qui révoquerent en doute l'exiſtence du premier Etre, furent coupables, il eſt vrai, de ne point ſentir en cette matiere la ſupériorité des preuves directes ſur les objections. Mais ils avoient du moins la bonne foi de ſentir auſſi l'inſuffiſance des réponſes que fournit à ces objections la ſeule lumiere naturelle. Dans cette incertitude ils prenoient le parti du doute, perſuadés, diſoient-ils, que l'Etre ſuprême ne pouvoit les punir de ne l'avoir pas mieux connu, puiſqu'il avoit couvert pour eux ſon exiſtence d'obſcurité. Mais l'obſcurité n'étoit pas ſuffiſante pour les rendre excuſables ; ils étoient dans le cas de ces Peuples, que Dieu, par un jugement auſſi juſte qu'impénétrable, punira éternellement d'avoir ignoré les dogmes du Chriſtianiſme ; vérité effrayante, dont la Foi ne nous permet pas de douter.

Les ſophiſmes par leſquels l'exiſtence de Dieu peut être attaquée, ne feront point ombrage au Métaphyſicien

aidé des lumieres de la Religion. Il établira d'abord (ce qui est évident par soi-même) qu'il est nécessaire qu'il existe un Etre éternel ; il montrera de plus que l'Etre éternel est différent du Monde ; que l'arrangement physique de l'Univers ne peut être l'ouvrage d'une matiere brute & sans intelligence ; il n'entreprendra point de concilier avec la liberté de l'homme la toute-puissance de Dieu, sa providence & sa science éternelle, parce que l'oracle de Dieu même lui apprend que l'accord de ces vérités est au-dessus de la Raison ; il n'imitera pas la Philosophie orgueilleuse qui a entrepris de sonder cet abyme, & n'a fait que s'y perdre ; mais il n'en reconnoîtra pas moins l'une & l'autre de ces vérités. Il l'avouera, par les mêmes raisons, sans chercher à l'expliquer, la différence établie par les Théologiens entre l'*infaillible* & le *nécessaire* ; il n'admettra point en Dieu, pour sauver la liberté de l'homme, une prévoyance des actions libres, indépendante de ses décrets, parce qu'une telle prévoyance est impossible ; il ne dira point avec d'autres, pour sauver la justice de Dieu, que cet Etre si bon, si parfait & si sage,

produit tout le physique des crimes sans en produire le moral, qui n'est autre chose qu'une *privation*, il renvoie aux réveries des Scholastiques cette distinction extravagante, & se contente de leur demander pour leur fermer la bouche, comment Dieu après avoir produit tout le physique des crimes, punit ensuite le moral, effet nécessaire de ce physique. Ainsi, au-lieu de faire des détours inutiles pour se retrouver au point d'où il est parti, au-lieu de se couvrir de quelques raisonnemens subtils & frivoles, pour revenir ensuite, pressé par les objections, à la profondeur des décrets éternels, il reconnoît dès le premier moment cette profondeur & son ignorance. Mais pour ôter aux Athées tout sujet de triomphe, il remarque & fait voir sans peine que les objections contre la liberté sont encore plus fortes dans le Systême de l'éternité & de la nécessité de la matiere, que dans celui d'une Intelligence toute puissante & éternelle. Enfin, aux objections sur la misere de l'homme, sur les désordres de l'ordre moral & sur les imperfections de ce Monde, il opposera les dogmes qui nous apprennent que l'hom-

me a péché avant que de naître, qui nous promettent des récompenses & des peines dans une Vie future, & qui nous font voir le plus parfait des Mondes possibles dans celui où il a fallu que Dieu prît la forme humaine. Mais ces différentes matieres étant l'objet de la Révélation, le Philosophe pour ne point en usurper les droits, laisse aux Théologiens à les traiter avec le soin & les détails qu'elles exigent, & se contente de renvoyer les Incrédules aux Ouvrages où elles sont discutées.

Du reste, comme la meilleure réponse aux objections des Athées consiste dans des preuves directes de la vérité qu'ils combattent, le Philosophe s'appliquera principalement au choix de ces preuves: il évitera sur-tout d'en employer aucune qui puisse être sujette à contestation. Rien n'est, on ose le dire, plus indécent, plus scandaleux même, & ne seroit plus nuisible à cette grande vérité (si quelque chose pouvoit lui nuire) que la licence avec laquelle les Scholastiques s'attaquent réciproquement sur leurs démonstrations de l'existence de Dieu, qui ne méritent plus ce nom dès qu'elles ne sont pas hors d'atteinte. L'E-

cole de Scot rejette celle des Thomistes, les Thomistes celle de Scot, Descartes celle de Scot & des Thomistes, les Péripatéticiens modernes celle de Descartes. Il suffit qu'une opinion soit combattue (comme celle des Idées innées) pour qu'on ne doive pas en faire la base d'un argument de l'existence de Dieu. C'est alors moins prouver un premier Etre que l'outrager. Le Philosophe se bornera donc aux preuves qui sont communes à toutes les sectes, aux seuls argumens qui sont fondés sur des principes avoués par tous les siecles & par tous les hommes. Il cherchera l'existence de Dieu dans les phénomenes de l'Univers, dans les Loix admirables de la Nature, non dans ces Loix métaphysiques sujettes aux exceptions, & que chacun peut étendre, modifier & resserrer à son gré, mais dans les Loix primitives fondées sur les propriétés invariables des corps. Ces Loix si simples qu'elles paroissent dériver de l'existence même de la matiere, n'en dévoilent que mieux l'Intelligence suprême ; par la maniere dont elle a construit les différentes parties de notre Univers, elle semble n'avoir eu besoin que de donner

à cette grande machine la premiere impulsion, pour en régler à jamais les différens phénomenes, & pour produire, comme par un seul acte de sa volonté, l'ordre constant & inaltérable de la Nature, impulsion trop admirable & trop raisonnée pour être l'effet d'un hasard aveugle. C'est dans ces Loix générales, plutôt que dans les Phénomenes particuliers, que le Philosophe cherchera l'Etre suprême. Ce n'est pas que les procédés d'un insecte qui occupe en apparence si peu de place dans l'Univers, découvrent moins à un esprit attentif l'Intelligence infinie que les Phénomenes généraux: mais ce dernier spectacle est bien plus fait que le premier pour frapper tous les yeux: & les meilleurs argumens en ce genre sont ceux qui peuvent convaincre le plus grand nombre.

De toutes les vérités métaphysiques, celle qui nous intéresse le plus après l'existence de Dieu, & sans laquelle même l'existence de Dieu nous intéresseroit beaucoup moins, est l'Immortalité de l'ame. Comme cette vérité tient en même tems à la Philosophie & à la Révélation, il est nécessaire de distinguer ce qu'elle emprunte de l'une & de l'autre,

La Philoſophie fournit des argumens preſſans de la réalité d'une autre Vie. Nous avons de très-fortes raiſons de croire que notre ame ſubſiſtera éternellement, parce que Dieu ne pourroit la détruire ſans l'anéantir, que l'anéantiſſement de ce qu'il a produit une fois ne paroît pas être dans les vues de ſa ſageſſe, & que les corps même ne ſe détruiſent qu'en ſe transformant. Mais d'un autre côté l'exemple des animaux dans leſquels la ſubſtance immatérielle périt avec eux, & ce grand principe que rien de tout ce qui eſt créé n'eſt immortel de ſa nature, ſuffiſent pour nous faire ſentir que Dieu pouvoit ne créer notre ame que pour un tems: ainſi l'impénétrabilité des décrets éternels nous laiſſeroit toujours quelqu'eſpece d'incertitude ſur cet important objet, ſi la Religion révélée ne venoit au ſecours de nos lumieres, non pour y ſuppléer entiérement, mais pour y ajouter le peu qui leur manque. D'un côté la vertu ſouvent malheureuſe en ce Monde, exige de la juſtice de l'Etre Suprême des récompenſes après la mort; de l'autre la Révélation nous fait connoître pourquoi Dieu, qui doit des récompenſes à la

vertu,

vertu, ne les lui accorde pas dès cette vie même, & ſouffre qu'elle ſoit malheureuſe ſans paroître l'avoir mérité. La Religion ſeule, dit Paſcal, empêche l'état de l'homme en cette vie d'être une énigme. Voilà ce que le Philoſophe ne doit point perdre de vue en traitant la queſtion de l'immortalité de l'Ame, pour diſtinguer, comme dans l'exiſtence de Dieu, les preuves directes qui ſont du reſſort de la Raiſon, d'avec les objections dont la Révélation fournit la réponſe.

Il eſt néanmoins aſſez ſurprenant que pluſieurs anciens Philoſophes, quoique privés du ſecours de cette même Révélation, ayent cru l'ame immortelle, tandis que la ſpiritualité de l'ame, qui eſt une vérité purement philoſophique, n'a été connue diſtinctement d'aucun d'eux. La vanité des hommes qui aime à ſe flatter d'une exiſtence éternelle, a fait faire ce pas aux Sages du Paganiſme; &, s'il eſt permis de le dire, leur erreur ſur la nature de l'ame ſervoit à les confirmer dans la croyance de ſon immortalité. Ils ne voyoient aucune différence entre dire que l'ame n'étoit rien, & la dépouiller abſolument de toute eſpece de matiere; perſuadés d'ailleurs qu'au-

cune particule de matiere ne pouvoit périr, & qu'une matiere douée de sentiment & de pensée (& par conséquent selon eux très-déliée & très-subtile) ne pouvoit perdre cette propriété sans cesser d'être, ils en concluoient que la substance de l'ame étoit immortelle; ils se partageoient seulement sur le sort de cette substance après la mort, & leurs Systêmes sur ce point étoient autant de questions d'aveugles sur la lumiere. Nous avons l'avantage d'être plus éclairés & plus instruits. Les difficultés que l'ame des bêtes semble fournir contre la spiritualité & contre l'immortalité de l'ame, n'ébranlent ni la raison ni la croyance du Sage. Il n'y répond point avec certains Scholastiques par cette absurdité ridicule, que l'ame des bêtes est matiere, parce qu'elle se borne à sentir & qu'elle ne pense pas: il reconnoît que les sensations & la pensée ne peuvent appartenir qu'au même principe; & l'expérience lui prouve d'ailleurs que les bêtes ne sont pas bornées aux sensations pures. Il convient donc que l'ame des bêtes est de la même nature que celle de l'homme quant à la spiritualité, parce qu'il seroit absurde de soutenir que

la matiere ſent & penſe dans les animaux & non dans l'homme. Mais il avoue en même tems que la différence de l'ame humaine & de celle des bêtes quant à l'immortalité, vient uniquement de ce que Dieu a voulu que l'ame des animaux pérît avec le corps, & qu'au contraire celle de l'homme ſubſiſtât éternellement. Si on lui propoſe d'expliquer pourquói les bêtes ſouffrent, ſans l'avoir mérité comme nous par le péché d'un premier pere, & ſans aucun eſpoir de récompenſe dans un autre vie, il n'éludera point avec Deſcartes cette objection, en ſoutenant contre la Raiſon & l'Expérience que les bêtes ſont de purs automates; il ſe contentera de répondre que ſi les bêtes ont des ſenſations cruelles, elles en ont auſſi d'agréables qui les en dédommagent; que la nature de tout ce qui a des ſenſations, eſt d'être également ſuſceptibles de douleur & de plaiſir; que c'eſt une ſuite de l'union du corps & de l'ame, & de l'action que les autres corps exercent ſur les corps animés; action qui dépend elle-même de la conſtitution immuable de l'Univers, & des loix invariables que ſon Auteur a établies. Enfin il ſe contentera d'avoir tiré

de la Philoſophie toutes les lumieres qu'elle peut fournir ſur ce ſujet, & ſe taira ſur ce qu'il ne peut comprendre.

VII.

Morale.

L'Exiſtence de l'Etre ſuprême étant une fois reconnue, nous conduit à chercher le culte que nous devons lui rendre. Mais quoique la Philoſophie nous inſtruiſe juſqu'à un certain point ſur ce grand objet, cependant les lumieres qu'elle nous donne ſont très-imparfaites. Le Créateur nous en a avertis lui-même, en nous preſcrivant par une Révélation particuliere la maniere dont il veut être honoré, & que tous les efforts de la Raiſon n'auroient pu nous faire découvrir. Ainſi la Religion, qui n'eſt autre choſe que le culte que nous devons à l'Intelligence ſouveraine, ne doit point entrer dans des élémens de Philoſophie; la Religion naturelle ne doit même y paroître que pour nous avertir qu'elle ne ſuffit pas.

Mais ce qui appartient eſſentiellement

& uniquement à la Raiſon, & ce qui en conſéquence eſt uniforme chez tous les Peuples, ce ſont les devoirs dont nous ſommes tenus envers nos ſemblables. La connoiſſance de ces devoirs eſt ce qu'on appelle *Morale*, & l'un des plus importans ſujets ſur leſquels la Raiſon puiſſe s'exercer. On ne fait pas tant d'honneur à cette Science dans nos Ecoles. On la rejette pour l'ordinaire à la fin de toutes les autres parties de la Philoſophie, apparemment comme la moins intéreſſante ; & on la réduit à quelques pages, où l'on ſe borne à agiter des queſtions vuides & ſcholaſtiques, auſſi peu propres à nous inſtruire qu'à nous rendre meilleurs.

Connoiſſons mieux l'étendue de la Morale, & le cas que nous devons en faire. Peu de Sciences ont un objet plus vaſte, & des principes plus ſuſceptibles de preuves convaincantes. Tous ces principes aboutiſſent à un point commun, ſur lequel il eſt difficile de ſe faire illuſion à ſoi-même ; ils tendent à nous procurer le plus ſûr moyen d'être heureux, en nous montrant la liaiſon intime de notre véritable intérêt avec l'accompliſſement de nos devoirs.

La Morale eſt une ſuite néceſſaire de l'établiſſement des Sociétés, puiſqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or l'établiſſement des Sociétés eſt dans les décrets du Créateur, qui a rendu les hommes néceſſaires les uns aux autres; ainſi les principes moraux rentrent dans les décrets éternels. Il n'en faut pourtant pas conclure avec quelques Philoſophes, que la connoiſſance de ces principes ſuppoſe néceſſairement la connoiſſance de Dieu. Il s'en ſuivroit de-là, contre le ſentiment des Théologiens même, que les Payens n'auroient eu aucune idée de vertu. La Religion ſans doute épure & ſanctifie les motifs qui nous font pratiquer les vertus morales; mais Dieu, ſans ſe faire connoître aux hommes, a pu leur faire ſentir, & leur a fait ſentir en effet la néceſſité de pratiquer ces vertus pour leur propre avantage. On a vu même, par un effet de cette Providence qui veille au maintien de la Société, des ſectes de Philoſophes qui révoquoient en doute l'exiſtence d'un premier Etre, profeſſer dans la plus grande rigueur les vertus humaines. Zénon, Chef des Stoïciens, n'admettoit d'autre

Dieu que l'Univers, & ſa Morale eſt la plus pure que la lumiere naturelle ait pu inſpirer aux hommes.

C'eſt donc à des motifs purement humains que les Sociétés ont dû leur naiſſance; la Religion n'a eu aucune part à leur premiere formation; & quoiqu'elle ſoit deſtinée à en ſerrer le lien, cependant on peut dire qu'elle eſt principalement faite pour l'homme conſidéré en lui-même. Il ſuffit pour s'en convaincre de faire attention aux maximes qu'elle nous inſpire, à l'objet qu'elle nous propoſe, aux récompenſes & aux peines qu'elle nous promet. Le Philoſophe ne ſe charge que de placer l'homme dans la Société & de l'y conduire; c'eſt au Miſſionnaire à l'attirer enſuite aux pieds des Autels.

La connoiſſance des principes moraux qui précede la connoiſſance de l'Etre ſuprême, eſt elle-même précédée par d'autres connoiſſances. C'eſt par les ſens que nous apprenons quels ſont nos rapports avec les autres hommes & nos beſoins réciproques; & c'eſt par ces beſoins réciproques que nous parvenons à connoître ce que nous devons à la Société & ce qu'elle nous doit: il ſemble donc

qu'on peut définir très-exactement l'injuste, ou, ce qui revient au même, le mal moral, *ce qui tend à nuire à la Société en troublant le bien-être physique de ses membres.* En effet le mal physique est la suite ordinaire du mal moral; & comme nos sensations suffisent, sans aucune opération de notre esprit, pour nous donner l'idée du mal physique, il est évident que dans l'ordre de nos connoissances, c'est cette idée qui nous conduit à celle du mal moral, quoique l'une & l'autre soient de nature différente. Que ceux qui nieront cette vérité supposent l'homme impassible, & qu'ils essayent de lui faire acquérir dans cette hypothese la notion de l'injuste.

Mais cette notion en suppose une autre, celle de la liberté; car si l'homme n'étoit pas libre, toute idée de mal se réduiroit au mal physique. C'est donc renverser l'ordre naturel des idées, que de vouloir prouver l'existence de la liberté par celle du bien & du mal moral. C'est prouver une vérité qui n'est que de sentiment, c'est-à-dire de l'ordre le plus simple, par une vérité sans doute aussi incontestable, mais qui dépend d'une suite de notions plus combinées.

Nous

Nous diſons que l'exiſtence de la liberté n'eſt qu'une vérité de ſentiment, & non pas de diſcuſſion ; il eſt facile de s'en convaincre. Car le ſentiment de notre liberté conſiſte dans le ſentiment du pouvoir que nous avons de faire une action contraire à celle que nous faiſons actuellement: l'idée de la liberté eſt donc celle d'un pouvoir qui ne s'exerce pas, & dont l'eſſence même eſt de ne pas s'exercer au moment que nous le ſentons: cette idée n'eſt donc qu'une opération de notre eſprit, par laquelle nous ſéparons le pouvoir d'agir d'avec l'action même, en regardant ce pouvoir oiſif (quoique réel) comme ſubſiſtant pendant que l'action n'exiſte pas. Ainſi la notion de la liberté ne peut être qu'une vérité de conſcience. En un mot, la ſeule preuve dont cette vérité ſoit ſuſceptible, eſt analogue à celle de l'exiſtence des corps; des êtres réellement libres n'auroient pas un ſentiment plus vif de leur liberté que celui que nous avons de la nôtre; nous devons donc croire que nous ſommes libres. D'ailleurs quelles difficultés pourroit préſenter cette grande queſtion, ſi on vouloit la réduire au ſeul énoncé net dont elle

ſoit ſuſceptible ? Demander ſi l'homme eſt libre, ce n'eſt pas demander s'il agit ſans motif & ſans cauſe, ce qui ſeroit impoſſible ; mais s'il agit par choix & ſans contrainte ; & ſur cela il ſuffit d'en appeller au témoignage univerſel de tous les hommes. Quel eſt le malheureux, prêt à périr pour ſes forfaits, qui ait jamais penſé à s'en juſtifier en ſoutenant à ſes Juges qu'une néceſſité inévitable l'a entraîné dans le crime ? C'en eſt aſſez pour faire ſentir aux Philoſophes, combien les diſcuſſions métaphyſiques ſur la liberté ſont inutiles à la tête d'un Traité de Morale. Vouloir aller en cette matiere au-delà du ſentiment intérieur, c'eſt ſe jetter tête baiſſée dans le ténèbres.

Comme la juſtice morale des Loix eſt une ſuite de la liberté, & non la liberté une ſuite de la juſtice des Loix, ce ſeroit renverſer, ce me ſemble, l'ordre naturel des idées, de vouloir prouver que nous ſommes libres, parce qu'autrement les Loix ſeroient injuſtes. Je dis plus ; on auroit tort de prétendre que ſi nous n'étions pas libres, il faudroit anéantir les Loix. Ce n'eſt ici, je l'avoue, qu'une ſpéculation purement métaphyſique, ſur

une hypothese qui n'existe pas ; mais cette spéculation abstraite peut servir à développer & à fixer nos idées sur la matiere que nous traitons. Fussions-nous assujettis dans nos actions à une puissance supérieure & nécessaire, les Loix & les peines qu'elles imposent n'en seroient pas moins utiles au bien physique de la Société, comme un moyen efficace de conduire les hommes par la crainte, & de donner, pour ainsi dire, l'impulsion à la machine. De deux sociétés semblables, composées d'êtres qui ne seroient pas libres, celle où il y auroit des Loix seroit moins sujette au désordre, parce qu'elle auroit, si on peut parler de la sorte, un régulateur de plus. La nécessité physique des Loix, dans des sociétés pareilles, seroit indépendante de la liberté de l'homme; mais dans la société telle qu'elle est, composée d'êtres libres, cette nécessité physique se change en équité morale. Dans le premier cas, les Loix ne seroient que nécessaires; dans le second, elles sont nécessaires & justes.

Ces observations, essentiellement relatives aux questions préliminaires de la Morale, nous ont paru nécessaires pour

prémunir nos Lecteurs contre les notions peu exactes que plusieurs Philosophes ont données de cette Science & des vérités qui en font la base, & pour faire sentir de quelle maniere ces vérités importantes doivent être traitées.

VIII.

Division de la Morale.

Morale de l'Homme.

QUoique le Genre Humain ne compose proprement qu'une grande famille, néanmoins la trop grande étendue de cette famille l'a obligé de se séparer en différentes sociétés qui ont pris le nom d'Etats, & dont les membres se rapprochent par des liens particuliers, indépendamment de ceux qui les unissent au Systême général. La Morale a donc quatre objets; ce que les hommes se doivent comme membres de la société générale; ce que les sociétés particulieres doivent à leurs membres; ce qu'elles se doivent les unes aux autres; enfin ce que les membres de chaque société particuliere se doivent mu-

tuellement, & à l'Etat dont ils sont membres. Les premiers devoirs renferment la Loi naturelle ou générale, qui n'est bornée ni par les tems ni par les lieux, & qu'on peut nommer la *Morale de l'Homme*; les devoirs de la seconde espece peuvent être appellés la *Morale des Législateurs*; ceux de la troisieme la *Morale des Etats*; enfin les devoirs du quatrieme genre, la *Morale du Citoyen*. Ainsi on trouve dans cette division le Droit naturel ou commun; le Droit politique, qu'il ne faut pas confondre avec la politique à laquelle il est souvent contraire; le Droit des gens & le Droit positif. A ces quatre branches de la Morale on peut en ajouter une cinquieme, la *Morale du Philosophe*: elle n'a pour objet que nous-mêmes, & la maniere dont nous devons penser pour rendre notre condition la meilleure ou la moins triste qu'il est possible. Parcourons successivement ces différentes branches, & voyons les principaux points qui s'y rapportent.

Les Loix générales & naturelles sont de deux especes, écrites ou non écrites. Les Loix naturelles écrites sont celles dont l'observation est tellement néces-

faire au maintien de la Société, qu'on a établi des peines contre ceux qui les violeroient. On appelle *crime* toute action qui tend à violer les Loix naturelles écrites. De cette seule notion se déduisent, comme nous le verrons plus bas, les principes par lesquels on peut juger de la nature & du degré d'énormité de chaque crime.

Les Loix naturelles non écrites sont celles à l'infraction desquelles on n'a point attaché de peines, parce que cette infraction ne porte pas un trouble aussi marqué dans la Société que l'infraction des Loix naturelles écrites. Mais si l'observation de celles-ci est nécessaire pour rendre la Société durable, l'observation de celles-là ne l'est pas moins pour rendre la Société douce & florissante : leur transgression est même un poison lent, qui doit insensiblement la miner & la dissoudre. Pourquoi néanmoins les Législateurs semblent-ils avoir remis à la volonté des Peuples l'observation de ces Loix ? Pourquoi n'est-il point d'action contre l'avarice, la dureté envers les malheureux, l'ingratitude & la perfidie ? Celui qui laisse périr de misere un citoyen qu'il peut secourir, n'est-il pas à-

peu-près auſſi coupable envers la Société que s'il faiſoit périr ce malheureux par une mort lente? Pourquoi donc les Loix l'ont-elles épargné? C'eſt que le bien de cet avare étant ſuppoſé acquis par des moyens que les Loix ne reprouvent pas, elle ne peuvent le lui arracher pour le donner à d'autres; & que ſi la Loi qui nous oblige de ſoulager nos ſemblables eſt une des premieres dans l'état de nature, elle eſt ſubordonnée, dans l'ordre de la Société, à la Loi qui veut que chacun jouïſſe tranquillement & en liberté de ce qu'il poſſede. De même pourquoi la perfidie & l'ingratitude n'ont-elles point de peines afflictives? C'eſt par une raiſon à-peu-près ſemblable à celle pour laquelle le larcin n'étoit point puni à Sparte, pour nous apprendre à être ſur nos gardes avec les hommes, & à ne pas placer trop légérement notre confiance & nos bienfaits: c'eſt auſſi pour ne pas trop accorder à la tyrannie des bienfaiteurs, & pour exciter les hommes aux belles actions par le ſeul plaiſir de les faire. Ainſi la Morale établit la réalité & la juſtice des Loix non écrites par les raiſons même qui ont forcé les Légiſlateurs à être indul-

gens ſur la tranſgreſſion de ces Loix. D'ailleurs, les Légiſlateurs ont pu croire que les hommes ſe feroient juſtice eux-mêmes ſur cette tranſgreſſion, en puniſſant les coupables, ſoit par la honte, ſoit par le mépris, ſoit par le refus de leur ſecours; mais il faut avouer que ſi les Légiſlateurs ont penſé de la ſorte, ils ont eu trop bonne opinion du cœur humain.

L'obſervation des Loix naturelles écrites eſt ce qu'on nomme *probité*; la pratique des Loix naturelles non écrites eſt ce qu'on appelle *vertu*. Cette pratique eſt proprement l'objet de la Morale: car la ſévérité des Loix qui produit la crainte eſt la Morale la plus efficace qu'on puiſſe oppoſer aux crimes; & la vraie Morale, celle qui enſeigne la vertu, eſt le ſupplément des Loix.

La vertu ſera d'autant plus pure que l'on ſera plus rempli de l'amour univerſel de l'humanité. Or notre ame n'a qu'une certaine étendue d'affections: ainſi les paſſions qui rempliſſent l'ame de quelque objet particulier nuiſent à la vertu, parce que le degré de ſentiment qu'elles emportent & qu'elles conſomment, eſt autant de retranché ſur celui que l'on doit à tous les membres de

la Société pris enſemble. L'amour, par exemple, peut produire quelquefois le même effet que le défaut d'humanité, par la violence avec laquelle il nous concentre dans un objet, & nous détache de tous les autres; il n'éteint pas l'amitié dans les ames vertueuſes, mais ſouvent il l'aſſoupit; s'il adoucit quelquefois les ames féroces, il dégrade encore plus ſûrement les ames foibles. L'amour eſt pourtant de toutes les paſſions la plus naturelle, la plus excuſable, & la plus commune.

Les paſſions peuvent donc être contraires à la vertu par leur ſeul excès, quand elles auroient d'ailleurs un objet louable; mais elles le peuvent être encore par la nature même de leur objet, & pour lors elles ſont appellées *vices*; le vice n'étant autre choſe qu'un ſentiment habituel qui nous porte à l'infraction des Loix naturelles de la Société écrites ou non écrites C'eſt pourquoi les paſſions par leur excès, & les vices par leur nature, ſont un des plus grands objets dont la Morale puiſſe s'occuper. Elle travaille à modérer les unes & à déraciner les autres. Nous diſons à modérer les unes; car quoique les ſenti-

mens trop iſolés & trop concentrés nuiſent à l'exercice des vertus ſociales, la Morale ne prétend pas réduire les affections de l'ame à ſes ſeules vertus. Elle nous apprend ſeulement que ces ſentimens doivent être ſubordonnés à l'amour de l'humanité. *Je préfere*, diſoit un Philoſophe, *ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain à ma patrie.* Telle eſt la deviſe de l'homme vertueux.

Si on appelle *bien-être* tout ce qui eſt au-delà du beſoin abſolu, il s'enſuit que ſacrifier ſon bien-être aux beſoins d'autrui, eſt le grand principe de toutes les vertus ſociales, & le remede à toutes les paſſions. Mais ce ſacrifice eſt-il dans la nature, & en quoi doit-il conſiſter? Sans doute aucune Loi naturelle ni poſitive ne peut nous obliger à aimer les autres plus que nous; cet héroïſme, ſi un ſentiment abſurde peut être appellé ainſi, ne ſauroit être dans le cœur humain; mais l'amour éclairé de notre propre bonheur nous montre comme des biens préférables à tous les autres, la paix avec nous-mêmes, & l'attachement de nos ſemblables; & le moyen le plus ſûr de nous procurer cette paix & cet attachement, eſt de diſputer aux autres

le moins qu'il eſt poſſible, la jouiſſance de ces biens de convention, ſi chers à l'avidité des hommes. Ainſi l'amour éclairé de nous-mêmes eſt le principe de tout ſacrifice moral.

La diſpoſition qui nous porte à ce ſacrifice s'appelle déſintéreſſement. On peut donc regarder le déſintéreſſement comme la premiere des vertus morales. C'eſt en effet celle qui contribue le plus à conſerver & à fortifier en nous toutes les autres. C'eſt auſſi celle que les malhonnêtes gens connoiſſent le moins, celle à laquelle ils croyent le moins, celle enfin qu'ils craignent ou qu'ils haïſſent le plus dans ceux à qui ils ſont forcés de l'accorder.

Pour fixer quelles ſont les loix & les bornes du ſacrifice que nous devons aux autres, il faut diſtinguer deux ſortes de néceſſaire, l'abſolu & le relatif. L'abſolu eſt réglé par les beſoins indiſpenſables de la vie; le relatif par l'état & les circonſtances. Le néceſſaire relatif n'eſt donc pas égal pour tous les hommes; l'abſolu même ne l'eſt pas; la vieilleſſe a plus de beſoins que l'enfance, le mariage que le célibat, la foibleſſe que la force, la maladie que la ſanté.

La Morale doit s'appliquer à fixer les bornes du néceſſaire abſolu & du néceſſaire relatif. Il ne s'agit point ſur cet article de recourir aux préceptes ni même aux conſeils de la Religion; il s'agit de ce que la Philoſophie & les Loix rigoureuſes de la ſociété nous permettent ou nous ordonnent. Car des Elémens de Morale doivent être faits pour toutes les Nations, même pour celles que la lumiere de la Foi n'a pas éclairées.

Les bornes du néceſſaire abſolu ſont fort étroites; un peu de juſtice & de bonne foi avec ſoi-même ſuffira pour les connoître. A l'égard du néceſſaire relatif, la regle la plus ſûre pour en juger eſt l'opinion publique; elle apprécie toujours équitablement les différens beſoins de chaque état. Un citoyen auroit donc tort de régler en général ſon néceſſaire relatif ſur l'exemple de ſes égaux; parce que dans un mauvais Gouvernement un état peu eſtimable en lui-même peut être le chemin de l'opulence, & par conſéquent n'autoriſe pas à uſer avec faſte des richeſſes qu'il a procurées. Mais au défaut du Gouvernement la Nation fait juſtice, & prononce ſur ce qui eſt permis à chacun;

il ne s'agit que de savoir l'entendre.

Au reste une Loi antérieure à toute considération sur le nécessaire relatif, c'est que dans les Etats où plusieurs citoyens manquent du nécessaire absolu (& ces états sont par malheur le plus grand nombre) tous ceux qui ont plus que ce nécessaire doivent à l'Etat au moins une partie de ce qu'ils possedent au-delà. Or quelle est cette partie qu'ils doivent, & qu'ils ne peuvent retenir sans être coupables envers la Société dont ils sont membres? La réponse à cette premiere question (g) renfermera

(g) Voici un calcul qui peut servir à nous faire entendre. Supposons en France vingt millions d'habitans, & dix mille millions de richesses; c'est environ 500 livres par tête, auxquelles chaque citoyen a également droit, & auxquelles même il auroit un droit absolu & rigoureux, si ces 500 livres étoient indispensables pour satisfaire au nécessaire absolu. Mais supposons que le nécessaire absolu se borne à 300 livres, & qu'il y ait dans la Société dix millions d'hommes dont le bien ne se monte qu'à 200 livres. Voilà donc 100 livres qui manquent à chacun de ces citoyens pour le nécessaire absolu, & par conséquent mille millions de richesses dont une portion de la Société est redevable à l'autre dans les regles de la plus exacte justice. Or la partie la plus riche de la Société possede huit mille millions, & comme nous supposons que 300 livres suffisent au nécessaire absolu des dix millions d'hommes qui composent cette partie opulente, il s'ensuit que cette partie a trois mille millions de nécessaire, & cinq mille millions de superflu. Sur ce superflu elle doit mille millions à l'autre partie: c'est donc un cinquieme de ce superflu qu'elle lui doit nécessairement. Donc dans la sup-

l'obligation étroite que la Morale nous impose. Mais quand on a satisfait à cette obligation, & qu'on voit encore une partie de ses semblables manquer du nécessaire par l'injustice & la barbarie du plus grand nombre des citoyens, n'est-il pas du devoir de l'homme vertueux de pousser le sacrifice plus loin, de se priver même tout-à-fait de son nécessaire relatif; & l'étendue plus ou moins grande de ce sacrifice, n'est-elle pas la véritable mesure de la vertu?

Voilà les questions importantes qu'on

position présente, tout citoyen riche de plus de 500 livres, doit en rigueur à ses compatriotes le cinquieme du restant. L'exemple que nous donnons ici n'est qu'une ébauche legere du calcul moral que tout homme de bien doit avoir devant les yeux, nous y avons supposé que les citoyens les plus pauvres ayent au moins 200 livres de revenu, & cette supposition peut être trop forte si une grande partie languit dans la misere; nous avons supposé d'un autre côte que 300 livres sont le nécessaire absolu de chaque particulier, & cette supposition peut être trop peu favorable dans plusieurs cas, eu égard au sexe, à la constitution du corps, à l'éducation qu'on a reçue, & qui augmente nos besoins même malgré nous; mais encore une fois nous ne prétendons ici que donner un exemple du calcul que chaque citoyen est obligé de faire sur des *données* plus exactes, & nous ajoutons que ce calcul est un des principaux points qu'on doit traiter en Morale. Une des conséquences qu'on doit en tirer, & qui paroît mériter beaucoup d'attention, c'est que les charges publiques ne doivent être imposées que sur le nécessaire relatif des Citoyens.

doit traiter dans les Elémens de la Morale de l'Homme. Cette ſcience conſidérée ſous ce point de vue devient une eſpece de tarif, mais un tarif qui doit effrayer toute ame honnête. Il fera voir à l'homme de bien que s'il lui eſt permis de deſirer les richeſſes dans la vue d'en faire uſage pour diminuer le nombre des malheureux, la crainte des injuſtices auxquelles l'opulence l'expoſe doit le conſoler, quand il eſt réduit au pur néceſſaire.

Le luxe eſt au néceſſaire relatif ce que celui-ci eſt au néceſſaire abſolu; les Loix Morales ſur le luxe doivent donc être encore plus rigoureuſes que les Loix ſur le néceſſaire relatif. On peut les réduire à ce principe ſévere, mais vrai, que le luxe eſt un crime contre l'Humanité, toutes les fois qu'un ſeul membre de la Société ſouffre & qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de-là combien peu il y a d'occaſions & de Gouvernemens où le luxe ſoit permis, & qu'on tremble de s'y laiſſer entraîner, ſi on a quelque reſte d'humanité & de juſtice. Nous ne parlons ici que des maux civils du luxe, de ceux qu'il peut produire dans la Société; que ſera-ce ſi

on y joint les maux purement perſonnels, les vices qu'il produit ou qu'il nourrit dans ceux qui s'y livrent, en énervant leur ame, leur eſprit & leurs corps? Auſſi, plus l'amour de la Patrie, le zele pour ſa défenſe, l'eſprit de grandeur & de liberté ſont en honneur dans une Nation, plus le luxe y eſt proſcrit ou mépriſé; il eſt le fléau des Républiques, & l'inſtrument du deſpotiſme des Tyrans.

Une autre queſtion qui tient à celles du néceſſaire abſolu & relatif, eſt la queſtion de l'Uſure, ſi agitée par les Philoſophes & les Ecrivains moraux. Il ne ſeroit pas ſurprenant que ſur ce point, ainſi que ſur beaucoup d'autres, les préceptes de la Religion allaſſent plus loin que ceux de la Société, mais pour bien connoître ce que la Religion ajoute à la Morale en cette matiere, il eſt du devoir du Philoſophe d'examiner les regles que la Raiſon & l'Equité purement naturelle nous preſcrivent: En quoi conſiſte l'uſure proprement dite? Si ce qui eſt uſure dans un cas peut ne pas l'être dans un autre, eu égard aux circonſtances & aux perſonnes? Si l'aliénation du fonds eſt néceſſaire pour pouvoir exiger l'intérêt de l'argent? Enfin, ſi l'intérêt com-

composé, c'est-à-dire l'intérêt de l'intérêt, est en lui-même plus contraire à la Morale que l'intérêt simple? On pourroit faire voir à cette occasion, (& c'est une observation que nous croyons nouvelle & importante) que si l'intérêt composé est plus onéreux au débiteur que l'intérêt simple, lorsque le débiteur s'acquitte au-delà du tems par rapport auquel l'intérêt est fixé, l'intérêt composé est au contraire favorable au débiteur lorsqu'il s'acquitte avant ce même tems: vérité de calcul qu'un Auteur de Morale peut mettre aisément à la portée de tout le monde (*h*).

(*h*) Pour rendre sensible à tous nos Lecteurs cette observation, supposons qu'un particulier prête à un autre une somme d'argent à 3 pour 1 d'intérêt par an; cette usure exorbitante ne peut sans doute jamais être permise en morale, mais l'exemple est choisi pour rendre le calcul plus facile. Il est clair qu'au commencement de la premiere année, c'est-à-dire, dans l'instant du prêt, le débiteur devra simplement la somme prêtée 1; qu'au commencement de la deuxieme année il devra la somme 4; & que cette somme 4 devant porter son intérêt à 3 pour 1, il sera dû au commencement de la troisieme année la somme 4 plus 12, ou 16; ensorte que les sommes 1, 4, 16 dûes au commencement de chaque année, c'est-à-dire à des intervalles égaux, formeront une proportion dans laquelle le troisieme nombre contient le second, comme celui-ci contient le premier. Or par la même raison si on cherche la somme dûe au milieu de la premiere année, on trouvera que cette somme est 2, parce que la somme dûe au milieu de la premiere année doit former aussi une pro-

Les Loix naturelles, écrites ou non écrites, ont principalement pour but de conserver ou d'améliorer l'existence physique des citoyens; mais outre cette existence, il en est encore une autre qu'on peut appeller existence morale, & qui ne doit pas leur être moins chere: elle est fondée sur l'estime & la confiance de leurs semblables, sentiment

portion semblable avec les sommes 1 & 4 dûes au commencement & à la fin de cette année, & qu'en effet la somme 1 est contenue dans la somme 2, comme la somme 2 l'est dans la somme 4. Présentement, dans le cas de l'intérêt simple, le débiteur de la somme 4 au commencement de la deuxieme année, ne devroit que la somme 7 & non 16 au commencement de la troisieme, mais au milieu de la premiere année il devroit la somme 2 & $\frac{1}{2}$; car l'argent qui rapporte 3 pour 1 à la fin de l'année dans le cas de l'intérêt simple, & 6 (c'est-à-dire le double de 3) à la fin de la deuxieme année, doit rapporter $\frac{1}{2}$, c'est-à dire, la moitié de 3, au milieu de la premiere année. Donc dans le cas de l'intérêt composé, le débiteur devra moins avant la fin de la premiere année, que dans le cas de l'intérêt simple. Donc si l'intérêt composé est favorable au créancier dans certains cas, il l'est au débiteur dans d'autres. La compensation, il est vrai, n'est pas égale, puisque l'avantage du débiteur finit avec la premiere année, & que celui du créancier commence alors pour aller toujours en croissant à mesure que le nombre des années augmente. Néanmoins il n'est pas inutile d'avoir fait cette remarque, ne fût-ce que pour montrer, que l'intérêt simple dans certains cas est moins favorable au débiteur que l'intérêt composé, si la convention est telle que le débiteur soit obligé de s'acquitter avant la fin de l'année de l'emprunt.

précieux sans lequel aucune Société ne peut subsister.

Les citoyens ont trois especes d'existence morale. La premiere, qui consiste dans la réputation de *probité*, ne sauroit être trop ménagée dans ceux qui la méritent, & trop ouvertement attaquée dans ceux qui en sont indignes. La seconde, qui consiste dans la réputation de *vertu*, est moins rigoureusement nécessaire, & par conséquent, lorsqu'elle est usurpée, elle peut être attaquée avec plus de liberté; mais elle ne sauroit l'être avec trop de circonspection & de justice. Enfin, la troisieme est la réputation de *talent* & de *mérite*, qui moins nécessaire encore, peut aussi souffrir des attaques plus vives quand elle n'est pas méritée. Ces attaques sont l'objet de la critique; ainsi la critique est non seulement permise, elle est encore utile & nécessaire, pourvu qu'on ne la confonde pas avec la satyre, dont le but est plutôt de nuire que d'éclairer. Mais c'est peut-être une des questions les plus délicates de la Morale, que de marquer avec équité la différence précise de la satyre & de la critique : d'un côté la vanité offensée voit la satyre où elle

n'eſt pas, de l'autre la malignité voudroit trop en reculer les bornes.

IX.

Morale des Légiſlateurs.

NOus avons donné dans l'article précédent le précis des grands objets ſur leſquels doit porter la Morale de l'Homme. Celle des Légiſlateurs a deux branches, ce que tout Gouvernement de quelqu'eſpece qu'il ſoit doit à chacun de ſes membres, & ce que chaque eſpece particuliere de Gouvernement doit à ceux qui lui ſont ſoumis.

Conſervation & tranquillité; voilà ce que tout Gouvernement doit à ſes membres, & ce qu'il doit également à tous. Or c'eſt par les Loix que tout Gouvernement ſatisfait à ces deux points. Le premier principe de la Morale des Légiſlateurs eſt donc, qu'il n'y a de bon Gouvernement que celui dans lequel les citoyens ſont également protégés & également liés par les Loix. Ils ont alors un même intérêt à ſe défendre & à ſe reſpecter les uns les autres; & en ce

ſens ils ſont égaux ; non de cette égalité métaphyſique qui confond les fortunes, les honneurs & les conditions, mais d'une égalité qu'on peut appeller morale, & qui eſt plus importante à leur bonheur. L'égalité métaphyſique eſt une chimere qui ne ſauroit être le but des Loix, & qui ſeroit plus nuiſible qu'avantageuſe. Etabliſſez cette égalité, vous verrez bientôt les membres de l'Etat s'iſoler, l'anarchie naître, & la Société ſe diſſoudre. Etabliſſez au contraire l'inégalité morale, vous verrez une partie des membres opprimer l'autre, le deſpotiſme prendre le deſſus, & la Société s'anéantir.

Il en eſt des Loix comme des Sciences : ce n'eſt pas par le nombre des principes particuliers, c'eſt par la fécondité & l'application des principes généraux qu'on leur donne de l'étendue & de la force. Les Loix ſont de deux eſpeces, criminelles ou civiles. Par rapport aux Loix criminelles, la Morale s'attache à développer les principes qui doivent en diriger l'objet, l'établiſſement & l'exécution.

Les Loix ſuppoſent qu'aucun citoyen ne doit ſe trouver par ſa ſituation dans

la néceſſité abſolue d'attenter à la vie ou à la fortune d'un autre. Elles ne doivent donc permettre d'attaquer la vie de ſon ennemi que pour défendre la ſienne. Mais elles ne peuvent permettre en aucune occaſion d'attaquer par des moyens violens la fortune de qui que ce ſoit; non ſeulement parce qu'elles doivent toujours offrir au citoyen des moyens de rentrer dans ce qu'on lui a ravi; mais parce que l'œconomie & la balance de la Société doit être telle, qu'aucun citoyen n'y ſoit malheureux ſans l'avoir mérité; ce qui lui ôte le droit de dépouiller ou de vexer ſon ſemblable. Ce n'eſt pas à dire pourtant que dans une Société mal gouvernée (comme la plupart le ſont) les citoyens malheureux puiſſent ſe procurer par des violences le néceſſaire que la Société leur refuſe; tolérer ces violences ne ſeroit dans l'état qu'un mal de plus. La punition des coupables eſt alors une eſpece de ſacrifice que la Société fait à ſon repos; mais il ſeroit juſte de joindre à ce ſacrifice une punition beaucoup plus ſévere de ceux qui gouvernent.

On peut diſtribuer les crimes en différentes claſſes; dans la premiere ſont

ceux qui ôtent ou qui attaquent injuſtement la vie ; dans la ſeconde, ceux qui attaquent l'honneur ; dans la troiſieme, ceux qui attaquent les biens ; dans la quatrieme, ceux qui attaquent la tranquillité publique ; dans la cinquieme, ceux qui attaquent les mœurs. Les peines des crimes doivent leur être proportionnées ; ainſi ceux de la premiere eſpece doivent être punis par des peines capitales, ceux de la ſeconde par des peines infamantes, ceux de la troiſieme par la privation des biens, ceux de la quatrieme par l'exil ou la priſon, ceux de la cinquieme par la honte & le mépris public. Telles ſont en général les maximes que le Droit naturel preſcrit ſur cette matiere, & qui ne doivent ſouffrir d'exceptions que le moins qu'il eſt poſſible. Car le crime doit être puni non ſeulement à proportion du degré auquel le coupable a violé la Loi, mais encore à proportion du rapport plus ou moins étroit, & plus ou moins direct de la Loi au bien de la Société. C'eſt la règle ſur laquelle le Légiſlateur doit juger du degré d'énormité des crimes, & ſur-tout de la diſtinction qu'on doit y apporter, en les enviſageant ſoit par rap-

port à la Religoin, soit par rapport à la Morale purement humaine. Par-là on peut expliquer pourquoi le vol, par exemple, est puni par les Loix beaucoup plus sévérement que des crimes qui attaquent la Religion aussi directement que le vol; pourquoi la fornication, quoique beaucoup moins criminelle en elle-même que l'adultere caché, est cependant en un sens plus nuisible à la Société humaine, puisqu'elle tend ou à multiplier dans l'Etat les citoyens malheureux & sans ressource, ou à faciliter la dépopulation par la ruine de la fécondité.

C'est ainsi que la Morale Législative décide quelle doit étre la peine des crimes, eu égard à leur objet, à leur nature, aux circonstances dans lesquelles ils ont été commis, à la forme du Gouvernement, au caractere de la Nation. C'est en conséquence des mêmes principes qu'elle examine: Si dans la punition des crimes il n'est pas quelquefois nécessaire d'aller au-delà des limites que la Loi naturelle semble prescrire, & dans quels cas le Législateur y est obligé? Si on doit infliger des peines infamantes aux actions qui ne sont pas infames en

elles-mêmes? Si le Juge doit suivre dans tous les cas la lettre de la Loi? S'il peut être permis, dans quelque espece de Gouvernement que ce soit, de s'assurer, sans l'intervention des Loix, de la personne d'un citoyen dangereux?

Nous ne faisons qu'indiquer ici ces différens points de la Morale des Loix criminelles. Celle des Loix civiles est plus courte. Il est en ce genre un grand nombre de questions sur lesquelles le Philosophe ne doit pas appuyer, à cause de l'arbitraire qu'elles renferment. Il doit se borner aux objets généraux de l'administration, examiner les cas où l'on doit sacrifier le bien particulier au bien public, & ceux où il peut y avoir des exceptions à cette maxime; les principes qui rendent les impôts justes ou injustes; la différence de la dépendance civile, par laquelle les citoyens tiennent tous également au corps de l'Etat dont ils sont sujets, & de la dépendance domestique, par laquelle les enfans sont soumis à leurs peres, les femmes à leurs maris, les serviteurs à leurs maîtres; les bornes de la dépendance domestique où les citoyens peuvent être les uns des autres, & la nécessité de

modifier cette dépendance ſans la rompre, pour reſſerrer les liens de la dépendance civile; les Loix du mariage, la plupart trop onéreuſes au ſexe le plus foible, parce qu'elles ont été faites par le plus fort; en un mot les maximes qui doivent ſervir de baſe aux grands principes du Gouvernement. Le reſte eſt la matiere de la Juriſprudence, Science trop contentieuſe & trop peu uniforme pour avoir place dans des élémens de Philoſophie.

Enfin, l'objet des Légiſlateurs étant de procurer le plus grand bien de la Société qu'ils gouvernent, ils doivent encore engager les hommes à concourir à ce bien pour leur propre intérêt. Si le Droit politique demande qu'un citoyen ne devienne pas trop puiſſant, le Droit naturel exige qu'un citoyen utile ſoit récompenſé. Les récompenſes ſont de deux eſpeces, les richeſſes & les honneurs. Les richeſſes ſont dûes à ceux qui ont enrichi l'Etat, les honneurs à ceux qui l'ont honoré. Que les citoyens qui ſe plaignent d'être pauvres ou d'être oubliés, méditent cette regle, & qu'ils ſe jugent.

Comme le mérite, les talens & les ſervices rendus à l'Etat ſont perſonnels, les

récompenses doivent l'être aussi. Ainsi la famille d'un citoyen, lorsqu'elle n'a d'autre mérite que celui de lui appartenir, ne devroit pas participer aux honneurs qu'on lui rend, si ce n'est autant que cette participation seroit elle-même un honneur de plus pour le citoyen. Cette participation devroit-elle donc s'étendre au-delà du tems où le citoyen peut en jouir, c'est-à-dire, au-delà de sa vie? Et la Noblesse héréditaire, sur-tout dans les Pays où les Nobles ont beaucoup de prérogatives, n'a-t-elle pas l'inconvénient de faire jouir des avantages dûs au mérite, des hommes souvent inutiles, ou même nuisibles à la Patrie?

Si les honneurs ne se doivent qu'au mérite, ils ne doivent donc pas être la récompense de la fortune; ils ne doivent donc pas se vendre. C'est à-peu-près, dit Platon, comme si on faisoit quelqu'un Général ou Pilote pour son argent. Ceux qui ont fait la meilleure apologie de cette vénalité, ont dit que dans des Etats despotiques, où le Prince gouverné par ses Courtisans est exposé à faire de mauvais choix, le hasard donnera de meilleurs sujets que le choix du Prince, & que l'espérance de s'avancer

par les richeſſes entretiendra l'induſtrie ; c'eſt-à-dire, à proprement parler, que la vénalité des honneurs ne devroit avoir lieu que dans un Gouvernement dont le principe ſeroit mauvais, & dont le Chef ſeroit indigne de l'être.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des principes purement moraux qui doivent guider & éclairer les Légiſlateurs. La Religion par ſes préceptes, ſes conſeils, ſes récompenſes & ſes peines, eſt le complément des Loix ; mais comment & juſqu'à quel point doit-elle en faire partie ? De-là pluſieurs grandes queſtions qui appartiennent eſſentiellement à la Morale Légiſlative : Eſt-il néceſſaire que les Loix Civiles & celles de la Religion ſoient ſéparées ? Que les unes & les autres n'aient rien de commun entre elles, ni quant aux obligations, ni quant aux peines ? Que la Religion n'ait aucune influence ſur les Effets Civils, ni ceux-ci ſur la Religion ? La tolérance de toutes les manieres d'honorer l'Etre Suprême, ne ſeroit-elle pas l'effet infaillible de cette diſtinction de Loix ? Enfin, dans des élémens de Morale Légiſlative ne doit-on pas établir l'eſprit de douceur & de modération à l'égard de quelque

culte que ce puiſſe être? Cette derniere queſtion eſt la plus facile à décider. En effet, parmi cette multitude de Religions qui couvrent la ſurface de la Terre, il n'y a point de Nation qui ne croie poſſéder la vraie ; ainſi des élémens de Morale devant embraſſer tout l'Univers, décideroient en pure perte de la prééminence d'une Religion ſur une autre; ils ne feroient là-deſſus changer aucun Peuple; ils doivent donc ſe borner à conſeiller aux hommes de ſe ſupporter ſur ce point. D'ailleurs, ſi l'intolérance religieuſe d'une Société par rapport à ſes membres, étoit autoriſée par la Morale, elle devroit l'être par les mêmes principes, de ſociété à ſociété; or quel trouble affreux n'en réſulteroit-il pas ſur la ſurface de la Terre? Animés par un zele éclairé, nous envoyons nos Miſſionnaires à la Chine: ſi les Chinois, pouſſés par un zele aveugle, en faiſoient autant par rapport à nous, traînerions-nous leurs Miſſionnaires au ſupplice? Nous nous bornerions à tâcher de les convertir.

Il faut donc bien diſtinguer l'eſprit de tolérance, qui conſiſte à ne perſécuter perſonne, d'avec l'eſprit d'indifférence qui regarde toutes les Religions comme

égales. Plût-à-Dieu que cette diſtinction, ſi eſſentielle & ſi juſte, fût bien connue de toutes les Nations! La Religion Chrétienne, qu'il eſt ſi important aux hommes de pratiquer, ſeroit plus aiſée à leur faire connoître. Car la charité que cette Religion même nous oblige d'avoir pour ceux qui ont le malheur de l'ignorer, n'exclut pas les voies de douceur par leſquelles elle doit s'inſinuer dans les eſprits. Bien loin de rejetter ces moyens de perſuaſion, elle les favoriſe & les prépare; ſa nature eſt ſans doute de faire des proſélytes, mais ſans y employer l'autorité coactive. Les récompenſes & les diſtinctions ſont le ſeul reſſort dont les Légiſlateurs puiſſent ſe permettre de faire uſage, pour mettre la véritable Religion en honneur. Par ce moyen elle acquerra de jour en jour des ſectateurs d'autant plus fideles, qu'ils ſeront volontaires. La perſécution produiroit un effet tout oppoſé. Dans le premier cas, la vanité ſeule, ſans aucun effort, détache inſenſiblement les hommes de leurs opinions, dans l'autre au contraire elle les y attache.

L'application de ces principes doit principalement avoir lieu, lorſqu'il y a

dans un Etat deux Religions puissantes, rivales l'une de l'autre. Dans quelques Gouvernemens on y a ajouté un autre moyen de miner insensiblement celle des deux Religions qu'on veut affoiblir; c'est d'ouvrir la porte à toutes les especes de culte. Ainsi, disent les partisans de ce Systême, „pour prévenir ou faire „ cesser une inondation dans certains „ fleuves, on y ajoute de nouvelles „ eaux, qui creusent le lit & rendent „ le courant plus rapide; au-lieu de „ faire au fleuve des saignées, qui en „ affoiblissant la rapidité des eaux, ne „ seroient propres qu'à augmenter le „ débordement. La rivalité de deux „ Religions qui se disputent l'empire „ chez un Peuple, est plus propre à y „ causer des désordres civils que le mê- „ lange de cent Religions que l'Etat „ tolere toutes, & qui se méprisent „ mutuellement sans se craindre & sans „ se nuire. Aussi l'Angleterre, qui admet „ toutes les manieres d'honorer Dieu „ qu'il a plû aux hommes d'inventer, „ ne connoît pas ces disputes funestes „ de Religion dont tant d'autres Peu- „ ples ont été la victime". Nous n'examinerons pas si ce Systême a été en effet

utile à l'Angleterre; mais il nous paroîtroit dangereux, & par rapport à la Religion, & par rapport à la Politique, d'en faire une regle générale.

L'intolérance en matiere de Religion (nous parlons toujours de l'intolérance qui persécute) est d'autant plus injuste dans son principe & dans ses effets, qu'en général les hommes sont assez portés d'eux-mêmes, ou à suivre la Religion du Pays qu'ils habitent, ou du moins à la respecter lorsqu'on ne les y force pas. Pour s'en convaincre il suffit de faire attention à l'horreur que les Incrédules même affectent pour ceux de leurs semblables qui embrassent une autre Religion que celle où ils sont nés. De la part d'un Chrétien persuadé, cette horreur est naturelle; mais dans un homme qui regarde toutes les Religions comme aussi indifférentes que la maniere de se vêtir, quel peut en être le principe? Seroit-ce pure inconséquence? Seroit-ce plutôt une suite de ce sentiment de respect pour la Religion de nos peres, que l'éducation a gravé dans nous, & auquel on obéit, même sans s'en appercevoir?

Au reste, soit que l'Etat doive entrer

ou non dans les questions de Religion, il doit au moins veiller avec soin à ce que les Ministres de la Religion ne deviennent pas trop puissans. Si leur pouvoir peut être de quelque utilité, c'est dans les Etats despotiques, pour servir de barriere à la tyrannie ; c'est-à-dire, que ce pouvoir n'est alors qu'un moindre mal opposé à un plus grand.

Ces principes généraux de la Tolérance Civile (qu'il ne faut pas confondre encore une fois avec la Tolérance Ecclésiastique, c'est-à-dire, avec l'indifférence pour toute Religion) nous ont paru mériter par leur importance d'être indiqués ici avec quelque étendue, comme un des principaux points qu'on doit s'appliquer à traiter dans des élémens de Morale Législative. Mais en laissant à chaque citoyen la liberté de penser en matiere de Religion, lui laissera-t-on celle de parler & d'écrire ? La tolérance, ce me semble, ne doit pas aller jusques-là, sur-tout si les écrits & les discours dont il s'agit attaquent la Religion dans sa Morale. Cette regle s'étend même sans difficulté aux écrits qui attaquent le Dogme, chez les Nations qui ont le bonheur de posséder la vraie Re-

ligion. La queſtion devient plus difficile à réſoudre par rapport aux Contrées dont les Peuples ſont engagés dans l'erreur ; ſur-tout quand cette erreur eſt connue d'une grande partie de la Nation, & que ceux qui gouvernent n'y participent pas, ou n'y ſont ſoumis qu'en apparence. En effet, ſi d'un côté, comme le Chriſtianiſme nous l'enſeigne, rien n'eſt plus déplorable que de laiſſer en matiere de Religion toute une Nation plongée dans les ténebres, de l'autre il eſt quelquefois plus nuiſible qu'utile pour le repos de cette même Nation, de chercher à lui arracher ce voile impoſteur. On voit par-là avec combien de précautions & de ſageſſe cette queſtion doit être diſcutée. Mais quelque méthode qu'on ſuive pour la réſoudre, il eſt un principe que l'on ne doit pas oublier en la traitant, & qu'on ne ſauroit trop inſpirer à tous les citoyens : c'eſt qu'il y a de la démence à combattre la Religion ſi elle eſt vraie, & bien peu de mérite ſi elle eſt fauſſe.

On a quelquefois attaqué les adverſaires déclarés du Chriſtianiſme par ce principe, qu'ils anéantiſſent autant qu'il eſt en eux le ſeul frein que puiſſe avoir

le peuple. Il ſeroit dangereux, ce me ſemble, d'appuyer uniquement, comme ont fait quelques Ecrivains, ſur cette conſidération purement politique. Ce ſeroit faire injure à la vraie Religion, que de vouloir la conſerver & la défendre par les mêmes vues qu'une invention purement humaine. Ce ſeroit d'ailleurs ignorer, que ſi la croyance d'un Dieu vengeur eſt un des plus puiſſans remparts que les Légiſlateurs puiſſent oppoſer à la méchanceté des hommes, ce motif n'agit pas avec une égale force ſur tous les eſprits. La multitude, pour l'ordinaire, n'eſt vivement agitée que par la crainte d'un mal ou l'eſpérance d'un bien préſent. Une expérience triſte, mais malheureuſement trop vraie, prouve à la honte de l'humanité, que les crimes qui ſont punis par des Loix ſe commettent peu, en comparaiſon de ceux dont l'Etre Suprême eſt le ſeul Témoin & le ſeul Juge, quoique la Loi Divine défende également les uns & les autres. Ainſi d'un côté les peines dont la Foi nous menace, ſont par leur nature le frein le plus redoutable des crimes; de l'autre l'aveuglement de l'eſprit humain empêche ce frein d'être auſſi général qu'il pourroit l'être.

Il résulte de tout ce qu'on vient de dire, que dans les Pays même où la Tolérance Civile est admise, le Moraliste ne doit pas établir cette regle, de ne jamais punir les écrits contre la Religion; mais qu'il doit laisser à la prudence du Gouvernement & des Magistrats, à déterminer en ce genre ce qu'il vaut mieux ignorer que punir.

Quelques Philosophes de nos jours prétendent, que si l'on proscrit entiérement les Ouvrages contre la Religion, il ne seroit peut-être pas moins à propos d'interdire aussi les Ecrits en sa faveur. „Dès „ qu'il n'y aura point, disent-ils, d'ad„ versaires déclarés, ces écrits ne ser„ viroient qu'à prouver aux simples que „ la Religion a des adversaires secrets. „ D'ailleurs qu'ajouteront tous ces Ou„ vrages aux excellens Livres déjà com„ posés en faveur du Christianisme? Et „ qu'y ajoutent-ils souvent en effet, „ que des argumens foibles & mal pré„ sentés, qui prouvent plus de zele que „ de lumiere, & qui peuvent donner „ aux incrédules une apparence d'avan„ tage"? Nous convenons que dans la supposition présente, les écrits en faveur de la Religion seroient moins né-

ceſſaires ; mais nous ne voyons pas qu'il puiſſe jamais être dangereux de ſoutenir une bonne cauſe par de bonnes raiſons, même ſans avoir d'adverſaires à combattre.

Outre les Loix générales qui ont rapport aux hommes conſidérés comme membres d'une Société quelconque, chaque Société particuliere a une forme qui lui eſt propre ; & ſa forme eſt principalement déterminée par deux choſes ; par la nature des Loix particulieres de chaque Société, & par la nature de la puiſſance chargée de les faire obſerver. Cette puiſſance réſide, ou dans le corps de l'Etat pris enſemble, ou dans une partie des citoyens, ou dans un ſeul ; ce qui conſtitue les trois eſpeces de Gouvernemens, Démocratique, Ariſtocratique, & Monarchique. Le détail de ce qui convient aux uns & aux autres n'appartient point à des élémens de Morale ; l'eſquiſſe ſuivante offre les principaux points ſur leſquels on doit s'arrêter.

D'un côté les abus ſont plus ſujets à s'introduire, & plus difficiles à guérir dans un grand que dans un petit Etat ; mais de l'autre un grand Etat a plus de reſſources en lui-même pour ſa conſer-

vation & pour ſa défenſe. C'eſt donc une belle queſtion de Morale Légiſlative, que de ſavoir s'il eſt bon qu'il y ait de grands Etats ; & quel eſt pour chaque Etat le degré d'étendue & le genre de Gouvernement le plus convenable, ſuivant le caractere des Peuples ?

Lorſque l'Etat en corps n'eſt pas dépoſitaire des Loix, le corps particulier ou le citoyen qui en eſt chargé, n'en eſt abſolument que le dépoſitaire & non le maître ; rien ne l'autoriſe à changer à ſon gré les Loix. C'eſt en vertu d'une convention entre les membres que la Société s'eſt formée ; & tout engagement a des liens réciproques. Telle eſt la morale de tous les Rois juſtes. Il répugne en effet à la nature de l'eſprit & du cœur humain, qu'une multitude d'hommes ait dit ſans condition à un ſeul ou à quelques-uns : *Commandez-nous, & nous vous obéirons.*

Sans diſcuter les avantages réciproques du Gouvernement Républicain & du Monarchique, la Morale établit ſeulement, que la meilleure République eſt celle qui par la ſtabilité des Loix & l'uniformité du Gouvernement reſſemble le mieux à une bonne Monarchie,

& que la meilleure Monarchie eſt celle où le pouvoir n'eſt pas plus arbitraire que dans la République.

Les devoirs mutuels du Gouvernement & des membres ſont le fondement de la véritable liberté du citoyen, qu'on peut définir la dépendance des devoirs, & non des hommes. Plus le principe du Gouvernement s'éloigne de cet eſprit de liberté, plus l'Etat eſt voiſin de ſa ruine. Le deſpotiſme porte en lui-même ſa cauſe de deſtruction, parce qu'une troupe d'eſclaves ſe laſſe bientôt de l'être, ou ſe laiſſe facilement ſubjuguer par les Etats voiſins. Le Tyrannicide eſt né du pouvoir arbitraire ; & les Peuples que la Religion n'a pas éclairés, ont honoré ce crime comme une vertu ; mais la Religion apprend aux Chrétiens à regarder cette vie comme un état de ſouffrance, & à laiſſer à l'Etre Suprême la vengeance & la mort. Ce qu'il y a de ſingulier, & ce qu'il nous ſera peut-être permis de remarquer en paſſant, comme une des plus étranges contradictions de l'eſprit humain, c'eſt que les anciens Romains après avoir aſſaſſiné leurs Tyrans, ne refuſoient point d'en faire des Dieux ; ils plaçoient dans le Ciel avec les Maîtres

de l'univers ceux qu'ils avoient crus indignes de vivre sur la Terre avec les hommes. Il étoit décidé que le Chef de l'Empire devoit après sa mort être un Dieu, n'eût-il été qu'un monstre durant sa vie; le tyrannicide en délivroit; l'apothéose n'étoit qu'une vaine cérémonie, qui sans engager le peuple à rien, pouvoit flatter sa vanité. Néron *Dieu* nuisoit moins à l'Empire que Néron *homme*.

X.

Morale des Etats.

ENfin chaque Etat, outre ses Loix particulieres, a aussi des Loix à observer par rapport aux autres. Ces Loix ne différent point de celles que les membres d'une même Société doivent observer mutuellement. La modération, l'équité, la bonne foi, les égards réciproques, en doivent être les grands principes. C'est-là toute la base du Droit des gens, & du Droit de la guerre & de la paix. Cette Morale, il est vrai, n'est pas fort utile, eu égard au peu de moyens qu'elle a pour se faire pratiquer

quer. La Morale de l'Homme eſt aſſurée par les Loix de chaque Etat qui veillent à ce qu'elle ſoit obſervée, & qui pour cela ont la force en main ; la Morale des Légiſlateurs eſt appuyée ſur la dépendance réciproque du Gouvernement & des Sujets ; mais les Etats ſont les uns par rapport aux autres, à-peu-près comme les hommes dans l'état de pure nature ; il n'y a point pour eux d'autorité coactive, la force ſeule peut régler leurs differends. Un citoyen eſt obligé d'obſerver les Loix, même quand on ne les obſerve pas à ſon égard, parce que ces Loix ſe ſont chargées de ſa défenſe ; il ne ſauroit en être de même d'un Etat par rapport à un autre. Ainſi on punit les malfaiteurs, & on ſe ſoumet aux conquérans. Nous n'avons rien de plus à dire ici ſur la Morale des Etats. On ſera peut-être étonné du peu d'étendue que nous lui donnons dans cet Eſſai ; mais malheureuſement pour le Genre-Humain, elle eſt encore plus courte dans la pratique.

XI.

Morale du Citoyen.

LA Morale du Citoyen vient immédiatement après celle des Etats. Elle se réduit à être fidele observateur des Loix Civiles de sa Patrie, & à se rendre le plus utile à ses concitoyens qu'il est possible.

Tout citoyen est redevable à sa Patrie de trois choses ; de sa vie, de ses talens, & de la maniere de les employer.

Les Loix de la Société obligent ses membres de se conserver pour elle, & par conséquent leur défendent de disposer d'une vie qui appartient aux autres hommes presqu'autant qu'à eux. Voilà le principe que la Morale purement humaine nous offre contre le Suïcide. On demande si ce motif de conserver ses jours aura un pouvoir suffisant sur un malheureux accablé d'infortune, à qui la douleur & la misere ont rendu la vie à charge ? Nous répondons qu'alors ce motif doit être fortifié par d'autres plus puissans, que la Révélation y ajoute. Aussi les seuls Peuples chez lesquels le suïcide ait été généralement flétri, sont ceux qui ont eu le bonheur d'embrasser

le Chriſtianiſme. Chez les autres il eſt indiſtinctement permis, ou flétri ſeulement dans certains cas. Les Légiſlateurs purement humains ont penſé qu'il étoit inutile d'infliger des peines à une action dont la nature nous éloigne aſſez d'elle-même, & que ces peines d'ailleurs étoient en pure perte, puiſque le coupable eſt celui à qui elles ſe font ſentir le moins. Ils ont regardé le ſuïcide, tantôt comme une action de pure démence, une maladie qu'il ſeroit injuſte de punir, parce qu'elle ſuppoſe l'ame du coupable dans un état où il ne peut plus être utile à la Société; tantôt comme une action de courage, qui *humainement parlant* ſuppoſe une ame ferme & peu commune. Tel a été le ſuïcide de Caton d'Utique. Pluſieurs Ecrivains ont très-injuſtement accuſé cette action de foibleſſe; ce n'étoit point par-là qu'il falloit l'attaquer. *Caton*, diſent-ils, *fut un lâche de ſe donner la mort, il n'eut pas la force de ſurvivre à la ruine de ſa Patrie.* Ces Ecrivains pourroient ſoutenir par les mêmes principes, que c'eſt une action de lâcheté que de ne pas tourner le dos à l'ennemi dans un combat, parce qu'on n'a pas le courage de ſupporter l'igno-

minie que cette fuite entraîne. De deux maux que Caton avoit devant les yeux, la mort ou la liberté anéantie, il choisit sans doute celui qui lui parut le moindre; mais le courage ne consiste pas à choisir le plus grand de deux maux; ce choix est aussi impossible que de desirer son malheur. Le courage consistoit, dans la circonstance où se trouvoit Caton, à regarder comme le moindre des deux maux qu'il avoit à choisir, celui que la plupart des hommes auroient regardé comme le plus grand. Si les lumieres de la Religion dont il étoit malheureusement privé lui eussent fait voir les peines éternelles attachées au suïcide, il eût alors choisi de vivre, & de subir, par l'obéissance à l'Etre Suprême, le joug de la tyrannie.

Mais quand une raison purement humaine pourroit excuser en certaines circonstances le suïcide proprement dit que le Christianisme condamne, cette même raison n'en proscrit pas moins en toute occasion le suïcide lent de soi-même, qui ne peut jamais avoir ni motif ni prétexte. De ce principe résulte une vérité que la Philosophie enseigne, & que la Religion bien entendue confir-

me; c'eſt que les macérations indiſcrettes qui tendent à abréger les jours, ſont une faute contre la Société, ſans être un hommage à la Religion. S'il y a quelques exceptions à cette regle, la Raiſon & le Chriſtianiſme nous apprennent qu'elles ſont très-rares. L'Etre Suprême, par des motifs que nous devons adorer ſans les connoître, peut choiſir parmi les êtres créés quelques victimes qui s'immolent à ſon ſervice, mais il ne prétend pas que tous les hommes ſoient ſes victimes. Il a pu ſe conſacrer une Thébaïde dans un coin de la Terre, mais il ſeroit contre ſes Loix & ſes deſſeins que l'Univers devînt une Thébaïde. Ces réflexions ſuffiſent pour faire ſentir ſous quel point de vue le ſuïcide doit être proſcrit par la Morale.

Non ſeulement le citoyen eſt redevable de ſa vie à la Société Humaine; il eſt encore redevable de ſes talens à la Société que le ſort lui a donnée, ou qu'il s'eſt choiſie. Nous diſons qu'il s'eſt choiſie; car dans les Gouvernemens qui ne ſont pas abſolument tyranniques, chaque membre de l'Etat, dès qu'il trouve ſa condition trop onéreuſe, eſt libre de renoncer à ſa Patrie pour en chercher

une nouvelle. L'attachement ſi naturel & ſi général des hommes pour leur Pays, eſt fondé ou ſur le bonheur qu'ils y goûtent, ou ſur l'incertitude de ſe trouver mieux ailleurs. Faites connoître aux Peuples d'Aſie nos Gouvernemens modérés d'Europe, les Deſpotes de l'Aſie ſeront bientôt abandonnés de leurs ſujets; faites connoître à chaque citoyen de l'Europe le Gouvernement ſous lequel il ſe trouvera le plus libre & le plus heureux, eu égard à ſes talens, à ſes mœurs, à ſon caractere, à ſa fortune; il n'y aura plus de Patrie, chacun choiſira la ſienne. Mais la Nature a prévenu ce déſordre, en faiſant craindre, même à la plupart des citoyens malheureux, de rendre par le changement leur ſituation plus fâcheuſe.

Puiſque tout citoyen, tant qu'il reſte dans le ſein de ſa Patrie, lui doit l'uſage de ſes talens, il doit les employer pour elle de la maniere la plus utile. Cette maxime peut ſervir à réſoudre la queſtion ſi agitée dans ces derniers tems, juſqu'à quel point un citoyen peut ſe livrer à l'étude des Sciences & des Arts, & ſi cette étude n'eſt pas plus nuiſible qu'avantageuſe aux Etats? Queſtion qui

a rapport à la Morale Légiſlative & à celle du Citoyen, & qui peut bien mériter à ce double titre de trouver ſa place dans des élémens de Morale. Sans prétendre ici la traiter à fond, il ne ſera peut-être pas inutile d'expoſer en peu de mots de quel côté la Morale doit l'enviſager, & d'indiquer les moyens de la réſoudre en la décompoſant.

Si on réduit l'homme aux connoiſſances de néceſſité abſolue, ſon cours d'étude ne ſera pas long. La Nature lui fait connoître ſes beſoins, & lui offre par ſes différentes productions le moyen de les ſatisfaire. Cette même Nature, paiſiblement écoutée, lui apprend ſes devoirs rigoureux envers les autres. En voilà aſſez pour former une Société de Sauvages. On pourroit demander quels avantages réels un Etat policé peut avoir ſur une Société pareille. Cette queſtion ſe réduit à décider, ſi l'éducation qui augmente tout à la fois nos connoiſſances & nos beſoins, nous eſt plus avantageuſe que nuiſible ; s'il nous eſt plus utile de multiplier nos plaiſirs factices, & par conſéquent de nous préparer des privations, que de nous borner aux plaiſirs ſimples & toujours ſûrs que la Na-

ture nous offre. Notre but en propoſant ces queſtions, n'eſt point de faire regretter à perſonne l'état de Sauvage; la vérité force ſeulement à dire, qu'en mettant à part la connoiſſance de la Religion, il ne paroît pas qu'on ait rendu beaucoup plus heureux le petit nombre de Sauvages qu'on a forcé de vivre parmi des Peuples policés. Mais le même amour de la vérité oblige d'ajouter en même tems, que les regrets de ces Sauvages ſur leur premier état, ne prouveroient rien pour la préférence qu'on devroit lui accorder. Ces regrets ſeroient ſeulement une ſuite de l'habitude, & de l'attachement naturel des hommes à la maniere de vivre qu'ils ont contractée dès l'enfance. Il s'agit donc uniquement de ſavoir ſi un citoyen, né & élevé parmi des Peuples policés, y eſt plus ou moins heureux qu'un Sauvage né & élevé parmi ſes pareils. Le conſentement des hommes ſemble avoir décidé cette queſtion par le fait; la plupart d'entr'eux ont cru qu'il leur étoit plus avantageux de vivre dans des Etats policés; & l'on ne peut guere accuſer le Genre Humain d'être aveugle ſur ſes vrais avantages. Or la Police des Etats ſup-

ſuppoſe au moins quelque degré de culture & de connoiſſances dans les membres qui les compoſent : reſte à examiner juſqu'où ces connoiſſances doivent être portées.

Nos connoiſſances ſont de deux eſpeces, utiles ou curieuſes. Les connoiſſances utiles ne peuvent avoir que deux objets, nos devoirs & nos beſoins ; les connoiſſances curieuſes ont pour objet nos plaiſirs, ſoit de l'eſprit, ſoit du corps. Les connoiſſances utiles doivent néceſſairement être cultivées dans une Société policée ; mais juſqu'où s'étendent les connoiſſances utiles ? Il eſt évident qu'on peut reſſerrer ou augmenter cette étendue, ſelon que l'on aura plus ou moins égard aux différens degrés d'utilité.

Les connoiſſances d'utilité premiere, ſont celles qui ont pour objet les beſoins ou les devoirs communs à tous les hommes. Enſuite viennent les connoiſſances qui nous ſont utiles par rapport à la Société particuliere dans laquelle nous vivons ; ſavoir la connoiſſance des Loix de cette Société, & de ce que la Nature fournit à nos beſoins dans le Pays que nous habitons. Enfin on doit placer au troiſieme rang les connoiſſances utiles à

une Société considérée dans son rapport aux autres.

Toutes les connoissances dont nous venons de faire mention, doivent être cultivées dans une Société policée. Il semble d'abord que cet objet ouvre un champ fort vaste; cependant ce champ si vaste se resserre beaucoup, si on réduit ces connoissances à ce qu'elles ont d'absolument nécessaire.

A l'égard des connoissances simplement curieuses, il faut en distinguer de deux especes. Quelques-unes tiennent au moins indirectement aux connoissances utiles. Il doit donc être permis, il est même avantageux que ces Sciences soient cultivées avec quelque soin, surtout si elles dirigent leurs recherches vers les objets d'utilité.

Mais que dirons-nous des connoissances de pure spéculation, de celles qui ont pour unique but le plaisir ou l'ostentation de savoir ? Il semble que l'on ne doit s'appliquer à ces sortes de Sciences que faute de pouvoir être plus utile à sa Nation. D'où il résulte qu'elles doivent être peu en honneur dans les Républiques, où chaque citoyen faisant une partie réelle & indispensable de

l'Etat, eſt plus obligé de s'occuper d'objets utiles à l'Etat. Ces études ſont donc réſervées aux citoyens d'une Monarchie, que la conſtitution du Gouvernement oblige d'y reſter inutiles, & de chercher à adoucir leur oiſiveté par des occupations ſans conſéquence.

Nous ne parlons encore ici que des Sciences purement ſpéculatives, qui renfermées dans un objet abſtrait & difficile, ne ſauroient être l'occupation ou l'amuſement que d'un très-petit nombre de perſonnes. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même des connoiſſances de pur agrément. Si leur culture ne peut être l'ouvrage que du talent & du génie, les fruits qui en naiſſent doivent être partagés & goûtés par la multitude. Ces connoiſſances pouvant contribuer à l'agrément de la Société, ſont ſans doute préférables à cet égard aux connoiſſances de ſpéculation aride ; mais cet avantage eſt compenſé par un inconvénient conſidérable. En multipliant les plaiſirs, elles en inſpirent ou en entretiennent le goût, & ce goût eſt proche de l'excès & de la licence ; il eſt plus facile de le réprimer que de le régler. Il ſeroit donc peut-être plus à propos

que les hommes ſe fuſſent interdits les Arts d'agrément que de s'y être livrés (*i*). Néanmoins ces Arts d'agrément étant une fois connus, ils peuvent, dans certains Etats, occuper un grand nombre de ſujets oiſifs, & les empêcher de rendre leur oiſiveté nuiſible. Nous paſſerions les bornes de cet Eſſai, ſi nous entrions dans un plus grand détail. Mais en conſidérant ainſi ſous différens chefs la queſtion propoſée, & en la diviſant en différentes branches, on pourra examiner, ce me ſemble, avec quelque préciſion, l'influence que la culture des Sciences & des Beaux-Arts peut avoir ſur la Morale des Etats & ſur celle du Citoyen.

XII.

Morale du Philoſophe.

VEnons à la Morale du Philoſophe. Elle a pour but, ainſi que nous

(*i*) La plupart des Arts, dit Xénophon, livre 5. *des Dits mémorables*, corrompent le corps de ceux qui les exercent; ils obligent de s'aſſeoir à l'ombre & auprès du feu; on n'a de tems ni pour ſes amis, ni pour la République.

l'avons dit, la maniere dont nous devons penſer pour nous rendre heureux indépendamment des autres. Cette maniere de penſer ſe réduit à deux principes, au détachement des richeſſes & à celui des honneurs. Le premier entre dans la Morale de l'Homme, & nous en avons parlé; le ſecond paroît tenir moins à cette Morale, parce que les honneurs ne font partie ni de notre véritable bien-être phyſique, ni même de l'exiſtence morale à laquelle tous les citoyens ont un droit égal. Mais ſi le déſintéreſſement ſur les honneurs n'eſt pas d'obligation morale par rapport à la Société, il n'eſt pas moins néceſſaire à notre bonheur que le déſintéreſſement ſur les richeſſes. La Raiſon permet ſans doute d'être flatté des honneurs, mais ſans les exiger ni les attendre; leur jouiſſance peut augmenter notre bonheur, leur privation ne doit point l'altérer. C'eſt en cela que conſiſte la vraie Philoſophie, & non dans l'affectation à mépriſer ce qu'on ſouhaite. C'eſt mettre un trop grand prix aux honneurs que de les fuir avec empreſſement ou de les rechercher avec avidité; le même excès de vanité produit ces deux effets contraires.

D'après ces principes la Morale établit & détermine jufqu'où il eft permis de porter l'ambition. Cette paffion, le plus grand mobile des actions & même des vertus des hommes, & que par cette raifon il feroit dangereux de vouloir éteindre, a cela de fingulier, que lorfqu'elle eft modérée, c'eft un fentiment eftimable, la fuite & la preuve de l'élevation de l'ame; & que portée à l'excès, elle eft le plus odieux & le plus funefte de tous les vices. En effet elle eft le feul qui ne refpecte rien, ni fang, ni liaifons, ni devoirs. L'avare eft quelquefois généreux pour fon ami, l'amant lui facrifie quelquefois fa maîtreffe, l'ambitieux facrifie tout à l'objet qu'il veut atteindre ou qu'il poffede. Auffi de tous les maux que les paffions des hommes leur caufent, les malheurs que l'ambition leur fait éprouver font ceux qui excitent le moins la compaffion du Sage.

Pour réprimer plus efficacement l'ambition, la Morale nous fait fur-tout envifager les excès qui en font la fuite. C'eft parce que l'ambition exceffive eft une paffion fi déteftable, que l'envie en eft une fi honteufe. Ces deux paffions ont leur fource dans le même principe;

l'ambition a ſeulement quelque choſe de moins vil, en ce qu'elle ſe montre pour l'ordinaire à découvert, au-lieu que l'envie agit en ſe cachant; elle ſuppoſe en effet, ou la connoiſſance ſecrette de ſon infériorité & de ſon impuiſſance, ou, ce qui eſt plus bas encore, le chagrin de la juſtice rendue à ſon inférieur, c'eſt-à-dire, le chagrin d'un bien fait à autrui qui n'eſt pas un mal pour ſoi: or aucun de ces deux ſentimens n'eſt fait pour être mis au grand jour. L'envie ſuppoſe toujours au moins quelque mérite réel dans celui qui en eſt l'objet; elle eſt donc toujours injuſte; c'eſt pour cela qu'elle ſe cache. Si l'objet de l'envie n'a qu'un mérite factice, d'emprunt ou de cabale, l'envie diminue à proportion, & ſe tourne bientôt en mépris pour celui qui reçoit les honneurs, pour ceux qui les donnent, & pour les honneurs même.

La jalouſie en amour n'eſt pas du même genre que l'envie; c'eſt un ſentiment plus naturel, & dont on a beaucoup moins à rougir. Elle n'eſt autre choſe que la crainte d'être troublé dans la poſſeſſion de ce qu'on aime. L'amour eſt un ſentiment ſi excluſif, & qui anéantit tellement tous les autres, qu'il

exige naturellement un retour semblable de la part de son objet. Ce n'est donc point en y attachant une idée de bassesse, que la Morale attaque la jalousie en amour; c'est en nous représentant les malheurs dont l'amour même est la source : sentiment doux & terrible, qu'on peut demander si l'Etre Suprême l'a imprimé aux hommes dans sa faveur ou dans sa colere. Un Philosophe de nos jours examine dans un de ses Ouvrages, pourquoi l'amour fait le bonheur de tous les êtres, & le malheur de l'homme : c'est, dit-il, qu'il n'y a dans cette passion que le physique de bon, & que le moral, c'est-à-dire le sentiment qui l'accompagne, n'en vaut rien. Ce Philosophe n'a pas prétendu sans doute que le moral de l'amour n'ajoutât pas au plaisir physique; l'expérience seroit contre lui : il n'a pas voulu dire non plus que le moral n'est qu'une illusion, ce qui est vrai, mais ne détruit pas la vivacité du plaisir; & combien peu de plaisirs ont un objet réel! Il a voulu dire seulement que le moral de l'amour est ce qui en cause tous les maux, & en cela on ne peut que souscrire à son avis. Concluons seulement de cette trif-

te vérité, que si des lumieres supérieures à la Raison ne nous promettoient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre de la Nature, qui en nous présentant d'une main le plus séduisant des plaisirs, semble avoir voulu nous en éloigner de l'autre par les écueils dont elle l'a environné; elle nous a, pour ainsi dire, placés sur le bord d'un précipice entre la douleur & la privation.

C'est donc le grand principe de la Morale du Philosophe, (& tel est le déplorable sort de la condition humaine) qu'il faut presque toujours renoncer aux plaisirs pour éviter les maux qui en sont la suite ordinaire. Cette existence insipide, qui nous fait supporter la vie sans nous y attacher, est pourtant l'objet de l'ambition & des efforts du Sage; & c'est en effet, tout mis en balance, la situation que notre condition présente nous doit faire desirer le plus. Encore la plupart des hommes sont-ils si à plaindre, qu'ils ne peuvent même par leurs soins se procurer cet état d'indifférence & de paix; mille causes tendent à le troubler, les unes, comme la douleur corporelle, sont absolument indépendantes

de nous; d'autres, comme le desir de la considération, des honneurs & de la gloire, ont leur source dans l'opinion des autres, qui n'est guere plus en notre pouvoir; d'autres enfin ont leur origine dans notre propre opinion, mais n'en sont pas pour cela des Tyrans moins funestes à notre tranquillité. Toutes ses leçons de la Philosophie sur ce point seront bien foibles pour nous guérir, si la Nature ne nous y a préparés d'avance par une disposition qui dépend principalement de la structure des organes. Il est vrai que cette insensibilité, soit physique, soit morale, a l'inconvénient de porter en même tems sur les plaisirs & sur les maux, & d'affoiblir les uns en adoucissant les autres; comme l'extrême sensibilité à la douleur suppose aussi des organes plus propres à faire goûter les impressions agréables.

On voit par cet exposé, quels sont les principaux points de la Morale du Philosophe. Celle des Législateurs & celle des Etats ne regardent qu'un assez petit nombre d'hommes; celle de l'Homme & celle du Citoyen intéressent chaque membre de la Société; mais elles ont, si on peut parler ainsi, des traits mar-

qués & tranchans que chacun doit appercevoir ſans peine; la Morale du Philoſophe a des nuances plus fines qui ne peuvent être ſaiſies que par des eſprits juſtes & des ames fortes. Cette partie ſi importante de la Science des mœurs en doit être le principal fruit, le but auquel doit aſpirer tout homme qui penſe; c'eſt par-là que des élémens de cette Science doivent ſe terminer. La Morale du Philoſophe termine en même tems la partie de la Philoſophie qui doit nous intéreſſer le plus, & qui contient l'Art de raiſonner, la connoiſſance de l'Etre Suprême, celle de nous-mêmes & de nos devoirs.

Nous ſera-t-il permis de conclure ces élémens de Morale par un ſouhait que l'amour du Bien public nous inſpire, & dont il ſeroit à deſirer qu'un Citoyen philoſophe jugeât l'exécution digne de lui? Ce ſeroit celle d'un Catéchiſme de Morale à l'uſage & à la portée des Enfans. Peut-être n'y auroit-il pas de moyen plus efficace de multiplier dans la Société les hommes vertueux; on apprendroit de bonne heure à l'être par principes; & l'on ſait quelle eſt ſur notre ame la force des vérités qu'on y a

gravées dès l'enfance. Il ne s'agiroit point dans cet Ouvrage de rafiner & de discourir sur les notions qui servent de base à la Morale; on en trouveroit les maximes dans le cœur même des enfans, dans ce cœur où les passions & l'intérêt n'ont point encore obscurci la lumiere naturelle. C'est peut-être à cet âge que le sentiment du juste & de l'injuste est le plus vif; & quel avantage n'y auroit-il pas à le développer & à l'exercer de bonne heure? Mais un Catéchisme de Morale ne devroit pas se borner à nous instruire de ce que nous devons aux autres. Il devroit insister aussi sur ce que nous nous devons à nous-mêmes; nous inspirer les regles de conduite qui peuvent contribuer à nous rendre heureux, nous apprendre à aimer nos semblables & à les craindre, à mériter leur estime & à nous consoler de ne la pas obtenir, enfin à trouver en nous la récompense des sentimens honnêtes & des actions vertueuses. Un des points les plus importans, & en même tems les plus difficiles de l'éducation, est de faire connoître aux enfans jusqu'à quel degré ils doivent être sensibles à l'opinion des hommes: trop d'indifférence peut en

faire des ſcélérats, trop de ſenſibilité peut en ſaire des malheureux.

❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋

XIII.

GRAMMAIRE.

AVant que de finir la premiere partie de cet Eſſai, qui renferme les Sciences les plus néceſſaires à l'homme, la Logique, la Mêtaphyſique & la Morale, nous ne devons pas omettre une réflexion très-importante. Quoique nous ayons ſéparé ces différentes Sciences, pour les enviſager chacune plus particuliérement, eu égard à la nature & à la différence de leur objet, elles ſont cependant plus unies entr'elles, & ont plus d'influence réciproque qu'on ne s'imagine; & par cette raiſon l'ordre le plus philoſophique qu'on puiſſe ſuivre pour les biens traiter, eſt peut-être moins de les traiter ſéparément, que de les faire marcher de front, & comme rentrer l'une dans l'autre. En effet la Métaphyſique a pour but d'examiner la génération de nos idées, & de prouver qu'elles viennent toutes de nos ſenſa-

tions. Or pour faire cet examen d'une maniere complette, il faut montrer de quelle maniere nos sensations font naître en nous les idées qui en paroissent les moins dépendantes, comme celles du juste & de l'injuste. Ainsi les premieres vérités de la Métaphysique sont essentiellement liées aux premieres notions de la Morale; & dans une analyse philosophique on ne sauroit les séparer. D'un autre côté la Logique est l'Art de comparer les idées entr'elles: or pour apprendre à les comparer, il est nécessaire d'en connoître la génération: la Métaphysique, sous ce point de vue, doit donc précéder la Logique. Mais en même tems on ne peut développer la génération des idées sans faire usage de l'Art du raisonnement; ainsi la Logique doit précéder à cet égard l'examen de la génération des idées. Il est donc évidemment impossible de traiter séparément & distinctement l'une de ces trois Sciences, la Logique, la Métaphysique & la Morale, sans supposer quelques notions déjà acquises dans les deux autres. Or comment éviter cette apparence de *cercle vicieux*, si propre à jetter dans des élémens de Philosophie une

eſpece de confuſion, ſuite néceſſaire & fâcheuſe de l'ordre même qu'on voudroit y obſerver? Un peu d'attention à la marche de notre eſprit dans l'analyſe de ſes perceptions, ſervira à nous faire éviter cet inconvénient. La faculté de juger, ainſi que celle de ſentir, s'exerce en nous dès que nous commençons à exiſter: à peine un enfant a-t-il des ſenſations qu'il les compare, qu'il connoît ce qui lui eſt utile ou nuiſible, & par conſéquent qu'il juge. Il y a donc en nous une Logique naturelle & comme d'inſtinct, qui préſide à nos premieres opérations, & que le Philoſophe doit ſuppoſer. La Logique conſidérée comme Science, eſt l'Art de faire des combinaiſons, plus compoſées & plus difficiles, & c'eſt de cet Art que le Philoſophe doit donner les regles. Ainſi il examinera d'abord comment nous connoiſſons par nos ſenſations l'exiſtence des objets extérieurs; il cherchera enſuite comment nos ſenſations produiſent nos idées; il jettera à cette occaſion les premiers fondemens de la Morale, & renverra à la Morale proprement dite le détail & le développement des vérités qui portent ſur ces

fondemens inébranlables. La génération des idées étant suffisamment connue, le Philosophe expliquera pour lors l'Art de les comparer, c'est-à-dire, la Logique, pour passer de-là à la grande vérité de l'Existence de Dieu, qui étant la plus utile application des regles du raisonnement, doit en être la premiere.

Mais une autre Science qu'il ne faut pas séparer de la Logique & de la Métaphysique, & qui appartient essentiellement à l'une & à l'autre, c'est la Grammaire, ou l'Art de parler. D'un côté la formation des Langues est le fruit des réflexions que les hommes ont faites sur la génération de leurs idées; & de l'autre le choix des mots par lesquels nous exprimons nos pensées, a beaucoup d'influence sur la vérité ou sur la fausseté des jugemens que nous portons, ou que nous faisons porter aux autres. Ainsi c'est principalement par rapport à l'Art de raisonner, & à celui d'analyser nos idées, que le Philosophe traite de la Grammaire. Par conséquent il doit se borner aux principes généraux de la formation des Langues; principes dont les regles de chaque Langue particuliere sont des applications faciles,

ou

ou des exceptions bizarres qui n'ont d'autre raiſon que le caprice des Inſtituteurs. Le Grammairien Philoſophe traitera donc des différentes eſpeces de mots; de ceux qui expriment des individus; de ceux qui ne déſignent que des êtres abſtraits; de ceux qui marquent les différentes manieres d'être, les différentes vues ſous leſquelles l'eſprit peut enviſager un objet; de ceux qui expriment des idées ſimples, & qui par conſéquent n'étant point ſuſceptibles de définition, peuvent être regardés comme les racines philoſophiques des Langues, c'eſt-à-dire, comme les termes primitifs & fondamentaux qui ſervent à expliquer tous les autres; de la maniere de reconnoître ces mots, & ceux qui renferment des idées compoſées; du ſens propre des mots & de leur ſens figuré ou métaphorique; de la néceſſité de bien diſtinguer ces différens ſens, pour éviter les erreurs où l'on s'expoſe quand on les confond; enfin de la maniere dont on peut apprendre les Langues dans leſquelles on connoît un certain nombre de mots, en ſe ſervant de la ſignification connue de ces mots pour découvrir celle des autres. Car il n'eſt point de Langue que nous ne puiſſions

apprendre comme nous avons appris notre Langue maternelle, dans laquelle il a fallu que nous trouvassions de nous-mêmes, sans le secours des Maîtres ni des Livres, le sens d'un très-grand nombre de mots, & en général de tous ceux qui n'expriment point des individus réels & physiques. C'est par des combinaisons plus ou moins reitérées, & quelquefois très-multipliées & très-fines, que nous sommes parvenus à connoître la signification de ces termes. Aussi le plus grand effort d'esprit est-il peut-être celui que nous faisons en apprenant à parler. L'homme le plus stupide en apparence y parvient néanmoins, & nous montre de quel degré de patience & de sagacité le besoin nous rend capables.

Outre les différens sens dont un même mot est susceptible, le Grammairien Philosophe traite aussi des différens mots susceptibles d'un même sens, & qu'on appelle *synonimes*. On peut donner ce nom, ou à des mots qui ont absolument & rigoureusement le même sens, & qui peuvent en toute occasion être substitués indifféremment l'un à l'autre ; ou à des mots qui présentent la même idée avec de légeres variétés qui la modi-

ſient, de maniere qu'il ne ſoit permis d'employer l'un à la place de l'autre, que dans des occaſions où l'on n'aura pas beſoin de faire ſentir ces variétés. Ce ſeroit peut-être un défaut dans une Langue, que d'avoir des ſynonimes de la premiere eſpece; mais c'en ſeroit un beaucoup plus grand que de manquer de ſynonimes du ſecond genre. Une telle Langue ſeroit néceſſairement pauvre & ſans aucune fineſſe. En effet, ce qui conſtitue deux ou pluſieurs mots ſynonimes, c'eſt d'abord un ſens général qui eſt commun à ces mots; & ce qui fait enſuite que ces mots ne ſont pas toujours ſynonimes, ce ſont des nuances ſouvent délicates & quelquefois preſque imperceptibles, qui modifient ce ſens primitif & général: ainſi toutes les fois que par la nature du ſujet qu'on traite, on n'a point à exprimer ces nuances, & qu'on n'a beſoin que du ſens général, chacun des ſynonimes peut être indifféremment mis en uſage; par conſéquent s'il y a une Langue dans laquelle on ne puiſſe jamais employer indifféremment deux mots l'un pour l'autre, il faut en conclure que le ſens de ces mots différe, non par des nuances fines, mais par des

différences très-marquées & très-grossieres : les mots de la Langue n'exprimeront donc plus ces nuances, & dès-lors la Langue sera pauvre & sans finesse.

Après avoir détaillé dans la Grammaire Philosophique ce qui regarde les mots, on passera à la *proposition*, qui n'est autre chose qu'un jugement énoncé. On en considérera les différentes parties & les différentes especes, & l'on pourra donner en conséquence les principes généraux de la *Construction* ; c'est-à-dire, les regles pour s'énoncer clairement dans quelque Langue que ce puisse être. On examinera à cette occasion la question si souvent agitée, & qui peut-être est encore à résoudre, s'il y a dans certaines Langues une *inversion* proprement dite, & en quoi cette inversion consiste ? Il ne peut y avoir d'inversion proprement dite, que dans le cas où l'ordre des mots d'une proposition différe de l'ordre des idées que ces mots expriment. La question de l'inversion consiste donc à savoir suivant quel ordre les idées renfermées dans une proposition, se présentent à l'esprit de celui qui l'énonce. Or s'il est très-difficile, pour ne rien dire de plus, de fixer

& de déterminer cet ordre, à cauſe de la rapidité avec laquelle nos idées ſe ſuccédent; s'il eſt même plus que vraiſemblable, comme on l'a déjà remarqué, que notre eſprit a ſouvent pluſieurs idées à la fois; ſi le nombre de ces idées qui peuvent en même tems nous être préſentes, eſt plus ou moins grand ſuivant le degré d'attention & la nature des eſprits; le moyen d'établir des regles lumineuſes & générales ſur l'ordre naturel des idées, & par conſéquent ſur celui des mots dans les jugemens que nous énonçons?

Ces différentes queſtions ſont les principaux points ſur leſquels doit rouler la Grammaire Philoſophique; le reſte doit être abandonné aux Grammaires particulieres de chaque Langue.

XIV.

Mathématiques.

Algebre.

Dieu, l'Homme, & la Nature, voilà, ſuivant la diviſion générale de l'Encyclopédie, les trois grands objets de l'étude du Philoſophe. Nous venons

de voir quelle route il doit ſuivre dans l'étude des deux premiers; le troiſieme, quoique moins important, préſente un champ beaucoup plus vaſte, par la multitude des parties qu'il renferme, & par les lumieres que nous y pouvons acquérir. Car telle eſt la fatalité attachée à l'eſprit humain, que moins un ſujet l'intéreſſe, plus il trouve preſque toujours de facilité pour le connoître; & cela eſt ſi vrai, que dans l'étude même de la Nature, les premiers principes, dont il nous importeroit le plus d'être inſtruits, ſont abſolument cachés pour nous. Mais ſans nous conſumer en regrets inutiles ſur les biens dont nous ſommes privés, profitons de ceux dont il nous eſt permis de jouir.

L'étude de la Nature eſt celle des propriétés des Corps; & leurs propriétés dépendent de deux choſes, de leur mouvement & de leur figure. Ainſi les Sciences qui s'occupent de ces deux points, c'eſt-à-dire, la Méchanique & la Géométrie, ſont les deux clefs indiſpenſablement néceſſaires de la Phyſique. La Géométrie qui doit précéder, comme plus ſimple, doit elle-même être précédée par une autre Science plus

univerſelle, celle qui traite des propriétés de la grandeur en général, & qu'on appelle Algebre. Deux raiſons doivent donner à cette Science un rang diſtingué dans des élémens de Philoſophie. La premiere, c'eſt que la connoiſſance de l'Algebre facilite infiniment l'étude de la Géométrie & de la Méchanique, & qu'elle eſt même abſolument néceſſaire à la partie tranſcendante de ces deux Sciences, dont la Phyſique, priſe dans toute ſon étendue, ne ſauroit ſe paſſer. La ſeconde, c'eſt que s'il y a des Sciences qui doivent avoir place par préférence dans des élémens de Philoſophie, ce ſont ſans doute celles qui renferment les connoiſſances les plus certaines accordées à nos lumieres naturelles. Or l'Algebre tient le premier rang parmi ces Sciences, puiſqu'elle eſt l'inſtrument des découvertes que nous pouvons faire ſur la grandeur.

Néanmoins toute certaine qu'elle eſt dans ſes principes, & dans les conſéquences qu'elle en tire, il faut avouer qu'elle n'eſt pas encore tout-à-fait exemte d'obſcurité à certains égards (*k*).

(*k*) Pour n'en citer qu'un ſeul exemple, je ne connois aucun Ouvrage où ce qui regarde la théorie des quantités négatives ſoit parfaitement éclairci.

Eſt-ce la faute de l'Algebre ? Ne ſeroit-ce pas plutôt celle des Auteurs qui l'ont traitée juſqu'ici ? Que la Méchanique, que la Géométrie même nous laiſſent dans l'eſprit quelques nuages ſur des propoſitions démontrées d'ailleurs, on peut n'en être pas étonné. L'objet de ces deux Sciences eſt matériel & ſenſible, & la connoiſſance parfaite de cet objet tient à celle des corps & de l'étendue dont nous ignorons la nature. Mais les principes de l'Algebre ne portent que ſur des notions purement intellectuelles, ſur des idées que nous nous formons à nous-mêmes par abſtraction, en ſimplifiant & en généraliſant des idées premieres: ainſi ces principes ne contiennent proprement que ce que nous y avons mis, & ce qu'il y a de plus ſimple dans nos perceptions; ils ſont en quelque façon notre ouvrage; comment peuvent-ils donc, par rapport à l'évidence, laiſſer encore quelque choſe à deſirer?

Il y a lieu de croire que ces principes avoient dans l'eſprit des inventeurs toute la netteté dont ils ſont ſuſceptibles; mais remplis & vivement pénétrés de ce qu'ils concevoient, ces grands génies ont cherché le moyen le plus ſimple &

le

le plus court de rendre leurs idées; ils ont en conséquence imaginé des regles de calcul qui sont le résultat & le précis d'un grand nombre de combinaisons; & c'est dans ce résultat extrêmement réduit qu'ils ont caché leur marche; ils n'en ont montré que le terme sans en détailler les progrès. L'Algebre est une espece de Langue qui a, comme les autres, sa Métaphysique; cette métaphysique a présidé à la formation de la Langue; mais quoiqu'elle soit implicitement contenue dans les regles, elle n'y est pas développée; le vulgaire ne jouit que du résultat; l'homme éclairé voit le germe qui l'a produit; à-peu-près comme les Grammairiens ordinaires pratiquent aveuglément les regles du Langage, dont l'esprit n'est senti & apperçu que par les Philosophes.

Cette Métaphysique simple & lumineuse qui a guidé les inventeurs, est donc la partie que le Philosophe doit s'appliquer à développer dans des élémens d'Algebre; les opérations de calcul les plus simples suffiront pour la faire entendre. A l'égard des opérations plus compliquées, qui ne renferment que des difficultés de pratique, on pourra

en ſupprimer le détail, ſuffiſamment expliqué dans une infinité d'Ouvrages. Par ce moyen l'Algebre ne tiendra pas beaucoup de place dans des élémens de Philoſophie; mais en la reſſerrant dans ce peu d'eſpace, on pourroit la préſenter ſous une forme preſqu'entiérement nouvelle.

Il ſeroit peut-être à propos de ne faire précéder la Géométrie élémentaire que par la partie de l'Algebre qui eſt abſolument néceſſaire à cette Géométrie, c'eſt-à-dire, par la théorie des proportions; on renverroit à la ſuite des élémens de Géométrie, les autres recherches dont l'Algebre s'occupe, entr'autres l'Analyſe mathématique, ou la méthode pour réſoudre les problêmes par le ſecours de l'Algebre. Il y a cette différence en Mathématique, entre l'Algebre & l'Analyſe, que l'Algebre eſt la Science du calcul des grandeurs en général, & que l'Analyſe eſt le moyen d'employer l'Algebre à la ſolution des problêmes. L'uſage que l'analyſe mathématique fait de l'Algebre, pour trouver les inconnues au moyen des connues, eſt ce qui la diſtingue de l'analyſe logique, qui n'eſt autre choſe en général que l'art de découvrir ce qu'on ne

connoît pas par le moyen de ce qu'on connoît. Tout Algébriſte ſe ſert de l'analyſe logique pour commencer & pour conduire le calcul; mais en même tems le ſecours de l'Algebre facilite extrêmement l'application de cette analyſe à la ſolution des problêmes.

❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁❁

XV.

Géométrie.

MUni des premieres notions de l'Algebre, le Philoſophe s'en ſert pour paſſer à la Géométrie, qui eſt la Science des propriétés de l'étendue, en tant qu'on la conſidere comme ſimplement étendue & figurée. C'eſt pour déterminer plus facilement les propriétés de l'étendue, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'on y conſidere d'abord une ſeule dimenſion, c'eſt-à-dire, la longueur ou la *ligne*, enſuite deux dimenſions qui conſtituent la *ſurface*, enfin les trois dimenſions enſemble d'où réſulte la *ſolidité*. C'eſt donc par une ſimple abſtraction de l'eſprit que le Géometre enviſage les lignes comme ſans largeur, & les ſur-

faces comme ſans profondeur. Ainſi les vérités que la Géométrie démontre ſur l'étendue, ſont des vérités purement hypothétiques. Ces vérités cependant n'en ſont pas moins utiles, eu égard aux conſéquences pratiques qui en réſultent. Il eſt aiſé de le faire ſentir par une comparaiſon tirée de la Géométrie même. On connoît dans cette Science des lignes courbes qui doivent s'approcher continuellement d'une ligne droite, ſans la rencontrer jamais, & qui néanmoins, étant tracées ſur le papier, ſe confondent ſenſiblement avec cette ligne droite au bout d'un aſſez petit eſpace. Il en eſt de même des propoſitions de Géométrie; elles ſont la limite intellectuelle des vérités phyſiques, le terme dont celles-ci peuvent approcher auſſi près qu'on le deſire, ſans jamais y arriver exactement. Mais ſi les théorêmes mathématiques n'ont pas rigoureuſement lieu dans la Nature, ils ſervent du moins à réſoudre, avec une préciſion ſuffiſante pour la pratique, les différentes queſtions qu'on peut ſe propoſer ſur l'étendue. Dans l'Univers il n'y a point de cercle parfait; mais plus un cercle approchera de l'être, plus il approchera des propriétés

rigoureuses du cercle parfait que la Géométrie démontre ; & il peut en approcher à un degré suffisant pour notre usage. Il en est de même des autres figures dont la Géométrie détaille les propriétés. Pour démontrer en toute rigueur les vérités relatives à la figure des corps, on est obligé de supposer dans cette figure une perfection arbitraire qui n'y sauroit être. En effet si le cercle, par exemple, n'est pas supposé rigoureux, il faudra autant de théorêmes différens sur le cercle qu'on imaginera de figures différentes plus ou moins approchantes du cercle parfait ; & ces figures elles-mêmes pourront encore être absolument hypothétiques, & n'avoir point de modele existant dans la Nature. Les lignes qu'on considere dans la Géométrie usuelle, ne sont ni parfaitement droites, ni parfaitement courbes ; les surfaces ne sont ni parfaitement planes, ni parfaitement curvilignes ; mais il est nécessaire de les supposer telles, pour arriver à des vérités fixes & déterminées, dont on puisse faire ensuite l'application plus ou moins exacte aux lignes & aux surfaces physiques.

Ces réflexions suffiront pour répon-

dre à deux eſpeces de cenſeurs de la Géométrie ; les uns, ce ſont les Sceptiques, accuſent les théorêmes mathématiques de fauſſeté, comme ſuppoſant ce qui n'exiſte pas ; les autres, ce ſont les Phyſiciens ignorans en Mathématique, regardent les vérités de Géométrie comme fondées ſur des hypotheſes arbitraires, & comme des jeux d'eſprit qui n'ont point d'application. L'uſage qu'on fait tous les jours de la Géométrie ſpéculative pour réſoudre les queſtions de Géométrie pratique, doit fermer la bouche aux uns & aux autres.

La ſeule maniere de bien traiter les élémens d'une Science exacte & rigoureuſe, c'eſt d'y mettre toute la rigueur & l'exactitude poſſible. Nous doutons par cette raiſon, ſi on doit abſolument ſuivre dans des élémens de Géométrie la méthode des inventeurs. Une telle méthode engage preſque néceſſairement à ſuppoſer comme vraies différentes propoſitions que les inventeurs ont apperçues comme d'un coup d'œil, mais dont la démonſtration eſt néceſſaire en rigueur géométrique.

Il n'en eſt pas de même de l'Algebre. Comme c'eſt une Science purement in-

tellectuelle & abſtraite, dont l'objet n'exiſte point hors de nous, non ſeulement on peut la traiter d'une maniere également facile & rigoureuſe en s'aſſujettiſſant à la marche des inventeurs; mais c'eſt la meilleure méthode qu'on puiſſe employer pour développer les élémens de cette Science. Il ſuffit pour cela de ſuivre l'ordre naturel des opérations de l'eſprit, en s'épargnant ſeulement les tentatives inutiles ou fauſſes, que tout inventeur fait preſque néceſſairement, avant d'arriver au but qu'il ſe propoſe.

Nous ſommes pourtant bien éloignés de déſapprouver ſans reſtriction l'uſage qu'on peut faire dans des élémens de Géométrie de la méthode des inventeurs. Comme elle a le précieux avantage de piquer la curioſité, de faire preſſentir à chaque pas celui qui doit ſuivre, & de ne point effrayer l'eſprit par un appareil trop ſcientifique, nous la croyons très-propre à ceux qui n'ont pas pour but de ſe rendre profonds Mathématiciens; mais les eſprits que la Nature a deſtinés à faire des progrès dans cette Science, doivent préférer la méthode rigoureuſe.

Cependant, pour arriver à cette rigueur exacte, il ne faut pas chercher une rigueur imaginaire. Nous avons déjà vu de quelle inutilité sont pour cet objet les axiomes dont les Géometres font si souvent usage; nous avons observé de plus qu'en Géométrie on doit supposer l'étendue telle que tous les hommes la conçoivent, sans se mettre en peine des objections & des subtilités scholastiques; ajoutons qu'on doit supposer de même dans les élémens de Géométrie les idées abstraites de surface plane & de ligne droite, sans faire de vains efforts pour réduire ces idées à quelque notion plus simple. N'imitons pas un Géometre moderne, qui par la seule idée d'un fil tendu, croit pouvoir démontrer les propriétés de la ligne droite indépendamment du plan; & qui ne se permet pas même cette hypothese, qu'*on peut imaginer une ligne droite menée d'un point à un autre sur une surface plane*; comme si la supposition d'un fil tendu pour représenter une ligne droite, étoit plus simple & plus rigoureuse que l'hypothese dont on vient de parler; ou plutôt comme si cette supposition n'avoit pas l'inconvénient de représenter

par une image physique imparfaite & grossie, une hypothese mathématique & rigoureuse.

Nous ne prétendons pas pour cela qu'on doive supprimer des élémens de Géométrie les definitions de la surface plane & de la ligne droite. Ces définitions sont nécessaires; car on ne sauroit connoître les propriétés des lignes droites & des surfaces planes sans partir de quelque propriété simple de ces lignes & de ces surfaces, qui puisse être apperçue à la premiere vue de l'esprit, & par conséquent être prise pour leur définition. Ainsi on définit la ligne droite, la ligne la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre; & la surface plane, celle à laquelle une ligne droite se peut appliquer en tout sens. Mais ces deux définitions, quoique peut-être préférables à toutes celles qu'on pourroit imaginer, ne renferment pas l'idée primitive que nous nous formons de la ligne droite & de la surface plane; idée si simple, & pour ainsi dire si indivisible & si une, qu'une définition ne peut la rendre plus claire; soit par la nature de cette idée même, soit par l'imperfection du langage.

En général les définitions ſont ce qui mérite le plus d'attention dans des élémens de Géométrie, & d'où dépend ſur-tout la perfection de ces élémens. C'eſt pourtant ce qu'on á le plus ſouvent négligé dans les élémens modernes. Nous n'en citerons qu'un exemple. L'Auteur de l'*Art de penſer* définit l'angle, l'ouverture de deux lignes qui ſe rencontrent, & il reprend Euclide d'avoir appellé l'angle un eſpace: la définition d'Euclide peut être défectueuſe, mais ce n'eſt pas par le côté qu'on lui reproche; car l'idée de l'ouverture formée par deux lignes ſuppoſe néceſſairement celle de l'eſpace que ces lignes renferment.

Outre les définitions auxquelles on ne ſauroit apporter trop de ſoin, le Philoſophe doit encore avoir égard, dans les élémens de Géométrie, à deux autres points très-importans; aux propoſitions fondamentales & à la maniere de démontrer.

Les propoſitions fondamentales peuvent être réduites à deux ; la meſure des angles par les arcs de cercle, & le principe de la ſuperpoſition. Ce dernier principe n'eſt point, comme l'ont pré-

tendu pluſieurs Géometres, une méthode de démontrer peu exacte & purement méchanique. La ſuperpoſition, telle que les Mathématiciens la conçoivent, ne conſiſte pas à appliquer groſſiérement une figure ſur une autre; pour juger par les yeux de leur égalité ou de leur différence, comme un ouvrier applique ſon pied ſur une ligne pour la meſurer; elle conſiſte à imaginer une figure tranſportée ſur une autre, & à conclure de l'égalité ſuppoſée de certaines parties des deux figures, la coïncidence de ces parties entr'elles, & de leur coïncidence la coïncidence du reſte; d'où réſulte l'égalité & la ſimilitude parfaite des figures entieres. Cette maniere de démontrer à donc l'avantage, non ſeulement de rendre les vérités palpables, mais d'être encore la plus rigoureuſe & la plus ſimple qu'il eſt poſſible, en un mot de ſatisfaire l'eſprit en parlant aux yeux.

Les démonſtrations qu'on peut employer en Géométrie ſont de deux eſpeces, directes ou indirectes. Les premieres ſont immédiatement déduites de la notion même de l'objet dont on veut établir quelque propriété; ce ſont celles qu'on doit employer de préférence,

parce qu'elles éclairent en même tems qu'elles convainquent. Mais si le nombre de nos connoissances certaines est fort petit, celui de nos connoissances directes l'est encore davantage. Nous ignorons, par rapport à un grand nombre d'objets, ce qu'ils sont & ce qu'ils ne sont pas; & nous n'avons sur beaucoup d'autres que des idées négatives, c'est-à-dire, nous savons ce qu'ils ne sont pas, bien mieux que ce qu'ils sont; heureux encore dans notre indigence de posséder cette connoissance imparfaite & tronquée, qui n'est qu'une maniere un peu plus raisonnée & un peu plus douce d'être ignorans. Or dans tous ces cas on sera forcé d'avoir recours aux démonstrations indirectes. Les principales démonstrations de ce genre sont connues sous le nom de *réduction à l'absurde*; elles consistent à prouver une vérité par les absurdités qui s'ensuivroient si on ne l'admettoit pas. Dans cette classe doivent être placées toutes les démonstrations qui regardent les incommensurables, c'est-à-dire, les grandeurs qui n'ont aucune mesure commune entr'elles. En effet l'idée de l'infini entre nécessairement dans celle de ces sortes de quantités: or nous n'a-

vons de l'infini qu'une idée négative, puiſque nous ne le concevons que par la négation du fini; le mot même d'*infini* en eſt la preuve.

Tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent ſur la maniere de bien traiter les élémens de Géométrie, doit nous faire conclure que de tels élémens ne ſont pas l'Ouvrage d'un Géometre ordinaire; qu'il n'y a même aucun Géometre au-deſſus d'une pareille entrepriſe, & que les Deſcartes, les Newton, les Leibnitz, n'euſſent pas été de trop pour la bien exécuter. Cependant il n'y a peut-être point de Science dans laquelle on ait tant multiplié les élémens, ſans compter ceux dont nous ſerons ſans doute accablés encore; & on peut remarquer que parmi cette multitude de Géometres élémentaires, il n'y en a preſque pas un qui dans ſa Préface ne diſe plus ou moins de mal de ſes prédéceſſeurs. Un Ouvrage en ce genre, qui ſeroit au gré de tout le monde, eſt encore à faire; mais c'eſt peut-être une entrepriſe chimérique, que de prétendre faire au gré de tout le monde un pareil Ouvrage. Les différentes vues dans leſquelles on peut étudier les élémens de Géométrie; ren-

dent ces élémens ſuſceptibles de différentes formes, dont chacune peut avoir ſon avantage. Il ne s'agit ici que de ſavoir quelle eſt la meilleure qu'on puiſſe leur donner dans des élémens de Philoſophie; & c'eſt ſur quoi nous avons tâché de propoſer nos vues.

Mais ce qui rend la plupart des élémens de Géométrie ſi défectueux, c'eſt moins encore le plan ſuivant lequel on les traite, que l'incapacité de ceux qui l'exécutent. Ces élémens ſont pour l'ordinaire l'Ouvrage de Mathématiciens médiocres, dont les connoiſſances finiſſent où ſe termine leur Livre, & qui par cela même ſont incapables de faire en ce genre un Livre utile. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir effleuré les principes d'une Science, on ſoit en état de l'enſeigner. C'eſt à ce préjugé, fruit de la vanité & de l'ignorance, qu'on doit attribuer l'extrême diſette où nous ſommes preſque en chaque Science de bons élémens. L'éleve à peine ſorti des premiers ſentiers, encore frappé des difficultés qu'il a éprouvées, & que ſouvent même il n'a ſurmontées qu'en partie, entreprend de les faire connoître & ſurmonter aux

autres. Cenſeur & plagiaire tout enſemble de ceux qui l'ont précédé, il copie, transforme, étend, renverſe, reſſerre, obſcurcit, prend ſes idées informes, & confuſes pour des idées claires, & l'envie qu'il a d'être Auteur pour le deſir d'être utile. C'eſt un homme qui ayant parcouru un labyrinthe à tâtons, croit pouvoir en donner le plan. D'un autre côté les Maîtres de l'Art, qui par une étude longue & aſſidue en ont vaincu les difficultés & connu les fineſſes, dédaignent de revenir ſur leurs pas pour faciliter aux autres le chemin qu'ils ont eu tant de peine à ſe frayer eux-mêmes; ou peut-être frappés encore de la multitude & de la nature des obſtacles qu'ils ont ſurmontés, ils redoutent le travail qui ſeroit néceſſaire pour les applanir, & que la multitude ſentiroit trop peu pour leur en tenir compte. Uniquement occupés de faire de nouveaux progrès dans l'Art, pour s'élever, s'il leur eſt poſſible, au-deſſus de leurs prédéceſſeurs & de leurs contemporains, & plus jaloux de l'admiration que de la reconnoiſſance publique, ils ne penſent qu'à découvrir & à jouir, & préferent la gloire

d'augmenter l'édifice au ſoin d'en éclairer l'entrée. Ils penſent que celui qui apportera comme eux dans l'étude des Sciences un génie fait pour les approfondir, n'aura pas beſoin d'autres élémens que de ceux qui les ont guidés eux-mêmes; qu'en lui la Nature & les réflexions ſuppléeront aux Livres; & qu'il eſt inutile de faciliter aux eſprits lents & communs, des connoiſſances qu'ils ne pourront jamais ſe rendre propres, puiſqu'ils n'y pourront rien ajouter. Un peu plus de réflexion eût fait ſentir combien cette maniere de penſer eſt nuiſible à la gloire & au progrès des Sciences; à leur gloire, parce qu'en les mettant à portée d'un plus grand nombre de perſonnes, on ſe procure un plus grand nombre de juges éclairés; à leur progrès, parce qu'en facilitant aux génies heureux l'étude de ce qui eſt connu, on les met en état d'aller plus loin & plus vîte. Tel eſt l'avantage que produiroient de bons élémens de chaque Science, élémens qui ne peuvent être l'ouvrage que d'une main fort habile & fort exercée. En effet, ſi on n'eſt pas parfaitement inſtruit des vérités de détail qu'une Science renferme, ſi par un

un fréquent uſage on n'a pas apperçu la dépendance mutuelle de ces vérités, comment diſtinguera-t-on les propoſitions fondamentales dont elles dérivent, l'analogie ou la différence de ces propoſitions fondamentales, l'ordre qu'elles doivent obſerver entr'elles, & ſur-tout les principes au-delà deſquels on ne doit pas remonter? C'eſt ainſi qu'un Chymiſte ne parvient à connoître les mixtes, qu'après des analyſes fréquentes, & des combinaiſons variées en toutes ſortes de manieres. La comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que ces analyſes apprennent au Chymiſte non ſeulement quels ſont les principes dans lesquels un corps ſe réſout, mais encore, ce qui n'eſt pas moins important, les bornes au-delà deſquelles il ne peut ſe réſoudre.

Les élémens de Géométrie conduiſent immédiatement à la Géométrie des courbes, c'eſt-à-dire, de toutes les courbes différentes du cercle. Car le cercle eſt la ſeule figure curviligne dont il ſoit queſtion dans les élémens de Géométrie, à cauſe de la facilité de ſa deſcription, & de l'uſage qu'on en fait pour réſoudre la plupart des problêmes de la Géométrie élémentaire.

Or la Géométrie des courbes demande nécessairement l'usage de l'Algebre. Ainsi le premier pas qu'on doit faire dans cette Science est l'explication des principes sur lesquels est appuyée l'application de l'Algebre à la Géométrie. C'est par où l'on doit commencer au sortir des élémens, parce que c'est alors que l'Algebre commence à rendre les démonstrations & les solutions plus faciles. Nous n'ignorons pas néanmoins qu'il y a plusieurs recherches dans la Géométrie des courbes, où l'on peut absolument se passer de l'analyse algébrique; nous n'ignorons pas même avec combien d'éloges de très-grands Géometres ont parlé de l'utilité qu'on peut tirer de la méthode des Anciens dans ces mêmes recherches, pour donner plus d'exercice à l'esprit & plus de rigueur aux démonstrations. Mais leurs raisons ne nous paroissent pas fort solides. En premier lieu, n'y a-t-il pas en Géométrie assez de difficultés naturelles à vaincre pour n'en pas faire naître d'inutiles? A quoi bon user toutes les forces de son esprit sur des connoissances qu'on peut acquérir avec moins de peine? Les propriétés de la spirale, que de très-grands

Mathématiciens n'ont pu ſuivre dans Archimede, ſe démontrent d'un trait de plume par l'analyſe; ſeroit-il raiſonnable de conſumer un tems précieux á ſuivre avec fatigue dans Archimede ce qu'il eſt ſi facile d'apprendre ailleurs? A l'égard de l'avantage qu'on veut donner aux démonſtrations faites à la maniere des Anciens, d'être plus rigoureuſes que les démonſtrations algébriques, cette prétention ne nous paroît guére mieux établie. La dénomination algébrique, il eſt vrai, a cela de particulier, que quand on aura déſigné toutes les lignes des figures par des lettres, on pourra faire au moyen de ces lettres beaucoup d'opérations & de combinaiſons ſans ſonger à la figure, ſans l'avoir même devant les yeux; mais ces opérations même, toutes machinales qu'elles ſont, ou plutôt parce qu'elles ſont purement machinales, ont l'avantage de ſoulager l'eſprit dans des recherches ſouvent très-pénibles, & pour leſquelles il a beſoin de tous ſes efforts; l'analyſe lui ménage autant qu'il eſt poſſible des inſtans néceſſaires de délaſſement & de repos; il ſuffit de ſavoir que les principes du calcul ſont certains; la main cal-

cule en toute sûreté, & parvient enfin à un résultat, auquel sans ce secours on ne seroit point parvenu, ou auquel on ne seroit arrivé qu'avec beaucoup de peine. Mais il ne tiendra qu'à l'Analyste de donner ensuite à sa démonstration ou à sa solution la rigueur prétendue qu'on croit lui manquer; il lui suffira pour cela de traduire cette démonstration dans le langage des Anciens, comme Newton a fait la plupart des siennes. Nous conviendrons sans peine que l'usage méchanique & trop fréquent d'une analyse facile & peu nécessaire, rendra l'esprit paresseux, prompt à se rebuter par les obstacles, & par-là moins propre aux découvertes; mais nous ne conviendrons jamais que l'analyse rende les démonstrations moins rigoureuses. On peut regarder la méthode des Anciens comme une route tortueuse, difficile & embarassée, dans laquelle le Géometre exerce & fatigue ses lecteurs; l'Analyste placé à un point de vue plus élevé, voit cette route d'un coup d'œil; il ne tient qu'à lui d'en parcourir tous les sentiers, d'y conduire les autres, & de les y arrêter aussi long-tems qu'il veut. Enfin (& c'est ici le plus grand avanta-

ge de la méthode analytique) combien de questions en Géométrie auxquelles cette méthode seule peut atteindre? Peut-être serons-nous contredits ici par les Anglois, grands partisans de la Géométrie ancienne, sur la foi de Newton qui la louoit, & qui s'en servoit pour cacher sa route, en employant l'analyse pour se conduire lui-même; mais ne seroit-ce point aussi par trop d'attachement pour cette Géométrie ancienne, que les Anglois n'ont pas fait en Mathématique, depuis la mort de Newton, tous les progrès qu'on auroit pu attendre d'eux? C'est à d'autres Nations, & sur-tout aux François, qu'on est redevable des nouvelles découvertes qui ont si considérablement reculé les limites de l'Astronomie physique. Qu'on essaye d'employer à ces recherches la méthode des Anciens on sentira bientôt l'impossibilité d'y réussir. Ce n'est dont qu'à des Géometres médiocres qu'il appartient de rabaisser l'analyse; jamais un Art n'est décrié que par ceux qui l'ignorent, & qui trouvent, dit l'illustre Historien de l'Academie des Sciences, une espece de consolation à traiter d'inutile ce qu'ils ne savent pas.

Un des principaux points de l'application de l'Algebre à la Géométrie, est ce qu'on appelle aujourd'hui, quoiqu'assez improprement, le calcul de l'infini, & qui facilite d'une maniere si surprenante des solutions que l'analyse ordinaire tenteroit en vain. Le Philosophe doit moins s'appliquer aux détails de ce calcul, qu'à bien développer les principes qui en sont la base. Ce soin est d'autant plus nécessaire, que la plupart de ceux qui ont expliqué les regles du calcul de l'infini, ou en ont négligé les vrais principes, ou les ont présentés d'une maniere très-fausse. Après avoir abusé en Métaphysique de la méthode des Géometres, il ne restoit plus qu'à abuser de la Métaphysique en Géométrie, & c'est ce qu'on a fait. Non seulement quelques *Auteurs* ont cru pouvoir introduire dans la Géométrie transcendante une Logique ténébreuse, qu'ils ont nommée sublime; ils ont même prétendu la faire servir à démontrer des vérités dont on étoit déjà certain par d'autres principes. C'étoit le moyen de rendre ces vérités douteuses, si elles avoient pu le devenir. On a regardé comme réellement existans dans la Nature les

infinis & les infinimens petits de différens ordres ; il étoit néanmoins facile de réduire cette maniere de s'exprimer à des notions communes, ſimples & préciſes. Si les principes du calcul de l'infini ne pouvoient être ſoumis à de pareilles notions, comment les conſéquences déduites de ces principes par le calcul pourroient-elles être certaines? Cette Philoſophie obſcure & contentieuſe, qu'on a cherché à introduire dans le ſiege même de l'évidence, eſt le fruit de la vanité des Auteurs & des lecteurs. Les premiers ſont flattés de pouvoir répandre un air de myſtere & de ſublimité ſur leurs productions ; les autres ne haïſſent pas l'obſcurité, pourvu qu'il en réſulte une apparence de merveilleux, mais le caractere de la vérité eſt d'être ſimple.

Au reſte, en ſuppoſant même que les principes métaphyſiques dont on peut faire uſage en Géométrie, ſoient revétus de toute la certitude & la clarté poſſible, il n'y a guére de propoſitions géométriques qu'on puiſſe démontrer rigoureuſement avec le ſeul ſecours de ces principes. Preſque toutes demandent, ſi on peut parler de la ſorte, la toiſe ou le

le calcul, & quelquefois l'un & l'autre. Cette maniere de démontrer paroîtra peut-être bien matérielle à certains esprits; mais c'est presque toujours la seule qui soit sûre pour arriver à des combinaisons & à des résultats exacts.

Il semble que les grands Géometres devroient être excellens Métaphysiciens, au moins sur les objets dont ils s'occupent; cependant il s'en faut bien qu'ils le soient toujours. La Logique de quelques-uns d'entr'eux est renfermée dans leurs formules, & ne s'étend point au-delà. On peut les comparer à un homme qui auroit le sens de la vue contraire à celui du toucher, ou dans lequel le second de ces sens ne se perfectionneroit qu'aux dépens de l'autre. Ces mauvais Métaphysiciens, dans une Science où il est si facile de ne pas l'être, le seront à plus forte raison infailliblement, comme l'expérience le prouve, sur les matieres où ils n'auront point le calcul pour guide. Ainsi la Géométrie qui mesure les corps, peut servir en certains cas à mesurer les esprits même.

Non seulement l'esprit métaphysique & l'esprit géometre ne se rencontrent pas toujours ensemble; il y a même

moins d'union & d'affinité qu'on ne s'imagine entre deux genres d'eſprit que le vulgaire croit être fort analogues, celui du Jeu & celui de la Géométrie. L'eſprit géometre eſt ſans doute un eſprit de calcul & de combinaiſon, mais de combinaiſon ſcrupuleuſe & lente, qui examine l'une après l'autre toutes les parties de ſon objet, qui les compare ſucceſſivement entr'elles, qui prend garde de n'en omettre aucune, & de les rapprocher par toutes leurs faces; en un mot qui ne fait qu'un pas à la fois, & qui a ſoin de le bien aſſurer avant que de paſſer au ſuivant. L'eſprit du jeu eſt un eſprit de combinaiſon rapide, qui embraſſe d'un coup d'œil & comme d'une maniere vague un grand nombre de cas, dont quelques-uns même peuvent lui échapper, parce qu'il eſt moins aſſujetti à des regles qu'il n'eſt une eſpece d'inſtinct perfectionné par l'habitude. D'ailleurs le Géometre peut ſe donner tout le tems néceſſaire pour réſoudre ſes problêmes; il fait un effort, ſe repoſe, & repart de-là avec de nouvelles forces; le joueur eſt obligé de réſoudre ſes problêmes ſur le champ, & de faire dans un tems fixé & très-court,

tout l'uſage poſſible de ſon eſprit. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un grand Géometre ſoit ſouvent un joueur très-médiocre.

Nous n'examinerons point une autre queſtion qui n'a qu'un rapport très-indirect à notre ſujet; ſi les Mathématiques donnent à l'eſprit de la dureté & de la ſéchereſſe? Nous nous contenterons de dire, que ſi la Géométrie (comme on l'a prétendu avec aſſez de raiſon) ne *redreſſe que les eſprits droits*, elle ne deſſeche & ne refroidit auſſi que les eſprits déjà préparès à cette opération par la nature. Mais une autre queſtion, peut-être plus importante & plus difficile, c'eſt de ſavoir quel genre d'eſprit doit obtenir par ſa ſupériorité le premier rang dans l'eſtime des hommes; celui qui excelle dans les Lettres, ou celui qui ſe diſtingue au même degré dans les Sciences? Cette queſtion eſt décidée tous les jours en faveur des Lettres (à-la-vérité ſans intérêt) par une foule d'Ecrivains ſubalternes, incapables, je ne dis pas d'apprécier Corneille & de lire Newton, mais de juger Campiſtron & d'entendre Euclide. Pour nous, plus timides ou plus juſtes, nous avouerons

que la ſupériorité en ces deux genres nous paroît d'un mérite égal. D'ailleurs ſi le Littérateur & le Bel-eſprit du premier ordre a plus de partiſans parce qu'il a plus de juges, celui qui recule les limites des Sciences a de ſon côté des juges & des partiſans plus éclairés. Qui auroit à choiſir d'être Newton ou Corneille, feroit bien d'être embarraſſé, ou ne mériteroit pas d'avoir à choiſir.

XVI.

MECHANIQUE.

LEs principes de la Géométrie & ceux de l'Algebre renferment tout ce dont le Philoſophe a beſoin pour arriver à la Méchanique. Cette Science mérite de nous arrêter.

Il réſulte de ce que nous avons dit ailleurs ſur la clarté & l'utilité des notions abſtraites, (*l*) que pour traiter ſuivant la meilleure méthode poſſible quelque partie des Mathématiques que ce ſoit (nous pourrions même dire quel-

(*l*) Voyez le Diſcours Préliminaire de l'Encyclopédie, *Tom. I. pag.* 44.

que Science que ce puiſſe être), il eſt néceſſaire non ſeulement d'y introduire & d'y appliquer autant qu'il ſe peut, des connoiſſances puiſées dans des Sciences plus abſtraites, & par conſéquent plus ſimples, mais encore d'enviſager de la maniere la plus abſtraite & la plus ſimple qu'il ſe puiſſe, l'objet particulier de cette Science; de ne rien ſuppoſer, ne rien admettre dans cet objet, que les propriétés que la Science même qu'on traite y ſuppoſe. De-là réſultent deux avantages: les principes reçoivent toute la clarté dont ils ſont ſuſceptibles: ils ſe trouvent d'ailleurs réduits au plus petit nombre poſſible, & par ce moyen ils ne peuvent manquer, comme nous l'avons dit encore, d'acquérir en même tems plus d'étendue.

On a penſé depuis long-tems, & même avec ſuccès, à remplir dans les Mathématiques une partie du plan que nous venons de tracer: on a appliqué heureuſement l'Algebre à la Géométrie, la Géométrie à la Méchanique, & chacune de ces trois Sciences à toutes les autres, dont elles ſont la baſe & le fondement. Mais on n'a pas été ſi attentif, ni à réduire les principes de

ces Sciences au plus petit nombre, ni à leur donner toute la clarté qu'on pouvoit deſirer. La Méchanique ſur-tout eſt celle qu'il paroît qu'on a négligée le plus à cet égard: auſſi la plupart de ſes principes, ou obſcurs par eux-mêmes, ou énoncés & démontrés d'une maniere obſcure, ont-ils donné lieu à pluſieurs queſtions épineuſes.

Le Philoſophe Méchanicien doit donc ſe propoſer deux choſes; de reculer les limites de la Méchanique, & d'en applanir l'abord: il doit ſe propoſer de plus de remplir en quelque ſorte un de ces objets par l'autre, c'eſt-à-dire, non ſeulement de déduire les principes de la Méchanique des notions les plus claires, mais encore de les étendre en les réduiſant; de faire voir tout à la fois, & l'inutilité de pluſieurs principes qu'on avoit employés juſqu'ici dans la Méchanique, & l'avantage qu'on peut tirer de la combinaiſon des autres pour le progrès de cette Science. Pour donner une idée des moyens par leſquels on peut remplir ces différentes vues, il ne ſera peut-être pas inutile d'entrer ici dans un examen raiſonné de la Science dont il eſt queſtion.

Le mouvement & ses propriétés générales sont le premier & le principal objet de la Méchanique: cette Science suppose l'existence du mouvement, & nous la supposerons aussi comme avouée & reconnue de tous les Philosophes. A l'égard de la nature du mouvement, les mêmes Philosophes sont là-dessus fort partagés. Rien n'est plus naturel sans doute que de concevoir le mouvement comme l'application successive du mobile aux différentes parties de l'espace indéfini, que nous imaginons comme le lieu des corps: mais cette idée suppose un espace dont les parties soient pénétrables & immobiles: or personne n'ignore que les Cartésiens (Secte qui à-la-vérité n'existe presque plus aujourd'hui) ne reconnoissent point d'espace distingué des corps, & qu'ils regardent l'étendue & la matiere comme une même chose. Il faut convenir qu'en partant d'un pareil principe, le mouvement seroit la chose la plus difficile à concevoir, & qu'un Cartésien auroit peut-être beaucoup plutôt fait d'en nier l'existence, que de chercher à en définir la nature. Néanmoins, quelque absurde que nous paroisse l'opinion de ces Philosophes, &

quelque peu de clarté & de précision qu'il y ait dans les principes métaphysiques sur lesquels ils s'efforcent de l'appuyer, nous n'entreprendrons point de la réfuter ici : nous nous contenterons, en nous attachant aux notions communes, de concevoir l'espace indéfini comme le lieu des corps, soit réel, soit supposé, & de regarder le mouvement comme le transport du mobile d'un lieu dans un autre.

La considération du mouvement entre quelquefois dans les recherches de Géométrie pure; ainsi on imagine souvent les lignes droites ou les courbes, comme engendrées par le mouvement continu d'un point, les surfaces par le mouvement d'une ligne, les solides enfin par celui d'une surface. Mais il y a entre la Méchanique & la Géométrie cette différence, non seulement que dans celle-ci la génération des figures par le mouvement, est pour ainsi dire arbitraire & de pure élégance, mais encore que la Géométrie ne considere dans le mouvement que l'espace parcouru, au-lieu que dans la Méchanique on a de plus égard au tems que le mobile emploie à parcourir cet espace.

On ne peut comparer enſemble deux choſes d'une nature différente, telles que l'eſpace & le tems : mais on peut comparer le rapport des parties du tems avec celui des parties de l'eſpace parcouru. Le tems par ſa nature coule uniformément, & la Méchanique ſuppoſe cette uniformité. Du reſte, ſans connoître le tems en lui-même, & ſans en avoir de meſure préciſe, nous ne pouvons repréſenter plus clairement le rapport de ſes parties, que par celui des portions d'une ligne droite indéfinie. On peut donc comparer le rapport des parties du tems à celui des parties de l'eſpace parcouru, comme on compare en Géométrie le rapport des parties d'une ligne à celui des parties d'une autre ligne : d'où il eſt aiſé de voir que par l'application ſeule de la Géométrie & du Calcul, on peut ſans le ſecours d'aucun autre principe, trouver les propriétés générales du mouvement, varié ſuivant une loi quelconque. Mais comment arrive-t-il que le mouvement d'un corps ſuive telle ou telle loi particuliere ? C'eſt ſur quoi la Géométrie ſeule ne peut rien nous apprendre, & c'eſt auſſi ce qu'on peut regarder comme le premier Problême qui appar-

tienne immédiatement à la Méchanique.

On voit d'abord fort clairement, qu'un corps ne peut se donner le mouvement à lui-même. Il ne peut donc être tiré du repos que par l'action de quelque cause étrangere. Mais continue-t-il à se mouvoir de lui-même, ou a-t-il besoin pour se mouvoir de l'action répétée de la cause? Quelque parti qu'on pût prendre là-dessus, il sera toujours incontestable que l'existence du mouvement étant une fois supposée sans aucune autre hypothese particuliere, la loi la plus simple qu'un mobile puisse observer dans son mouvement, est la loi d'uniformité, & c'est par conséquent celle qu'il doit suivre. Le mouvement est donc uniforme par sa nature: il est vrai que les preuves qu'on a données jusqu'à présent de ce principe, ne sont peut-être pas fort convaincantes; le Philosophe fera sentir les difficultés qu'on peut y opposer, & montrera le chemin qu'on doit prendre pour éviter de s'engager à les résoudre (*m*).

Cette loi d'uniformité, essentielle au

(*m*) Voyez sur cela la premiere partie du *Traité de Dynamique*, Art. 6, 7. & 8. de la nouvelle édition.

mouvement conſidéré en lui-même, fournit une des meilleures raiſons ſur leſquelles la meſure du tems par le mouvement uniforme paroiſſe appuyée. Quoique cette diſcuſſion ne ſoit pas abſolument eſſentielle à la Méchanique, cependant comme elle n'y eſt pas non plus entiérement étrangere, nous entrerons ici dans quelque détail à ce ſujet.

Comme le rapport des parties du tems nous eſt inconnu en lui-même, l'unique moyen que nous puiſſions employer pour découvrir ce rapport, c'eſt d'en chercher quelqu'autre plus ſenſible & mieux connu, auquel nous puiſſions le comparer. On aura donc trouvé la meſure du tems la plus ſimple, ſi on vient à bout de comparer, de la maniere la plus ſimple qu'il ſoit poſſible, le rapport des parties du tems avec celui de tous les rapports qu'on connoît le mieux. De-là il réſulte que le mouvement uniforme eſt la meſure du tems la plus ſimple. Car d'un côté, le rapport des parties d'une ligne droite eſt celui que nous ſaiſiſſons le plus facilement; & de l'autre il n'eſt point de rapports plus aiſés à comparer entr'eux, que des rapports égaux. Or dans le mouvement unifor-

me, le rapport des parties du tems eſt égal à celui des parties correſpondantes de la ligne parcourue. Le mouvement uniforme nous donne donc tout à la fois le moyen, & de comparer le rapport des parties du tems au rapport qui nous eſt le plus ſenſible, & de faire cette comparaiſon de la maniere la plus ſimple : nous trouvons donc dans le mouvement uniforme la meſure la plus ſimple du tems.

Je dis outre cela que la meſure du tems par le mouvement uniforme, eſt indépendamment de ſa ſimplicité, celle dont il eſt le plus naturel de penſer à ſe ſervir. En effet, comme il n'y a point de rapport que nous connoiſſions plus exactement que celui des parties de l'eſpace, & qu'en général un mouvement quelconque dont la loi ſeroit donnée, nous conduiroit à découvrir le rapport des parties du tems, par l'analogie connue de ce rapport avec celui des parties de l'eſpace parcouru; il eſt clair qu'un tel mouvement ſeroit la meſure du tems la plus exacte, & par conſéquent celle qu'on devroit mettre en uſage préférablement à toute autre. Donc s'il y a quelqu'eſpece particuliere de mouve-

ment, où l'analogie entre le rapport des parties du tems & celui des parties de l'eſpace parcouru, ſoit connue indépendamment de toute hypotheſe & par la nature du mouvement même, & que cette eſpece particuliere de mouvement ſoit la ſeule à qui cette propriété appartienne, elle ſera néceſſairement la meſure du tems la plus naturelle. Or il n'y a que le mouvement uniforme qui réuniſſe les deux conditions dont nous venons de parler. Car le mouvement d'un corps eſt uniforme par lui-même: il ne devient accéléré ou retardé qu'en vertu d'une cauſe étrangere, & alors il eſt ſuſceptible d'une infinité de loix différentes de variation. La loi d'uniformité, c'eſt-à-dire, l'égalité entre le rapport des tems & celui des eſpaces parcourus, eſt donc une propriété du mouvement conſidéré en lui-même. Le mouvement uniforme n'en eſt par-là que plus analogue à la durée, & par conſéquent plus propre à en être la meſure, puiſque les parties de la durée ſe ſuccedent auſſi conſtamment & uniformément. Au contraire, toute loi d'accélération ou de diminution dans le mouvement, eſt arbitraire, pour ainſi dire, & dépendante de

circonstances extérieures. Le mouvement non uniforme ne peut être par conséquent la mesure naturelle du tems. Car en premier lieu, il n'y auroit pas de raison pourquoi une espece particuliere de mouvement non uniforme fût la mesure premiere du tems plutôt qu'une autre. En second lieu, on ne pourroit mesurer le tems par un mouvement non uniforme, sans avoir découvert auparavant par quelque moyen particulier, l'analogie entre le rapport des tems & celui des espaces parcourus, qui conviendroit au mouvement proposé. D'ailleurs, comment connoître cette analogie autrement que par l'expérience, & l'expérience ne supposeroit-elle pas qu'on eût déjà une mesure du tems fixe & certaine?

Mais le moyen de s'assurer, dira-t-on, qu'un mouvement soit parfaitement uniforme? Je répons d'abord, qu'il n'y a non plus aucun mouvement non uniforme dont nous sachions exactement la loi, & qu'ainsi cette difficulté prouve seulement que nous ne pouvons connoître exactement & en toute rigueur le rapport des parties du tems; mais il ne s'ensuit pas de-là, que le

mouvement uniforme n'en ſoit, par ſa nature ſeule, la premiere & la plus ſimple meſure. Auſſi ne pouvant avoir de meſure du tems préciſe & rigoureuſe, c'eſt dans les mouvemens à peu près uniformes que nous en cherchons la meſure au moins approchée. Nous avons trois moyens de juger qu'un mouvement eſt à peu près uniforme : 1. Quand le corps qui ſe meut parcourt des eſpaces égaux, dans des tems que nous avons lieu de juger égaux ; & nous avons lieu de juger les tems égaux, quand nous avons obſervé par une experieuce réitérée, qu'il ſe paſſe durant ces tems des effets ſemblables, que nous avons lieu de juger devoir durer également longtems : ainſi nous avons lieu de juger que les tems qu'une même clepſidre met à ſe vuider, ſont égaux : ſi donc pendant ces tems un corps parcourt des eſpaces égaux, nous avons lieu de juger que ſon mouvement eſt uniforme. 2. Quand nous avons lieu de croire que l'effet de la cauſe accélératrice ou retardatrice, s'il y en a une, ne peut être qu'inſenſible : c'eſt par la réunion de ces deux moyens qu'on a jugé que le mouvement de la Terre autour de ſon

axe est uniforme; & cette supposition non seulement n'est point contredite par les autres phénomenes célestes, mais elle paroît même s'y accorder parfaitement. 3. Quand nous comparons le mouvement dont il s'agit à d'autres mouvemens, & que nous observons la même loi dans les uns & les autres. Ainsi, si plusieurs corps se meuvent de maniere que les espaces qu'ils parcourent durant un même tems soient toujours entr'eux, ou exactement, ou à peu près dans le même rapport, on juge que le mouvement de ces corps est ou exactement, ou au moins à très peu près uniforme. Car si un corps qui se meut uniformément parcourt un certain espace durant un tems pris à volonté, & qu'un autre corps, se mouvant aussi uniformément, parcoure un autre espace pendant le même tems, le rapport des espaces sera toujours le même, soit que les deux corps aient commencé à se mouvoir dans le même instant, ou dans des instans différens; & le mouvement uniforme est le seul qui ait cette propriété. C'est pourquoi, si on divise le tems en parties quelconques, égales ou inégales à volonté, & si on trouve que les es-

paces parcourus par deux corps durant une même partie de ce tems, ſont toujours dans le même rapport; plus le nombre des parties du tems ſera grand, plus on ſera en droit de conclure que le mouvement de chaque corps eſt uniforme.

Aucun de ces trois moyens n'eſt exact dans la rigueur géométrique; mais ils ſuffiſent, ſur-tout quand ils ſont répétés & réunis, pour tirer une concluſion valable, ſinon ſur l'uniformité abſolue du mouvement, au moins ſur l'uniformité très-approchée.

Après cette digreſſion, qui même à proprement parler n'en eſt pas une, ſur la meſure du tems par le mouvement, revenons aux principes de la Méchanique.

La *force d'inertie*, c'eſt-à-dire, la propriété qu'ont les corps de perſévérer dans leur état de repos ou de mouvement, étant une fois établie, il eſt clair que le mouvement, qui a beſoin d'une cauſe pour commencer au moins à exiſter, ne ſauroit non plus être accéléré ou retardé que par une cauſe étrangere. Or quelles ſont les cauſes capables de produire ou de changer le mouvement dans les corps? Nous n'en connoiſſons juſ-

jusqu'à présent que de deux sortes. Les unes se manifestent à nous en même tems que l'effet qu'elles produisent, ou plutôt dont elles sont l'occasion: ce sont celles qui ont leur source dans l'action sensible & mutuelle des corps, résultante de leur impénétrabilité: elles se réduisent à l'impulsion & à quelques autres actions dérivées de celles-la. Toutes les autres causes ne se font connoître que par leur effet, & nous en ignorons entiérement la nature: telle est la cause qui fait tomber les corps pesans vers le centre de la Terre, & celle qui retient les planetes dans leurs orbites.

Nous verrons bientôt comment on peut déterminer les effets de l'impulsion, & des causes qui peuvent s'y rapporter. Pour nous en tenir ici à celles de la seconde espece, il est clair que lorsqu'il est question des effets produits par de telles causes, ces effets doivent toujours être donnés indépendamment de la connoissance de la cause, puisqu'ils ne peuvent en être déduits. C'est ainsi que sans connoître la cause de la pesanteur, nous apprenons par l'expérience que les espaces décrits par un corps qui tombe, sont entr'eux comme les quar-

rés des tems. En général, dans les mouvemens variés dont les causes sont inconnues, il est évident que l'effet produit par la cause, soit dans un tems fini, soit dans un instant, doit toujours être donné par l'équation entre les tems & les espaces: cet effet une fois connu, & le principe de la force d'inertie supposé, on n'a plus besoin que de la Géométrie seule & du Calcul, pour découvrir les propriétés de ces sortes de mouvemens. Pourquoi donc aurions-nous recours à ce principe dont tout le monde fait usage aujourd'hui, que la force accélératrice ou retardatrice est proportionnelle à l'élément de la vîtesse? principe appuyé sur cet unique axiome vague & obscur, que l'effet est proportionnel à sa cause. Nous n'examinerons point si ce principe est de vérité nécessaire; nous avouerons seulement que les preuves qu'on en a apportées jusqu'ici, ne nous paroissent pas hors d'atteinte: nous ne l'adopterons pas non plus, avec quelques Géometres comme de vérité purement contingente; ce qui ruïneroit la certitude de la Méchanique, & la réduiroit à n'être plus qu'une Science expérimentale: nous nous contenterons d'observer, que vrai ou douteux;

clair ou obscur, il est inutile à la Méchanique, & que par conséquent il doit en être banni.

Nous n'avons fait mention jusqu'à présent, que du changement produit dans la vîtesse du mobile par les causes capables d'altérer son mouvement; & nous n'avons point encore cherché ce qui doit arriver, si la cause motrice tend à mouvoir le corps dans une direction différente de celle qu'il a déjà. Tout ce que nous apprend dans ce cas le principe de la force d'inertie, c'est que le mobile ne peut tendre qu'à décrire une ligne droite, & à la décrire uniformément: mais cela ne fait connoître ni sa vîtesse ni sa direction. On est donc obligé d'avoir recours à un second principe, c'est celui qu'on appelle la composition des mouvemens, & par lequel on détermine le mouvement unique d'un corps qui tend à se mouvoir suivant différentes directions à la fois avec des vîtesses données. Dans la démonstration que le Philosophe donnera de ce principe, il tâchera d'une part d'éviter toutes les difficultés auxquelles sont sujettes les démonstrations qu'on en donne communément, & en même tems de

ne pas déduire d'un grand nombre de propoſitions compliquées, un principe qui étant l'un des premiers de la Méchanique, doit néceſſairement être appuyé ſur des preuves ſimples & faciles.

Comme le mouvement d'un corps qui change de direction, peut être regardé comme compoſé du mouvement qu'il avoit d'abord & d'un nouveau mouvement qu'il a reçu, de même le mouvement que le corps avoit d'abord, peut être regardé comme compoſé du nouveau mouvement qu'il a pris, & d'un autre qu'il a perdu. De-là il s'enſuit que les Loix du Mouvement changé par quelques obſtacles que ce puiſſe être, dépendent uniquement des loix du mouvement détruit par ces mêmes obſtacles. Car il eſt évident qu'il ſuffit de décompoſer le mouvement qu'avoit le corps avant la rencontre de l'obſtacle, en deux autres mouvemens, tels que l'obſtacle ne nuiſe point à l'un, & qu'il anéantiſſe l'autre. Par-là on peut non ſeulement démontrer les loix du mouvement changé par des obſtacles inſurmontables, les ſeules qu'on ait trouvées juſqu'à préſent par cette méthode; on peut encore déterminer dans quel cas le

mouvement eſt détruit par ces mêmes, obſtacles. A l'égard des loix du mouvement changé par des obſtacles qui ne ſont pas inſurmontables en eux-mêmes, il eſt clair par la même raiſon, qu'en général il ne faut pour déterminer ces loix, qu'avoir bien conſtaté celles de l'équilibre.

Or quelle doit être la Loi générale de l'Equilibre des corps? Tous les Géometres conviennent, que deux corps dont les directions ſont oppoſées, ſe font équilibre quand leurs maſſes ſont en raiſon inverſe des vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir; mais il n'eſt peut-être pas facile de démontrer cette loi en toute rigueur, & d'une maniere qui ne renferme aucune obſcurité; auſſi la plupart des Géometres ont-ils mieux aimé la traiter d'axiome, que de s'appliquer à la prouver. Cependant, ſi on y fait attention, on verra qu'il n'y a qu'un ſeul cas où l'équilibre ſe manifeſte d'une maniere claire & diſtincte; c'eſt celui où les maſſes des deux corps ſont égales & leurs vîteſſes égales & oppoſées. Le ſeul parti qu'on puiſſe prendre, ce me ſemble, pour démontrer l'équilibre dans les autres cas, eſt de les ré-

duire, s'il se peut, à ce premier cas simple & évident par lui-même.

Le principe de l'équilibre, joint à ceux de la force d'inertie & du mouvement composé, nous conduit donc à la solution de tous les problêmes où l'on considere le mouvement d'un corps, en tant qu'il peut être altéré par un obstacle impénétrable & mobile, c'est-à-dire en général par un autre corps à qui il doit nécessairement communiquer du mouvement pour conserver au moins une partie du sien. De-là ces loix générales de la communication du mouvement, que les Philosophes ont enfin trouvées, après avoir long-tems ignoré qu'il y en eût, & après s'être long-tems trompé sur les loix véritables.

Si les principes de la force d'inertie, du mouvement composé, & de l'équilibre, sont essentiellement différens l'un de l'autre, comme on ne peut s'empêcher d'en convenir; & si d'un autre côté, ces trois principes suffisent à la Méchanique, c'est avoir réduit cette Science au plus petit nombre de principes possible, que d'établir sur ces trois principes toutes les loix du mouvement des corps dans des circonstances quelconques.

A l'égard des démonstrations de ces principes en eux-mêmes; le plan qu'on doit suivre pour leur donner toute la clarté & la simplicité dont elles sont susceptibles, est de les déduire toujours de la considération seule du mouvement, envisagé de la maniere la plus simple & la plus claire. Tout ce que nous voyons bien distinctement dans le mouvement d'un corps, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, c'est qu'il parcourt un certain espace, & qu'il emploie un certain tems à le parcourir. C'est donc de cette seule idée qu'on doit tirer tous les principes de la Méchanique, quand on veut les démontrer d'une maniere nette & précise: en conséquence de cette réflexion, le Philosophe doit, pour ainsi dire, détourner la vue de dessus les *causes motrices*, pour n'envisager uniquement que le mouvement qu'elles produisent; il doit sur-tout entiérement proscrire les forces inhérentes au corps en mouvement, êtres obscurs & métaphysiques, qui ne sont capables que de répandre les ténebres sur une Science claire par elle-même.

C'est par cette même raison qu'il s'abstiendra d'entrer dans l'examen de la fa-

meuſe queſtion des *Forces vives.* Cette queſtion qui pendant trente ans a partagé les Géometres, conſiſte à ſavoir, ſi la force des corps en mouvement eſt proportionnelle au produit de la maſſe par la vîteſſe, ou au produit de la masſe par le quarré de la vîteſſe: par exemple, ſi un corps double d'un autre, & qui a trois fois autant de vîteſſe, a dix-huit fois autant de force ou ſix fois autant ſeulement. Malgré les diſputes que cette queſtion a cauſées, l'inutilité parfaite dont elle eſt pour la Méchanique, doit la bannir d'un Livre d'Elémens; cependant le grand bruit qu'elle a fait, les hommes célebres qui l'ont traitée, l'intérêt que les ſavans y ont pris, nous déterminent à expoſer ici très-ſuccintement les principes qui peuvent ſervir à la réſoudre.

Quand on parle de la force des corps en mouvement, ou l'on n'attache point d'idée nettte au mot qu'on prononce, ou l'on ne peut entendre par-là en général, que la propriété qu'ont les corps qui ſe meuvent, de vaincre les obſtacles qu'ils rencontrent, ou de leur réſister. Ce n'eſt donc ni par l'eſpace qu'un corps parcourt uniformément, ni par le

le tems qu'il emploie à le parcourir, ni enfin par la conſidération ſimple, unique & abſtraite de ſa maſſe & de ſa vîteſſe, qu'on doit eſtimer immédiatement la force; c'eſt uniquement par les obſtacles qu'un corps rencontre, & par la réſiſtance que lui font ces obſtacles. Plus l'obſtacle qu'un corps peut vaincre, ou auquel il peut réſiſter, eſt conſidérable, plus on peut dire que ſa *force* eſt grande; pourvu que ſans vouloir repréſenter par ce mot un prétendu être qui réſide dans le corps, on ne s'en ſerve que comme d'une maniere abrégée d'exprimer un fait à peu près comme on dit qu'un corps a deux fois autant de *vîteſſe* qu'un autre, au-lieu de dire qu'il parcourt en tems égal deux fois autant d'eſpace, ſans prétendre pour cela que ce mot de *vîteſſe* repréſente un être inhérent au corps.

Ceci bien entendu, il eſt clair qu'on peut oppoſer au mouvement d'un corps trois ſortes d'obſtacles: ou des obſtacles invincibles qui anéantiſſent tout-à-fait ſon mouvement, quel qu'il puiſſe être: ou des obſtacles qui n'ayent préciſément que la réſiſtance néceſſaire pour anéantir le mouvement du corps, & qui l'a-

néantiſſent dans un inſtant; c'eſt le cas de l'équilibre: ou enfin des obſtacles qui anéantiſſent le mouvement peu à peu; c'eſt le cas du mouvement retardé. Comme les obſtacles inſurmontables anéantiſſent également toutes ſortes de mouvemens, ils ne peuvent ſervir à faire connoître la force: ce n'eſt donc que dans l'équilibre, ou dans le mouvement retardé qu'on doit en chercher la meſure. Or tout le monde convient qu'il y a équilibre entre deux corps, quand les produits de leurs maſſes par leurs vîteſſes virtuelles, c'eſt-à-dire par les vîteſſes avec lesquelles ils tendent à ſe mouvoir, ſont égaux de part & d'autre. Donc dans l'équilibre le produit de la maſſe par la vîteſſe, ou, ce qui eſt la même choſe, la quantité de mouvement, peut repréſenter la force. Tout le monde convient auſſi que dans le mouvement retardé, le nombre des obſtacles vaincus eſt comme le quarré de la vîteſſe; enſorte qu'un corps qui a fermé un reſſort, par exemple, avec une certaine vîteſſe, pourra avec une vîteſſe double fermer, ou tout à la fois, ou ſucceſſivement, non pas deux, mais quatre reſſorts ſemblables au premier,

neuf avec une vîteſſe triple, & ainſi du reſte. D'où les partiſans des forces vives concluent que la force des corps qui ſe meuvent actuellement, eſt en général comme le produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe. Au fond, quel inconvénient pourroit-il y avoir à ce que la meſure des forces fût différente dans l'équilibre & dans le mouvement retardé, puiſque ſi l'on ne veut raiſonner que d'après des idées claires, on doit n'entendre par le mot de *force*, que l'effet produit en ſurmontant l'obſtacle ou en lui réſiſtant ? Il faut avouer cependant, que l'opinion de ceux qui regardent la force comme le produit de la maſſe par la vîteſſe, peut avoir lieu non ſeulement dans le cas de l'équilibre, mais auſſi dans celui du mouvement retardé, ſi dans ce dernier cas on meſure la force, non par la quantité abſolue des obſtacles, mais par la ſomme des réſiſtances de ces mêmes obſtacles. Car on ne ſauroit douter que cette ſomme de réſiſtances ne ſoit proportionnelle à la quantité de mouvement, puiſque, de l'aveu de tout le monde, la quantité de mouvement que le corps perd à chaque inſtant, eſt proportionnelle au pro-

duit de la réſiſtance par la durée infiniment petite de l'inſtant, & que la ſomme de ces produits eſt évidemment la réſiſtance totale. Toute la difficulté ſe réduit donc à ſavoir, ſi on doit meſurer la force par la quantité abſolue des obſtacles, ou par la ſomme de leurs réſiſtances. Il paroîtroit plus naturel de meſurer la force de cette derniere maniere; car un obſtacle n'eſt tel qu'entant qu'il réſiſte, & c'eſt, à proprement parler, la ſomme des réſiſtances qui eſt l'obſtacle vaincu; d'ailleurs, en eſtimant ainſi la force, on a l'avantage d'avoir pour l'équilibre & pour le mouvement retardé une meſure commune. Néanmoins, comme nous n'avons d'idée préciſe & diſtincte du mot de *force*, qu'en reſtreignant ce terme à exprimer un effet, je crois qu'on doit laiſſer chacun le maître de ſe décider comme il voudra là-deſſus; & toute la queſtion ne peut plus conſiſter, que dans une diſcuſſion métaphyſique très-futile, ou dans une diſpute de mots plus indigne encore d'occuper des Philoſophes.

Tout ce que nous venons de dire ſuffit pour le faire ſentir à nos Lecteurs. Mais une réflexion bien naturelle achévera de les en convaincre. Soit qu'un

corps ait une ſimple tendance à ſe mouvoir avec une certaine vîteſſe, tendance arrêtée par quelque obſtacle ; ſoit qu'il ſe meuve réellement & uniformément avec cette viteſſe ; ſoit enfin qu'il commence à ſe mouvoir avec cette même viteſſe, laquelle ſe conſume & s'anéantiſſe peu à peu par quelque cauſe que ce puiſſe être ; dans tous ces cas, l'effet produit par le corps eſt différent, mais le corps conſidéré en lui-même n'a rien de plus dans un cas que dans un autre ; ſeulement l'action de la cauſe qui produit l'effet eſt différemment appliquée. Dans le premier cas, l'effet ſe réduit à une ſimple tendance, qui n'a point proprement de meſure préciſe, puiſqu'il n'en réſulte aucun mouvement ; dans le ſecond, l'effet eſt l'eſpace parcouru uniformément dans un téms donné, & cet effet eſt proportionnel à la viteſſe ; dans le troiſieme, l'effet eſt l'eſpace parcouru juſqu'à l'extinction totale du mouvement, & cet effet eſt comme le quarré de la vîteſſe. Or ces différens effets ſont évidemment produits par une même cauſe : donc ceux qui ont dit que la force étoit tantôt comme la vîteſſe, tantôt comme ſon

quarré, n'ont pu entendre parler que de l'effet, quand ils se sont exprimés de la sorte. Cette diversité d'effets, provenans tous d'une même cause, peut servir, pour le dire en passant, à faire voir le peu de justesse & de précision de l'axiome prétendu si souvent mis en usage, sur la proportionalité des causes à leurs effets.

Enfin, ceux mêmes qui ne seroient pas en état de remonter jusqu'aux principes métaphysiques de la question des forces vives, verront aisément qu'elle n'est qu'une dispute de mots, s'ils considerent que les deux partis sont d'ailleurs entiérement d'accord sur les principes fondamentaux de l'équilibre & du mouvement. Qu'on propose le même Problême de Méchanique à résoudre à deux Géometres, dont l'un soit adversaire & l'autre partisan des forces vives, leurs solutions, si elles sont bonnes, seront toujours parfaitement d'accord: la question de la mesure des forces est donc entiérement inutile à la Méchanique, & même sans aucun objet réel. Aussi n'auroit-elle pas sans doute enfanté tant de volumes, si on se fût attaché à distinguer ce qu'elle renfermoit de

clair & d'obſcur. En s'y prenant ainſi, on n'auroit eu beſoin que de quelques lignes pour décider la queſtion: mais il ſemble que la plupart de ceux qui ont traité cette matiere, ayent craint de la traiter en peu de mots.

La réduction de toutes les Loix de la Méchanique à trois, celle de la force d'inertie, celle du mouvement compoſé, & celle de l'équilibre, peut ſervir à réſoudre le grand Problême Métaphyſique, propoſé depuis peu par une des plus célebres Académies de l'Europe, *ſi les Loix du mouvement & de l'équilibre des corps ſont de vérité néceſſaire ou contingente?* Pour fixer nos idées ſur cette queſtion, il faut d'abord la réduire au ſeul ſens raiſonnable qu'elle puiſſe avoir. Il ne s'agit pas de décider ſi l'Auteur de la Nature auroit pu lui donner d'autres loix que celles que nous y obſervons: dès qu'on admet un Etre intelligent, capable d'agir ſur la matiere, il eſt évident que cet Etre peut à chaque inſtant la mouvoir & l'arrêter à ſon gré, ou ſuivant des loix uniformes, ou ſuivant des loix qui ſoient différentes pour chaque inſtant & pour chaque partie de matiere: l'expérience continuelle

des mouvemens de notre corps, nous prouve assez que la matiere, soumise à la volonté d'un principe pensant, peut s'écarter dans ses mouvemens de ceux qu'elle auroit véritablement si elle étoit abandonnée à elle-même. La question proposée se réduit donc à savoir si les loix de l'équilibre & du mouvement qu'on observe dans la Nature, sont différentes de celles que la matiere abandonnée à elle-même auroit suivies; développons cette idée. Il est de la derniere évidence, qu'en se bornant à supposer l'existence de la matiere & du mouvement, il doit nécessairement résulter de cette double existence certains effets; qu'un corps mis en mouvement par quelque cause, doit ou s'arrêter au bout de quelque tems, ou continuer toujours à se mouvoir; qu'un corps qui tend à se mouvoir à la fois suivant les deux côtés d'un parallélogramme, doit nécessairement décrire, ou la diagonale, ou quelqu'autre ligne; que quand plusieurs corps en mouvement se rencontrent & se choquent, il doit nécessairement arriver, en conséquence de leur impénétrabilité mutuelle, quelque changement dans l'état de tous ces

corps, ou au moins dans l'état de quelques-uns d'entr'eux. Or des différens effets poſſibles, ſoit dans le mouvement d'un corps iſolé, ſoit dans celui de pluſieurs corps qui agiſſent les uns ſur les autres, il en eſt un qui dans chaque cas doit infailliblement avoir lieu, en conſéquence de l'exiſtence ſeule de la matiere, & abſtraction faite de tout autre principe différent, qui pourroit modifier cet effet ou l'altérer. Voici donc la route qu'un Philoſophe doit ſuivre pour réſoudre la queſtion dont il s'agit. Il doit tâcher d'abord de découvrir par le raiſonnement quelles ſeroient les Loix de la Statique & de la Méchanique dans la matiere abandonnée à elle-même; il doit examiner enſuite par l'expérience, quelles ſont ces loix dans l'Univers; ſi les unes & les autres ſont différentes, il en conclura que les Loix de la Statique & de la Méchanique, telle que l'expérience les donne, ſont de vérité contingente, puiſqu'elles ſeront la ſuite d'une volonté particuliere & expreſſe de l'Etre ſuprême; ſi au contraire les loix données par l'expérience s'accordent avec celles que le raiſonnement ſeul a fait

trouver, il en conclura que les loix obſervées ſont de vérité néceſſaire ; non pas en ce ſens que le Créateur n'eût pu établir des loix toutes différentes, mais en ce ſens qu'il n'a pas jugé à propos d'en établir d'autres que celles qui réſultoient de l'exiſtence même de la matiere.

Or il eſt démontré, qu'un corps abandonné à lui-même doit perſiſter éternellement dans ſon état de repos ou de mouvement uniforme ; il eſt démontré de même, que s'il tend à ſe mouvoir à la fois ſuivant les deux côtés d'un parallélogramme quelconque, la diagonale eſt la direction qu'il doit prendre de lui-même, &, pour ainſi dire, choiſir entre toutes les autres ; il eſt démontré enfin, que toutes les loix de la communication du mouvement entre les corps ſe réduiſent aux loix de l'équilibre, & que les loix de l'équilibre ſe réduiſent elles-mêmes à celles de l'équilibre de deux corps égaux, animés en ſens contraires de vîteſſes virtuelles égales. Dans ce dernier cas les mouvemens des deux corps ſe détruiront évidemment l'un l'autre ; & par une conſéquence géométrique il y aura encore néceſſairement équilibre, lorſque les maſſes ſeront en

raison inverse des vîtesses. Il ne reste plus qu'à savoir si le cas de l'équilibre est unique, c'est-à-dire, si quand les masses ne seront pas en raison inverse des vîtesses, un des corps devra nécessairement obliger l'autre à se mouvoir. Or il est aisé de sentir que dès qu'il y a un cas possible & nécessaire d'équilibre, il ne sauroit y en avoir d'autres: sans cela les loix du choc des corps, qui se réduisent nécessairement à celles de l'équilibre, deviendroient indéterminées; ce qui ne sauroit être, puisqu'un corps venant en choquer un autre, il doit nécessairement en résulter un effet unique, suite indispensable de l'existence & de l'impénétrabilité de ces corps. On peut d'ailleurs démontrer l'unité de la loi d'équilibre par un autre raisonnement, trop mathématique pour être développé dans cet Essai, mais que j'ai tâché de rendre sensible dans un autre Ouvrage (*n*).

De toutes ces réflexions il s'ensuit que les Loix connues de la Statique & de la Méchanique, sont celles qui résultent de l'existence de la matiere & du

(*n*) Traité de Dynamique, Art. 46 & 47. *Nouv. Edit.*

mouvement. Or l'expérience nous prouve que ces loix s'obſervent en effet dans les corps qui nous environnent. Donc les loix de l'équilibre & du mouvement, telles que l'obſervation nous les fait connoître, ſont de vérité néceſſaire. Un Métaphyſicien ſe contenteroit peut-être de le prouver, en diſant qu'il étoit de la ſageſſe du Créateur & de la ſimplicité de ſes vues, de ne point établir d'autres loix de l'équilibre & du mouvement, que celles qui réſultent de l'exiſtence même des corps, & de leur impénétrabilité mutuelle. Mais nous avons cru devoir nous abſtenir de cette maniere de raiſonner, parce qu'il nous a paru qu'elle porteroit ſur un principe trop vague; la nature de l'Etre ſuprême nous eſt trop cachée, pour que nous puiſſions connoître directement ce qui eſt ou n'eſt pas conforme aux vues de ſa ſageſſe; nous pouvons ſeulement entrevoir les effets de cette ſageſſe dans l'obſervation des Loix de la Nature, lorſque le raiſonnement mathématique nous aura fait voir la ſimplicité de ces loix, & que l'expérience nous en aura montré les applications & l'étendue.

Cette réflexion peut ſervir, ce me

ſemble, à nous faire apprécier les démonſtrations que pluſieurs Philoſophes ont données des loix du mouvement d'après le principe des cauſes finales, c'eſt-à-dire d'après les vues que l'Auteur de la Nature a dû ſe propoſer en établiſſant ces loix. De pareilles démonſtrations ne peuvent avoir de force, qu'autant qu'elles ſont précédées & appuyées par des démonſtrations directes & tirées de principes qui ſoient plus à notre portée; autrement il arriveroit ſouvent qu'elles nous induiroient en erreur. C'eſt pour avoir ſuivi cette route, pour avoir cru qu'il étoit de la ſageſſe du Créateur de conſerver toujours la même quantité de mouvement dans l'Univers, que Deſcartes s'eſt trompé ſur les Loix de la Percuſſion. Ceux qui l'imiteroient courroient riſque, ou de ſe tromper comme lui, ou de donner pour un principe général ce qui n'auroit lieu que dans certains cas, ou enfin de regarder comme une loi primitive de la Nature, ce qui ne ſeroit qu'une conſéquence purement mathématique de quelques formules.

Quand on demande au reſte ſi les Loix du mouvement ſont de vérité néceſſai-

re, il n'eſt queſtion que de celles par lesquelles le mouvement ſe communique d'un corps à un autre, & nullement de celles en vertu desquelles un corps paroît ſe mouvoir ſans aucune cauſe d'impulſion. Telles ſont par exemple les Loix de la Peſanteur, ſuppoſé, comme bien des Philoſophes le croient aujourd'hui, que ces loix n'aient pas l'impulſion pour cauſe. Dans cette ſuppoſition il eſt évident que les loix dont il s'agit, ne pourroient être en aucun ſens de vérité néceſſaire; que la chûte des corps peſans ſeroit la ſuite d'une volonté immédiate & particuliere du Créateur; & que ſans cette volonté expresſe, un corps placé en l'air y reſteroit en repos. La multitude, il eſt vrai, accoutumée à voir tomber un corps dès qu'il n'eſt pas ſoutenu, croit que cette ſeule raiſon ſuffit pour obliger le corps à deſcendre. Mais il eſt facile de détruire ce préjugé par une réflexion bien ſimple. Suppoſons un corps placé ſur une table horizontale, pourquoi ne ſe meut-il pas horizontalement le long de la table, puiſque rien ne l'en empêche? pourquoi ne ſe meut-il pas de bas en haut, puiſque rien ne s'oppoſe à ſon

mouvement en ce ſens? pourquoi enfin ſe meut-il de haut en bas préférablement à toute autre direction, puiſque par lui-même il eſt évidemment indifférent à ſe mouvoir dans un ſens plutôt que dans un autre? Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les Philoſophes s'étonnent de voir tomber une pierre; & ce phénomene ſi commun eſt en effet un des plus ſurprenans que nous préſente la Nature.

La maniere dont agit cette force inconnue, qui fait tomber les corps vers la Terre, n'eſt guere plus facile à concevoir que la force même. Tous les Philoſophes paroiſſent convenir que la vîteſſe avec laquelle les corps qui tombent commencent à ſe mouvoir, eſt abſolument nulle: pourquoi donc, quand on ſoutient un corps peſant qui tend à tomber, éprouve-t-on une réſiſtance qu'on n'éprouve point dans tout autre ſens que le ſens vertical? On dira peut-être que dans les inſtans qui ſuivent le premier, la vîteſſe avec laquelle le corps tend à deſcendre, augmentera & deviendra finie, au-lieu que dans tout autre ſens elle demeure toujours nulle, le corps n'ayant aucune tendance à ſe mouvoir que dans le ſeul ſens vertical.

On peut, je le veux, expliquer par-là pourquoi un corps pesant qu'on soutient, tombera si on l'abandonne à lui-même, mais on n'explique pas encore une fois pourquoi on ne peut le soutenir sans effort. Car la vîtesse finie que le corps doit acquérir dans les instans qui suivront le premier moment de la chûte, n'existe pas encore en ce premier moment, qui est celui où l'on soutient le corps: elle ne peut donc produire aucune résistance à vaincre. Dira-t-on que la vîtesse avec laquelle les corps pesans tendent à descendre au premier instant, n'est pas absolument nulle, mais seulement très-petite? On se jette alors dans une autre difficulté. Car, suivant l'hypothese généralement admise par les Philosophes, l'action de la pesanteur est continue, & tend à chaque instant à imprimer au corps la même vîtesse qu'au premier instant: ainsi cette vîtesse, si elle étoit finie au premier instant, seroit infinie au bout d'un tems fini, ce qui est contraire aux observations. Voilà donc un Problême que nous laissons à résoudre aux Méchaniciens Philosophes.

XVII.

XVII.

ASTRONOMIE.

L'ASTRONOMIE doit ſuivre immédiatement la Méchanique, comme étant de toutes les parties de la Phyſique la plus certaine. Elle a deux branches, la connoiſſance des phénomenes céleſtes, qu'on appelle particuliérement Aſtronomie, & l'explication de ces phénomenes, qu'on nomme Aſtronomie phyſique.

Si quelque Science mérite à tous égards d'être traitée ſelon la méthode des inventeurs, ou du moins ſelon celle qu'ils ont pu ſuivre, c'eſt ſans doute l'Aſtronomie. Rien n'eſt peut-être plus ſatisfaiſant pour l'eſprit humain, que de voir par quelle ſuite d'obſervations, de recherches, de combinaiſons & de calculs les hommes ſont parvenus à connoître le mouvement de ce Globe qu'ils habitent, & celui des autres corps de notre Syſtême Planétaire. La meilleure maniere de traiter les élémens d'Aſtronomie, eſt donc d'y ſuppoſer, ſi on peut parler de la ſorte, un Aſtronome tombé des nues, & iſolé ſur la Terre, à qui la nature accorde une aſſez longue vie pour connoître tout ce que l'obſervation peut

découvrir de phénomenes céleſtes, & qui ait en même tems les connoiſſances géométriques néceſſaires pour pouvoir tirer de ces phénomenes toutes les connoiſſances qui en réſultent (*o*). Cette méthode, outre les avantages qu'elle a par elle-même, peut fournir encore des obſervations très-philoſophiques ſur les développemens de l'eſprit humain, & ſur la maniere dont il procede dans ſes recherches. Le génie des Philoſophes, en cela peu différent de celui des autres hommes, les porte à ne chercher d'abord ni uniformité ni loi dans les phénomenes qu'ils obſervent. Commencent-ils à y ſoupçonner quelque marche réguliere ? ils imaginent auſſitôt la plus parfaite & la plus ſimple. Bientôt une obſervation plus ſuivie les détrompe, & ſouvent même les ramene précipitamment à leur premier avis. Enfin une étude longue, aſſidue, dégagée de préventions & de ſyſtême, les remet dans les limites du vrai, & leur apprend que

(*o*) Mr. Montucla, de l'Académie Royale des Sciences de Pruſſe, a donné dans l'*Hiſtoire des Mathématiques* qu'il vient de mettre au jour, une excellente eſquiſſe d'un Traité d'Aſtronomie, composé ſuivant le plan que nous propoſons ici. *Voyez* le Tome I. de cet Ouvrage, p. 145. & ſuiv.

pour l'ordinaire la loi des phénomenes n'est ni assez peu composée pour être apperçue tout-à-coup, ni aussi irréguliere qu'on pourroit le penser; que chaque effet venant toujours du concours de plusieurs causes, la maniere d'agir de chacune est simple, mais que le résultat de leur action réunie est compliqué quoique régulier, & que tout se réduit à décomposer ce résultat pour en démêler les différentes parties. Parmi une infinité d'exemples qu'on pourroit apporter de ce que nous avançons ici, le mouvement des Planetes en fournit un bien frappant. A peine a-t-on soupçonné que les Planetes se mouvoient circulairement, qu'on leur a fait décrire des cercles parfaits & d'un mouvement uniforme, d'abord autour de la Terre, puis autour du Soleil comme centre; l'observation ayant montré bientôt après que les Planetes étoient tantôt plus, tantôt moins éloignées du Soleil, on a déplacé cet astre du centre des orbites, mais sans rien changer ni à la figure circulaire, ni à l'uniformité de mouvement qu'on avoit supposées; on s'est apperçu ensuite que les orbites n'étoient ni circulaires, ni décrites uniformément, & on leur a donné la figure

elliptique, la plus ſimple des ovales que nous connoiſſions ; enfin on a vu que cette figure ne répondoit pas encore à tout ; que pluſieurs des Planetes, entr'-autres Saturne, Jupiter & la Lune ne s'y aſſujettiſſoient pas exactement dans leurs cours ; on a tâché de découvrir la loi de leurs inégalités, & c'eſt le grand objet qui occupe aujourd'hui les Savans.

Ainſi des élémens d'Aſtronomie, compoſés ſuivant la méthode des inventeurs, & conformément au plan que nous propoſons, montreroient comment on eſt parti d'abord des hypotheſes les plus ſimples pour rendre raiſon des phénomenes ; comment on a enſuite rectifié ces hypotheſes à meſure que les phénomenes ont été mieux connus ; & comment enfin on eſt parvenu inſenſiblement à porter l'Aſtronomie au point de perfection où nous la voyons.

Mais ſi l'Aſtronomie eſt une des Sciences qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain, l'Aſtronomie phyſique eſt une de celles qui en font le plus à la Philoſophie moderne. La recherche des cauſes des phénomenes céleſtes, dans laquelle on fait aujourd'hui tant de progrès, n'eſt pas d'ailleurs une ſpéculation

ſtérile, & dont le mérite ſe borne à la grandeur de ſon objet & à la difficulté de le ſaiſir. Cette recherche doit contribuer encore très-efficacement à l'avancement rapide de l'Aſtronomie proprement dite. Car on ne pourra ſe flatter d'avoir trouvé les véritables cauſes des mouvemens des Planetes, que lorſqu'on pourra aſſigner par le calcul les effets que peuvent produire ces cauſes, & faire voir que ces effets s'accordent avec ceux que l'obſervation nous a dévoilés. Or la combinaiſon de ces effets eſt aſſez conſidérable, pour qu'il en reſte encore beaucoup à découvrir; par conſéquent, dès qu'une fois on en connoîtra bien le principe, les concluſions géométriques que l'on en déduira, feront en peu de tems appercevoir & prédire même des phénomenes cachés & fugitifs, qui auroient peut-être eu beſoin d'un long travail pour être connus, démêlés & fixés par l'obſervation ſeule.

Soit que les Anciens ne fuſſent pas aſſez exactement inſtruits des phénomenes céleſtes pour entreprendre de les expliquer en détail; ſoit que leur Phyſique conſiſtât plus dans la recherche des faits que dans celle des cauſes; ſoit

enfin qu'ils n'euſſent pas fait aſſez de progrès dans les Sciences Phyſico-Mathématiques, pour être en état de réduire aux Loix de la Méchanique les mouvemens des corps céleſtes ; leurs Ouvrages n'ont preſque été d'aucun ſecours ſur ce point aux Philoſophes qui ſont venus depuis. Il eſt vrai que les différentes hypotheſes imaginées par les Modernes pour expliquer le Syſtême du Monde, l'avoient déjà été par les Anciens ; & on n'en ſera pas ſurpris, ſi on conſidere qu'en ce genre les hypotheſes vraiſemblables ſe préſentent aſſez naturellement à l'eſprit, que les combinaiſons d'idées générales doivent être bientôt épuiſées, & par une eſpece de révolution forcée, être ſucceſſivement remplacées les unes par les autres. C'eſt par cette raiſon ſans doute, que nous n'avons aujourd'hui dans notre Phyſique preſqu'aucun principe général, dont l'énoncé ou du moins le germe ne ſe trouve chez les Anciens. C'eſt peut-être auſſi pour cela que la Philoſophie moderne s'eſt rapprochée ſur pluſieurs points de ce qu'on a penſé dans le premier âge de la Philoſophie ; parce qu'il ſemble que la premiere impreſſion de

la nature eſt de nous donner des idées juſtes, qu'on abandonne bientôt par incertitude ou par amour de la nouveauté, & auxquelles enfin on eſt forcé de revenir. Quoi qu'il en ſoit, ce que les Anciens ont imaginé ſur le Syſtême du Monde, ou du moins ce qui nous reſte de leurs opinions là-deſſus, eſt ſi vague & ſi mal prouvé, qu'on n'en ſauroit tirer aucune lumiere réelle. On n'y trouve point ces détails précis, exacts & profonds, qui ſont la pierre de touche de la vérité d'un Syſtême, & que certains Auteurs affectent d'en appeller l'appareil, mais qui en ſont réellement le corps & la ſubſtance, parce qu'ils en renferment les preuves les plus ſubtiles & les plus inconteſtables, & qu'ils en ſont par conſéquent la difficulté & le mérite. Qu'importe à l'honneur de Copernic, que quelques anciens Philoſophes aient cru le mouvement de la Terre, ſi les preuves qu'ils en donnoient n'ont pas été ſuffiſantes pour empêcher le plus grand nombre de croire le mouvement du Soleil? Qu'importe à la gloire de Newton, qu'Empédocle ou d'autres aient eu quelques idées vagues & informes du Syſtême de la Gravita-

tion, quand ces idées ont été dénuées des preuves nécessaires pour les appuyer ? En vain un Savant illustre, en revendiquant nos hypotheses & nos opinions à l'ancienne Philosophie, a cru la venger d'un mépris injuste, que les vrais Savans & les bons Esprits n'ont jamais eu pour elle. Sa Dissertation sur ce sujet, ne fait, ce me semble, ni beaucoup de tort aux Modernes, ni beaucoup d'honneur aux Anciens, mais seulement beaucoup à l'érudition & aux lumieres de son Auteur (*p*).

Descartes, ce Philosophe à qui les Sciences & l'Esprit Humain ont tant d'obligation, dont les erreurs même étoient au dessus de son siecle, & n'ont été que trop long-tems au dessus du nôtre, est proprement le premier qui ait traité du Systême du Monde avec quelque soin & quelqu'étendue. Dans un tems où les Observations Astronomiques, la Méchanique & la Géométrie étoient encore très-imparfaites, il imagina pour expliquer les mouvemens des Planetes, l'ingénieux & célebre Systême

(*p*) *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *Tom.* 18. *pag.* 97.

tême des tourbillons. La matiere subtile, disoit ce Philosophe, se meut circulairement autour du Soleil; en vertu de ce mouvement elle a une force centrifuge; en vertu de cette force, toutes les parties du fluide mu en tourbillon tendent à s'éloigner du Soleil; elles doivent donc imprimer aux Planetes une tendance vers cet astre, c'est-à-dire dans un sens contraire à la direction de la force centrifuge; par la même raison qu'un fluide qui pese de haut en bas, tend à pousser de bas en haut les corps qu'on y plonge, & les y pousse en effet, s'ils tendent de haut en bas avec moins de force que lui. La Philosophie ancienne & moderne n'a peut-être rien imaginé de plus simple en apparence & de plus naturel que cette hypothese. Mais si avant l'examen elle paroît conforme au gros des phénomenes, les détails & l'examen approfondi de ces mêmes phénomenes font bientôt voir qu'elle ne peut subsister; c'est ce qui a obligé Newton d'y substituer l'hypothese de la gravitation universelle, qui moins séduisante peut-être au premier coup d'œil, a presque cessé d'être une hypothese par son accord admirable a-

vec les obſervations aſtronomiques.

Parmi les différentes ſuppoſitions que nous pouvons imaginer pour expliquer un effet, les ſeules dignes de notre examen ſont celles qui par leur nature nous fourniſſent des moyens infaillibles de nous aſſurer ſi elles ſont vraies. Le Syſtême de la gravitation eſt de ce nombre, & mériteroit par cela ſeul l'attention des Philoſophes. On n'a point à craindre ici cet abus du Calcul & de la Géométrie, dans lequel les Phyſiciens ne ſont que trop ſouvent tombés pour défendre ou pour combattre des hypotheſes. Les Planetes étant ſuppoſées ſe mouvoir, ou dans le vuide, ou au moins dans un eſpace non réſiſtant, & les forces par leſquelles elles agiſſent les unes ſur les autres étant connues, c'eſt un problême purement mathématique, que de déterminer les phénomenes qui en doivent naître: on a donc le rare avantage de pouvoir juger irrévocablement du Syſtême Newtonien, & cet avantage ne ſauroit être ſaiſi avec trop d'empreſſement : il ſeroit à ſouhaiter que toutes les queſtions de la Phyſique puſſent être auſſi inconteſtablement décidées. Ainſi on ne pourra regarder comme vrai

le Systême de la gravitation, qu'après s'être assuré par des calculs précis qu'il répond exactement aux phénomenes; autrement l'hypothese Newtonienne ne mériteroit aucune préférence sur celle des tourbillons, par laquelle on explique à-la-vérité bien des circonstances du mouvement des Planetes, mais d'une maniere si incomplette, & pour ainsi dire si lâche, que si les phénomenes étoient tout autres qu'ils ne sont, on les expliqueroit toujours de même, très-souvent aussi bien, & quelquefois mieux. Le Systême de la gravitation ne nous permet aucune illusion de cette espece; un seul article où l'observation démentiroit le calcul, feroit écrouler l'édifice, & relégueroit la théorie Newtonienne dans la classe de tant d'autres, que l'imagination a enfantées, & que l'analyse a détruites.

L'accord qu'on a remarqué entre les phénomenes célestes & les calculs fondés sur le Systême de la gravitation, accord qui se vérifie tous les jours de plus en plus, semble avoir pleinement décidé les Philosophes en faveur de ce Systême. Les preuves en sont répandues dans une infinité d'Ouvrages, &

le précis de ces preuves doit ſe trouver dans des élémens de Philoſophie. C'eſt par un pareil examen, par une analyſe rigoureuſe des faits, qu'il faut juger la Philoſophie Newtonienne, & non par des raiſonnemens métaphyſiques, auſſi peu propres à détruire une hypotheſe qu'à l'établir. Ne pouvant entrer ici dans ce détail, nous nous bornerons à expoſer ce qu'il nous ſemble qu'on doit penſer en général du Syſtême de la gravitation, des applications qu'on en a faites, & de l'extenſion plus ou moins grande qu'on lui a donnée.

Les Obſervations Aſtronomiques démontrent que les Planetes ſe meuvent ou dans le vuide, ou dans un milieu fort rare, ou enfin, comme l'ont prétendu quelques Philoſophes, dans un milieu fort denſe qui ne réſiſte pas (ce qui ſeroit néanmoins très-difficile à concevoir); mais quelque parti qu'on prenne ſur la nature du milieu dans lequel les Planetes ſe meuvent, il eſt au moins conſtant par l'obſervation, qu'elles ont une tendance vers le Soleil. Ainſi la gravitation des Planetes vers le Soleil, quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt un fait

qu'on doit regarder comme démontré, ou rien ne l'est en Physique. La gravitation des Planetes secondaires ou satellites vers leurs Planetes principales, est un second fait évident & démontré par les mêmes raisons & par les mêmes faits. Les preuves de la gravitation des Planetes principales vers leurs satellites ne sont pas en aussi grand nombre, mais elles suffisent cependant pour nous faire reconnoître cette gravitation. Les phénomenes du flux & reflux de la Mer, & sur-tout ceux de la précession des équinoxes, si bien d'accord avec les observations, prouvent invinciblement que la Terre tend vers la Lune. Nous n'avons pas (du moins jusqu'ici) de semblables preuves pour les autres satellites; mais l'analogie seule ne suffit-elle pas pour nous faire conclure que l'action entre les Planetes & leurs satellites est réciproque ? On peut à-la-vérité abuser en Physique de cette maniere de raisonner, pour s'élever quelquefois à des conclusions trop générales ; mais il semble, ou qu'il faut absolument renoncer à l'analogie, ou que tout concourt ici pour nous engager à en faire usage.

Si l'action est réciproque entre cha-

que Planete & ſes ſatellites, elle ne paroît pas l'être moins entre les Planetes premieres. Indépendamment des raiſons tirées de l'analogie, qui ont à-la-vérité moins de force ici que dans le cas dont on vient de parler, mais qui pourtant en ont encore, il eſt certain que Saturne éprouve dans ſon mouvement des variations ſenſibles; & il eſt fort vraiſemblable que Jupiter eſt la principale cauſe de ces variations. Le tems ſeul, il eſt vrai, pourra nous éclairer pleinement ſur ce point, les Géometres & les Aſtronomes n'ayant encore ni des obſervations aſſez complettes ſur les mouvemens de Saturne, ni une théorie aſſez exacte des dérangemens que Jupiter lui cauſe. Mais il y a beaucoup d'apparence que Jupiter, qui eſt ſans comparaiſon la plus groſſe de toutes les Planetes, entre au moins pour beaucoup dans la cauſe de ces dérangemens. Nous diſons pour beaucoup & non pour tout; car outre une cauſe dont nous parlerons bientôt, l'action des cinq ſatellites de Saturne pourroit encore produire quelque dérangement dans cette Planete; & peut-être ſera-t-il néceſſaire d'avoir égard à l'action des ſatellites

pour déterminer entiérement & avec exactitude toutes les inégalités du mouvement de Saturne, aussi bien que celles de Jupiter.

Si les satellites agissent sur les Planetes principales, & si celles-ci agissent les unes sur les autres, elles agissent donc aussi sur le Soleil; c'est une conséquence assez naturelle. Mais jusqu'ici les faits nous manquent encore pour la vérifier. Le moyen le plus sûr de décider cette question, est d'examiner les inégalités de Saturne. Car il est démontré, que si Jupiter & Saturne agissent sur le Soleil, il doit résulter de cette action une variation particuliere dans le mouvement apparent de Saturne vu du Soleil; c'est aux Astronomes à s'assurer si cette variation existe, & si elle est telle que la théorie la donne.

On peut voir par ce détail quels sont les différens degrès de certitude que nous avons jusqu'ici du Systême de l'attraction, & quelle nuance observent ces degrés. Ce sera la même chose, quand on voudra transporter le Systême général de l'attraction des corps célestes, à l'attraction des corps terrestres ou sublunaires. Nous remarquerons en

premier lieu, que cette attraction ou gravitation générale ſe manifeſte moins en détail dans toutes les parties de la matiere qui nous environne, qu'elle ne fait pour ainſi dire en total dans les différens globes qui compoſent le Syſtême du Monde; nous remarquerons outre cela, qu'elle ſe manifeſte dans quelques-uns des corps terreſtres plus que dans les autres, quelle paroît agir ici par impulſion, là par une méchanique inconnue, ici ſuivant une loi, là ſuivant une autre; enfin plus nous généraliſerons & nous étendrons la gravitation, plus ſes effets nous paroîtront variés, & plus nous la trouverons obſcure, & en quelque maniere informe, dans les phénomenes qui en réſultent ou que nous lui attribuons. Soyons donc très-réſervés ſur cette généraliſation, auſſi bien que ſur la nature de la force qui produit la gravitation des Planetes. Reconnoiſſons ſeulement que les effets de cette force n'ont pu ſe réduire encore à aucune des loix connues de la Méchanique; n'empriſonnons point la Nature dans les limites étroites de notre intelligence; approfondiſſons aſſez l'idée que nous avons de la matiere, pour être circonſpects ſur

les propriétés que nous lui attribuons, ou que nous lui refuſons; & n'imitons pas le grand nombre des Philoſophes modernes, qui en affectant un doute raiſonné ſur les objets qui les intéreſſent le plus, ſemblent vouloir ſe dédommager de ce doute par des aſſertions prématurées ſur les queſtions qui les touchent le moins.

Il y a donc, par rapport à l'attraction, deux points ſur leſquels on ne ſauroit procéder avec trop de prudence; le premier eſt de ne pas prononcer trop affirmativement ſur la nature de la cauſe qui produit la gravitation des Planetes; le ſecond de ne pas tranſporter trop légérement cette force, des corps céleſtes aux corps qui nous environnent. D'un côté on n'a pu juſqu'à préſent déduire l'attraction des autres loix connues de la Nature, & en particulier des loix de l'impulſion des fluides; de l'autre il paroît difficile de comprendre comment deux corps placés dans le vuide agiſſent l'un ſur l'autre par leur ſeule préſence. La difficulté de le concevoir augmente encore, quand on fait attention à la loi ſuivant laquelle l'attraction agit. Les corps céleſtes s'attirent en raiſon

inverſe du quarré de leurs diſtances, c'eſt-à-dire qu'à une diſtance double leur attraction eſt quatre fois moindre, neuf fois à une diſtance triple, & ainſi du reſte. Or ſi la ſeule préſence des corps ſuffit pour produire leur attraction, pourquoi cette attraction n'eſt-elle pas la même à quelque diſtance que ce ſoit? L'action de la lumiere, & en général pluſieurs autres actions ſemblables, ſont à-la-vérité en raiſon inverſe du quarré de la diſtance comme celle de l'attraction, mais l'action de la lumiere paroît produite par des corpuſcules qui ſont élancés ou pouſſés par le corps lumineux; & comme le nombre des rayons qui partant d'un centre frappent un même corps, diminue à meſure que le corps s'éloigne, il eſt évident que la diſtance doit diminuer l'action de la lumiere. Dans le Syſtême de l'attraction on ne peut rien imaginer de ſemblable, à moins qu'on n'attribue l'attraction à l'action d'un fluide, hypotheſe qui ne ſauroit à d'autres égards ſe concilier avec les phénomenes. Soit que Mr. Newton fût frappé de ces raiſons ou de quelques autres ſemblables, ſoit qu'il voulût ménager les préjugés bien ou mal fondés des

Philoſophes de ſon tems ſur la néceſſité de l'impulſion pour produire le mouvement des corps, il ne s'eſt jamais expliqué clairement par rapport à la nature de la force attractive. Il ne nie point qu'elle ne puiſſe être l'effet de l'impulſion, il tâche même de l'y réduire. Mais les idées qu'il propoſe pour remplir ce but, ſont ſi imparfaites & ſi vagues, qu'il eſt difficile de penſer qu'un ſi grand Philoſophe pût en être ſatisfait. On ſent même en le liſant, malgré tous les faux-fuyans dont il ſe couvre, qu'il étoit fort porté à regarder l'attraction comme un premier principe & comme une loi primitive de la Nature. Car d'un côté il admet une attraction réciproque entre les corps, réciprocité qui ſemble ſuppoſer que l'attraction eſt une propriété inhérente à la matiere; de l'autre il remarque que la gravitation eſt proportionnelle à la quantité de matiere que les corps contiennent, & qu'elle vient d'une cauſe qui *pénetre* les corps, au-lieu que l'impulſion eſt proportionnelle à la quantité de ſurface. Enfin, ce qui ſemble dévoiler pleinement la maniere dont Mr. Newton penſoit à cet égard, c'eſt qu'il a conſenti qu'on imprimât à la tête

de la 2. Edition de ses Principes la fameuse préface, dans laquelle Mr. Cotes son disciple dit expressément que l'attraction est une propriété aussi essentielle à la matiere que l'impénétrabilité & l'étendue; assertion qui nous paroît trop précipitée, quelque sentiment qu'on suive d'ailleurs sur la nature de la force attractive. Car cette force pourroit être une propriété *primordiale*, un principe général de mouvement dans la Nature, sans être pour cela une propriété *essentielle* de la matiere. Dès que nous concevons un corps, nous le concevons étendu, impénétrable, divisible & mobile; mais nous ne concevons pas nécessairement qu'il agisse sur un autre corps. La gravitation, si elle est telle que la conçoivent les Attractionnaires décidés, ne peut avoir pour cause que la volonté d'un Etre souverain, qui aura voulu que les corps agissent les uns sur les autres à distance comme dans le contact.

Quoi qu'il en soit, fût-il absolument impossible de réduire la force attractive aux loix de l'impulsion, c'est aux phénomenes seuls à nous décider sur l'existence de cette force. Si parmi ceux

que nous connoiſſons, ou que nous découvrirons dans la ſuite, il s'en trouvoit quelques-uns de contraires à l'attraction, nos Géometres en ſeroient plus embaraſſés, & nos Métaphyſiciens plus à leur aiſe. Mais s'ils décidoient en ſa faveur, il faudroit bien prendre le parti de l'admettre, dût-on ſe réſoudre à n'avoir pas une idée plus nette de la vertu par laquelle les corps s'attirent que de celle par laquelle ils ſe choquent. Croit-on en effet avoir une idée claire de la vertu impulſive des corps? Quoiqu'il ſoit bien prouvé qu'une portion de matiere miſe en mouvement doit communiquer une partie de ce mouvement à une autre portion de matiere quelle rencontre, peut-on concevoir d'une maniere diſtincte cette vertu ſecrette par laquelle le mouvement ſe tranſmet d'un corps dans un autre? Les phénomenes nous prouvent l'exiſtence de la matiere, ſans nous rien apprendre ſur ſa nature. Les mêmes phénomenes nous font connoître les forces qui agiſſent ſur elle, ſans nous éclairer ſur la nature de ces forces.

L'extenſion du principe de l'attraction aux corps qui nous environnent, eſt en-

core un point sur lequel les Philosophes ne sauroient être trop réservés. En premier lieu, la maniere dont on explique par cette derniere attraction plusieurs phénomenes, n'est pas à beaucoup près aussi précise que celle dont on explique par le même principe les phénomenes astronomiques. En second lieu, les attractions, tant magnétiques qu'électriques, paroissent l'effet d'un fluide invisible, & doivent nous faire douter si un pareil fluide n'est pas aussi la cause des autres attractions qu'on observe entre les corps terrestres. En troisieme lieu, l'expérience prouve invinciblement que la force attractive entre les corps terrestres doit avoir d'autres loix que celles de l'attraction planétaire, & c'est peut-être une raison de douter qu'elle existe en effet; car il n'est pas naturel de penser que la loi de l'attraction, si cette loi est un principe primitif, ne soit pas uniforme & absolument la même pour toutes les parties de la matiere. Quelques Philosophes, il est vrai, ont imaginé des loix d'attraction qui paroissent renfermer celle des corps célestes & celle qu'on suppose entre les corps terrestres qui nous environnent. Mais

outre que les loix imaginées à cet effet n'ont pas cette ſimplicité qui pourroit ſeule prévenir en leur faveur, elles ne ſont pas auſſi propres qu'on l'imagine à concilier tous les phénomenes. Car ſuivant ces loix l'attraction devroit être preſque infiniment grande dans le contact des corps; ainſi la peſanteur des corps qui touchent la ſurface de la Terre, devroit être fort différente de celle des corps qui en ſont peu éloignés, ce qui eſt contraire aux obſervations. Gardons-nous donc bien de précipiter notre jugement ſur la nature & ſur l'exiſtence même d'une force attractive entre les corps terreſtres. Le Syſtême du Monde nous donne lieu de ſoupçonner légitimement, que les mouvemens des corps n'ont peut-être pas l'impulſion ſeule pour cauſe; que ce ſoupçon nous rende ſages; ne nous preſſons pas de conclure que l'attraction ſoit un principe univerſel, juſqu'à ce que nous y ſoyons forcés par les phénomenes. Nous aimons, il eſt vrai, à généraliſer en Philoſophie nos découvertes, & juſqu'à nos hypotheſes; cette maniere de raiſonner nous plait, parce qu'elle flatte notre vanité & ſoulage notre pareſſe; mais la Nature n'eſt

pas obligée de ſe conformer à nos idées. Tâchons de bien diſtinguer ce qui eſt autour de nous, & ne portons notre vue au-delà qu'avec beaucoup de timidité : autrement nous n'en verrions que plus mal en croyant voir plus loin ; les objets éloignés ſeroient toujours confus, & ceux qui étoient à nos pieds nous échapperoient.

Nous avons dit plus haut que les phénomenes ſont le ſeul moyen de juger l'attraction. Mais s'il ne faut pas prononcer trop légérement qu'ils y ſont conformes, il ne faut pas non plus juger trop précipitamment qu'ils y ſont contraires. Tel effet qui paroît contredire en apparence le Syſtême de la gravitation, en devient une des plus fortes preuves quand on ſait l'approfondir, & démêler les cauſes qui le produiſent. Nous n'en apporterons que deux exemples. Les Philoſophes conviennent unanimement que le flux & reflux de la Mer eſt dû principalement à l'action de la Lune, mais ils ſe partagent ſur la maniere dont cette action produit le flux & reflux. Let Cartéſiens prétendent que la Lune en paſſant au-deſſus de la Terre, preſſe le fluide renfermé entre la Terre

&

& elle, & que la pression de ce fluide fait soulever les eaux au-dessous de la Lune. On leur objecte avec raison que cette pression devroit refouler les eaux au-lieu de les élever. Mais de leur côté ils objectent aux Newtoniens, que si l'attraction de la Lune sur la Terre produisoit le flux & reflux, cette attraction en élevant les eaux dans le méridien au-dessus duquel la Lune est placée, devroit les abaisser dans la partie opposée du même méridien: or il est bien constaté par les observations, que les eaux s'élevent également quand la Lune passe au méridien, soit au-dessus soit au-dessous de l'horison. Pour répondre sans figure, sans calcul, & d'une maniere simple & facile à cette objection tant répétée, une des principales que les Cartésiens ont opposée au Systême de la gravitation, imaginons que la Terre soit une masse en partie solide & en partie fluide, & que la Lune exerce son attraction sur cette masse; supposons de plus, que les parties dont la Terre est composée gravitent vers son centre, en même tems qu'elles sont attirées par la Lune; il est certain que si toutes les parties du fluide & du globe

qu'il couvre étoient attirées avec une égale force, & ſuivant des directions paralleles, l'action de la Lune n'auroit d'autre effet, que de mouvoir ou de déplacer toute la maſſe du globe & du fluide, ſans cauſer d'ailleurs aucun dérangement dans la ſituation reſpective de leurs parties. Mais ſuivant les loix de l'attraction, les parties de l'hémiſphere ſupérieur, c'eſt-à-dire, de celui qui eſt le plus près de la Lune, ſont attirées avec plus de force que le centre du globe, & au contraire les parties de l'hémiſphere inférieur ſont attirées avec moins de force: d'où il s'enſuit que le centre du globe étant mu par l'action de la Lune, le fluide qui couvre l'hémiſphere ſupérieur, & qui eſt attiré plus fortement, doit tendre à ſe mouvoir plus vîte que le centre, & par conſéquent s'élever avec une force égale à l'excès de la force qui l'attire ſur celle qui attire le centre. Au contraire le fluide de l'hémiſphere inférieur étant moins attiré que le centre du globe, doit ſe mouvoir moins vîte: il doit donc fuir ce centre, pour ainſi dire, & s'en éloigner avec une force à peu près égale à celle du fluide de l'hémiſphere ſupérieur. Ainſi le fluide

s'élévera aux deux points opposés qui sont dans la ligne par où passe la Lune. Toutes les parties de ce fluide accourront, si on peut s'exprimer ainsi, pour s'approcher de ces points avec d'autant plus de vîtesse qu'elles en seront plus proche. Le sophisme des Cartésiens consiste, en ce qu'ils supposent que l'élévation des eaux de la mer est produite par l'attraction totale que la Lune exerce sur ces eaux; au-lieu qu'elle n'est produite que par la différence de cette attraction, & de celle que la Lune exerce sur le centre de la Terre.

Il en est de même d'une autre objection des Cartésiens sur les Orbites Planétaires. S'il étoit vrai, disent-ils, que les Planetes eussent une force de tendance vers le Soleil, elles devroient s'en approcher continuellement, & par conséquent décrire autour de cet astre des orbes en spirale au-lieu de courbes qui rentrent en elles-mêmes. Mais qui ne voit que le mouvement des Planetes dans leur orbite est composé de deux autres; d'un mouvement rectiligne en vertu duquel elles tendent continuellement à s'échapper par la tangente, & d'un mouvement de tendance vers le Soleil,

qui change ce mouvement rectiligne en curviligne, & retient à chaque inſtant les Planetes dans leur orbite? Par le premier de ces mouvemens les Planetes tendent à s'éloigner du Soleil, par le ſecond elles tendent à s'en rapprocher. Si donc la force du premier mouvement pour les éloigner du centre, eſt plus grande que celle du ſecond mouvement pour les en rapprocher, elles doivent s'éloigner du Soleil malgré leur gravitation vers cet aſtre. Le calcul ſeul peut déterminer les cas où l'une des deux forces l'emporte ſur l'autre; & ce calcul fait voir en effet, que quand une Planete eſt arrivée à une certaine diſtance du Soleil, elle doit s'en éloigner de nouveau juſqu'à un certain point, pour s'en rapprocher enſuite.

Ces deux exemples indiquent ſuffiſamment au Philoſophe la méthode qu'il doit ſuivre, ſoit pour déterminer la nature de la force qui fait tendre les Planetes les unes vers les autres, ſoit pour connoître les effets de cette force. Mais en voilà aſſez par rapport à cet objet, le premier & preſque le ſeul ſur lequel doive rouler l'Aſtronomie Phyſique.

Nous finirons cet article par une ob-

ſervation que nous ne pouvons refuſer à la vérité. Qu'on examine avec attention ce qui a été fait depuis quelques années par les plus habiles Mathématiciens ſur le Syſtême du Monde, on conviendra, ce me ſemble, que l'Aſtronomie Phyſique eſt aujourd'hui plus redevable aux François qu'à aucune autre Nation. C'eſt dans les travaux qu'ils ont entrepris, dans les Ouvrages qu'ils ont mis ſous les yeux de l'Europe, que le ſyſtême Newtonien trouvera déſormais ſes preuves les plus inconteſtables & les plus profondes. Il eſt vrai qu'en Mathématique, toutes choſes d'ailleurs égales, chaque ſiecle doit l'emporter ſur celui qui le précede, parce qu'en profitant des lumieres qu'il en a reçues, il y ajoute encore; mais on n'en doit pas moins de juſtice à ceux qui ſavent le mieux profiter de ces lumieres, & les étendre davantage. S'il y a un cas dans lequel la prévention nationale ſoit permiſe, ou plutôt dans lequel cette prévention ne puiſſe avoir lieu, c'eſt lorſqu'il s'agit de découvertes purement géométriques, dont la réalité ni la propriété ne peuvent être conteſtées, & dont le fruit appartient d'ailleurs à tout

l'Univers. Ainsi notre Nation, que certains Savans étrangers, & peut-être même quelques François, semblent prendre à tâche de rabaisser, ne pourroit-elle pas s'appliquer avec raison ce qu'un Ecrivain éloquent & philosophe a dit de son siecle, qui à plusieurs égards ressembloit assez au nôtre? *Nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas quædam artium & laudis imitanda posteris tulit.*

XVIII.

Optique.

Avant que de passer de l'Astronomie à la Physique proprement dite, il est deux parties de cette derniere Science sur lesquelles les Mathématiques ont une influence si considérable, qu'il est nécessaire de les envisager séparément.

La premiere est l'Optique, qui renferme la théorie de la Lumiere & les loix de la Vision. La théorie de la lumiere & l'examen de ses propriétés forment un objet presque entiérement mathématique. Sans s'embarrasser si la lumiere se propage par la pression d'un fluide, ou,

ce qui paroît plus vraiſemblable, par une émiſſion de corpuſcules lancés du corps lumineux; ſans diſcuter les difficultés particulieres à chacune de ces hypotheſes, difficultés aſſez conſidérables pour avoir fait douter au grand Newton *ſi la lumiere étoit un corps*, il ſuffit au Philoſophe d'obſerver trois choſes; que la lumiere ſe répand en ligne droite; qu'elle ſe réfléchit par un angle égal à l'angle d'incidence; & qu'enfin elle ſe rompt en paſſant d'un milieu dans un autre, ſuivant certaines loix que l'expérience peut aiſément découvrir. Ces trois principes ſerviront à démontrer les loix que ſuit la lumiere dans ſa réflexion ſur différentes ſurfaces; celles de ſon paſſage à travers différens milieux; celles de la différente réfrangibilité des rayons, qui produit la différence des couleurs, & d'où réſulte entre autres l'explication rigoureuſe & mathématique de l'Arc-en-ciel; phénomene admirable, dont il eſt aſſez étonnant que le Philoſophe connoiſſe ſi bien la cauſe, en même tems qu'il ignore pourquoi une pierre tombe: tant l'étude de la Nature ſemble faite pour flatter & pour humilier à la fois la vanité humaine.

Quiconque réfléchira sur la maniere dont on démontre en Optique ces différentes propriétés de la lumiere, ne sera pas surpris que l'illustre aveugle Saunderson ait donné des leçons publiques de cette Science, sans avoir aucune idée de la maniere dont les rayons de lumiere produisent la vision. Il lui suffisoit de regarder ces rayons comme des faisceaux de lignes droites, qui en agissant sur les yeux produisoient à peu près l'effet du toucher, avec cette différence que le toucher s'exerce par le contact immédiat, & la vue par l'action d'une matiere placée entre l'œil & le corps lumineux, à peu près comme un aveugle reconnoît au moyen de son bâton les corps éloignés de lui. Ces suppositions faites, les propositions d'Optique étoient pour Saunderson des Théorêmes de Géométrie pure, qu'il démontroit comme il eût fait ceux d'Euclide, & où se trouve en effet la même évidence mathématique.

Il s'en faut beaucoup qu'on puisse porter cette évidence dans la partie de l'Optique qui examine les loix de la vision. Rien n'est moins satisfaisant, il faut l'avouer, que les raisonnemens des Philosophes sur les moyens par lesquels

l'œil juge de la distance & de la grandeur apparente des objets, sur le lieu où l'on voit l'image dans les miroirs & dans les verres courbes, enfin sur les jugemens qu'on porte de la grandeur de cette même image. Ce sont-là néanmoins les questions préliminaires & fondamentales de la Théorie de la Vision, dans laquelle il est impossible de faire aucun progrès sans les avoir résolues. Aussi le Philosophe ne doit-il guere traiter ces différens objets, que pour faire sentir combien il y reste à desirer, ou plutôt que tout y est encore à faire; & pour indiquer, s'il est possible, les moyens de répandre de nouvelles lumieres sur une matiere si curieuse.

Ce que nous venons de dire de l'Optique, nous pouvons le dire à peu près d'une autre Science qui lui est analogue, de l'Acoustique ou de la Théorie des Sons. Les Mathématiques nous fournissent des méthodes pour calculer les vibrations des cordes sonores, eu égard à leur degré de tension, à leur grosseur & à leur longueur : mais quelle est la cause du plaisir que certains accords produisent en nous, & des sensations désagréables que d'autres nous font éprou-

ver ? voilà ſur quoi nous ne ſommes pas plus inſtruits qu'on l'étoit du tems de Pythagore. Il ne faut en ce genre qu'une légere connoiſſance des faits pour ſe convaincre de l'inſuffiſance des raiſons qu'on en donne (*q*). L'expérience ſeule eſt donc la baſe de l'Acouſtique, & c'eſt de-là qu'il en faut tirer les regles. Un célebre Muſicien de nos jours a déjà frayé cette route, en déduiſant avec ſuccès de la reſonnance du corps ſonore les principales regles de l'Harmonie. Mais ayant à débrouiller le premier cette matiere difficile, qui ſur un grand nombre de points importans ne paroît pas ſuſceptible de démonſtration, il a été ſouvent obligé, comme il le reconnoît lui-même, de multiplier *les analogies*, *les transformations*, *les convenances*, pour ſatisfaire la raiſon *autant qu'il eſt poſſible* dans l'explication des phénomenes. L'illuſtre Artiſte dont il s'agit, a été pour nous le Deſcartes de la Muſique. On ne peut ſe flatter, ce me ſemble, de faire quelque progrès dans la théorie de cette Science, qu'en ſuivant la méthode qu'il a tracée.

(*q*) *Voyez* dans l'Encyclopédie les Articles CONSONANCE & FONDAMENTAL.

XIX.

Hydroſtatique & Hydraulique.

LA ſeconde Science dont nous avons à parler, eſt celle de l'équilibre & du mouvement des Fluides, & de leur action ſur les corps ſolides qui y ſont plongés. La théorie de l'équilibre des fluides ſe nomme Hydroſtatique; celle de leur mouvement & de leur réſiſtance s'appelle Hydraulique.

Si on connoiſſoit la figure & la diſpoſition mutuelle des particules qui compoſent les fluides, il ne faudroit point d'autres principes que ceux de la Méchanique ordinaire, pour déterminer les loix de leur équilibre, de leur mouvement & de leur action; car la recherche de ces loix dans un Syſtême quelconque de corpuſcules, n'eſt qu'un problême de Méchanique, pour la ſolution duquel on a tous les principes qu'on peut deſirer. Cependant plus le nombre des corpuſcules ſeroit grand, plus il deviendroit difficile d'appliquer le calcul aux principes d'une maniere ſimple & commode: ainſi une telle méthode ne ſeroit guere pratiquable dans la méchanique des fluides. Mais nous

ſommes même bien éloignés d'avoir toutes les données néceſſaires pour être à portée de faire uſage de cette méthode. Nous ignorons la figure & l'arrangement des parties des fluides; nous ignorons comment ces parties ſe meuvent entre elles. Il y a d'ailleurs une ſi grande différence entre un fluide & un amas de corpuſcules ſolides, que les loix de la preſſion des fluides ſont très-différentes des loix de la preſſion des ſolides. L'expérience ſeule a pu nous inſtruire en détail des loix de l'Hydroſtatique, que la théorie la plus ſubtile n'auroit jamais pu nous faire ſoupçonner; & depuis même qu'elles ſont connues, on n'a pu trouver encore d'hypotheſe ſatisfaiſante pour les expliquer, & pour les réduire aux principes ordinaires du mouvement & de l'équilibre. Auſſi le méchaniſme intérieur des fluides, ſi peu analogue à celui des autres corps, devroit être pour les Philoſophes un objet particulier d'admiration, ſi l'étude des phénomenes les plus ſimples ne les avoit accoutumés à ne s'étonner de rien, ou plutôt à s'étonner également de tout. Auſſi peu éclairés que le peuple ſur les premiers principes de

toutes choses, ils n'ont & ne peuvent avoir d'avantage que dans la combinaison qu'ils font de ces principes, & dans les conséquences qu'ils en tirent; & c'est dans cette espece d'analyse que les Mathématiques leur sont utiles. C'est avec le secours seul de ces Sciences qu'il est permis de pénétrer dans les fluides, & de découvrir le jeu de leurs parties, l'action qu'exercent les uns sur les autres ces atomes innombrables dont un fluide est composé, & qui paroissent tout à la fois unis & divisés, dépendans & indépendans les uns des autres.

L'ignorance où l'on est de la constitution intérieure des fluides, n'a donc pas empêché les Physiciens Géometres de faire de grands progrès dans la Science de l'équilibre & du mouvement de ces corps. Ne pouvant déduire immédiatement & directement de la nature des fluides les loix de leur équilibre & de leur mouvement, ils les ont au moins réduites à des principes d'expérience, qu'ils ont regardé (faute de mieux) comme les propriétés fondamentales des fluides, & comme celles auxquelles il falloit rapporter toutes les autres. La Nature est une machine immense dont les ref-

ſorts principaux nous ſont cachés ; nous ne voyons même cette machine qu'à travers un voile qui nous dérobe le jeu des parties les plus délicates ; entre les parties plus frappantes, ou ſi l'on veut plus groſſieres, que ce voile nous permet d'entrevoir & de découvrir, il en eſt pluſieurs qu'un même reſſort met en mouvement, & c'eſt-là ſur-tout ce que nous devons chercher à démêler. Condamnés comme nous le ſommes à ignorer l'eſſence & la contexture intérieure des corps, la ſeule reſſource qui reſte à notre ſagacité eſt de tâcher au moins de ſaiſir dans chaque matiere l'analogie des phénomenes, & de les rappeller tous à un petit nombre de faits primitifs & fondamentaux. C'eſt ainſi que Newton, ſans aſſigner la cauſe de la gravitation univerſelle, n'a pas laiſſé de démontrer que le Syſtême du Monde eſt uniquement appuyé ſur les loix de cette gravitation.

Nous jugerons aiſément du plan que nous devons ſuivre dans la méchanique des fluides, ſi nous examinons d'abord quelle différence il doit y avoir entre les principes généraux de cette méchanique, & ceux de la méchanique des

corps ordinaires. Ces derniers principes, comme nous l'avons dit plus haut, peuvent se réduire à trois; savoir la force d'inertie, le mouvement composé, & l'équilibre de deux masses égales, animées en sens contraire de vîtesses virtuelles égales. Nous avons donc ici deux questions à résoudre; en premier lieu, si ces trois principes sont les mêmes pour les fluides que pour les solides; en second lieu, s'ils suffisent à la méchanique des fluides.

Les particules des fluides étant des corps, il n'est pas douteux que le principe de la force d'inertie, & celui du mouvement composé, ne conviennent à chacune de ces parties. Il en seroit de même du principe de l'équilibre, si on pouvoit comparer séparément les particules fluides entr'elles: mais nous ne pouvons comparer ensemble que des masses, dont l'action mutuelle dépend de l'action combinée de différentes parties qui nous sont inconnues.

L'équilibre des fluides animés par une force de direction & de quantité constante, comme la pesanteur, est celui qui se présente d'abord à examiner, & qui est en effet le plus facile. Si on verse

une liqueur homogene dans un tuyau composé de deux branches cilindriques égales & verticales, unies ensemble par une branche cilindrique horizontale, la premiere chose qu'on observe, c'est que la liqueur ne sauroit être en équilibre sans être à la même hauteur dans les deux branches. Il est facile de conclure de-là, que le fluide contenu dans la branche horizontale est pressé en sens contraires par l'action des colomnes verticales. L'expérience apprend de plus, que si une des branches verticales, & même, si l'on veut, une partie de la branche horizontale est anéantie, il faut pour retenir le fluide, la même force qui seroit nécessaire pour soutenir un tuyau cilindrique égal à l'une des branches verticales, & rempli de fluide à la même hauteur; & qu'en général, quelle que soit l'inclinaison de la branche qui joint les deux branches verticales, le fluide est également pressé dans le sens de cette branche & dans le sens vertical. Il n'en faut pas davantage pour nous convaincre, que les parties des fluides pesans sont pressées & pressent également en tous sens. Cette propriété étant une fois découverte, on peut aisé-

ment reconnoître qu'elle n'eſt pas bornée aux fluides dont les parties ſont animées par une force conſtante & de direction donnée, mais qu'elle appartient toujours aux fluides, quelle que ſoient les forces qui agiſſent ſur leurs différentes parties. Il ſuffit pour s'en aſſurer, d'enfermer une liqueur dans un vaſe & de la preſſer avec un piſton; car ſi on fait une ouverture en quelque point que ce ſoit de ce vaſe, il faudra appliquer en cet endroit une preſſion égale à celle du piſton pour retenir la liqueur: obſervation qui prouve inconteſtablement que la preſſion des particules ſe répand également en tout ſens, quelle que ſoit la puiſſance qui tend à les mouvoir.

Cette propriété générale, l'égalité de preſſion en tout ſens, conſtatée par une expérience très-ſimple, eſt le fondement de tout ce qu'on peut démontrer ſur l'équilibre des fluides. Néanmoins, quoiqu'elle ſoit connue & miſe en uſage depuis fort long-tems, il eſt aſſez ſurprenant que les Loix principales de l'Hydroſtatique en ayent été ſi obſcurément déduites. Parmi une foule d'Auteurs, dont la plupart n'ont fait que co-

pier ceux qui les avoient précédés, à peine en trouve-t-on qui explique avec quelque clarté, pourquoi deux liqueurs sont en équilibre dans un siphon; pourquoi l'eau contenue dans un vase qui va en s'élargissant de haut en bas, presse le fond de ce vase avec autant de force que si elle étoit contenue dans un vase cilindrique de même base & de même hauteur, quoiqu'en soutenant le premier de ces deux vases, on ne porte que le poids du liquide qui y est contenu; pourquoi un corps d'une pesanteur égale à celui d'un pareil volume de fluide, s'y soutient en quelque endroit qu'on le place. On ne viendra jamais à bout de démontrer exactement ces propositions, que par un calcul net & précis de toutes les forces qui concourent à la production de l'effet qu'on veut examiner, & par la détermination exacte de la force qui en résulte.

Un Auteur moderne a prétendu expliquer l'égalité de pression des fluides en tout sens, par la figure sphérique & la disposition qu'il leur suppose: il prend trois boules dont les centres soient disposés en un triangle équilatéral de base horizontale, & il fait voir aisément que la

boule supérieure presse avec la même force en embas, qu'elle presse latéralement sur les deux boules voisines. On sent combien cette preuve est insuffisante : elle suppose que les particules des fluides sont sphériques, ce qui peut être probable, mais n'est pas démontré : elle suppose que les deux boules d'en bas soient disposées de maniere que leur centre soit dans une ligne horizontale : elle ne démontre enfin l'égalité de pression avec la pression verticale, que pour les deux directions qui font avec la verticale un angle de 60 degrés, & nullement pour les autres.

Nous avons remarqué plus haut, qu'en général les Loix du mouvement & de l'action d'un Systême de corps qui agissent les uns sur les autres, se réduisent à celles de l'équilibre de ce même Systême de corps. D'où il s'ensuit que les loix du mouvement des fluides & de leur action, se réduisent à celle de l'équilibre des mêmes fluides. Par ce principe on peut résoudre les questions les plus délicates & les plus difficiles sur le mouvement des fluides & sur la pression qu'ils exercent quand ils sont mus.

Nous ne pouvons nous empêcher de

remarquer ici le peu de ſolidité d'un principe employé autrefois par preſque tous les Auteurs d'Hydraulique, & dont pluſieurs ſe ſervent encore aujourd'hui pour déterminer le mouvement d'un fluide qui ſort d'un vaſe. Selon ces Auteurs, le fluide qui s'échappe à chaque inſtant, eſt preſſé par le poids de chaque colomne fluide dont il eſt la baſe. Cette propoſition eſt évidemment fauſſe, lorſque le fluide coule dans un vaſe cilindrique entiérement ouvert & ſans aucun fond. Car la liqueur deſcend alors comme feroit une maſſe ſolide & peſante, ſans que ſes parties exercent les unes ſur les autres aucune action, puiſqu'elles ſe meuvent toutes avec une égale vîteſſe. Si le fluide ſort du tuyau par une ouverture faite au fond, alors la partie qui s'échappe à chaque inſtant peut à-la-vérité ſouffrir quelque preſſion par l'action oblique & latérale de la colomne qui appuye ſur le fond; mais comment prouvera-t-on que cette preſſion eſt préciſement égale (ſur-tout lorſque le fluide eſt en mouvement) au poids de la colomne de fluide qui auroit l'ouverture du fond pour baſe?

Il ne faut pas diſſimuler au reſte, que

quand on veut appliquer le calcul d'une maniere rigoureuse aux loix du mouvement & de l'action des fluides, sans se permettre aucune hypothese arbitraire, on trouve dans cette explication plus de difficultés qu'on ne pourroit d'abord en attendre, & qu'on ne parvient pas sans peine à démontrer sur cette maniere les vérités les plus généralement connues, dont la plupart sont assez mal prouvées dans presque tous les Livres de Physique. On ne doit pas même être surpris, que dans cette matiere épineuse la solution des problêmes ou se refuse entiérement à l'analyse, ou ne puisse en être déduite que d'une maniere très-imparfaite : mais c'est avoir beaucoup fait dans un sujet si difficile, que de s'assurer jusqu'où peut aller la théorie, & de fixer pour ainsi dire les limites où elle doit s'arrêter. Souvent l'expérience même ne nous offre sur cet objet que des lumieres fort imparfaites ; car quand on compare entr'elles les expériences qui ont été faites jusqu'ici, pour déterminer par exemple la résistance des fluides, on les trouve si peu d'accord qu'il n'y a peut-être encore aucun fait parfaitement constaté

à cet égard. La multitude des forces, soit actives, soit passives, est ici compliqué à un tel degré, qu'il paroît presque impossible de déterminer séparément l'effet de chacune; de distinguer celui qui vient de la force d'inertie d'avec celui qui résulte de la ténacité, & ceux-ci d'avec l'effet que doivent produire la pesanteur & le frottement des particules. D'ailleurs, quand on auroit démêlé dans un seul cas les effets de chacune de ces forces & la loi qu'elles suivent, seroit-on bien fondé à conclure, que dans un cas où les particules agiroient tout autrement, tant par leur nombre que par leur direction, leur disposition & leur vîtesse, la loi des effets ne seroit pas toute différente? Cette matiere pourroit bien être du nombre de celles, où les expériences faites en petit n'ont presque aucune analogie avec les expériences faites en grand, & les contredisent même quelquefois; où chaque cas particulier demande presque une expérience isolée, & où par conséquent les résultats généraux sont toujours très-fautifs & très-imparfaits.

Mais eût-on fait autant de progrès qu'on en a fait peu dans la connoissan-

ce du mouvement & de l'action des fluides, cette connoiſſance nous ſeroit encore aſſez peu utile pour réſoudre des queſtions d'un genre plus compliqué, quoique d'ailleurs très-importantes en elles-mêmes. Il ne faudroit pas s'imaginer ſur-tout, avec quelques Médecins modernes, que la théorie du mouvement des fluides dans des tuyaux ou ſolides ou flexibles, pût nous conduire à celle de la méchanique du corps humain, de la vîteſſe du ſang, de ſon action ſur les vaiſſeaux dans leſquels il circule, Il ſeroit néceſſaire pour réuſſir dans une telle recherche, de ſavoir exactement juſqu'à quel point les vaiſſeaux peuvent ſe dilater; de quelle maniere & ſuivant quelle loi ils ſe dilatent; de connoître parfaitement leur figure, leur élaſticité plus ou moins grande, leurs différentes anaſtomoſes, le nombre, la force & la diſpoſition de leurs valvules, le degré de chaleur & de ténacité du ſang, les forces motrices qui le pouſſent. Encore, quand chacune de ces choſes ſeroit parfaitement connue, la grande multitude d'élémens qui entreroient dans une pareille théorie, nous conduiroit vraiſemblablement à des

calculs impraticables. C'eſt en effet ici un des cas les plus compoſés d'un problême, dont le cas le plus ſimple eſt fort difficile à réſoudre. Lorſque les effets de la Nature ſont trop compliqués & trop peu connus pour pouvoir être ſoumis à nos calculs, l'expérience eſt le ſeul guide qui nous reſte; nous ne pouvons nous appuyer que ſur des inductions déduites d'un grand nombre de faits. Voilà le plan que nous devons ſuivre dans l'examen d'une machine auſſi compoſée que le corps humain. Il n'appartient qu'à des Phyſiciens oiſifs de s'imaginer qu'à force d'algebre & d'hypotheſes ils viendront à bout d'en dévoiler les reſſorts.

XX.

Phyſique générale.

LEs principes que nous venons d'établir ſur la maniere dont on doit traiter la théorie des Fluides, peuvent également s'appliquer à la Phyſique priſe dans toute ſon étendue. L'étude de cette Science roule ſur deux points qu'il

ne

ne faut pas confondre, l'obſervation & l'expérience. L'obſervation, moins récherchée & moins ſubtile, ſe borne aux faits qu'elle a ſous les yeux, à bien voir & à bien détailler les phénomenes de toute eſpece que la Nature nous préſente. L'expérience cherche à pénétrer la Nature plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache, à créer, en quelque maniere, par la différente combinaiſon des corps, de nouveaux phénomenes pour les étudier; enfin elle ne ſe restreint pas à écouter la Nature, mais elle l'interroge & la preſſe. On pourroit appeller l'obſervation, la phyſique des faits ou plutôt la phyſique *vulgaire & palpable*, & réſerver pour l'expérience le nom de Phyſique *occulte*; pourvu qu'on attache à ce mot une idée plus philoſophique & plus vraie que n'ont fait certains phyſiciens modernes, & qu'on le borne à déſigner la connoiſſance des faits cachés dont on s'aſſure en les voyant, & non le roman des faits ſuppoſés, qu'on devine bien ou mal ſans les chercher ni ſans les voir.

Les Anciens, auxquels nous nous croyons fort Supérieurs dans les Sciences, parce que nous trouvons plus court & plus agréable de nous préférer à eux

que de les lire; n'ont pas autant négligé l'étude de la Nature que nous les en accuſons communément. Leur phyſique n'étoit ni auſſi déraiſonnable ni auſſi bornée que le penſent ou que le diſent quelques Ecrivains de nos jours. Les Ouvrages d'Hippocrate ſeul ſeroient ſuffiſans pour montrer l'eſprit qui conduiſoit alors les Philoſophes. Au-lieu de ces Syſtêmes, ſinon meurtriers, du moins ridicules, qu'a enfantés la Médecine moderne, pour les proſcrire enſuite, on y trouve des faits bien vus & bien rapprochés: on y voit un Syſtême d'obſervations, qui encore aujourd'hui ſert de baſe à l'Art de guérir. Or il ſemble qu'on peut juger par l'état de la Médecine chez les Anciens, de celui où la Phyſique étoit parmi eux; en premier lieu, parce que les Ouvrages d'Hippocrate ſont les monumens les plus conſidérables qui nous reſtent de la Phyſique ancienne; en ſecond lieu, parce que la Médecine étant la partie la plus eſſentielle & la plus intéreſſante de la Phyſique, on peut toujours juger avec aſſez de certitude de la maniere dont on traite celle-ci, par la maniere dont celle-là eſt cultivée. C'eſt une vérité dont l'expérience nous aſſure, puiſqu'à compter

ſeulement de la renaiſſance des Lettres, nous avons toujours vu ſubir à l'une de ces Sciences les changemens qui ont altéré ou dénaturé l'autre.

Nous ſavons d'ailleurs que dans le tems même d'Hippocrate, pluſieurs grands hommes, à la tête deſquels on doit placer Démocrite, s'appliquerent avec ſuccès à l'étude de la Nature. On prétend que le Médecin, envoyé par les habitans d'Abdere pour guérir la prétendue folie du Philoſophe, le trouva occupé à diſſéquer & à obſerver des animaux; & l'on peut juger qui fut trouvé le plus fou par Hippocrate, ou de ceux qui l'avoient envoyé, ou de celui qu'il alloit voir, & qui avoit trouvé la maniere la plus philoſophique de jouir de la Nature & des Hommes, en étudiant l'une & en ſe moquant des autres.

Cependant les Anciens paroiſſent avoir cultivé la phyſique que nous appellons *vulgaire*, préférablement à celle que nous avons nommée Phyſique *occulte*, & qui eſt proprement la *Phyſique Expérimentale*. Ils ſe contentoient de lire dans le grand Livre de la Nature, toujours ouvert pour eux ainſi que pour nous; mais ils y liſoient aſſidument, & avec des yeux plus attentifs & plus ſûrs

que nous ne l'imaginons ; plusieurs faits qu'ils ont avancés, & qui d'abord avoient été démentis par les Modernes, se sont trouvés vrais quand on les a mieux approfondis. La méthode que suivoient les Anciens, en cultivant l'observation plus que l'expérience, étoit très-philosophique, & la plus propre de toutes à faire faire à la physique les plus grands progrès dont elle fut capable dans ce premier âge de l'esprit humain. Avant d'employer & d'user notre sagacité pour chercher un fait dans des combinaisons subtiles, il faut être bien assuré que ce fait n'existe pas autour de nous & sous notre main ; comme il faut en Géométrie réserver ses efforts pour trouver ce qui n'a pas été résolu par d'autres. Tout est lié si intimement dans la Nature, qu'une simple collection de faits, bien riche & bien variée, avanceroit prodigieusement nos connoissances ; & s'il étoit possible de rendre cette collection complette, ce seroit peut-être le seul travail auquel le Physicien dût se borner : c'est au moins celui par lequel il faut qu'il commence ; & telle est la méthode que les Anciens ont suivie. Les plus sages d'entr'eux ont fait la table de ce qu'ils voyoient, l'ont bien faite &

s'en sont tenus-là. Ils n'ont connu de l'Aimant que sa propriété la plus facile à découvrir, celle d'attirer le fer; les merveilles de l'Electricité qui les entouroient, & dont on trouve quelques traces dans leurs Ouvrages, ne les ont point frappés, parce que pour être frappé de ces merveilles il eût fallu en voir le rapport à des faits plus cachés, que l'expérience a su nous dévoiler dans ces derniers tems. Car l'expérience, parmi plusieurs avantages, a celui d'étendre le champ de l'observation. Un phénomene que l'expérience nous apprend, ouvre nos yeux sur une infinité d'autres qui ne demandoient qu'à être apperçus. L'observation, par la curiosité qu'elle inspire & par les vuides qu'elle laisse, mene à l'expérience; l'expérience ramene à l'observation, par la même curiosité qui cherche à remplir & à serrer de plus en plus ces vuides: ainsi on peut regarder l'expérience & l'observation comme la suite & le complément l'une de l'autre.

Les Anciens ne paroissent avoir cultivé l'expérience que par rapport aux Arts, & nullement pour satisfaire, comme nous, une curiosité purement philo-

ſophique, Ils ne décompoſoient & ne combinoient les corps que pour en tirer des uſages utiles ou agréables, ſans chercher beaucoup à en connoître le jeu ni la ſtructure. Ils ne s'arrêtoient pas même ſur les détails dans la deſcription qu'ils faiſoient des corps; & s'ils avoient beſoin d'être juſtifiés ſur ce point, ils le ſeroient peut-être ſuffiſamment par le peu d'utilité que les Modernes ont trouvé à ſuivre une méthode contraire. C'eſt dans l'Hiſtoire des Animaux d'Ariſtote qu'il faut chercher le vrai goût de Phyſique des Anciens, plutôt que dans ſes autres Ouvrages, où il eſt moins riche en faits & plus abondant en paroles, plus raiſonneur & moins inſtruit. Car telle eſt tout à la fois la ſageſſe & la manie du Philoſophe, tant que la collection des matériaux eſt facile & abondante, il n'eſt guere occupé que du ſoin de les recueillir & de les mettre en ordre; mais à l'inſtant qu'ils lui manquent, il commence auſſitôt à diſcourir; obligé même (ce qui lui arrive ſouvent) de ſe contenter d'un petit nombre de matériaux, il eſt toujours tenté d'en former un corps, & de délayer en un Syſtême de Science, ou en quelque choſe du

moins qui en ait la forme, un petit nombre de connoissances imparfaites & isolées.

Néanmoins, en avouant que cet esprit peut avoir présidé jusqu'à un certain point aux Ouvrages Physiques d'Aristote, ne mettons pas sur son compte l'abus que les Modernes en ont fait durant les siecles d'ignorance qui ont duré si long-tems, ni toutes les inepties que les Commentateurs ont voulu donner pour les opinions de ce grand homme. Nous ne parlons ici de ces tems ténébreux, que pour faire mention en passant de quelques génies supérieurs, qui abandonnant cette méthode vague & obscure de philosopher, laissoient les mots pour les choses, & cherchoient dans leur sagacité & dans l'étude de la Nature des connoissances plus réelles. Le Moine Bacon, trop peu connu & trop peu lu aujourd'hui, doit être mis au nombre de ces esprits du premier ordre, dans le sein de la plus profonde ignorance il sut par la force de son génie s'élever au-dessus de son siecle, & le laisser bien loin derriere lui : aussi fut-il persécuté par ses confreres, & regardé par le peuple comme un Magicien, à peu près comme Gerbert l'avoit été près

de trois ſiecles auparavant pour ſes inventions méchaniques: avec cette différence que Gerbert devint Pape, & que Bacon reſta Moine & malheureux.

Au reſte le petit nombre de grands génies, qui étudierent ainſi la Nature en elle-même juſqu'à la renaiſſance proprement dite de la Philoſophie, ne cultivoient pas à beaucoup près dans toute ſon étendue la phyſique expérimentale. Chymiſtes plutôt que Phyſiciens, ils ſemblent s'être plus appliqués à la décompoſition des corps particuliers, & au détail des uſages qu'ils en pouvoient faire, qu'à l'étude générale de la Nature. Riches d'une infinité de connoiſſances utiles ou curieuſes, mais détachées, ils ignoroient les Loix du mouvement, celles de l'hydroſtatique, la peſanteur de l'air dont ils voyoient les effets ſans les connoître, & pluſieurs autres vérités qui ſont aujourd'hui la baſe & comme les élémens de la Phyſique moderne.

Le Chancelier Bacon, Anglois comme le Moine (car ce nom & ce peuple ſont heureux en Philoſophie) embraſſa le premier un plus vaſte champ. Il entrevit les principes généraux qui doivent ſervir de fondement à l'étude de la

Natu-

Nature, il proposa de les reconnoître par la voie de l'expérience, il annonça un grand nombre de découvertes qui se sont faites depuis. Descartes qui le suivit de près, & qu'on accusa (peut-être assez mal à propos) d'avoir puisé des lumieres dans les Ouvrages de Bacon, ouvrit quelques routes dans la Physique expérimentale, mais il la recommanda plus qu'il ne la pratiqua, & c'est ce qui l'a conduit à plusieurs erreurs. Il eut, par exemple, le courage de donner le premier des loix du mouvement; courage qui mérite la reconnoissance des Philosophes, puisqu'il a mis ceux qui ont suivi sur la route des loix véritables; mais l'expérience, ou plutôt, comme nous le dirons plus bas, des réflexions sur les observations les plus communes, lui auroient appris que les loix qu'il avoit données étoient insoutenables. Descartes, & Bacon lui-même, malgré toutes les obligations que leur a la Philosophie, lui auroient peut-être été plus utiles encore, s'ils eussent été plus Physiciens de pratique & moins de spéculation; mais le plaisir oisif de la méditation & de la conjecture même, entraîne les grands génies; ils commencent beau-

coup & finiſſent peu ; ils propoſent des vues, ils preſcrivent ce qu'il faut faire pour en conſtater la juſteſſe & l'avantage, & laiſſent le travail méchanique à d'autres, qui éclairés par une lumiere étrangere, ne vont pas auſſi loin que leurs Maîtres auroient été ſeuls. Ainſi les uns penſent ou rêvent, les autres agiſſent ou manœuvrent, & l'enfance des Sciences eſt éternelle.

Cependant l'eſprit de la Phyſique expérimentale, que Bacon & Deſcartes avoient introduit, s'étendit inſenſiblement. L'Académie de Florence, Boyle, Mariotte, & après eux pluſieurs autres, firent un grand nombre d'expériences avec ſuccès. Les Académies ſe formerent, & ſaiſirent avec empreſſement cette maniere de philoſopher. Les Univerſités plus lentes, parce qu'elles étoient déjà toutes formées lors de la naiſſance de la Phyſique expérimentale, ſuivirent long-tems encore leur méthode ancienne. Peu à peu la Phyſique de Deſcartes ſuccéda dans les Ecoles à celle d'Ariſtote, ou plutôt de ſes Commentateurs. Si on ne touchoit pas encore à la vérité, on étoit du moins ſur la voie; on fit quelques expériences,

on tenta de les expliquer ; il eût été mieux qu'on ſe fût borné à les bien faire, & à les rapprocher les unes des autres avant que d'en venir à aucun ſyſtême ; mais enfin il ne faut pas eſpérer que l'eſprit humain ſe délivre ſi promptement de tous ſes préjugés. Enfin Newton montra le premier ce que ſes prédéceſſeurs n'avoient fait qu'entrevoir, l'art d'introduire la Géométrie dans la Phyſique, & de former, en réuniſſant l'expérience au calcul, une Science exacte, profonde, lumineuſe & nouvelle. Auſſi grand du moins par ſes expériences d'Optique que par ſon ſyſtême du Monde, il ouvrit de tous côtés une carriere immenſe & ſûre ; l'Angleterre ſaiſit ces vues ; la Société Royale les regarda comme ſiennes ; les Académies de France s'y prêterent plus lentement & avec plus de réſiſtance, par la même raiſon qui avoit fait rejetter aux Univerſités pendant pluſieurs années la Phyſique de Deſcartes. La lumiere a enfin prévalu : la génération ennemie de ces grands hommes s'eſt éteinte, ou eſt demeurée muëtte dans les Académies, & dans les Univerſités auxquelles les Académies ſemblent aujourd'hui donner le

ton. Une génération nouvelle s'eſt élevée, qui achévera la révolution ; car quand les fondemens d'une révolution ſont jettés, c'eſt preſque toujours dans la génération ſuivante que la révolution s'acheve, rarement en-deçà, parce que les obſtacles périſſent plutôt que de céder ; rarement au-delà, parce que les barrieres une fois franchies, l'eſprit humain prend un eſſor rapide, juſqu'à ce qu'il rencontre un nouvel obſtacle qui l'oblige de s'arrêter pour long-tems.

L'Univerſité de Paris fournit aujourd'hui une preuve convaincante des progrès de la Philoſophie parmi nous. La Géométrie & la Phyſique expérimentale y ſont cultivées avec ſuccès. Pluſieurs jeunes Profeſſeurs, pleins de ſavoir, d'eſprit & de courage (car il en faut pour les innovations même les plus innocentes) ont oſé quitter la route battue pour s'en frayer une nouvelle, tandis que dans d'autres Ecoles, auxquelles nous épargnons la honte de les nommer, les loix du mouvement de Deſcartes & même la Phyſique Péripatéticienne ſont encore en honneur. Les jeunes Maîtres dont nous parlons forment des éleves vraiment inſtruits, qui

au sortir de leur Philosophie sont initiés aux vrais principes de toutes les Sciences Physico-mathématiques, & qui ne sont plus obligés, comme on l'étoit il y a peu de tems, d'oublier ce qu'ils ont appris dans les Ecoles.

Nous terminerons cette courte histoire de la Physique expérimentale par quelques réflexions sur la maniere dont on doit traiter cette Science. Les premiers objets qui s'offrent à nous dans l'étude de la Nature, sont les propriétés générales des corps, & les effets de l'action qu'ils exercent les uns sur les autres. Cette action n'est point pour nous un phénomene extraordinaire, nous y sommes accoutumés dès l'enfance; les effets de l'équilibre & de l'impulsion nous sont connus, je parle des effets en général; car pour la mesure & la loi précise de ces effets, les Philosophes ont été long-tems à la chercher, & plus long-tems encore à la trouver. Il semble néanmoins qu'un peu de réflexion sur la nature des corps, auroit dû leur faire découvrir ces loix beaucoup plutôt; elles se réduisent, comme nous l'avons vu, aux loix de l'équilibre; & les loix de l'équilibre étoient faciles à connoî-

tre, ſoit par le ſecours ſeul du raiſonnement, ſoit par l'obſervation la plus ſimple. Ainſi les phénomenes de la Nature les plus communs, &, ſi on l'oſe dire, les plus populaires, ſuffiſoient pour conſtater les loix de la percuſſion ; & l'utilité principale de ces phénomenes eſt de nous aſſurer, comme on l'a remarqué plus haut, que les loix de la percuſſion qui s'obſervent dans l'Univers, ſont préciſément celles qui réſultent de la nature des corps. Delà il s'enſuit que la Phyſique expérimentale n'eſt nullement néceſſaire pour déterminer les loix du mouvement & de l'équilibre ; ſi elle s'en occupe, ce doit être comme d'une recherche de ſimple curioſité, pour réveiller & ſoutenir l'attention des commençans ; à peu près comme on les exerce dès l'entrée de la Géométrie à faire des figures juſtes, pour avoir la ſatisfaction de s'aſſurer par leurs yeux de ce que le raiſonnement leur a déjà démontré ; mais un véritable Phyſicien n'a pas plus beſoin du ſecours de l'expérience pour démontrer les loix de la Méchanique & de la Statique, qu'un Géometre n'a beſoin de regle & de compas pour s'aſſurer qu'il a réſolu un problême difficile.

La seule utilité expérimentale que le Physicien puisse tirer des observations sur les loix de l'équilibre, sur celles du mouvement, & en général sur les affections primitives des corps, c'est d'examiner attentivement la différence entre le résultat que donne la théorie & celui que fournit l'expérience; & d'employer cette différence avec adresse, pour déterminer, par exemple, dans les effets de l'impulsion, l'altération causée par la résistance de l'air; dans les effets des machines simples, l'altération occasionnée par le frottement & par d'autres causes. Telle est la méthode que les plus grands Physiciens ont suivie, & qui est la plus propre à avancer & à perfectionner la Physique; car alors l'expérience ne servira plus simplement à confirmer la théorie, mais différant de la théorie sans l'ébranler, elle conduira à des vérités nouvelles auxquelles la théorie seule n'auroit pu atteindre.

Le premier objet réel de la Physique expérimentale, est l'examen des propriétés générales des corps que l'observation nous fait connoître pour ainsi dire en gros, mais dont l'expérience seule peut mesurer & déterminer les

effets; tels ſont, par exemple, les phénomenes de la Peſanteur. Aucune théorie n'auroit pu nous faire trouver la loi que les corps peſans ſuivent dans leur chûte verticale; mais cette loi une fois connue par l'expérience, tout ce qui appartient au mouvement des corps peſans, ſoit rectiligne, ſoit curviligne, ſoit incliné, ſoit vertical, n'eſt plus que du reſſort de la théorie: ſi l'expérience s'y joint, ce ne doit être que dans la même vue & de la même maniere que pour les loix primitives de l'impulſion.

L'obſervation journaliere nous apprend de même que l'air eſt peſant, mais l'expérience ſeule pouvoit nous éclairer ſur la quantité abſolue de ſa peſanteur. Cette expérience eſt la baſe de l'Aérométrie, & le raiſonnement acheve le reſte. Il en eſt de même d'un grand nombre d'autres parties de la Phyſique, dans leſquelles une ſeule expérience, ou même une ſeule obſervation ſert de baſe à des théories complettes. Ces parties ſont principalement celles qu'on appelle Phyſico-mathématiques, & qui conſiſtent dans l'application de la Géométrie & du Calcul aux phénomenes de la Nature. C'eſt par le ſecours de la Géométrie

qu'on parvient à déterminer la quantité d'un effet compliqué, & dépendant d'un autre effet mieux connu : il ne faut donc pas s'étonner des ſecours que nous tirons de cette Science dans la comparaiſon & l'analyſe des faits que l'expérience nous découvre. Il n'eſt pas ſurprenant que les Anciens ayent peu cultivé cette branche de la Phyſique. Souvent la plus ſubtile Géométrie eſt néceſſaire pour y réuſſir ; & la Géométrie des Anciens, quoique d'ailleurs très-profonde & très-ſavante, ne pouvoit aller juſques-là. Il y a bien de l'apparence qu'ils l'avoient ſenti ; car leur méthode de philoſopher, nous ne ſaurions trop le redire, étoit plus ſage que nous ne nous l'imaginons communément. On doit donc, s'il eſt permis de parler ainſi, leur tenir compte de l'ignorance où ils étoient ſur ce point, de n'avoir pas voulu atteindre à ce qu'il leur étoit impoſſible de ſavoir, & de n'avoir point cherché à faire croire qu'ils y étoient parvenus. Les Géometres modernes ont ſu ſe procurer à cet égard plus de ſecours, non parce qu'ils ſont ſupérieurs aux Anciens, mais parce qu'ils ſont venus depuis. La perfection de l'analyſe & l'in-

vention des nouveaux calculs, nous ont mis en état de ſoumettre à la Géométrie des phénomenes très-compliqués.

Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que les Géometres n'euſſent pas quelquefois abuſé de la facilité qu'ils avoient d'appliquer le calcul à certaines hypothèſes. C'eſt ſouvent le deſir de pouvoir faire uſage du calcul, qui les détermine dans le choix des principes; au-lieu qu'ils devroient examiner d'abord les principes en eux-mêmes, ſans ſonger d'avance à les plier de force au calcul. La Géométrie, qui ne doit qu'obéir à la Phyſique quand elle ſe réunit avec elle, lui commande quelquefois. S'il arrive que la queſtion qu'on veut examiner ſoit trop compoſée pour que tous les élémens puiſſent entrer dans la comparaiſon analytique qu'on en veut faire, on ſépare les plus incommodes, on leur en ſubſtitue d'autres, moins gênans, mais auſſi moins réels; & l'on eſt ſurpris de n'arriver après un travail pénible, qu'à un réſultat contredit par la Nature; comme ſi après l'avoir déguiſée, tronquée ou altérée, une combinaiſon purement méchanique pouvoit nous la rendre.

Cependant, comme d'un côté la vani-

té naturelle à l'eſprit humain le porte à ſe faire honneur de ce qu'il ſait, & que de l'autre on ne conſent qu'avec peine à avoir fait un travail inutile, on réſiſte difficilement à montrer aux autres cet étalage de ſavoir géométrique, qui ſans inſtruire le Lecteur ſur la matiere qui en a été le prétexte, ne ſert qu'à montrer les connoiſſances mathématiques de l'Auteur. Ainſi l'eſprit de Calcul, qui a chaſſé l'eſprit de Syſtême, regne peut-être un peu trop à ſon tour. Car il y a dans chaque ſiecle un goût de Philoſophie dominant ; ce goût entraîne preſque toujours quelques préjugés, & la meilleure Philoſophie eſt celle qui en a le moins à ſa ſuite. Il ſeroit mieux ſans doute qu'elle ne fût jamais aſſujettie à aucun ton particulier ; les différentes connoiſſances acquiſes & recueillies par les Savans en auroient plus de facilité pour ſe rejoindre & former un tout. Mais chaque Science paroît recevoir & ſecouer ſucceſſivement la loi de celles qui ſont le plus en honneur ou les plus négligées, & la Philoſophie prend la teinture des eſprits où elle ſe trouve. Chez un Métaphyſicien elle eſt ordinairement toute ſyſtématique, chez un

Géometre elle eſt ſouvent toute de calcul. La méthode du dernier eſt ſans doute la plus ſûre; mais il ne faut pas s'y borner, & croire que tout s'y réduiſe, autrement nous ne ferions de progrès dans la Géométrie tranſcendante que pour être à proportion plus bornés ſur les vérités de la Phyſique. Plus on peut tirer d'utilité de l'application de la premiere de ces deux Sciences à la ſeconde, plus on doit être circonſpect dans cette application. C'eſt à la ſimplicité de ſon objet que la Géométrie eſt redevable de ſa certitude: à meſure que l'objet devient plus composé, la certitude s'obſcurcit & s'éloigne: il faut donc ſavoir s'arrêter ſur ce qu'on ignore, ne pas croire que les mots de *Théorême* & de *Corollaire* faſſent par quelque vertu ſecrete l'eſſence d'une démonſtration, & qu'en écrivant à la fin d'une propoſition, *ce qu'il falloit démontrer*, on rendra démontré ce qui ne l'eſt pas.

Reconnoiſſons donc que les différens ſujets de Phyſique ne ſont pas également ſuſceptibles de l'application de la Géométrie. Si les obſervations ou les expériences qui ſervent de baſe au calcul ſont en petit nombre, ſi elles ſont ſim-

ples & lumineuſes, le Géometre ſait alors en tirer le plus grand avantage, & en déduire les connoiſſances phyſiques les plus capables de ſatisfaire l'eſprit. Des obſervations moins parfaites ſervent ſouvent à le conduire dans ſes recherches, & à donner à ſes découvertes un nouveau degré de certitude: quelquefois même les raiſonnemens mathématiques peuvent l'inſtruire & l'éclairer, quand l'expérience eſt muëtte, ou ne parle que d'une maniere confuſe: enfin, ſi les matieres qu'il ſe propoſe de traiter ne laiſſent aucune priſe à ſes calculs, il ſe réduit alors aux ſimples faits dont les obſervations l'inſtruiſent: incapable de ſe contenter des fauſſes lueurs quand la lumiere lui manque, il n'a point recours à des raiſonnemens vagues & obſcurs, au défaut de démonſtrations rigoureuſes.

C'eſt principalement la méthode qu'il doit ſuivre par rapport à ces phénomenes ſur la cauſe deſquels le raiſonnement ne peut nous aider, dont nous n'appercevons point la chaîne, ou dont nous ne voyons du moins la liaiſon que très-imparfaitement, très-rarement, & après les avoir enviſagés ſous bien des faces.

Ce ſont-là les faits que le Phyſicien doit ſur-tout chercher à bien connoître; il ne ſauroit trop les multiplier; plus il en aura recueilli, plus il ſera près d'en voir l'union: ſon objet doit être d'y mettre l'ordre dont ils ſeront ſuſceptibles, d'expliquer autant qu'il ſera poſſible les uns par les autres, d'en trouver la dépendance mutuelle, de ſaiſir le tronc principal qui les unit, de découvrir même par leur moyen d'autres faits cachés & qui ſembloient ſe dérober à ſes recherches, en un mot, d'en former un corps où il ſe trouve le moins de lacunes qu'il ſe pourra; il n'en reſtera toujours que trop. Qu'il ſe garde bien ſur-tout de vouloir rendre raiſon de ce qui lui échappe; qu'il ſe défie de cette fureur d'expliquer tout, que Deſcartes a introduite dans la Phyſique, qui a accoutumé la plupart de ſes ſectateurs à ſe contenter de principes & de raiſons vagues, propres à ſoutenir également le pour & le contre. On ne peut lire ſans étonnement dans certains Auteurs de Phyſique, les explications qu'ils donnent des variations du Barometre, de la neige, de la grêle & d'une infinité d'autres faits. Ces Auteurs, avec les principes & la métho-

de dont ils ſe ſervent, ne ſeroient pas plus embarraſſés pour expliquer des faits abſolument contraires à ceux que nous obſervons; pour prouver, par exemple, qu'en tems de pluie le Barometre doit hauſſer, que la neige doit tomber en Eté & la grêle en Hiver, & ainſi du reſte. Des faits & point de verbiage, voilà la grande regle en Phyſique comme en Hiſtoire; ou, pour parler plus exactement, les explications dans un Livre de Phyſique doivent être comme les réflexions dans l'Hiſtoire, courtes, ſages, fines, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits même par la maniere dont on les préſente.

Au reſte, quand nous proſcrivons de la Phyſique la manie de tout expliquer, nous ſommes bien éloignés de condamner, ni cet eſprit de conjecture, qui tout à la fois timide & éclairé conduit quelquefois à des découvertes; ni cet eſprit d'analogie, dont la ſage hardieſſe perce au-delà de ce que la Nature ſemble vouloir montrer, & prévoit les faits avant que de les avoir vus. Ces deux talens précieux & rares trompent à-la-vérité quelquefois celui qui n'en fait pas aſſez ſobrement uſage; mais ne ſe trompe pas ainſi qui veut.

v. V^e vol. p. 52-57

Si la retenue & la circonſpection doivent être un des principaux caracteres du Phyſicien, la patience & le courage doivent d'un autre côté le ſoutenir dans ſon travail. En quelque matiere que ce ſoit, on ne doit pas trop ſe hâter d'élever entre la Nature & l'Eſprit humain un mur de ſéparation. En nous méfiant de notre induſtrie, gardons-nous de nous en méfier avec excès. Dans l'impuiſſance que nous ſentons tous les jours de ſurmonter tant d'obſtacles qui ſe préſentent à nous, nous ſerions ſans doute trop heureux, ſi nous pouvions du moins juger au premier coup d'œil juſqu'où nos efforts peuvent atteindre : mais telle eſt tout à la fois la force & la foibleſſe de notre eſprit, qu'il eſt ſouvent auſſi dangereux de prononcer ſur ce qu'il ne peut pas, que ſur ce qu'il peut. Combien de découvertes modernes dont les Anciens n'avoient pas même l'idée ? Combien de découvertes perdues que nous conteſterions trop légérement ? Et combien d'autres que nous jugerions impoſſibles, ſont réſervées pour notre poſtérité ?

XXI.

CONCLUSION.

NOUS avons tracé en général la méthode qu'on doit suivre dans l'étude des principales parties de la Philosophie. Il nous reste encore deux objets, les Faits historiques & les principes du Goût. Nous avons déjà indiqué le plan que le Philosophe doit se proposer dans l'étude des uns & des autres, nous avons même fixé dans un Ecrit particulier (r) l'usage & l'abus de l'esprit philosophique par rapport aux matieres de goût, c'est pourquoi nous terminerons ici cet Essai. Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur la maniere d'étudier des élémens de Philosophie bien faits. C'est moins avec le secours d'un Maître qu'on peut remplir ce but, qu'avec beaucoup de méditation & de travail. Savoir des élémens, ce n'est pas seulement connoître ce qu'ils contiennent, c'est en connoître l'usage, les applications & les conséquences; c'est pénétrer dans le génie des Inventeurs, c'est se mettre en état d'aller plus loin qu'eux; & c'est ce qu'on ne fait bien

(r) Voyez l'Ecrit suivant.

qu'à force d'étude & d'exercice. C'eſt auſſi pour cela qu'on ne ſaura jamais parfaitement que ce qu'on s'eſt appris ſoi-même. Peut-être feroit-on bien par cette même raiſon d'indiquer en deux mots dans des élémens de Philoſophie l'uſage & les conſéquences des vérités fondamentales. Ce ſeroit pour les commençans un ſujet d'exercer leur eſprit, en cherchant la preuve de ces conſéquences, & en faiſant diſparoître les vuides qu'on leur auroit laiſſé à remplir. Le propre d'un bon Livre d'élémens, eſt de faire beaucoup penſer.

Des élémens compoſés ſuivant le plan que nous avons tracé dans cet Eſſai, auroient une double utilité; ils mettroient les bons eſprits ſur la voye des découvertes à faire, en leur préſentant les découvertes déjà faites; ils mettroient de plus les lecteurs ordinaires à portée de diſtinguer les vrayes découvertes d'avec ce qui ne l'eſt pas; car tout ce qui ne pourroit être ajouté aux élémens d'une Science comme par forme de ſupplément, ne ſeroit point digne du nom de découverte.

En général, l'objet d'une découverte doit être non ſeulement grand & nouveau, mais encore utile, ou du moins

curieux, & de-plus difficile à trouver. Il n'y a que l'utilité éminente ou l'exceſſive ſingularité, qui puiſſe diſpenſer dans une découverte, du mérite de la difficulté vaincue. Les découvertes qui réuniſſent les cinq caracteres dont nous venons de parler, ſont de la premiere eſpece; celles qui n'ont aucun de ces caracteres dans un degré éminent, s'appellent ſimplement *inventions*.

Le hazard a fait pluſieurs découvertes dans les Arts, & même dans les Sciences de faits, telles que la Phyſique; les découvertes dans les Mathématiques & dans les autres Sciences de pur raiſonnement ſont preſque toujours l'ouvrage du génie; quelquefois ſeulement le génie peut y concourir avec le hazard, lorſqu'en cherchant ce qu'on ne trouve point, on trouve ce qu'on ne cherchoit pas. De pareilles découvertes ſont une eſpece de bonheur; mais c'eſt un bonheur qui n'arrive qu'à ceux qui le méritent, c'eſt-à-dire, qui auroient pu trouver par le génie ſeul, ce que le hazard joint au génie leur a fait trouver.

Les découvertes ſe font, ou en joignant enſemble pluſieurs idées nouvelles, ou en joignant des idées nouvelles

à des idées connues, ou en combinant d'une maniere nouvelle des idées connues. Mais il faut dans ce dernier cas que la réunion soit importante ou difficile. Il n'est pas même nécessaire qu'elle soit difficile, quand elle est importante. Les Sciences sont une espece de grand édifice auquel plusieurs personnes travaillent de concert; les uns à la sueur de leurs corps tirent la pierre de la carriere, d'autres la traînent avec effort jusqu'au pied du bâtiment, d'autres l'élevent à force de bras & de machines, mais celui qui la met en œuvre & en place a le mérite de la construction.

Il n'y a proprement que trois genres de Connoissances où les découvertes n'aient pas lieu; l'Erudition, parce que les faits ne se devinent & ne s'inventent pas; la Métaphysique, parce que les faits se trouvent au-dedans de nous-mêmes; la Théologie, parce que le dépôt de la Foi est inaltérable, & qu'il ne sauroit y avoir de Révélation nouvelle.

RÉFLEXIONS
SUR L'USAGE
ET
SUR L'ABUS
DE LA PHILOSOPHIE
DANS LES MATIERES DE GOÛT,

Lues à l'Académie Françoise le 14 Mars 1757.



RÉFLEXIONS
SUR L'USAGE
ET SUR L'ABUS
DE LA PHILOSOPHIE
DANS LES MATIERES DE GOÛT.

L'Esprit Philoſophique, ſi célébré chez une partie de notre Nation, & ſi décrié par l'autre, a produit dans les Sciences & dans les Belles-Lettres des effets contraires. Dans les Sciences, il a mis des bornes ſéveres à la manie de tout expliquer, que l'amour des Syſtêmes avoit introduite; dans les Belles-Lettres, il a entrepris d'analyſer nos plaiſirs, & de ſoumettre à l'examen tout ce qui eſt l'objet du *Goût*. Si la ſage timidité de la Phyſique moderne a trouvé des

contradicteurs, est-il surprenant que la hardiesse des nouveaux Littérateurs ait eu le même sort ? Elle a dû principalement révolter ceux de nos Ecrivains qui pensent qu'en fait de *Goût* comme dans des matieres plus sérieuses, toute opinion nouvelle & paradoxe doit être proscrite par la seule raison qu'elle est nouvelle. Il nous semble au contraire, que dans les sujets de spéculation & d'agrément on ne sauroit laisser trop de liberté à l'industrie, dût-elle n'être pas toujours également heureuse dans ses efforts. C'est en se permettant les écarts que le génie enfante les choses sublimes; permettons de même à la raison de porter au hazard, & quelquefois sans succès, son flambeau sur tous les objets de nos plaisirs, si nous voulons la mettre à portée de découvrir au génie quelque route inconnue. La séparation des vérités & des sophismes se fera bientôt d'elle-même, & nous en serons ou plus riches, ou du moins plus éclairés.

Un des avantages de la Philosophie appliquée aux matieres de *Goût*, est de nous guérir ou de nous garantir de la Superstition Littéraire; elle justifie notre

tre eſtime pour les Anciens en la rendant raiſonnable ; elle nous empêche d'encenſer leurs fautes ; elle nous fait voir leurs égaux dans pluſieurs de nos bons Ecrivains modernes, qui pour s'être formés ſur eux, ſe croyoient par une inconſéquence modeſte fort inférieurs à leurs Maîtres. Mais l'analyſe métaphyſique de ce qui eſt l'objet du ſentiment, ne peut-elle pas faire chercher des raiſons à ce qui n'en a point, émouſſer le plaiſir en nous accoutumant à diſcuter froidement ce que nous devons ſentir avec chaleur, donner enfin des entraves au génie, & le rendre esclave & timide? Eſſayons de répondre à ces queſtions.

Le *Goût*, quoique peu commun, n'eſt point arbitraire; cette vérité eſt également reconnue de ceux qui réduiſent le *Goût* à ſentir, & de ceux qui veulent le contraindre à raiſonner. Mais il n'étend pas ſon reſſort ſur toutes les beautés dont un Ouvrage de l'Art eſt ſuſceptible. Il en eſt de frappantes & de ſublimes, qui ſaiſiſſent également tous les eſprits, que la Nature produit ſans efforts dans tous les Siecles & chez tous les Peuples, & dont par conſéquent tous

les Esprits, tous les Siecles, & tous les Peuples sont juges. Il en est qui ne touchent que les ames sensibles, & qui glissent sur les autres. Les beautés de cette espece ne sont que du second ordre, car ce qui est grand est préférable à ce qui n'est que fin; elles sont néanmoins celles qui demandent le plus de sagacité pour être produites, & de délicatesse pour être senties; aussi sont-elles plus fréquentes parmi les Nations chez lesquelles les agrémens de la Société ont perfectionné l'Art de vivre & de jouir. Ce genre de beautés faites pour le petit nombre, est proprement l'objet du *Goût*, qu'on peut définir *le talent de démêler dans les ouvrages de l'Art ce qui doit plaire aux ames sensibles & ce qui doit les blesser.*

Si le *Goût* n'est pas arbitraire, il est donc fondé sur des principes incontestables; & ce qui en est une suite nécessaire, il ne doit point y avoir d'ouvrage de l'Art dont on ne puisse juger en y appliquant ces principes. En effet la source de notre plaisir & de notre ennui est uniquement & entiérement en nous; nous trouverons donc au-dedans de nous-mêmes, en y portant une vue attentive, des regles générales & inva-

riables de *Goût*, qui seront comme la pierre de touche à l'épreuve de laquelle toutes les productions du talent pourront être soumises. Ainsi le même esprit philosophique qui nous oblige, faute de lumieres suffisantes, de suspendre à chaque instant nos pas dans l'étude de la Nature & des objets qui sont hors de nous, doit au contraire dans tout ce qui est l'objet du *Goût* nous porter à la discussion. Mais il n'ignore pas en même tems que cette discussion doit avoir un terme. En quelque matiere que ce soit, nous devons désespérer de remonter jamais aux premiers principes, qui sont toujours pour nous derriere un nuage: vouloir trouver la cause métaphysique de nos plaisirs, seroit un projet aussi chimérique que d'entreprendre d'expliquer l'action des objets sur nos sens. Mais comme on a su réduire à un petit nombre de sensations l'origine de nos connoissances, on peut de même réduire les principes de nos plaisirs en matiere de *Goût*, à un petit nombre d'observations incontestables sur notre maniere de sentir. C'est jusques-là que le Philosophe remonte, mais c'est-là qu'il s'arrête, & d'où par une pente

naturelle il deſcend enſuite aux conſéquences.

La juſteſſe de l'eſprit, déjà ſi rare par elle-même, ne ſuffit pas dans cette analyſe; ce n'eſt pas même encore aſſez d'une ame délicate & ſenſible; il faut de-plus, s'il eſt permis de s'expliquer de la ſorte, ne manquer d'aucun des ſens qui compoſent le *Goût*. Dans un Ouvrage de Poéſie, par exemple, on doit parler tantôt à l'imagination, tantôt au ſentiment, tantôt à la raiſon, mais toujours à l'organe; les vers ſont une eſpece de chant, ſur lequel l'oreille eſt ſi inexorable, que la raiſon même eſt quelquefois contrainte de lui faire de légers ſacrifices. Ainſi un Philoſophe dénué d'organe, eût-il d'ailleurs tout le reſte, ſera un mauvais juge en matiere de Poéſie. Il prétendra que le plaiſir qu'elle nous procure, eſt un plaiſir d'opinion; qu'il faut ſe contenter, dans quelqu'Ouvrage que ce ſoit, de parler à l'eſprit & à l'ame: il jettera même par des raiſonnemens captieux un ridicule apparent ſur le ſoin d'arranger des mots pour le plaiſir de l'oreille. C'eſt ainſi qu'un Phyſicien réduit au ſeul ſentiment de toucher, prétendroit que les objets

éloignés ne peuvent agir ſur nos organes, & le prouveroit par des ſophismes auxquels on ne pourroit répondre qu'en lui rendant l'ouïe & la vue. Notre Philoſophe croira n'avoir rien ôté à un Ouvrage de Poéſie en conſervant tous les termes, & en les tranſpoſant pour détruire la meſure; & il attribuera à un préjugé dont il eſt eſclave lui-même ſans le vouloir, l'eſpece de langueur que l'Ouvrage lui paroît avoir contractée par ce nouvel état. Il ne s'appercevra pas qu'en rompant la meſure, & en renverſant les mots, il a détruit l'harmonie qui réſultoit de leur arrangement & de leur liaiſon. Que diroit-on d'un Muſicien qui pour prouver que le plaiſir de la mélodie eſt un plaiſir d'opinion, dénatureroit un air fort agréable en tranſpoſant au hazard les ſons dont il eſt composé?

Ce n'eſt pas ainſi que le vrai Philoſophe jugera du plaiſir que donne la Poéſie. Il n'accordera ſur ce point ni tout à la nature ni tout à l'opinion; il reconnoîtra, que comme la Muſique a un effet général ſur tous les Peuples, quoique la Muſique des uns ne plaiſe pas toujours aux autres, de même tous

les Peuples ſont ſenſibles à l'Harmonie Poétique, quoique leur Poéſie ſoit fort différente. C'eſt en examinant avec attention cette différence, qu'il parviendra à déterminer juſqu'à quel point l'habitude influe ſur le plaiſir que nous font la Poéſie & la Muſique, ce que l'habitude ajoute de réel à ce plaiſir, & ce que l'opinion peut auſſi y joindre d'illuſoire. Car il ne confondra point le plaiſir d'habitude avec celui qui eſt purement arbitraire & d'opinion; diſtinction qu'on n'a peut-être pas aſſez faite en cette matiere, & que néanmoins l'expérience journaliere rend inconteſtable. Il eſt des plaiſirs qui dès le premier moment s'emparent de nous; il en eſt d'autres qui n'ayant d'abord éprouvé de notre part que de l'éloignement ou de l'indifférence, attendent pour ſe faire ſentir, que l'ame ait été ſuffiſamment ébranlée par leur action, & n'en ſont alors que plus vifs. Combien de fois n'eſt-il pas arrivé, qu'une Muſique qui nous avoit d'abord déplû, nous a ravis enſuite, lorſque l'oreille à force de l'entendre, eſt parvenue à en démêler toute l'expreſſion & la fineſſe? Les plaiſirs que l'habitude fait goûter peuvent

donc n'être pas arbitraires: & même avoir d'abord le préjugé contre eux.

C'eſt ainſi qu'un Littérateur Philoſophe conſervera à l'oreille tous ſes droits. Mais en même tems (& c'eſt-là ſur-tout ce qui le diſtingue) il ne croira pas que le ſoin de ſatisfaire l'organe diſpenſe de l'obligation encore plus importante de penſer. Comme il ſait que c'eſt la premiere loi du ſtyle, d'être à l'uniſſon du ſujet, rien ne lui inſpire plus de dégoût que des idées communes exprimées avec recherche, & parées du vain coloris de la verſification: une Proſe médiocre & naturelle lui paroît préférable à la Poéſie qui au mérite de l'harmonie ne joint point celui des choſes: c'eſt parce qu'il eſt ſenſible aux beautés d'image, qu'il n'en veut que de neuves & de frappantes: encore leur préfére-t-il les beautés de ſentiment, & ſur-tout celles qui ont l'avantage d'exprimer d'une maniere noble & touchante des vérités utiles aux hommes.

Il ne ſuffit pas à un Philoſophe d'avoir tous les ſens qui compoſent le *Goût*; il eſt encore néceſſaire que l'exercice de ces ſens n'ait pas été trop concentré dans un ſeul objet. Malebranche ne

pouvoit lire ſans ennui les meilleurs vers, quoiqu'on remarque dans ſon ſtyle les grandes qualités du Poëte, l'imagination; le ſentiment & l'harmonie. Mais trop excluſivement appliqné à ce qui eſt l'objet de la Raiſon, ou plutôt du Raiſonnement, ſon imagination ſe bornoit à enfanter des hypotheſes philoſophiques, & le degré de ſentiment dont il étoit pourvu, à les embraſſer avec ardeur comme des vérités. Quelque harmonieuſe que ſoit ſa proſe, l'harmonie poëtique étoit ſans charmes pour lui, ſoit qu'en effet la ſenſibilité de ſon oreille fût bornée à l'harmonie de la proſe, ſoit qu'un talent naturel lui fît produire de la proſe harmonieuſe ſans qu'il s'en apperçût, comme ſon imagination le ſervoit ſans qu'il s'en doutât, ou comme un inſtument rend des accords ſans le ſavoir.

Ce n'eſt pas ſeulement à quelque défaut de ſenſibilité dans l'ame ou dans l'organe, qu'on doit attribuer les faux jugemens en matiere de *Goût*. Le plaiſir que nous fait éprouver un ouvrage de l'Art, vient ou peut venir de pluſieurs ſources différentes; l'analyſe philoſophique conſiſte donc à ſavoir les diſtin-

guer & les ſéparer toutes, afin de rapporter à chacune ce qui lui appartient, & de ne pas attribuer notre plaiſir à une cauſe qui ne l'ait point produit. C'eſt ſans doute ſur les Ouvrages qui ont réuſſi en chaque genre, que les regles doivent être faites; mais ce n'eſt point d'après le réſultat général du plaiſir que ces Ouvrages nous ont donné: c'eſt d'après une diſcuſſion réfléchie, qui nous faſſe diſcerner les endroits dont nous avons été vraiment affectés, d'avec ceux qui n'étoient deſtinés qu'à ſervir d'ombre ou de repos, d'avec ceux même où l'Auteur s'eſt négligé ſans le vouloir. Faute de ſuivre cette méthode, l'imagination échauffée par quelques beautés du premier ordre dans un Ouvrage monſtrueux d'ailleurs, fermera bientôt les yeux ſur les endroits foibles, transformera les défauts même en beautés, & nous conduira par degrès à cet enthouſiaſme froid & ſtupide qui ne ſent rien à force d'admirer tout: eſpece de paralyſie de l'eſprit, qui nous rend indignes & incapables de goûter les beautés réelles. Ainſi, ſur une impreſſion confuſe & machinale, ou bien on établira de faux principes de *Goût*, ou, ce qui n'eſt pas moins dangereux, on érigera en

principe ce qui eſt en ſoi purement arbitraire; on retrécira les bornes de l'Art, & on preſcrira des limites à nos plaiſirs, parce qu'on n'en voudra que d'une ſeule eſpece & dans un ſeul genre, on tracera autour du talent un cercle étroit dont on ne lui permettra pas de ſortir.

C'eſt à la Philoſophie à nous délivrer de ces liens, mais elle ne ſauroit mettre trop de choix dans les armes dont elle ſe ſert pour les briſer. Feu Mr. de la Motte a avancé que les vers n'étoient pas eſſentiels aux Pieces de Théatre: pour prouver cette opinion, très-ſoutenable en elle-même, il a écrit contre la Poéſie, & par-là il n'a fait que nuire à ſa cauſe; il ne lui reſtoit plus qu'à écrire contre la Muſique, pour prouver que le chant n'eſt pas eſſentiel à la Tragédie. Sans combattre le préjugé par des paradoxes, il avoit, ce me ſemble, un moyen plus court de l'attaquer; s'étoit d'écrire Inès de Caſtro en proſe; l'extrême intérêt du ſujet permettoit de riſquer l'innovation, & peut-être aurions-nous un genre de plus. Mais l'envie de ſe diſtinguer fronde les opinions dans la théorie; & l'amour-propre qui craint d'échouer, les mé-

nage dans la pratique. Les Philoſophes ſont le contraire des Légiſlateurs; ceux-ci ſe diſpenſent des loix qu'ils impoſent, ceux-là ſe ſoumettent dans leurs Ouvrages aux loix qu'ils condamnent dans leurs préfaces.

Les deux cauſes d'erreur dont nous avons parlé juſqu'ici, le défaut de ſenſibilité d'une part, & de l'autre trop peu d'attention à démêler les principes de notre plaiſir, ſont la ſource éternelle de la diſpute tant de fois renouvellée ſur le mérite des Anciens. Leurs partiſans trop enthouſiaſtes font trop de graces à l'enſemble en faveur des détails; leurs adverſaires trop raiſonneurs ne rendent pas aſſez de juſtice aux détails, par les vices qu'ils remarquent dans l'enſemble.

Il eſt une autre eſpece d'erreur dont le Philoſophe doit avoir plus d'attention à ſe garantir, parce qu'il lui eſt plus aiſé d'y tomber. Elle conſiſte à tranſporter aux objets du *Goût* des principes vrais en eux-mêmes, mais qui n'ont point d'application à ces objets. On connoît le célebre *qu'il mourût* du vieil Horace, & on a blâmé avec raiſon le vers ſuivant: cependant une mé-

taphyſique commune ne manqueroit pas de ſophiſmes pour le juſtifier. Ce ſecond vers, dira-t-on, eſt néceſſaire pour exprimer tout ce que ſent le vieil Horace: ſans doute il doit préférer la mort de ſon fils au deshonneur de ſon nom; mais il doit encore plus ſouhaiter que la valeur de ce fils le faſſe échapper au péril, & qu'animé par *un beau déſeſpoir* il ſe défende ſeul contre trois. On pourroit d'abord répondre que le ſecond vers exprimant un ſentiment plus naturel, devroit au moins précéder le premier, & par conſéquent qu'il l'affoiblit. Mais qui ne voit d'ailleurs que ce ſecond vers ſeroit encore foible & froid, même après avoir été remis à ſa véritable place? N'eſt-il pas évidemment inutile au vieil Horace d'exprimer le ſentiment que ce vers renferme? Chacun ſuppoſera ſans peine qu'il aime mieux voir ſon fils vainqueur que victime du combat: le ſeul ſentiment qu'il doive montrer, & qui convienne à l'état violent où il eſt, eſt ce courage héroïque qui lui fait préférer la mort de ſon fils à la honte. La logique froide & lente des eſprits tranquilles, n'eſt pas celle des ames vivement agitées: comme elles dédai-

gnent de s'arrêter sur des sentimens vulgaires, elles sous-entendent plus qu'elles n'expriment, elles s'élancent tout d'un coup aux sentimens extrêmes ; semblables à ce Dieu d'Homere, qui fait trois pas & qui arrive au quatrieme.

Ainsi dans les matieres de *Goût*, une demi-philosophie nous écarte du vrai, & une philosophie mieux entendue nous y ramene. C'est donc faire une double injure aux Belles-Lettres & à la Philosophie, que de croire qu'elles puissent réciproquement se nuire ou s'exclure. Tout ce qui appartient non seulement à notre maniere de concevoir, mais encore à notre maniere de sentir, est le vrai domaine de la Philosophie : il seroit aussi déraisonnable de la releguer dans les Cieux & de la restreindre au Systême du Monde, que de vouloir borner la Poésie à ne parler que des Dieux & de l'Amour. Et comment le véritable esprit philosophique seroit-il opposé au bon *Goût* ? Il en est au-contraire le plus ferme appui, puisque cet esprit consiste à remonter en tout aux vrais principes, à reconnoître que chaque Art a sa nature propre, chaque si-

tuation de l'ame ſon caractere, chaque choſe ſon coloris; en un mot, à ne point confondre les limites de chaque genre. Abuſer de l'eſprit philoſophique, c'eſt en manquer.

Ajoutons qu'il n'eſt point à craindre que la diſcuſſion & l'analyſe émouſſent le ſentiment ou refroidiſſent le génie dans ceux qui poſſéderont d'ailleurs ces précieux dons de la Nature. Le Philoſophe ſait que dans le moment de la production le génie ne veut aucune contrainte; qu'il aime à courir ſans frein & ſans regle, à produire le monſtrueux à côté du ſublime, à rouler impétueuſement l'or & le limon tout enſemble. La Raiſon donne donc au génie qui crée une liberté entiere; elle lui permet de s'épuiſer juſqu'à ce qu'il ait beſoin de repos, comme ces courſiers fougueux dont on ne vient à bout qu'en les fatiguant. Alors elle revient ſévérement ſur les productions du génie; elle conſerve ce qui eſt l'effet du véritable enthouſiaſme, elle proſcrit ce qui eſt l'ouvrage de la fougue, & c'eſt ainſi qu'elle fait éclorre les chefs-d'œuvre. Quel Ecrivain, s'il n'eſt pas entiérement dépourvu de talent & de *goût*, n'a pas remarqué que dans la cha-

leur de la compoſition une partie de ſon eſprit reſte en quelque maniere à l'écart, pour obſerver celle qui compoſe & pour lui laiſſer un libre cours, & qu'elle marque d'avance ce qui doit être effacé ?

Le vrai Philoſophe ſe conduit à-peu-près de la même maniere pour juger que pour compoſer; il s'abandonne d'abord au plaiſir vif & rapide de l'impreſſion; mais perſuadé que les vrayes beautés gagnent toujours à l'examen, il revient bientôt ſur ſes pas, il remonte aux cauſes de ſon plaiſir, il les démêle, il diſtingue ce qui lui a fait illuſion d'avec ce qui l'a profondément frappé, & ſe met en état par cette analyſe de porter un jugement ſain de tout l'Ouvrage.

On peut, ce me ſemble, d'après ces réflexions, répondre en deux mots à la queſtion ſouvent agitée, ſi le ſentiment eſt préférable à la diſcuſſion pour juger un Ouvrage de *Goût*. L'impreſſion eſt le juge naturel du premier moment, la diſcuſſion l'eſt du ſecond. Dans les perſonnes qui joignent à la fineſſe & à la promptitude du tact, la netteté & la juſteſſe de l'eſprit, le ſe-

cond juge ne fera pour l'ordinaire que confirmer les arrêts rendus par le premier. Mais, dira-t-on, comme ils ne feront pas toujours d'accord, ne vaudroit-il pas mieux s'en tenir dans tous les cas à la premiere décifion que le fentiment prononce? Quelle trifte occupation de chicaner ainfi avec fon propre plaifir! & quelle obligation aurons-nous à la Philofophie, quand fon effet fera de le diminuer? Nous répondrons avec regret, que tel eft le malheur de la condition humaine: nous n'acquérons guére de connoiffances nouvelles que pour nous abufer de quelque illufion, & nos lumieres font prefque toujours aux dépens de nos plaifirs. La fimplicité de nos ayeux étoit peut-être plus fortement remuée par les Pieces monftrueufes de notre ancien Théatre, que nous ne le fommes aujourd'hui par la plus belle de nos Pieces dramatiques: les Nations moins éclairées que la nôtre ne font pas moins heureufes, parce qu'avec moins de defirs elles ont auffi moins de befoins, & que des plaifirs groffiers ou moins raffinés leur fuffifent: cependant nous ne voudrions pas changer nos lumieres pour l'ignorance de ces Nations

&

& pour celle de nos ancêtres. Si ces lumieres peuvent diminuer nos plaisirs, elles flattent en même tems notre vanité ; on s'applaudit d'être devenu difficile, on croit avoir acquis par-là un degré de mérite. L'amour-propre est le sentiment auquel nous tenons le plus, & que nous sommes le plus empressés de satisfaire : le plaisir qu'il nous fait éprouver n'est pas comme beaucoup d'autres, l'effet d'une impression subite & violente, mais il est plus continu, plus uniforme & plus durable, & se laisse goûter à plus longs traits.

Ce petit nombre de réflexions paroît devoir suffire pour justifier l'esprit philosophique des reproches que l'ignorance ou l'envie ont coutume de faire. Observons en finissant, que quand ces reproches seroient fondés, ils ne seroient peut-être convenables, & ne devroient avoir de poids que dans la bouche des véritables Philosophes : ce seroit à eux seuls qu'il appartiendroit de fixer l'usage & les bornes de l'esprit philosophique, comme il n'appartient qu'aux Ecrivains qui ont mis beaucoup d'esprit dans leurs Ouvrages, de parler contre l'abus qu'on en peut faire. Mais

le contraire eſt malheureuſement arrivé ; ceux qui poſſedent & qui connoiſſent le moins l'eſprit philoſophique, en ſont parmi nous les plus ardens détracteurs, comme la Poéſie eſt décriée par ceux qui n'ont pu y réuſſir, les hautes Sciences par ceux qui en ignorent les premiers principes, & notre ſiecle par les Ecrivains qui lui font le moins d'honneur.



DE L'ABUS DE LA CRITIQUE EN MATIERE DE RELIGION.

Quæ caput à cæli regionibus ostendebat.

LUCRET. I.



DE L'ABUS DE LA CRITIQUE

EN MATIERE DE RELIGION.

I.

UN Auteur aſſez ignoré, & plus digne encore de l'être, le Pere Laubruſſel, Jéſuite, donna autrefois au Public un Ouvrage que depuis long-tems on ne lit plus, & dont le titre eſt le même que celui de cet Ecrit. Il avoit pour but de venger la Religion des coups impuiſſans que lui ont portés les Incrédules & les Hérétiques. L'entrepriſe étoit très-louable ; il ſeroit ſeulement à deſirer qu'il l'eût exécutée plus heureuſement, & qu'il n'eût pas mis trop ſouvent des déclamations & des injures à la place des raiſons (*a*).

(*a*) C'eſt une choſe incroyable qu'on ait laiſſé paroître dans le tems, ſous le ſceau de l'Autorité publi-

Néanmoins, ſans approuver ſa Logique, on peut lui tenir compte de ſon zele, ſi le zele doit couvrir la multitude des inepties, comme la charité la multitude des fautes. Nous nous propoſons ici un objet très-différent, qui n'eſt pas moins utile, & que nous tâcherons de mieux remplir. C'eſt de venger les Philoſophes des reproches d'impiété dont on les charge ſouvent mal-à-propos, en leur attribuant des ſentimens qu'ils n'ont pas, en donnant à leurs paroles des interprétations forcées, en tirant de leurs principes des conſéquences odieuſes & fauſſes qu'ils déſavouent, en voulant enfin faire paſſer pour criminelles ou pour dangereuſes des opinions que le Chriſtianiſme n'a jamais défendu de ſoutenir. Entre les abus ſans nombre qu'on peut reprocher à la Critique, il n'en eſt point de plus funeſte que celui dont nous allons nous plaindre, & ſur lequel il ſoit

que, cet Ouvrage du Pere Laubruſſel, où l'Auteur ſemble avoir pris à tâche, à-la-vérité innocemment & de bonne foi, de réunir dans un même volume ce qui a jamais été dit contre la Religion de plus ſcandaleux & de plus impie, ſans y répondre autrement que par des exclamations. Ce Livre n'eſt preſqu'abſolument qu'un recueil portatif des plaiſanteries les plus indécentes, & des deſcriptions les plus burleſques de nos Myſteres, imprimé avec approbation & Privilege.

plus néceſſaire de la démaſquer & de la confondre. L'importance de la matiere exigeroit peut-être un Ouvrage conſidérable : les réflexions que nous préſentons aux Lecteurs n'en ſont que le projet & l'eſquiſſe. Puiſſent-elles mériter l'approbation des Sages, également éclairés ſur les droits de la Foi & ſur ceux de la Raiſon ! Puiſſe le plan d'apologie que je vais tenter en leur faveur, être goûté & ſaiſi par quelqu'un de nos illuſtres Ecrivains, plus digne & plus capable que moi de l'exécuter !

I I.

Dans la défenſe comme dans la recherche de la Vérité, le premier devoir eſt d'être juſte. Nous commencerons donc par avouer, que les Défenſeurs de la Religion ont quelque raiſon de craindre pour elle, autant néanmoins qu'on peut craindre pour ce qui n'eſt pas l'ouvrage des hommes. On ne ſauroit ſe diſſimuler que les principes du Chriſtianiſme ſont aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand nombre d'Ecrits. Il eſt vrai que la maniere dont ils le ſont pour l'ordinaire, eſt très-capable de raſ-

ſurer ceux que ces attaques pourroient allarmer : le deſir de n'avoir plus de frein dans les paſſions, la vanité de ne pas penſer comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illuſion des ſophiſmes, un grand nombre d'Incrédules, qui, ſelon l'expreſſion de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* Cette grêle de traits émouſſés ou perdus, lancés de toutes parts contre le Chriſtianiſme, a jetté l'effroi dans le cœur de nos plus pieux Ecrivains. Empreſſés de ſoutenir la cauſe & l'honneur de la Religion, qu'ils croyoient en péril parce qu'ils la voyoient outragée, ils ont été pour ainſi dire à la découverte de l'impiété dans tous les Livres nouveaux; & il faut avouer qu'ils y ont fait une moiſſon triſtement abondante. Mais quelques-uns d'entr'eux, ſemblables à ces guerriers pleins de courage que l'ardeur entraîne au-delà des rangs, & qui par un faux mouvement prêtent le flanc à l'ennemi, ont porté dans leur zele & dans leurs recherches une indiſcrétion dangereuſe à leur cauſe. Quand ils n'ont pas trouvé d'impiétés réelles, ils en ont forgé d'imaginaires pour avoir l'avantage de les combattre. Ils ont ſup-

ſuppoſé des intentions au défaut des crimes ; ils ont accuſé juſqu'au ſilence même. *Sénateurs*, diſoit autrefois un Romain, *on m'attaque dans mes diſcours, tant je ſuis innocent dans mes actions:* quelques-uns de nos Philoſophes pourroient dire à ſon exemple : *on m'attaque dans mes penſées, tant je ſuis irréprochable dans mes diſcours.* Denis, Tyran de Syracuſe, fit mourir un de ſes ſujets, qui avoit conſpiré contre lui en ſonge. Souvent il n'a manqué au faux zele, pour porter l'injuſtice encore plus loin, que le crédit ou la puiſſance. Le Tyran puniſſoit les rêves; les ennemis de la Philoſophie les ſuppoſent, demandent le ſang des coupables, & peu s'en eſt fallu quelquefois qu'ils ne l'aient obtenu, à la honte de la Raiſon & de l'Humanité.

III.

Rien n'a été plus commun dans tous les tems, que l'accuſation d'irreligion intentée contre les Sages par ceux qui ne le ſont pas. Périclès eut à peine le crédit de ſauver Anaxagore, accuſé d'athéiſme par les Prêtres Athéniens, pour avoir prétendu que l'Univers étoit

gouverné par une Intelligence ſuprême ſuivant des loix générales & invariables. Les cendres de Socrate fumoient encore, lorſqu'Ariſtote cité devant les mêmes Juges par des ennemis fanatiques, fut contraint de ſe dérober par la fuite à la perſécution: *ne ſouffrons pas*, dit-il, *qu'on faſſe une ſeconde injure à la Philoſophie.* Ces Athéniens ſuperſtitieux, qui applaudiſſoient aux impiétés d'Ariſtophane, permettoient de tourner en ridicule les objets de leur culte, & ne ſouffroient pourtant pas qu'on y en ſubſtituât d'autres. Il n'étoit défendu chez les Grecs de parler de la Divinité, qu'aux ſeuls hommes qui pouvoient en parler dignement. Mais ſans remonter au ſiecle des Anaxagores, des Ariſtotes & des Socrates, nous nous bornerons à ce qui s'eſt paſſé dans le nôtre.

I V.

Le fameux Jéſuite Hardouin, un des premiers hommes de ſon ſiecle par la profondeur de ſon érudition, & un des derniers par l'uſage ridicule qu'il en a fait, porta autrefois l'extravagance juſqu'à compoſer un Ouvrage exprès, pour

mettre ſans pudeur & ſans remords au nombre des Athées des Auteurs reſpectables, dont pluſieurs avoient ſolidement prouvé l'exiſtence de Dieu dans leurs Ecrits: abſurdité bien digne d'un viſionnaire, qui prétendoit que la plupart des chefs-d'œuvre de l'Antiquité avoient été compoſés par des Moines du XIII. Siecle. Ce pieux ſceptique, en attaquant, comme il le faiſoit, la certitude de preſque tous les monumens hiſtoriques, eût mérité plus que perſonne le nom d'ennemi de la Religion, ſi ſes opinions n'euſſent été trop inſenſées pour avoir des partiſans. „ Sa folie, dit un Ecrivain célebre, ôta à ſa „ calomnie toute ſon atrocité; mais ceux „ qui renouvellent cette calomnie dans „ notre ſiecle, ne ſont pas toujours reconnus pour fous, & ſont ſouvent „ très-dangereux". Naturellement intolérans dans leurs opinions, quelque indifférentes qu'elles ſoient en elles-mêmes, les hommes ſaiſiſſent avec empreſſement tout ce qui peut leur ſervir de prétexte pour rendre ces opinions reſpectables. On a voulu lier au Chriſtianiſme les queſtions métaphyſiques les plus contentieu- & les ſyſtêmes de Philoſophie les plus

arbitraires. En vain la Religion, ſi ſimple & ſi préciſe dans ſes dogmes, a rejetté conſtamment un alliage qui la défiguroit : c'eſt d'après cet alliage imaginaire qu'on a cru la voir attaquée dans les Ouvrages où elle l'étoit le moins. Entrons à cet égard dans quelque détail, & montrons avec quelle injuſtice on a traité ſur un point de cette importance les plus ſages & les plus reſpectables des Philoſophes.

V.

Donnez-moi de la matiere & du mouvement, & je ferai un Monde : ainſi parloit autrefois Deſcartes, & ainſi ſe ſont exprimés après lui quelques-uns de ſes ſectateurs. Cette propoſition, qu'on a regardée comme injurieuſe à Dieu, eſt peut-être ce que la Philoſophie a jamais dit de plus relevé à la gloire de l'Etre ſuprême ; une penſée ſi profonde & ſi grande n'a pu partir que d'un génie vaſte qui d'un côté ſentoit la néceſſité d'une Intelligence toute-puiſſante pour donner l'exiſtence & l'impulſion à la matiere, & qui appercevoit de l'autre la ſimplicité & la fécondité non moins admirable des

loix du mouvement; loix en vertu desquelles le Créateur a renfermé tous les événemens dans le premier comme dans leur germe, & n'a eu besoin pour les produire que *d'une parole*, selon l'expression si sublime de l'Ecriture. Voilà tout ce que la proposition de Descartes signifie pour qui la veut entendre; mais les ennemis de la Raison, qui n'apperçoivent qu'en petit les Ouvrages du Souverain Etre, & qui leur rendent un hommage étroit, pusillanime, & borné comme eux, n'ont vu dans l'hommage plus grand & plus pur du Philosophe, qu'un orgueilleux fabricateur de systêmes, qui sembloit vouloir se mettre à la place de la Divinité.

V I.

Les Newtoniens admettent le vuide & l'attraction, c'étoit à peu près la Physique d'Epicure: or ce Philosophe étoit Athée, les Newtoniens le sont donc aussi; telle est la logique de quelques-uns de leurs adversaires. Il est pourtant vrai qu'aucune Philosophie n'est plus favorable que celle de Newton à la croyance d'un Dieu. Car comment les parties de la matiere, qui par

elles-mêmes n'ont point d'action, pourroient-elles tendre les unes vers les autres, si cette tendance n'avoit pas pour cause la volonté toute-puissante d'un souverain Moteur ? Un Cartésien Athée est un Philosophe qui se trompe dans les principes; un Newtonien Athée seroit encore quelque chose de pis, un Philosophe inconséquent.

V I I.

Quand je leve les yeux vers le Ciel, dit l'impie, *j'y crois voir des traces de la Divinité; mais quand je regarde autour de moi.....* „ Regardez au-dedans de „ vous, peut-on lui répondre, & malheur à vous si cette preuve ne vous „ suffit pas". Il ne faut en effet que descendre au fond de nous-mêmes, pour reconnoître en nous l'ouvrage d'une Intelligence souveraine qui nous a donné l'existence & qui nous la conserve. Cette existence est un prodige qui ne nous frappe pas assez, parce qu'il est continuel; il nous retrace néanmoins à chaque instant une puissance suprême de laquelle nous dépendons. Mais plus l'empreinte de son action est sensible en

nous & dans ce qui nous environne, plus nous sommes inexcusables de la chercher dans des objets minutieux & frivoles. Un Savant de nos jours, si persuadé de l'existence de Dieu, qu'il en a même trouvé & donné de nouvelles preuves, a cru devoir attaquer quelques argumens puériles & même indécens, par lesquels certains Auteurs ont voulu établir cette grande vérité, & n'ont fait que l'outrager & l'avilir. Ce Philosophe enlevoit aux Athées des armes que l'ineptie leur prêtoit; devoit-il s'attendre qu'on l'accusât de leur en fournir? Voilà néanmoins ce que des censeurs ignorans ou de mauvaise foi n'ont pas eu honte de lui reprocher. Ainsi l'illustre Boerhaave fut autrefois accusé de Spinosisme, parce qu'ayant entendu attaquer fort mal ce Systême par un inconnu plus orthodoxe qu'éclairé, il demanda à l'adversaire de Spinosa s'il avoit lu celui qu'il attaquoit.

VIII.

Le même Philosophe, trop facilement ébranlé du partage de certains Scholastiques sur les argumens de l'exis-

tence de Dieu, a prétendu que les preuves dont on l'appuie ne ſont pas des démonſtrations proprement dites, qu'elles ne roulent que ſur des probabilités très-grandes, & qu'ainſi elles ne peuvent tirer une force invincible que de leur multitude & de leur union. Nous ſommes bien éloignés de croire qu'aucune preuve de l'exiſtence de Dieu n'eſt rigoureuſement démonſtrative, mais nous n'en ſommes pas plus diſpoſés à taxer d'Athéiſme ceux qui penſeroient autrement. L'exiſtence de Céſar n'eſt pas démontrée comme les théorêmes de Géométrie ; eſt-ce une raiſon pour la révoquer en doute ? Dans une infinité de matieres, pluſieurs argumens dont chacun en particulier n'eſt que probable, peuvent former dans l'eſprit par leur concours une conviction auſſi forte que celle qui naît des démonſtrations même ; comme le concours des témoignages pour conſtater un fait, produit une certitude auſſi inébranlable que celle de la Géométrie, quoique d'une eſpece différente. C'eſt ce que Paſcal lui-même avoit déjà remarqué à l'occaſion des preuves de l'exiſtence de Dieu ; & jamais Paſcal a-t-il été ſoupçonné de

regarder cette vérité comme douteuſe ? Les ennemis de ce grand homme ont bien dit que pour réponſe aux dix-ſept Provinciales, il ſuffiſoit de répéter dix-ſept fois qu'il étoit hérétique; mais ils n'ont pas oſé dire une ſeule fois qu'il fût athée (*b*).

(*b*) Nous ne craindrons pas plus que ce grand homme d'être accuſés d'Athéiſme, en faiſant ici à ſon occaſion même quelques réflexions ſur certains argumens qu'on joint pour l'ordinaire aux preuves de l'exiſtence de Dieu. De ce nombre eſt l'argument fameux qu'on appelle *gageure de Paſcal;* il ſe réduit à prouver qu'on riſque davantage à nier un premier Etre qu'à l'admettre. Cet argument ne peut avoir de force qu'autant qu'il eſt joint avec d'autres, qu'il les précede, & qu'il les prépare; & c'eſt auſſi l'intention dans laquelle Paſcal l'a propoſé. Car il ne peut y avoir de riſque pour nous à douter de l'exiſtence de Dieu, ou à la nier, qu'autant que cette exiſtence eſt établie ſur des preuves convaincantes; puiſque l'Etre Suprême ne peut rien exiger de nous au-delà des lumieres qu'il nous a données. Il eſt d'ailleurs évident que la croyance d'un Dieu, appuyée ſur des motifs d'intérêt ou de crainte, ne rempliroit pas ce que nous devons au Créateur. Ainſi *la gageure de Paſcal* ne peut être dans cette grande queſtion qu'un argument *préparatoire*, & non pas un argument direct. C'eſt ce qui n'a pas été aſſez diſtingué, ce me ſemble, par pluſieurs Métaphyſiciens.

Quelques Ecrivains ont voulu appliquer cet argument au Chriſtianiſme: *On ne riſque rien à croire*, diſent-ils, *ainſi c'eſt le parti le plus ſage*. Je ne voudrois pas, à leur exemple, employer cet argument; car, ou l'on a déjà prouvé la vérité du Chriſtianiſme, & alors l'argument eſt inutile; ou on ne l'a pas encore prouvée, & pour lors l'incrédule eſt ſuppoſé douter encore ſi la Religion Chrétienne eſt la vraye, ce qui eſt néceſſaire pour qu'il ſoit ſûr de la ſuivre, puiſqu'il ne

I X.

Quelques Ecrivains ont avancé que la notion *développée & diſtincte de la Création*, ne ſe trouvoit ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Teſtament ; on a attaqué cette aſſertion comme impie ; il eût été plus naturel de la diſcuter par l'examen des paſſages même, & l'examen n'en devoit pas être difficile. Mais quelque parti qu'on prenne ſur ce point de fait, il me ſemble que la Foi n'en a rien à craindre ; ceci a beſoin d'explication. La Création, comme les Théologiens eux-mêmes le reconnoiſſent, eſt une vérité que la ſeule raiſon nous enſeigne, une ſuite néceſſaire de l'exiſtence du premier Etre. Cette notion eſt donc du nombre de celles que la Révélation ſuppoſe, & ſur leſquelles il n'étoit pas beſoin qu'elle s'expliquât d'une maniere expreſſe & particuliere. Il ſuffit que les Livres Saints n'affirment rien de contraire ; c'eſt de quoi on ne les a jamais accuſés. Et quand même, comme on l'a prétendu, quelques anciens Peres de

peut y avoir, ſuivant les Théologiens, qu'une eſpece de culte agréable au Souverain Etre.

l'Eglise ne se seroient pas assez clairement exprimés sur ce même sujet de la Création, seroit-ce une raison pour supposer qu'ils ont cru la matiere éternelle?

X.

L'opinion qu'on a attribuée à deux ou trois Peres de l'Eglise sur la nature de l'Ame, a excité les mêmes clameurs & mérite la même réponse. Si on en croit différens Critiques, ces Peres n'ont pas eu sur la spiritualité du principe pensant des idées bien distinctes, & paroissent l'avoir fait matériel. La prétention bien ou mal fondée de ces Critiques a suffi pour les faire accuser du matérialisme qu'ils attribuoient à d'autres; car le matérialisme est aujourd'hui le monstre qu'on voit par-tout, l'hydre à sept têtes qu'on veut combattre, Mais quand un ou deux Ecrivains Ecclésiastiques auroient été dans cette erreur, ce que nous ne prétendons pas décider qu'importe cette erreur à la Religion? Les preuves purement Philosophiques de la spiritualité de l'ame en sont-elles moins convaincantes; & ne peut-on pas se rendre à la force de ces preuves, que Descartes a le premier

approfondies & développées, & croire que quelques Peres de l'Eglise ne les ont pas connues? Mais, dira-t-on, ceux qui soutiennent que la notion développée & distincte de la Création ne se trouve point dans l'Ecriture, ni celle de la spiritualité de l'Ame dans quelques anciens Docteurs, ne le soutiennent que parce qu'ils prétendent que le Monde est éternel & que l'Ame est matiere. S'ils le prétendent; voilà de quoi il faut les convaincre, rien n'est plus nécessaire & plus juste; mais il semble qu'on ne choisit pas le plus sûr moyen pour les démasquer, sur-tout quand ils reconnoissent, comme plusieurs l'ont fait expressément & de très-bonne foi, les deux vérités qu'on les accuse de révoquer en doute.

XI.

Ce n'est pas assez de s'élever contre l'impiété; il faut encore ne pas se méprendre sur le genre d'impiété qu'on attaque. „ On m'accuse de matérialisme, „ disoit un jour un Pyrrhonien; c'est „ à peu près comme si on accusoit un „ Constitutionnaire de Jansénisme. Si „ j'avois à douter de quelque chose, ce

„ feroit plutôt de l'exiftence de la matiere que de celle de la penfée. Je ne connois la premiere que par le rapport équivoque de mes fens, & je connois la feconde par le témoignage infaillible du fentiment intérieur. Ma propre penfée m'affure de l'exiftence d'un principe penfant; l'idée que j'ai des corps & de l'étendue eft beaucoup plus incertaine & plus obfcure, & je ne vois fur cet objet que le fcepticifme de raifonnable. Ainfi, bien loin d'être matérialifte, je pancherois plutôt à nier l'exiftence de la matiere, au moins telle que mes fens me la repréfentent; mais il me paroît plus fage de me taire & de douter". Ce Pyrrhonien, outré dans fes opinions, n'avoit pas tout-à-fait tort dans fes plaintes. Le nom de *matérialifte* (nous ne pouvons nous difpenfer de le répéter) eft devenu de nos jours une efpece de cri de guerre; c'eft la qualification générale, qu'on applique fans difcernement à toutes les efpeces d'Incrédules, ou même à ceux qu'on veut feulement faire paffer pour tels. Dans toutes les Religions & dans tous les tems, le fanatifme ne s'eft piqué ni d'équité ni de jufteffe. Il a donné à ceux

qu'il vouloit perdre, non pas les noms qu'ils méritoient, mais ceux qui pouvoient leur nuire le plus. Ainsi dans les premiers siecles, les Payens donnoient à tous les Chrétiens le nom de Juifs, parce qu'il s'agissoit moins d'avoir raison que de rendre les Chrétiens odieux.

XII.

Durant tout le tems que la Philosophie d'Aristote a régné, c'est-à-dire, pendant plusieurs siecles, on a cru que toutes les idées venoient des sens; & on n'avoit pas imaginé qu'une opinion, si conforme à la raison & à l'expérience, pût être regardée comme dangereuse. On le croyoit si peu, qu'il fut même défendu pendant un tems, *sous peine de mort*, d'enseigner une doctrine contraire. La peine de mort, nous en convenons, étoit un peu forte; que les idées viennent des sens, ou n'en viennent pas, il est juste que tout le monde vive; mais enfin la défense & la peine même prouvent l'attachement religieux de nos Peres à l'opinion ancienne, *que les sensations sont le principe de toutes nos connoissances.* Descartes vint & dit; „ L'ame

„ eſt ſpirituelle: or qu'eſt-ce qu'un être „ ſpirituel ſans idées? l'ame a donc des „ idées dès l'inſtant où elle commence „ d'être: il y a donc des idées innées". Ce raiſonnement, joint à l'attrait d'une opinion nouvelle, ſéduiſit pluſieurs Ecoles, mais on alla plus loin que le Maître. De la ſpiritualité de l'ame Deſcartes avoit conclu les idées innées; quelques-uns de ſes diſciples en conclurent de plus, que nier les idées innées, c'étoit nier la ſpiritualité de l'ame; peut-être même auroient-ils eſſayé d'ériger les idées innées en Article de Foi, s'ils avoient pu ſe diſſimuler que cette prétendue vérité révélée ne remontoit pas au-delà du dernier ſiecle. On a vu des Théologiens porter l'extravagance juſqu'à ſoutenir, que l'opinion qui attribue l'origine de nos idées à nos ſenſations, met en danger le myſtere du Péché originel & de la grace du Baptême. C'eſt à peu près comme ſi on attaquoit les axiomes les plus inconteſtables des Mathématiques & de la Philoſophie, ſous prétexte de leur oppoſition apparente avec quelques-unes des vérités que la Foi nous enſeigne. Croit-on d'ailleurs qu'il fût impoſſible de combattre les idées innées par ces mêmes

armes de la Religion dont on ſe ſert pour les établir? Un enfant qui auroit l'idée de Dieu, comme le prétendent les Cartéſiens, dès la mamelle & même dès le ſein de ſa mere, n'auroit-il pas avant l'âge de raiſon & avant ſa naiſſance même des devoirs envers Dieu à remplir, ce qui eſt contre les premiers principes de la Religion & du Sens-commun? Dira-t-on que l'idée de Dieu exiſte dans les enfans ſans y être développée? Mais qu'eſt-ce que des idées que l'ame poſſede ſans le ſavoir, & des choſes qu'elle fait ſans y avoir penſé, quoiqu'elle ſoit obligée de les apprendre enſuite comme ſi elle ne les avoit jamais ſues? Un être ſpirituel, ajoute-t-on, doit avoir des idées dès l'inſtant qu'il exiſte. Il eſt d'abord facile de répondre, que cet être dans les premiers momens de ſon exiſtence peut être borné à des ſenſations & que pour n'être pas matériel, il ſuffit même qu'il ſoit capable de ſentir, cette faculté ne pouvant appartenir (de l'aveu de tous les Théologiens) qu'à une ſubſtance ſpirituelle. Mais de plus, pour décider en quoi la ſpiritualité conſiſte, & s'il eſt de la nature d'un être ſpirituel de penſer ou même de ſentir toujours,

avons-

avons-nous une idée distincte de la nature de notre ame? Qu'on le demande au Pere Malebranche, qui ne sera pourtant pas soupçonné d'avoir confondu l'esprit avec la matiere? Enfin, c'est par nos sens que nous connoissons la substance corporelle; c'est donc par leur moyen que nous avons appris à la regarder comme incapable de volonté & de sensations, & par conséquent de pensée. De-là résultent deux conséquences: en premier lieu, que nous devons à nos sensations & aux réflexions qu'elles nous ont fait faire, la connoissance que nous avons de l'immatérialité de l'ame: en second lieu, que l'idée de spiritualité est en nous une idée purement *négative*, qui nous apprend ce que l'être spirituel n'est pas, sans nous éclairer sur ce qu'il est. Il y auroit de la présomption à penser autrement, & de l'imbécillité à croire qu'il faille penser autrement pour être orthodoxe. Notre ame n'est ni matiere ni étendue, & cependant est une substance; quoiqu'un préjugé grossier, fortifié par l'habitude, nous porte à juger que ce qui n'est point matiere, n'est rien. Voilà où la Philosophie nous conduit, & où elle nous laisse.

XIII.

Cette manie ſi étrange de vouloir ériger en Dogmes les opinions les moins fondées ſur la nature de l'ame, n'eſt pas particuliere à notre ſiecle. Nous n'en rapporterons qu'un ſeul exemple. Hincmar Archevêque de Rheims, le même qui fit ſi bien fouetter Gotheſcalc au Concile de Quercy, en attendant qu'il fût prouvé que Gotheſcalc avoit tort (*c*), fit condamner à peu près dans le même tems un certain Jean Scot Erigene, qui (parmi pluſieurs erreurs réelles) ſoutenoit que *l'ame n'étoit pas dans le corps*. Il eſt difficile de concevoir en quoi cette prétendue héréſie peut conſiſter ; car c'eſt aux corps ſeuls qu'il appartient d'être dans un lieu plutôt que dans un autre ; & ſi dans le IX. Siecle on eût été auſſi vigilant que dans le nôtre ſur le matérialiſme, Jean Scot auroit eu beau jeu pour en accuſer ſon adverſaire. L'ame eſt unie au corps d'une maniere tout-à-fait inconnue pour nous, & que la ténébreuſe métaphyſique des Ecoles

(*c*) On ſait que St. Rémy de Lyon, & St. Prudence de Troyes, prirent la défenſe de Gotheſcalc, même après la flagellation.

a tenté d'expliquer en vain : mais au tems d'Hincmar on étoit trop ignorant pour ſavoir douter.

XIV.

Au reſte, ſi le Philoſophe, toujours obligé de s'énoncer clairement, ne doit point ſe permettre d'expreſſions impropres dans une matiere ſi délicate, il ne doit pas non plus condamner trop légérement & ſans explication des expreſſions équivoques, dans une matiere qui eſt en même tems ſi obſcure, & qui laiſſe au raiſonnement & à la langue même ſi peu de priſe. Un Auteur, par exemple, qui diroit aujourd'hui que l'ame eſt *eſſentiellement la forme ſubſtantielle du corps humain*, ſeroit au moins regardé comme ſuſpect de matérialiſme. Cependant celui qui avanceroit cette propoſition, ne feroit que répéter le premier Canon du Concile général de Vienne. C'eſt que le mot de *forme* eſt un terme vague, auquel les Peres de ce Concile appliquoient un ſens Catholique, & dont par conſéquent il eſt permis de faire uſage, pourvu qu'on y attache le même ſens. Dans un Ouvrage moderne on a rap-

porté & expliqué ce Canon du Concile de Vienne, pour prévenir l'abus que les Matérialiſtes de nos jours pourroient en faire. L'Apologiſte du Concile auroit dû ſe repentir de ſon zele, ſi on pouvoit ſe repentir d'une bonne action; car malgré le ton ſimple & ſérieux de ſa défenſe, on l'a accuſé d'avoir voulu tourner en ridicule la doctrine d'un Concile œcuménique. Il eſt vrai, à la honte des accuſateurs, que l'imputation n'a point eu de ſuccès.

X V.

Ce n'eſt pas-là le ſeul exemple d'expreſſions équivoques uſitées autrefois dans les Ecoles, ou même employées encore aujourd'hui par des ſectes entieres de Philoſophes. Malebranche & ſes diſciples appellent Dieu l'*Etre univerſel*; les Spinoſiſtes ne s'exprimeroient pas autrement. Les Scotiſtes admettent en Dieu une étendue éternelle, immenſe, immobile & indiviſible; & ce n'eſt qu'en s'enveloppant du jargon le plus obſcur, qu'ils ſe défendent de faire Dieu corporel ou du moins étendu. Cependant on n'a jamais pu accuſer ni Malebranche de Spinoſiſme, ni les Scotiſtes de con-

fondre Dieu avec l'eſpace. Pourquoi ne pas traiter avec la même indulgence des hommes auſſi peu portés qu'eux à en abuſer ? Cette indulgence ſeroit d'autant plus juſte, qu'il n'eſt point de ſujet où l'intention de nuire trouve plus de prétextes à s'exercer qu'en matiere de Religion. Souvent des expreſſions innocentes en elles-mêmes, & dans le ſens que l'Auteur y attache, ſont ſusceptibles d'un ſens erroné ou dangereux, ſur-tout quand on les ſépare de ce qui les précede & de ce qui les ſuit. Il ſuffit pour s'en convaincre, de jetter les yeux ſur les abus innombrables que l'Héréſie a fait des expreſſions de l'Ecriture.

X V I.

Non ſeulement les opinions métaphyſiques des Philoſophes ont été l'objet de mille déclamations ; leurs Syſtêmes ſur la formation & l'arrangement de l'Univers, n'ont pas été appréciés avec plus de juſtice. La matiere n'eſt pas éternelle ; elle a donc commencé à exiſter ; voilà le point fixe d'où l'on doit partir. Mais Dieu a-t-il arrangé les différentes parties de la matiere dès le moment qu'il l'a créée, ou le chaos a-t-il exiſté

plus ou moins de tems avant la ſéparation de ſes parties? Voilà ſur quoi il eſt permis aux Philoſophes de ſe partager. En effet, s'il n'y a dans les corps que figure & mouvement, comme la ſaine Phyſique le reconnoît, quel inconvénient peut-il y avoir à dire, que l'Etre Suprême en créant la matiere & en la formant d'abord d'une ſeule maſſe, homogene & informe en apparence, a imprimé à ſes différentes parties le mouvement néceſſaire pour ſe ſéparer ou ſe rapprocher les unes des autres, & produire par ce moyen les différens corps; que de cette grande opération, l'Ouvrage du Géometre éternel, ſont ſortis ſucceſſivement & dans le tems preſcrit par le Créateur, la lumiere, les aſtres, les animaux & les plantes? Cette idée ſi grande & ſi noble, non ſeulement n'a rien de contraire à la puiſſance ni à la ſageſſe divine, mais ne ſert peut-être qu'à la développer davantage à nos yeux. D'ailleurs, l'exiſtence du chaos avant la ſéparation de ſes parties, eſt une hypotheſe néceſſaire à l'explication phyſique de la formation du Globe terreſtre. L'Etre Suprême a pu dans un même inſtant créer & arranger le Monde, ſans qu'il ſoit dé-

fendu pour cela au Philoſophe de chercher de quelle maniere il auroit pu être produit dans un tems plus long, & en vertu des ſeules loix du mouvement établies par l'Auteur de la Nature. Le Syſtême de ce Philoſophe pourra être plus ou moins d'accord avec les phénomenes; mais c'eſt en Phyſicien, & non en Théologien qu'il faut le juger. Ainſi les Newtoniens, pour expliquer la figure de la Terre, ſuppoſent qu'elle a été originairement fluide. Ainſi Deſcartes l'a regardée comme ayant été autrefois un Soleil, obſcurci & étouffé depuis par une croûte épaiſſe dont il s'eſt couvert; hypotheſe qui a eſſuyé d'auſſi pitoyables chicanes de la part de quelques Théologiens, que de bonnes objections de la part des Philoſophes.

XVII.

Aucun Phyſicien ne doute aujourd'hui que la mer n'ait couvert une grande partie de la Terre habitée. Il paroît même impoſſible d'attribuer uniquement au déluge tous les veſtiges qui reſtent d'une inondation ſi ancienne. On a attaqué cette opinion comme contraire à

l'Ecriture ; il ne faut qu'ouvrir la Genese pour voir combien une pareille imputation eſt injuſte. *Au troiſieme jour Dieu dit ; que les eaux qui couvrent la Terre, ſe raſſemblent en un ſeul lieu, & que la terre ferme paroiſſe.* Ce paſſage a-t-il beſoin de commentaire ? Peut-être trouveroit-on dans le même chapitre des preuves de l'exiſtence du chaos avant la formation du Monde, ſi nous n'avions déjà obſervé que cette opinion eſt en elle-même tout-à-fait indifférente à la Religion, pourvu qu'on ne ſoutienne point l'éternité du chaos. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer de relever à cette occaſion la mal-adreſſe d'un Critique moderne. L'illuſtre Hiſtorien de l'Académie des Sciences a dit dans quelqu'un de ſes extraits, que les poiſſons ont été les premiers habitans de notre Globe : le Cenſeur a crié de toutes ſes forces à l'impiété ; qui n'auroit cru qu'il avoit l'Ecriture pour garant ? On ouvre la Geneſe, & on trouve qu'il a manqué de bonne foi ou de mémoire ; car on y lit que les poiſſons ont été en effet les premiers animaux créés.

XVIII.

Perſonne n'ignore qu'un paſſage du Livre de Joſué, mal attaqué par les Incrédules, & mal défendu par les Inquiſiteurs, a été la ſource des malheurs de Galilée. „ Pourquoi, diſoient avec af-
„ fectation les Eſprits-forts, Joſué a-t-il
„ ordonné au Soleil de s'arrêter, au-
„ lieu de l'ordonner à la Terre? Qu'en
„ coûte-t-il à un Auteur qu'on prétend
„ inſpiré, de dire les choſes telles qu'el-
„ les ſont? Pourquoi l'Eſprit Saint qui
„ a dicté les Ecritures, nous induit-il en
„ erreur ſur la Phyſique, en nous éclai-
„ rant ſur nos devoirs? Auſſi devez-
„ vous croire, répondoient les Inquiſi-
„ teurs, que le Soleil tourne autour de
„ la Terre. Le St. Eſprit vous en aſſure,
„ & ne ſauroit vous tromper". On a répondu aux uns & aux autres, que dans les matieres indifférentes à la Foi, l'Ecriture peut employer le langage du peuple. Mais cette réponſe ne ſuffiſoit pas, ce me ſemble, pour confondre l'impiété d'une part, & l'imbécillité de l'autre. On auroit dû ajouter, que l'Ecriture a même beſoin de parler le langage de la multitude pour ſe mettre à ſa

portée. Qu'un Miſſionnaire, tranſplanté au milieu d'un peuple de Sauvages, leur prêche ainſi l'Evangile : *je vous annonce le Dieu qui fait tourner autour du Soleil, cette Terre que vous habitez*, aucun de ces Sauvages ne daignera faire attention à ſon diſcours; il faudra qu'il leur tienne un autre langage pour les préparer à l'entendre; il imitera en quelque maniere cet Orateur, qui racontoit une fable aux Athéniens pour s'en faire écouter; en un mot il en fera d'abord des Chrétiens, & enſuite, s'il le juge à propos, des Aſtronomes. Quand ils en ſeront-là, ils ne chercheront pas le Syſtême du Monde dans des paſſages de l'Ecriture mal entendus; & pour ſavoir à quoi s'en tenir ſur ce ſujet, ils preféreront l'Obſervatoire au St. Office; ils feront comme le Roi d'Eſpagne, lequel ſe trouva mieux, dit Mr. Paſcal, de croire ſur les Antipodes Chriſtophle Colomb qui en venoit, que le Pape Zacharie qui n'y avoit jamais été. Reſpectons aſſez l'Ecriture & la Révélation pour n'en pas profaner l'uſage, & laiſſons Madame Dacier juſtifier par le diſcours de l'âneſſe de Balaam, le diſcours du cheval d'Achille dans Homere.

XIX.

Quoique les Opinions purement métaphyſiques, & les Syſtêmes ſur la formation ou ſur l'arrangement du Monde ayent ſervi le plus ſouvent de prétexte pour tourmenter les Philoſophes, la calomnie n'a pas négligé pour cela d'autres moyens, quand elle a pu les mettre en uſage. Peut-on ſe défendre d'un mouvement de pitié ou d'indignation, quand on voit un de nos plus célebres Ecrivains accuſé d'impiété par des Journaliſtes, pour avoir dit que le Jourdain eſt une aſſez petite riviere, & que la Paleſtine étoit du tems des Croiſades ce qu'elle eſt encore aujourd'hui, une des plus ſtériles contrées de l'Aſie? Les Critiques accumulent les paſſages de l'Ecriture pour prouver que du tems de Joſué la Paleſtine étoit très fertile: mais que font tous ces paſſages à l'état de ce pays du tems de Saladin? que font ils à ſon état préſent? Pourquoi Dieu n'auroit-il pas vengé le Déicide qui a été commis dans cette Terre, en frappant de ſtérilité des contrées auparavant riches & abondantes? Ou plutôt (car les explications les plus ſimples ſont toujours les meil-

leures) pourquoi cette Terre asservie & dépeuplée ne seroit-elle pas devenue stérile par la dépopulation même? Mais quand on a résolu de rendre un Ecrivain suspect, tout devient impiété dans sa bouche; ses preuves de l'existence de Dieu seront traitées de sophismes, ses raisonnemens en faveur de la Religion, de plaisanteries faites contre elle. Ecrit-il contre la Superstition & le Fanatisme? c'est au Christianisme qu'il en veut. Parle-t-il en faveur de la tolérance civile des Religions? il ne montre que son indifférence pour toutes.

XX.

„ Trouvez-moi, dit Mr. de Fontenelle dans son Histoire des Oracles, „ une *demi-douzaine* d'hommes à qui je „ puisse persuader que ce n'est pas le „ Soleil qui fait le jour, je ne déses„ pere pas de le faire croire par leur „ moyen à des Nations entieres". Si quelque chose au monde est incontestable, c'est assurément cette proposition; les Religions absurdes dont l'Asie & l'Afrique sont couvertes, en fournissent la preuve la plus frappante & la plus triste.

Qu'ont fait les Cenſeurs de l'Hiſtoire des Oracles? „ Il ne manque, ont-ils dit, „ que *la douzaine* à la propoſition de „ l'Auteur, pour en faire une grande „ impiété". L'impiété eſt évidemment toute entiere ſur le compte des Critiques. De ce qu'une demi-douzaine d'hommes peut entraîner des Nations dans l'erreur, s'enſuit-il qu'une douzaine d'autres ne puiſſe leur faire connoître la vérité? Tout ce qu'on a écrit de profond & de vrai, dans ces derniers tems, ſur les préjugés, ſur la crédulité des hommes, ſur les fauſſes prophéties, ſur les faux miracles, tout cela peut-il avoir quelque application aux fondemens inébranlables ſur leſquels la vraie Religion eſt appuyée?

XXI.

Les Peres de l'Egliſe, ces premiers défenſeurs du Chriſtianiſme, ne ſe défioient pas ainſi de la bonté de leur cauſe; ils ne craignoient pour elle ni les objections, ni le grand jour; ils ignoroient les fauſſes attaques & les précautions puſillanimes. Pluſieurs Ecrivains de nos jours, dignes de marcher après

eux dans une ſi noble carriere, ont imité leur exemple ; mais ſi la cauſe reſpectable de l'Evangile a ſes Paſcals & ſes Boſſuets, elle a auſſi ſes Chaumeix & ſes Garaſſes.

XXII.

L'abus de la Critique en matiere de Religion eſt funeſte à la Religion même par pluſieurs raiſons; par la mal-adreſſe & l'ineptie avec laquelle la bonne cauſe a été quelquefois défendue; par les conſéquences que la multitude peut tirer de l'accuſation vague d'irreligion intentée aux Philoſophes ; par les motifs qui portent de prétendus gens de bien à déclarer la guerre à la raiſon ; enfin par le peu d'union & l'animoſité réciproque de ſes adverſaires. Chacun de ces objets mérite un article à part, & nous occupera quelques momens.

XXIII.

L'Encyclopédie nous fournira le ſujet du premier article. Au mot *Forme ſubſtantielle* on a rapporté, comme on le devoit, le grand argument des Carteſiens contre l'ame des Bêtes, tiré de

ce principe de St. Auguſtin, que *ſous un Dieu juſte aucune créature ne peut ſouffrir ſans l'avoir mérité*: argument très-connu dans les Ecoles, que le Pere Malebranche a fait valoir avec beaucoup de force, qu'enfin les Philoſophes & les Théologiens éclairés ont toujours regardé comme très-difficile à réſoudre. En expoſant dans l'Encyclopédie cet argument, on a en même tems remarqué que c'étoit tout au plus une objection, qui ne devoit porter d'ailleurs aucune atteinte aux preuves inconteſtables de la ſpiritualité de l'Ame, de ſon immortalité, de la juſtice & de la providence divine. Qu'a fait un des antagoniſtes de l'Encyclopédie ? Il a prétendu qu'on avoit eu pour unique deſſein dans cet article, de tourner le principe de St. Auguſtin en ridicule; & pour le prouver, il a conclu de ce principe que St. Auguſtin regardoit les bêtes comme des automates; opinion dont ce ſaint Docteur étoit bien éloigné, & dont il faut uniquement faire honneur à ſon prétendu Apologiſte. Ainſi ce n'eſt pas l'Encyclopédie, c'eſt ſon ridicule adverſaire, qui accuſe le plus reſpectable des Peres de l'Egliſe d'abſurdité ou d'inconſéquence; & c'eſt

ainſi que la Religion eſt défendue. Selon ce nouvel Apôtre, on ne ſauroit être Chrétien, ſans regarder les animaux comme des machines; ainſi depuis St. Pierre juſqu'à Deſcartes il n'y a point eu de Chrétiens. Mais de pareilles abſurdités doivent-elles étonner de la part d'un Ecrivain, qui prétend que les devoirs de la Morale ne peuvent être connus par la Raiſon; qui nous aſſure que l'exiſtence des corps eſt une vérité *révélée*; qui ſoutient enfin contre les prétendus Incrédules, que l'ame eſt immortelle *de ſa nature*: propoſition blaſphématoire, puiſqu'elle ravit à l'Intelligence Suprême un de ſes attributs les plus eſſentiels. Le ſeul Etre incréé eſt immortel par eſſence. Notre ame ne l'eſt que par la volonté de cet Etre, qui a jugé à propos de lui donner une exiſtence éternelle, & dont elle reçoit à chaque inſtant cette exiſtence par *une création continuée.* Ce n'eſt point par la diſſolution des parties comme les corps, que notre ame peut ceſſer d'être; c'eſt en retombant dans le néant d'où l'Auteur de la Nature l'a fait ſortir, & où il pourroit à chaque inſtant la replonger. Voilà les premiers élémens de la Métaphyſique Chrétienne, dont

l'Auteur auroit dû être inſtruit avant que d'écrire. Il eſt pour lui auſſi triſte qu'humiliant, d'être réduit à apprendre ces dogmes de la bouche de ceux même qu'il accuſe de les combattre.

XXIV.

Ceux qui exercent le métier de Critique avec le plus de violence, & par conſéquent de mal-adreſſe, ont quelquefois l'eſprit d'être modérés quand ils ſont ſûrs d'attaquer avec avantage. Je ne ſai par quelle fatalité les vengeurs du Chriſtianiſme ont ſi ſouvent fait le contraire, & ont ſoutenu les intérêts de Dieu avec des injures. Elles ont néanmoins de grands inconvéniens; elles préviennent le Lecteur contre celui qui les dit; elles aigriſſent & par conſéquent éloignent des eſprits que la modération auroit pu ramener, enfin elles empêchent le Critique de donner aux raiſons qu'il apporte, tout le choix & toute l'attention néceſſaire. Quand on ſe contentera, par exemple, comme font quelques Enthouſiaſtes, de dire à une athée, qu'il n'eſt point d'athées de bonne foi, que l'athéiſme a ſa ſource dans le libertinage du cœur, on aura

ſans doute raiſon en général; mais eſpere-t-on de le convertir par ce moyen? Si l'intérêt qu'on croit avoir de nier une vérité, doit rendre ſuſpect le refus qu'on fait de la croire, cet intérêt n'eſt pas non plus une raiſon ſuffiſante pour être condamné, quand on peut l'être très-facilement ſur de meilleures preuves. Plus un eſprit éclairé cherche à approfondir celle de l'exiſtence de Dieu, plus il en tire de lumieres, plus il eſt en état de rendre à la Divinité ce culte raiſonnable qui ſeul peut vraiment l'honorer, & qui eſt un de ſes premiers préceptes. Par conſéquent la meilleure maniere d'établir qu'il ne peut y avoir des athées de bonne foi, eſt de prouver avec la plus grande évidence la vérité qu'ils combattent. N'imitons pas un Ecrivain moderne, qui commence par ſoutenir qu'il n'y a point d'Incrédules, & qui finit par les refuter. D'ailleurs qu'importent à une vérité inconteſtable les motifs de ceux qui la nient? Que fait-on pour la perſuader en refuſant à ſes adverſaires la probité & la bonne foi? C'eſt imiter le Maître d'école de la Fable, qui dit des injures à l'enfant qui ſe noie, & lui fait une ha-

rangue avant de le ſauver. Peut-on ſe diſſimuler d'ailleurs que pluſieurs Philoſophes, tant anciens que modernes, accuſés d'athéiſme ou de ſcepticiſme, ont eu, du moins en apparence, une conduite irréprochable, & ſe ſont montrés auſſi réglés dans leurs mœurs, qu'aveugles & inconſéquens dans leurs opinions? *Frappe, mais écoute*, diſoit Thémiſtocle à Euribiade: on pourroit dire à quelques-uns des prétendus vengeurs de la Religion; *frappe, mais raiſonne.* Malheureuſement il eſt à croire qu'on leur répétera long-tems ſans fruit cet avis ſi ſalutaire & ſi ſage. L'excès en toutes choſes eſt l'élément de l'homme, ſa nature eſt de ſe paſſionner ſur tous les objets dont il s'occupe; la modération eſt pour lui un état forcé, ce n'eſt jamais que par contrainte ou par réflexion qu'il s'y ſoumet; & quand le reſpect qui eſt dû à la cauſe qu'il défend, peut ſervir de prétexte à ſon animoſité, il s'y abandonne ſans retenue & ſans remords. Le faux zele auroit-il oublié que l'Evangile a deux préceptes également indiſpenſables, l'amour de Dieu & celui du Prochain? Et croit-il mieux pratiquer le premier en violant le ſecond?

XXV.

Ce ne ſont pas ſeulement les injures qui peuvent nuire à la défenſe du Chriſtianiſme; c'eſt encore la nature des accuſations & des accuſés. Plus on ſeroit coupable de prêcher l'irreligion, plus il eſt criminel d'en accuſer ceux qui ne la prêchent pas en effet. En cette matiere plus qu'en aucune autre, c'eſt ſur ce qu'on a écrit qu'on doit être jugé, & non ſur ce qn'on eſt ſoupçonné mal-à-propos de penſer ou d'avoir voulu dire. La foi eſt un don de Dieu, qu'il ne dépend pas de nous ſeuls de nous procurer; & tout ce que la Société ordonne, eſt de reſpecter ce don précieux dans ceux qui ont le bonheur d'en jouir. C'eſt aux hommes à prononcer ſur les diſcours, & à Dieu ſeul à juger les cœurs. Ainſi l'accuſation d'irreligion, ſur-tout quand on l'intente devant le Public ne ſauroit être appuyée ſur des preuves trop convaincantes & trop notoires. Mais cette précaution, ſi équitable en elle-même, eſt ſur-tout néceſſaire lorſqu'on attaque un Ecrivan célebre, dont le nom ſeul eſt capable de donner du poids à ſes opinions; & mê-

me à celles qu'on pourroit lui attribuer fauſſement. Quel avantage la Religion a-t-elle tiré des imputations & des invectives tant de fois réitérées contre l'illuſtre Auteur de l'*Eſprit des Loix*? D'un côté on n'a pu le convaincre d'avoir cherché à porter la moindre atteinte à l'Evangile, dont il a parlé avec le plus grand reſpect dans tout le cours de ſon Ouvrage; de l'autre les Incrédules ſe ſont glorifiés du Chef qu'on leur donnoit ſi gratuitement; ils ont accepté avec reconnoiſſance l'eſpece de préſent qu'on leur faiſoit; & le nom de Mr. de Monteſquieu leur a été bien plus utile, que les prétendus traits qu'on l'accuſoit d'avoir lancés contre le Chriſtianiſme. L'autorité eſt le grand argument de la multitude; & l'incrédulité, diſoit un homme d'eſprit; eſt une eſpece de foi pour la plupart des impies. Auſſi qu'eſt-il enfin arrivé, après tant d'écrits & d'injures pieuſes contre l'Auteur de *l'Eſprit des Loix*? Les défenſeurs éclairés de la Religion, qui étoient d'abord reſtés dans le ſilence, l'ont enfin rompu (peut-être un peu trop tard) pour juſtifier eux-mêmes le Philoſophe. Ils ont ſenti le poids du nom qu'on leur oppoſoit, & n'ont

rien oublié pour le rayer du catalogue des Mécréans, où on l'avoit si légérement placé.

XXVI.

Veut-on savoir une des principales causes de cette guerre déclarée aux Philosophes ? Les Théologiens François sont divisés depuis long-tems en deux partis qui s'abhorrent & se déchirent. pour le malheur de l'Eglise & de l'Etat. Le plus foible des deux, après avoir épuisé contre le plus puissant (qui cessera bientôt de l'être) tout ce que la médisance ou la calomnie peuvent faire imaginer d'injures, a fini par lui reprocher son indifférence pour la doctine de l'Evangile, attaquée tous les jours dans une multitude innombrable d'Ecrits. Sensible à ce reproche, le parti le plus puissant s'est piqué d'honneur, & s'est en apparence réuni au plus foible, pour tomber sans discernement sur les Incrédules vrais ou supposés. Cette alliance offensive devoit naturellement suspendre la guerre allumée depuis plus de cent ans dans le sein de l'Eglise de France; mais au grand détriment de la Religion, elle n'a pas même produit cet effet; & on

ne ſauroit dire dans cette circonſtance, *facti ſunt amici ex ipſâ die:* au contraire cette guerre déclarée à l'ennemi commun, n'a fourni aux deux partis qu'un prétexte nouveau pour ſe déchirer l'un l'autre avec plus de fureur & de ſcandale. Un exemple frappant & récent ſera la preuve affligeante de ce que nous avançons. Il a paru l'année derniere un Ouvrage fameux par le grand nombre d'éditions & de critiques qui en ont été faites, & que nous condamnons avec l'Auteur dans ce qu'on y a trouvé de répréhenſible. Les Journaliſtes de Trévoux, qui depuis l'eſpece de ſignal dont nous venons de parler, ſont en poſſeſſion de crier à l'irreligion ſur ce qui le mérite & ne le mérite pas, ont fait, dans leur ſtyle dogmatique & bourgeois, une ſortie très vive ſur cet Ouvrage, juſqu'à chercher même à rabaiſſer les talens de l'Auteur: ſur ce dernier article à-la-vérité, ils permettent qu'on ne ſoit pas de leur avis; les matieres de Goût & de Philoſophie ſont un genre profane où ils n'oſent ſe piquer d'être infaillibles; la Théologie eſt un peu plus de leur compétence; encore eſt-ce un domaine que bien des gens leur diſputent. Quoi qu'il

en ſoit, ces Journaliſtes jouiſſoient paiſiblement de leur victoire, lorſqu'un Ecrivain périodique & clandeſtin, leur ennemi déclaré bien plus encore que des Incrédules, eſt venu à la charge à ſon tour contre le même Livre, déjà ſi vivement & ſi longuement attaqué. Mais les traits de ce nouvel athlete portent beaucoup moins ſur l'Ouvrage que ſur les Journaliſtes ſes premiers adverſaires. „ Voilà, s'écrie-t-il, le fruit de la mo„ rale des Caſuiſtes; voilà la doctrine des „ Caſnedis, des Tambourins, des Ber„ ruyers & de leurs confreres, conſacrée „ dans cette production pernicieuſe"; & les gens raiſonnables ſe ſont écriés à leur tour; „ voilà les confreres des Caſne„ dis, des Tambourins & des Berru„ yers, bien décemment récompenſés „ de leur zele, & la Religion vengée „ d'une maniere bien édifiante". En effet, puiſqu'un des deux Critiques accuſe l'autre d'être dans les principes de l'Auteur cenſuré, il faut néceſſairement qu'un des deux ſoit de mauvaiſe foi: nous ne penſons point à les en taxer en commun, & à décider leur querelle comme le procés du loup & du renard par devant le ſinge.

XXVII.

XXVII.

Quand on voit l'Auteur d'un Libelle vingt fois flétri par les Magiſtrats, déclamer contre les Incrédules, on croit voir Calvin qui fait brûler Servet. Mais les Fanatiques ſont toujours auſteres. En accuſant d'irreligion celui qui ne penſe pas comme eux, ils ſe donnent un air de zele qui ſied toujours bien à des hommes de parti; ils ont la ſatisfaction de calomnier le Gouvernement, trop indifférent ſelon eux ſur ce qu'ils appellent la cauſe de Dieu, & qui n'eſt ordinairement que la leur. Cependant on oſera le dire avec confiance, ſi l'on doit punir davantage ceux qui nuiſent le plus au Chriſtianiſme, les Fanatiques ont encore plus beſoin d'être réprimés que les Incrédules. Quelle idée le peuple doit-il ſe former de la Religion, quand il voit ſes Miniſtres (quoiqu'à la-vérité ſubalternes) s'anathématiſer réciproquement avec fureur, ſans que l'Autorité même puiſſe les forcer au ſilence que la charité ſeule auroit dû leur preſcrire? Croit-on que les diſputes ſcandaleuſes des Théologiens de nos jours, ſur des matieres ſouvent futiles & toujours inin-

telligibles, n'ayent pas fait plus de tort au Christianisme, que tous les foibles raisonnemens des Impies ? Comment ne produiroient-elles pas sur les Mécréans, le même effet que produisirent sur l'Empereur de la Chine les querelles des Dominicains & des Jésuites ? „ Ces hommes, disoit l'Empereur, viennent de „ cinq mille lieues nous prêcher une „ doctrine sur laquelle ils ne s'accor„ dent pas". On peut juger du fruit que leur mission devoit produire. Enfin, quoi de plus propre à faire triompher en apparence l'Irreligion & chanceler les foibles, que tant d'Ouvrages contradictoires dont nous avons été accablés dans ces derniers tems, sur la Grace, sur les Caracteres de l'Eglise, sur les Miracles ? Le Public a fini par négliger tous ces Ecrits ; & leurs Auteurs, chagrins de ne plus être lus, ont attaqué ceux qui l'étoient.

XXVIII.

Réclamons, autant qu'il est en nous, en faveur de l'Humanité & de la Philosophie contre leurs injustes plaintes. Les faits suffiront sans raisonnemens, &

n'en auront peut-être que plus de force. Ouvrons l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, Hiſtoire dont la lecture eſt tout à la fois ſi utile au Chrétien & au Philoſophe; au Chrétien, pour l'animer par des exemples de vertu, & par l'accompliſſement qu'ont toujours eu les promeſſes de Dieu, malgré les obſtacles que les Puiſſances de la Terre y ont oppoſés; au Philoſophe, par les monumens incroyables & ſans nombre qu'elle lui préſente de l'extravagance des hommes, & ſur-tout des maux que le Fanatiſme a produits. Montrons par un détail abrégé de ces maux, mais auſſi effrayant qu'utile, combien le Gouvernement a intérêt de défendre & d'appuyer les Gens de Lettres, qui ſoumis aux dogmes réels de la Foi, ont le courage & l'équité d'en ſéparer tout ce qui ne leur appartient pas. C'eſt en effet à eux que les Souverains doivent aujourd'hui l'affermiſſement de leur puiſſance, & la deſtruction d'une foule d'opinions abſurdes, nuiſibles au bonheur de leurs Etats. C'eſt au contraire pour avoir confondu les objets de la Religion avec ce qui leur étoit étranger, que les peuples ont ſi long-tems gémi ſous le

joug de la puiſſance temporelle des Eccléſiaſtiques ; que les excommunications, ces armes ſi reſpectables de l'Egliſe, mais dont l'abus eſt ſi dangereux, ont été prodiguées pour ſoutenir des droits purement humains, & ſouvent mal fondés ; que le fils de Charlemagne a ſubi deux fois conſécutives, en Eſclave plutôt qu'en Chrétien, l'ignominie d'une pénitence publique dont quelques Evêques oſoient le charger, & qu'il ne méritoit que par la baſſeſſe qu'il avoit de s'y ſoumettre (*d*) ; qu'un Concile

(*d*) En 822. & 833. Louis qu'on appelle *le Debonnaire*, & qu'on feroit mieux d'appeller *le Foible*, ſe ſoumit à la pénitence publique à Attigny & à Soiſſons ; la premiere fois, pour avoir fait mourir Bernard ſon neveu qui s'étoit révolté contre lui ; la ſeconde, pour n'avoir pas voulu recevoir la loi de ſes enfans. ,, Les Evêques ,, qui lui impoſerent cette pénitence, dit Mr. Fleury, ,, prétendirent qu'il ne lui étoit plus permis de reprendre ,, la Dignité Royale. St. Ambroiſe ne tira pas de telles ,, conſéquences de la pénitence de Théodoſe. Dira-t on ,, que ce grand Saint manquoit de courage pour faire va- ,, loir l'autorité de l'Egliſe, ou qu'il fût moins éclairé ,, que les Evêques François du neuvieme ſiecle ? Ces Evê- ,, ques bien plus hardis ſe déclarerent contre Louis le ,, Débonnaire pour ſes enfans, & les animerent à cette ,, guerre civile qui ruina l'Empire François. Les pré- ,, textes ſpécieux ne leur manquoient pas. Louis étoit ,, un Prince foible, gouverné par ſa ſeconde femme, tout ,, l'Empire étoit en déſordre ; mais il falloit prévoir les ,, conſéquences, & ne pas prétendre mettre en pénitence ,, un Souverain comme un ſimple Moine ".

Les deux pénitences de Louis le Débonnaire, ſurtout la ſeconde, que ce foible & malheureux Empe-

œcuménique, dans un ſiecle de ſervitude & d'ignorance, n'a oſé réclamer ouvertement contre l'entrepriſe d'un Pontife audacieux, qui ſe croyoit en droit de priver un Empereur de ſon patrimoine (*e*); qu'un de nos Rois, voulant expier le crime d'avoir brûlé 1300 perſonnes dans une Egliſe, faiſoit vœu d'en aller égorger 100000 en Syrie pour faire pénitence (*f*); que des inſenſés

reur méritoit le moins, furent accompagnées des circonſtances les plus humiliantes pour lui. Ebbon, Archevêque de Rheims, qui avoit oſé avilir ainſi ſon Maître, fut dépoſé l'année d'après; mais l'Empereur étoit deshonoré.

(*e*) En 1245. au premier Concile général de Lyon, le Pape Innocent IV. dépoſa publiquement en préſence du Concile l'Empereur Frédéric II. tous les Peres tenant un cierge allumé; ce que les Ecrivains Proteſtans ont très-injuſtement regardé comme une eſpece d'approbation tacite, puiſqu'il eſt conſtant, comme le remarque Mr. Fleury, que cette dépoſition ne fut pas faite avec l'approbation du Concile, ainſi que les autres Décrets. Mais, diſent les Proteſtans, pourquoi ce cierge & ce ſilence? On répond à cette objection, qu'en effet la plus grande partie des Eccléſiaſtiques étoient alors dans l'opinion preſque générale du pouvoir des Papes ſur le temporel des Rois; mais que Dieu n'a pas permis que cette opinion fût confirmée par le ſuffrage poſitif d'un Concile œcuménique; & que le ſilence de l'Egliſe aſſemblée n'eſt pas toujours une marque d'approbation, ſur-tout dans les matieres qui ne regardent pas expreſſément la Foi.

(*f*) On ſait combien l'Abbé Suger, auſſi grand Homme d'Etat que l'Abbé de Clairvaux étoit grand Orateur, s'oppoſa à cette Croiſade malheureuſe que Louis le Jeune entreprit par le conſeil de St. Bernard. L'événement juſtifia les craintes du Miniſtre, & dé-

dépouilloient leur famille pour enrichir des Moines ignorans & inutiles ; que les controverses ridicules des Grecs sur des absurdités, ont avancé la perte de leur Empire (*g*) ; que l'on a osé regarder

mentir les promesses du Prédicateur. Louis le Jeune s'étoit croisé pour conquérir la Palestine, & en chasser les Sarrasins ; son expédition se borna à chasser sa femme à son retour, & à perdre en conséquence le Poitou & la Guyenne. En vain St. Bernard voulut se justifier, en imputant aux péchés des croisés les malheurs de leur entreprise ; il oublioit que la premiere croisade avoit été plus heureuse, sans que les croisés en fussent plus dignes ; & ne s'appercevoit pas, dit Mr. Fleury, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante ne l'est jamais.

(*g*) Vers le milieu du quatorzieme siecle, quelques Moines imbécilles du Mont Athos, à qui de longs & fréquens jeûnes avoient apparemment échauffé le cerveau, s'imaginerent qu'ils voyoient à leur nombril une lumiere, & passoient leur tems à la contempler. Voilà une occupation bien triste. Ils prétendoient de plus que cette lumiere étoit celle du Thabor, & qu'elle étoit incréée, n'étant autre chose que Dieu même. *Barlaam* leur adversaire, plus ridicule qu'eux en ce qu'il les attaquoit sérieusement, eut le crédit de faire assembler à Constantinople un Concile contre ces Visionnaires ; il n'avoit pas prévu qu'il y seroit condamné. Ce fut pourtant ce qui arriva. L'Empereur Grec Andronic Paléologue harangua ce prétendu Concile avec tant de véhémence, qu'il en mourut quelques jours après ; digne fin d'un Empereur ! C'est cet Andronic Paléologue qui laissa périr la Marine dans ses Etats, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zele pour l'Eglise, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même Empereur regrettoit le tems qu'il déroboit aux disputes théologiques pour le donner au soin de ses affaires. La querelle des Grecs sur la lumiere du Thabor dura jusqu'à la destruction de l'Empire, & subsistoit même avec violence tandis que Ba-

comme Jugemens de Dieu des épreuves incertaines & cruelles, dont le fruit étoit souvent la condamnation des innocens & l'absolution des coupables (*h*); qu'une des plus riches parties du Monde a été dévastée par des monstres, qui en faisoient mourir les habitans dans les supplices pour les convertir; que la moitié de notre Nation s'est baignée dans le sang de l'autre; enfin que l'étendard de la révolte a été mis à la main des sujets contre leurs Souverains, & le glaive à la main des Souverains contre leurs sujets (*i*). C'est par les lumieres

jazet assiégeoit Constantinople: toutes ces ridicules controverses auxquelles les Empereurs prirent trop de part, hâterent leur chûte en leur faisant négliger le Gouvernement.

(*h*) On peut voir dans un grand nombre d'Ouvrages le détail de ces sortes d'épreuves, & les raisons qui les ont fait abolir. On décidoit généralement par ce moyen toutes sortes de questions. On alla jusqu'à jetter deux Missels au feu pour connoître quel étoit le meilleur; il arriva la chose du monde la plus extraordinaire, & qu'on avoit le moins prévue, les deux Missels furent brûlés. Dans la premiere croisade un Clerc Provençal se soumit à l'épreuve du feu pour prouver une Révélation qu'il disoit avoir eue sur la découverte de la Sainte Lance; le Provençal en mourut. L'événement de ces sortes d'épreuves eût toujours été aussi simple, si on y eût toujours agi de bonne foi; mais dans les siecles d'ignorance, comme dans les autres, les hommes ont su tromper.

(*i*) Nous ne pouvons mieux terminer ces notes que par un passage de Mr. Fleury. „ Il est triste, je le „ sens bien, dit-il, de relever ces faits peu édifians. ..

de la Philoſophie que nous ſommes délivrés de tant de maux. Des hommes courageux ont oſé, quelquefois même au péril de leur liberté, de leur fortune & de leur vie, ouvrir les yeux des Peuples & des Rois. La reconnoiſſance qu'ils ont droit d'exiger de notre ſiecle, doit ſe meſurer ſur l'importance des ſervices qu'ils lui ont rendus; & l'effet le plus réel de cette reconnoiſſance, eſt la protection qu'on doit à leurs ſucceſſeurs. Cette protection, nous le diſons avec joie, trouvera aujourd'hui d'autant moins d'obſtacles, que l'eſprit de Philoſophie, qui ſe répand de jour en jour, s'eſt com-

„ Mais le fondement de l'hiſtoire eſt la vérité. . . . .
„ Deux ſortes de perſonnes trouvent mauvais que l'on
„ rapporte ces faits déſavantageux à l'Egliſe. Les pre-
„ miers ſont des politiques profanes, qui ne connoiſſant
„ point la vraie Religion la confondent avec les fauſſes,
„ la regardent comme une invention humaine, pour con-
„ tenir le vulgaire dans ſon devoir; & craignent tout ce
„ qui pourroit en diminuer le reſpect dans l'eſprit du
„ peuple; c'eſt-à-dire, ſelon eux, le déſabuſer. Je ne
„ diſpute point contre ces politiques, il faudroit com-
„ mencer par les inſtruire & les convertir; mais je crois
„ devoir ſatisfaire, s'il eſt poſſible, les gens de bien ſcru-
„ puleux qui par un zele peu éclairé tombent dans le mê-
„ me inconvénient, de trembler lorſqu'il n'y a pas ſujet
„ de craindre. Que craignez-vous, leur dirois-je? Eſt-ce
„ de connoître la vérité? Vous aimez donc à demeurer
„ dans l'erreur ou du moins dans l'ignorance; & pouvez-
„ vous y demeurer en ſûreté, vous qui devez inſtruire les
„ autres?

communiqué à la partie la plus ſaine & la plus ſage des Théologiens, & les a rendus plus indulgens ou plus équitables ſur les matieres qui ne ſont pas de leur objet. Nous ne ſommes plus au tems où c'étoit preſque un crime parmi nous d'enſeigner une autre Philoſophie que celle d'Ariſtote. Avec quelques lumieres de moins & l'Inquiſition de plus, on en eût fait une eſpece de Loi de l'Etat, comme elle l'eſt encore chez des Nations voiſines (*k*).

XXIX.

Il ne faut que jetter les yeur ſur ces Nations malheureuſes, victimes d'une Loi ſi ridicule, pour ſe convaincre des triſtes effets que produiſent chez un Peuple la crainte & l'impoſſibilité de s'inſtruire. La poſtérité croira-t-elle

(*k*) Nos peres s'en virent bien près en 1624, lorſqu'à *la Requête* de l'Univerſité, & ſur-tout de la Sorbonne, il fut défendu par un Arrêt. „ *ſous peine de* „ *la vie*, de tenir ou d'enſeigner aucune maxime con„ tre les anciens Auteurs & approuvés, & de faire au„ cunes diſputes que celles qui ſeront approuvées par les „ Docteurs de la Faculté de Théologie". Par le même Arrêt on admoneſta & on bannit différens particuliers qui avoient composé & publié des Theſes contre la Doctrine d'Ariſtote. Depuis ce tems, les choſes ont bien changé de face.

que de nos jours ont ait imprimé dans une des principales villes de l'Europe l'Ouvrage suivant avec ce titre; *Systema Aristotelicum de formis substantialibus & accidentibus absolutis*, 1750? Cette postérité ne jugera-t-elle pas que la date est une faute d'impression, & qu'il faut lire 1550? Tel est, au milieu du XVIII. Siecle, l'état déplorable de la raison dans une des plus belles régions de la Terre, chez une Nation d'ailleurs spirituelle & polie; tandis que les Sciences font de si grands progrès en Angleterre, en France, & dans la partie Protestante de l'Allemagne? Nous disons dans la partie Protestante; car on ne peut s'empêcher d'avouer avec affliction la supériorité présente des Universités de cette partie de l'Allemagne sur les Ecoles Catholiques. Elle est si frappante; que les Etrangers qui voyagent dans ce Pays & qui passent d'une Université Catholique à une Université Protestante voisine, croient en une heure avoir fait quatre-cens lieues ou vécu quatre-cens ans, avoir passé de Salamanque à Cambridge, ou du siecle de Scot à celui de Newton. Nous en faisons la remarque avec d'autant plus de liberté, qu'on ne doit

point ſans doute attribuer cette diffé-rence de lumieres & de ſavoir dans les différentes Régions de l'Allemagne à la différence de Religion. En France où la Doctrine Catholique eſt ſuivie & reſ-pectée, les Sciences n'en ſont pas cul-tivées avec moins de ſuccès; en Italie même elles ne ſont pas négligées; ſans doute parce que les Souverains Pontifes, pour la plupart éclairés & ſages; & con-noiſſant les abus qui réſultent de l'igno-rance, ſont plus a portée en Italie de ré-primer, quand il eſt néceſſaire, la tyran-nie des Inquiſiteurs ſubalternes. Car tout ſert de prétexte à cette eſpece d'hommes mépriſable & lâche, pour étouffer la lu-miere, & pour arrêter les progrès de l'eſprit.

XXX.

Il n'y a, ce me ſemble, qu'un moyen d'affoiblir leur empire dans les Contrées malheureuſes où ils dominent encore; c'eſt d'y favoriſer, autant qu'il eſt poſſi-ble, l'étude des Sciences exactes. Sou-verains qui gouvernez ces Peuples, & qui voulez leur faire ſecouer le joug de la ſuperſtition & de l'ignorance, faites

naître des Mathématiciens parmi eux; cette ſemence produira des Philoſophes avec le tems, & preſque ſans qu'on s'en apperçoive. L'Orthodoxie la plus délicate n'a rien à démêler avec la Géométrie. Ceux qui croiroient avoir intérêt de tenir les eſprits dans les ténebres, fuſſent-ils aſſez prévoyans pour preſſentir la ſuite des progrès de cette Science, manqueroient de prétexte pour l'empêcher de ſe répandre. Bientôt l'étude de la Géométrie conduira comme d'elle-même à celle de la ſaine Phyſique, & celle-ci à la vraie Philoſophie, qui par la lumiere qu'elle répandra, ſera bientôt plus puiſſante que tous les efforts de la Superſtition; car ces efforts, quelque grands qu'ils ſoient, deviennent inutiles dès qu'une fois la Nation eſt éclairée.

XXXI.

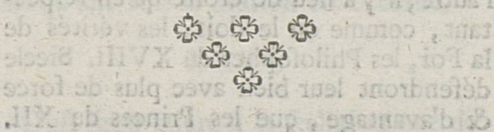
C'eſt faire injure à la Religion que de vouloir l'appuyer ſur l'ignorance. Il en eſt du domaine des Philoſophes & de celui des Théologiens, comme des deux Puiſſances ſpirituelle & temporelle; rien n'eſt plus diſtingué que les droits de l'une & de l'autre; mais comme autre-

fois la Puiſſance ſpirituelle, après avoir ſecoué le joug de la temporelle qui l'opprimoit, a voulu à ſon tour opprimer celle-ci, de même quelques Miniſtres de la Religion, après avoir écarté les ténebres qu'une Philoſophie audacieuſe avoit tâché d'y répandre, ont à leur tour voulu reſſerrer cette Philoſophie bien en-deçà des bornes que la Religion lui preſcrivoit. Le domaine de l'une & de l'autre paroît aujourd'hui trop bien fixé, trop étendu, trop aſſuré même, pour avoir à redouter ces attaques réciproques: leur intérêt eſt d'être unies, comme celui de deux Souverains puiſſans eſt de ſe ménager; & ſi d'un côté le Chriſtianiſme, appuyé par les Loix divines & humaines, eſt établi ſur des fondemens durables, de l'autre, il y a lieu de croire qu'en reſpectant, comme on le doit, les vérités de la Foi, les Philoſophes du XVIII. Siecle défendront leur bien avec plus de force & d'avantage, que les Princes du XII. n'ont défendu leurs Couronnes.

XXXII.

Voilà un précis très-ſuccinct des réflexions qui m'ont paru néceſſaires ſur

l'abus qu'on fait dans notre Siecle de la Critique en matiere de Religion. Je ne doute point qu'on ne les approuve, quand on les examinera ſans préjugés, & avec les lumieres d'une ſaine Philoſophie. Je crois m'être ſuffiſamment prémuni contre les attaques du Fanatiſme imbécille & hypocrite. S'il eſt des perſonnes qu'un zele ſincere, quoique mal entendu, peut indiſpoſer contre moi, j'en reſpecterai la cauſe ſans en craindre & ſans en approuver l'effet, & je me contenterai de leur répondre par ce paſſage de Cicéron: *Iſtos homines ſine contumeliâ dimittamus: ſunt enim & boni viri; & quoniam ità ipſi ſibi videntur, beati.*



DE
LA LIBERTÉ
DE
LA MUSIQUE.

Italiam, Italiam.....

ÆNEID. VI.



DE LA LIBERTÉ DE LA MUSIQUE.

I.

Il y a, chez toutes les Nations, deux choses qu'on doit respecter ; la Religion & le Gouvernement ; on pourroit ajouter qu'en France il en est une troisieme ; *la Musique du Pays*. Mr. Rousseau a osé pourtant en médire, dans cette Lettre fameuse, tant combattue & si peu réfutée ; mais les vérités qu'il a eu le courage d'imprimer sur ce grand sujet, lui ont fait plus d'ennemis que tous ses paradoxes ; on l'a traité de perturbateur du repos public, qualification d'autant mieux méritée, que la Musique Françoise laisse fort *en repos* ceux qui

l'écoutent. Quelques-uns néanmoins prétendoient, & avec autant de raiſon, que Mr. Rouſſeau eût été mieux nommé perturbateur du *bruit* public, attendu que la Muſique Françoiſe en fait beaucoup.

II.

Dans les matieres les plus ſérieuſes il eſt permis à nos Ecrivains de faire la ſatyre de la Nation ; on eſt bien reçu à nous prouver, que ſur le Commerce, ſur le Droit public, ſur les grands principes de la Légiſlation, nous ne ſommes encore que des enfans ; mais c'eſt un crime de nous dire que nous ne faiſons que balbutier en Muſique. La plupart des Lecteurs du Citoyen de Geneve opinoient à la traiter comme cet Artiſte de la Grece, que de ſéveres Magiſtrats chaſſerent pour avoir voulu ajouter une corde à la Lyre. Aurions-nous adopté ce principe de Platon, que tout changement dans la Muſique annonce un changement dans les Mœurs ? Si c'eſt-là le ſujet de nos craintes, nous pouvons être tranquilles ; nos mœurs ſont à un point de perfection où le changement n'a rien à leur faire perdre.

III.

Des Bouffons, arrivés d'Italie il y a six ans, & qu'on eut l'imprudence de montrer au public sur le Théatre de l'Opéra, ont été la funeste cause de la Lettre de Mr. Rousseau, & d'une guerre civile très-vive qu'elle a excitée parmi nous. Cette guerre suffiroit pour détruire l'opinion commune, que les François, trop inconstans & trop légers, ne sont pas capables de s'occuper longtems d'un même objet. Durant une année & plus, nos entretiens & nos Ouvrages ont épuisé la matiere; notre Parterre divisé présentoit l'image de deux armées en présence, prêtes à en venir aux mains; & cet espace d'une année, employè à disserter bien ou mal sur la Musique, est sans doute un tems fort honnête pour un Pays où l'on ne parle que deux jours d'une bataille perdue, & où l'on emploie même le second à chansonner le Général. Aussi notre querelle musicale avoit été préparée insensiblement & de longue main, comme les grands événemens qui doivent agiter les Etats. Des mouvemens qui d'abord paroissoient légers, s'éten-

dant & se fortifiant peu à peu, ont enfin produit une fermentation violente. En voici l'origine & le progrès. Il y a environ trente ans que les Directeurs de l'Opéra firent la même faute qu'en 1753; ils appellerent sur leur Théatre des Bouffons d'Italie. Les oreilles françoises, quoiqu'accoutumées à la psalmodie de Lully & de ses disciples, la seule espece de chant qu'elles connoissent encore, accueillirent plus qu'on ne l'avoit espéré, la nouvelle Musique qu'on leur faisoit entendre: déjà elle acquéroit des partisans, & la mauvaise doctrine gagnoit du terrein; il fallut pour détruire le mal, le couper par la racine; les Bouffons furent renvoyés, & la paix revint à l'Opéra avec l'ennui. Cependant quelques Musiciens furent frappés de l'effet qu'avoit produit sur les Auditeurs François cette Musique Italienne, moins uniforme, moins languissante, & moins pauvre que celle dont on nous avoit allaités jusqu'alors. Ces Musiciens essayerent donc de nous donner, comme à des enfans qu'on sevre, une nourriture un peu plus forte. Mouret s'écartant le premier de la route battue, mais s'en écartant peu, (car il ne vouloit ni

ne pouvoit beaucoup hazarder) osa dans ses Opéra essayer quelques Ariettes modélées, autant qu'il en étoit capable, sur les Airs Italiens qu'on connoissoit en France. La Jeunesse, juge impartial, & par-là meilleur qu'on ne croit, prit plaisir à cette nouveauté; mais les Nestors crioient que c'en étoit fait du *bon genre*, que le goût alloit se perdre, & que le Gouvernement étoit bien mal conseillé de n'y pas mettre ordre. Enfin en 1733 paroît Mr. Rameau, avec son Opéra d'*Hippolite* à la main. C'est alors que les clameurs redoublent; les brochures injurieuses, les estampes satyriques, les noirceurs secrettes, tous les petits moyens que l'ignorance & l'envie savent si bien mettre en usage contre ce qui leur nuit ou leur déplait, sont employés pour perdre ce dangereux novateur; le Public va l'entendre, il se révolte d'abord, il se partage ensuite, il se réunit enfin en faveur du génie & du talent persécutés. Encouragé par ce succès, d'autant plus flatteur qu'il avoit été disputé long-tems, ce Musicien célebre en mérite de nouveaux, & après un grand nombre d'Opéra, déchirés d'abord avec fureur,

mais applaudis enſuite preſque tous avec enthouſiaſme, il donne enfin l'Opéra bouffon de *Platée*, ſon chef-d'œuvre & celui de la Muſique Françoiſe. C'eſt par cet Opéra qu'il faut juger de l'état préſent de cet Art parmi nous, des progrès dont il eſt redevable à Mr. Rameau, & nous oſons ajouter, du chemin qui lui reſte à faire encore. La gloire de l'illuſtre Artiſte n'a rien à ſouffrir de cet aveu; peut-être y a-t-il plus loin du lieu d'où il eſt parti à celui où il eſt parvenu, que du point où nous ſommes aujourd'hui, à celui où nous pouvons arriver. Mr. Rameau eſt d'autant plus digne d'eſtime, qu'il a oſé tout ce qu'il a pu, & non tout ce qu'il auroit voulu oſer; il a eu le mérite de voir au-delà du terme où il a conduit ſes Auditeurs, & le mérite peut-être auſſi grand de juger juſqu'où ils pouvoient être conduits. Il eût manqué ſon but en allant plus loin; il nous a donné, non la meilleure Muſique dont il fût capable, mais la meilleure que nous puſſions recevoir. Ce n'eſt pas ſeulement par leurs ouvrages qu'il faut meſurer les hommes, c'eſt en les comparant à leur ſiecle & à leur nation, & ſi les partiſans zélés que

Mr. Rameau s'étoit faits parmi nous, sont devenus plus froids sur sa Musique, depuis que l'Italienne a frappé leurs oreillet, ils n'en sentent pas moins tout le prix de ses heureux efforts, & toute la justice des applaudissemens dont ils ont été couronnés.

IV.

C'est dans ces circonstances, & après toutes les innovations déja tentées ou hazardées dans notre Musique, que les Bouffons ont reparu pour la seconde fois sur notre Théatre; ils ont fourni à la plume éloquente de Mr. Rousseau, déja exercée à nous dire des vérités dures, une occasion bien favorable de nous instruire & de nous maltraiter. On peut juger s'il a été écouté patiemment. Il a soutenu presque seul, comme ce fameux Romain, les attaques de l'Armée Françoise, animée & réunie contre sa Lettre & contre sa personne. Cette armée, il est vrai, n'étoit guere composée que de troupes légeres; mais si elles ne portoient pas à leur ennemi des coups bien redoutables elles faisoient contre lui presqu'autant de bruit que la Musique qu'elles dé-

fendoient. Ses complices, (car la Musique Italienne lui en avoit donné) avoient aussi leur part quoique plus foiblement, aux traits qu'on lançoit au hazard contre le Philosophe de Geneve. L'Encyclopédie, dont les principaux Auteurs avoient le malheur de penser comme Mr. Rousseau, & la témérité de le dire, ne fut pas épargnée, dans ces circonstances; ce fut comme la premiere étincelle de l'embrasement général, qui en gagnant de proche en proche a depuis échauffé tant d'esprits contre cet Ouvrage. On représenta les Auteurs comme une Société formée pour détruire à la fois la Religion, l'Autorité, les Mœurs & la Musique. Bientôt, comme par un effet du sort qui les poursuivoit pour les rendre odieux, l'effervescence qu'on les accusoit d'exciter, s'étendit de la Capitale aux Provinces; Lyon fut troublé comme Paris; & c'étoit encore un Encyclopédiste, & par malheur un homme de beaucoup d'esprit, que l'on plaçoit à la tête des séditieux.

V.

Parmi le grand nombre d'Ecrits sur les deux Musiques, dont Mr. Rousseau a

donné

donné comme le signal, presque tous étoient en faveur de la Musique Françoise, qui en avoit le plus de besoin ; quelques-uns de ses partisans essayerent de la soutenir par des raisons, le plus grand nombre de la venger par des injures ; les Bouffonistes n'écrivoient guere, lisoient encore moins ce qu'on écrivoit contr'eux, & se consoloient des ennemis que la Musique Italienne leur faisoit, par le plaisir qu'ils avoient à l'entendre. En vain pour les dégoûter des airs charmans que les Italiens exécutoient, on les assuroit que ces baladins qui leur faisoient tourner la tête, étoient le rebut de l'Italie, & dignes à peine des tréteaux d'une place publique ; ils répondoient que si l'exécution étoit mauvaise, la Musique étoit divine, & qu'ils préféroient un excellent Livre aussi mal lu qu'on voudroit, à la lecture la mieux faite d'un Ouvrage fastidieux. Du reste, soit par la bonté de leur cause, soit par l'art qu'ils ont eu de la faire valoir, l'avantage leur est demeuré dans le peu même qu'ils ont écrit ; de cette foule innombrable de Brochures, publiées il y a six ans pour & contre l'Opéra François, *le petit Prophete* & la Lettre de Mr. Rousseau sont les deux seules dont on se

ſouvienne; on a oublié juſqu'au titre des autres.

VI.

Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a manqué de reſpect à la Muſique Françoiſe dans le lieu même de ſon empire. Au commencement de ce ſiecle, l'Abbé Raguenet, Ecrivain d'une imagination vive, mit au jour un petit Ouvrage, où notre Muſique étoit preſque auſſi maltraitée que dans la Lettre de Mr. Rouſſeau. Cet Ecrit n'excita ni guerres ni haine dans le tems où il parut; la Muſique Françoiſe régnoit alors paiſiblement ſur nos organes aſſoupis; on regarda l'Abbé Raguenet comme un ſéditieux iſolé, un conjuré ſans complices, dont on n'avoit point de révolution à craindre. Mr. Rouſſeau a trouvé des lecteurs plus aguerris & plus diſpoſés à l'entendre, & par conſéquent plus de gens intéreſſés à le combattre. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer de remarquer ici le jugement porté ſur le Livre de l'Abbé Raguenet par ſon Cenſeur Mr. de Fontenelle, ce Philoſophe ſi modéré & ſi pacifique, accoutumé d'ailleurs à nos anciens Opéra dont il avoit les oreilles imbues & pénétrées, élevé en-

fin dans la Musique la plus Françoise & la moins Ultramontaine, *je crois*, dit-il, *que l'Impression de cet Ouvrage sera très-agréable au Public, pourvu qu'il soit capable d'équité.* Cinquante ans plus tard quel cri n'eût pas excité cette approbation? Le sage Fontenelle n'auroit pas eu l'imprudence ou le courage de parler ainsi de nos jours. Il n'étoit pas homme à se faire des ennemis pour des chansons.

VII.

Il y a une espece de fatalité attachée dans ce siecle à ce qui nous vient d'Italie. Tous les présens bons ou mauvais qu'elle veut nous faire sont pour nous un sujet de trouble. Ne seroit-il pas possible d'accommoder notre différend avec les Italiens, de prendre leur Musique & de leur renvoyer le reste? Dissensions pour dissensions, celles que l'Opéra peut causer parmi nous seront moins turbulentes, & sur-tout moins ennuyeuses. Qu'on me permette de raconter à cette occasion, comme une matiere de réflexion pour les Philosophes, la conversation que j'eus dans la plus grande chaleur de notre guerre musicale, avec un Janséniste austere qui ne va jamais au Spectacle, & qui n'en

a pas la plus légere idée. On lui avoit envoyé une de ces Brochures dont nous avons été inondés sur la Musique Françoise; „ J'ai reçu, me dit-il, un Ecrit „ où je ne comprends rien, si ce n'est „ qu'il m'a paru fort mal fait & fort mal „ écrit. Qu'est-ce que le *Correcteur des* „ *Bouffons*, *l'Ecolier de Prague*, le *petit* „ *Prophete*, le *Coin de la Reine*"? Je lui expliquai de mon mieux ce que signifioient ces mots. „ Hé bien, lui dis-je „ ensuite, vous n'entendiez rien à tout „ cela, & vous n'en étiez pas plus à „ plaindre; cependant apprenez que cet- „ te dispute sur la Musique, qui vous tou- „ che si peu, & qui n'est pas même par- „ venue jusqu'à vous, occupe depuis six „ mois avec fureur les graves citoyens de „ cette ville; apprenez que l'intérêt vio- „ lent qu'ils y prennent, a suspendu & „ presque anéanti celui qu'ils commen- „ çoient à prendre à la chose du monde „ dont vous êtes le plus agité, l'affaire „ de la Sœur Moyzan, & celle de la „ Sœur Perpétue". Mon Janséniste gémit, & alla prier Dieu pour l'aveuglement de son siecle.

VIII.

Enfin, pour calmer les esprits, il a fallu de nouveau renvoyer les Bouffons, à peu près comme il fallut autrefois que Titus renvoyât sa Maîtresse pour appaiser les Romains. En vain les Bouffonistes, réduits à la disette, ont demandé instamment qu'on ne les privât pas avec rigueur d'un amusement qu'on leur avoit laissé goûter. Ceux qui président à nos plaisirs (& qui n'en ont guere) ont été aussi inexorables à leurs plaintes, que les vieilles femmes le sont pour interdire l'amour aux jeunes. On n'a voulu ni souffrir à l'Opéra la Musique Italienne, dont elle blessoit, disoit-on, la dignité, mais dont elle dévoiloit encore plus l'indigence; ni permettre à cette Musique de se faire entendre à ses malheureux partisans sur un Théatre par ticulier, & uniquement destiné pour elle. A peine l'a-t-on soufferte dans quelques Concerts, dont la liberté n'est pas même trop assurée. Je ne sais pourtant si on a bien fait d'ôter cet objet de distraction ou de dispute à une Nation vive & frivole, dont l'inquiétude a besoin d'aliment, qui même heureu-

ſement n'y eſt pas difficile, qui eſt ſatisfaite pourvu qu'elle parle, mais qui peut exercer ſa langue ſur des ſujets plus ſérieux, ſi on la lui lie ſur ſes plaiſirs. On ſait le mot du Danſeur Pylade à Auguſte, qui vouloit prendre parti dans la diſpute des Citoyens de Rome au ſujet de ce danſeur & de ſon concurrent Bathylle; *Tu es un ſot*, dit le Comédien à l'Empereur; *que ne les laiſſes-tu s'amuſer de nos querelles?* Quoi qu'il en ſoit, aujourd'hui que l'animoſité eſt éteinte, les Brochures oubliées, & les eſprits adoucis, tandis que l'attention partagée des Pariſiens oiſifs eſt tournée vers des objets plus importans, & s'exerce ſans fruit comme ſans intérêt ſur les affaires de l'Europe, ſeroit-il permis de faire un examen pacifique de notre querelle muſicale?

IX.

Je m'étonne d'abord que dans un ſiecle où tant de plumes ſe ſont exercées ſur la liberté du Commerce, ſur la liberté des Mariages, ſur la liberté de la Preſſe, ſur la liberté des Toiles peintes, perſonne n'ait encore écrit ſur LA LIBERTÉ DE LA MUSIQUE. Etre es-

claves dans nos divertiſſemens, ce ſeroit, pour employer l'expreſſion d'un Ecrivain Philoſophe, dégénérer non ſeulement de la liberté, mais de la ſervitude même. „ Vous avez la vue bien courte, répon„ dent nos grands Politiques; toutes les „ libertés ſe tiennent, & ſont également „ dangereuſes. La liberté de la Muſique „ ſuppoſe celle de ſentir, la liberté de „ ſentir entraîne celle de penſer, la li„ berté de penſer celle d'agir, & la li„ berté d'agir eſt la ruine des Etats. Con„ ſervons donc l'Opéra tel qu'il eſt, ſi „ nous avons envie de conſerver le Ro„ yaume; & mettons un frein à la licen„ ce de chanter, ſi nous ne voulons pas „ que celle de parler la ſuive bientôt". *Voilà*, comme diſoit Paſcal de je ne ſai quel raiſonnement d'Eſcobar, *ce qui s'appelle argumenter en forme; ce n'eſt pas là diſcourir, c'eſt prouver.* On aura peine à le croire, mais il eſt exactement vrai que dans le Dictionnaire de certaines gens, Bouffoniſte, Républicain, Frondeur, Athée, (j'oubliois Matérialiſte) ſont autant de termes ſynonimes. Leur Logique profonde me rappelle cette leçon d'un Profeſſeur de Philoſophie. „ La Dioptrique „ eſt la Science des propriétés des Lu-

„ nettes; les lunettes ſuppoſent les yeux; „ les yeux ſont un des organes de nos „ ſens; l'exiſtence de nos ſens ſuppoſe „ celle de Dieu, puiſque c'eſt Dieu qui „ nous les a donnés; l'exiſtence de Dieu „ eſt le fondement de la Religion Chré- „ tienne; nous allons donc prouver la vé- „ rité de la Religion pour premiere le- „ çon de Dioptrique".

X.

La majeſté de l'Opéra, diſent nos gens de goût, ſeroit outragée, ſi on y admettoit des baladins. Si cette majeſté nous ennuye, je ne vois pas ce qui nous obligeroit à la révérer. Et pourquoi la *majeſté* d'Armide ſeroit-elle offuſquée par la *Serva Padrona*, ſi celle de Cinna ne l'eſt pas par le *Bourgeois Gentilhomme*? Pourquoi ces connoiſſeurs ſi difficiles, qui ſe croiroient dégradés de voir *Bertholde à la Cour* après Roland, n'ont-ils pas honte de rire à *Pourceaugnac*, après avoir pleuré à *Zaïre*? Pourquoi enfin leurs oreilles ſont-elles bleſſées des airs comiques d'un intermede Italien, lorsque leurs yeux ne le ſont pas des bambochades de Teniers, des figures es-

tropiées de la Chine, & des magots de porcelaine dont leurs maisons sont meublées ?

XI.

La Musique Italienne, ajoutent-ils, nous dégoûteroit de la Françoise. Où est l'inconvénient, si la Musique Italienne est préférable ? C'est comme si on eût défendu à Corneille de composer ses Pieces, sous prétexte qu'elles devoient faire oublier celles de Hardi & de Jodelle. Mais on fait plus d'honneur à la Musique Italienne qu'elle ne mérite; après l'avoir entendue pendant plus d'un an, il s'en faut bien que nous soyons revenus de la nôtre. On court à l'Opéra les Vendredis comme à l'ordinaire; & les Bouffonistes qui en avoient annoncé la désertion, se sont trompés dans leurs prophéties. Ces Enthousiastes ont jugé de l'impression du vulgaire par celle qu'ils éprouvoient. Ils ont été dans la même erreur que certains Ecrivains de nos jours, qui nous parlent sans cesse des progrès de la Nation dans ce qu'ils appellent l'Esprit Philosophique, & qui s'imaginent avoir contribué par leurs Ouvrages à répandre cet esprit jusque

dans le Peuple. S'établit-il dans un faux-bourg quelque prétendu faiſeur de miracles ? le peuple y court en foule, & l'eſprit philoſophique eſt pris pour dupe. Je me repréſente les Philoſophes vrais ou prétendus, qui ont quelque réforme à faire ou à prêcher, comme étant ſur le bord d'un fleuve très-rapide qu'ils ſe propoſent de franchir ; ils aſſemblent leur ſiecle ſur le bord du fleuve, le haranguent, & l'exhortent à les imiter. Ils ſe jettent enſuite dans le fleuve, & à travers une grêle de traits ils le paſſent à la nage, ne doutant point que leur ſiecle ne les ſuive. A peine ont-ils paſſé, qu'ils ſe retournent, & voient leur ſiecle à l'autre bord, qui les regarde, qui ſe moque d'eux, & qui s'en va ; c'eſt la Fable du Berger & de ſon troupeau (*a*). Ne jugeons donc pas de l'effet de la Muſique Italienne ſur le commun des Spectateurs, par celui qu'elle a produit ſur un petit nombre. Son futur empire, fut-il auſſi infaillible qu'il eſt douteux, aura beſoin de tems pour s'établir. Toute Muſique, pour peu

(*a*) *Voyez* les Fables de La Fontaine, *Liv. IX. Fable* 19.

qu'elle soit nouvelle, demande de l'habitude pour être goûtée par le vulgaire : c'est pourquoi si l'Opéra François a quelque décadence à craindre, elle n'arrivera que peu à peu, & il pourra survivre encore à la génération qui le regrette. Qu'elle jouisse en paix de ses tranquilles plaisirs, mais qu'elle ne prétende point régler ceux de la génération suivante.

XII.

On fait contre la Musique Italienne une objection plus raisonnable que les précédentes. C'est qu'elle nous obligeroit de substituer à notre Opéra François l'Opéra Italien ; que ce dernier est froid & languissant, que nous en serions bientôt ennuyés, & qu'ainsi nous perdrions d'un côté sans rien gagner de l'autre. Avant de répondre à cette objection, observons d'abord qu'elle ne paroît pas avoir frappé comme nous les autres Nations de l'Europe. Toutes sans exception ont rejetté notre Opéra & notre Musique, pour leur préférer l'Opéra & la Musique des Italiens ; soit que l'Opéra François ne leur ait pas paru aussi supérieur à ceux d'Italie que nous l'imaginons ; soit que le dégoût

pour notre Musique l'ait emporté chez elles sur les avantages que nous pouvons avoir du côté des Pieces & du genre de Spectacle. Cette décision générale de l'Europe est d'autant moins suspecte, qu'en proscrivant notre Opéra, elle a universellement adopté notre Théatre François, qui est en effet le meilleur modele qu'on ait encore jusqu'à présent du genre dramatique. Les Etrangers ont fait plus; malgré la préférence qu'ils donnent à la Musique Italienne sur la nôtre, ils n'ont pas pour cela renoncé à notre Langue en faveur de l'Italienne, qui cependant n'est peut-être pas inférieure à la Françoise, & que bien des Gens de Lettres osent même lui préférer. En vain diroit-on que les Etrangers ne sont prévenus contre notre Opéra, que faute de le connoître & de l'entendre. Parmi cette foule d'Anglois, d'Espagnols, d'Allemands & de Russes, qui accourent à Paris de toutes parts, à peine s'en trouve-t-il un seul que nos Ouvrages Lyriques ne fassent bâiller jusqu'aux vapeurs. C'est un tintamarre qui leur rompt la tête, ou un plein-chant qui les endort par sa langueur; quand il ne les révolte

pas par sa prétention ; s'ils prennent plaisir à quelque partie du Spectacle, c'est à nos danses ; mais elles ne suffisent pas pour les dédommager de trois heures de bruit & d'ennui ; ils sortent en se bouchant les oreilles, & on ne les y voit gueres reparoître. Quelques-uns, il est vrai, moins difficiles ou moins sinceres, semblent approuver & partager notre plaisir. On dit plus ; on assure que depuis deux ans la Musique Françoise commence à réussir à Vienne, où on la détestoit autrefois ; mais je crains bien que cet empressement, survenu tout à coup aux Autrichiens pour notre Musique, ne soit de la part de nos nouveaux Alliés un simple accueil de politesse & de reconnoissance.

XIII.

Cependant seroit-il juste de régler absolument notre goût, quant aux Spectacles en Musique, sur l'opinion & l'exemple des Etrangers, eux qui dans tout le reste sont accoutumés à prendre le Goût François pour le modele du leur ? Quelque général que soit leur suffrage en faveur de l'Opéra Italien, s'ensuit-il que nous ferions bien de les imiter ?

La forme de cet Opéra, il faut en convenir, le rend uniforme & ennuyeux; celle du nôtre est sans comparaison plus variée & plus agréable. Nous avons, ce me semble, mieux connu qu'aucun autre Peuple le vrai caractere de chaque Théatre; chez nous la Comédie est le spectacle de l'esprit, la Tragédie celui de l'ame, l'Opéra celui des sens; voilà tout ce qu'il est & tout ce qu'il peut être. Où la vraisemblance n'est pas, l'intérêt ne sauroit s'y trouver, au moins l'intérêt soutenu; car l'intérêt de la Scene est fondé sur l'illusion, & l'illusion est bannie d'un Théatre où un coup de baguette transporte en un moment le spectateur d'une extrémité de la Terre à l'autre, & où les Acteurs chantent au-lieu de parler. Ce n'est pas que la Musique bien faite d'une Scene touchante ne nous arrache quelquefois des larmes, ni que je veuille renouveller l'objection triviale contre les Tragédies en Musique, que les *Héros y meurent en chantant*; laissons au vulgaire ce préjugé ridicule, de croire que la Musique ne soit propre qu'à exprimer la gaieté; l'expérience nous prouve tous les jours qu'elle n'est pas moins susceptible d'une expression tendre & douloureuse. Mais si la Musique

touchante fait couler nos pleurs, c'eſt toujours en allant au cœur par les ſens; elle differe en cela de la Tragédie déclamée, ou, pour parler plus juſte, de la Tragédie *parlée*, qui va au cœur par la peinture & le développement des paſſions. L'Opéra eſt donc le Spectacle des ſens, & ne ſauroit être autre choſe. Or ſi les plaiſirs des ſens, comme nous l'éprouvons tous les jours, s'émouſſent quand ils ſont trop continus, s'ils veulent de la variété & de l'interruption pour être goûtés ſans fatigue, il s'enſuit que dans ce genre de Spectacle le plaiſir ne peut entrer dans notre ame par trop de ſens à la fois; qu'on ne ſauroit, pour ainſi dire, lui laiſſer trop de portes ouvertes, y mettre trop de diverſité; & qu'un Opéra qui réunit comme le nôtre, les machines, les chœurs, le chant & la danſe, eſt préférable à l'Opéra Italien, qui ſe borne au ſpectacle & au chant. On prétend, je le ſai, que les Opéras (*b*) Italiens ont un avantage, en ce qu'ils

(*b*) J'écris ainſi *Opéra* au pluriel, malgré la déciſion contraire, parce qu'il me ſemble que la derniere ſyllabe de ce mot eſt longue au pluriel. (*Malgré les grandes autorités qui nous ont fait retrancher précédemment l'* s *dans le mot* Opéra *au plurier, nous l'y aurions pourtant laiſſée par déférence pour Mr.* d'Alembert, *ſi nous avions vu ſa remarque à tems.* Addit. du Corr.)

peuvent être déclamés comme chantés, ce qui n'auroit pas lieu dans les nôtres. Supposé le fait vrai, tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'il faut chanter nos Opéras & déclamer (*c*) nos Tragédies. Mais ce prétendu avantage des Tragédies Italiennes, d'être également propres au chant ou à la déclamation, rend à mes yeux leur mérite bien suspect. C'est n'avoir point de caractere que d'en pouvoir si facilement changer; & je ne sai ce qu'on doit penser d'un genre de Pieces, auquel la forme de la représentation est indifférente. J'accorderai pourtant, si l'on veut, que le meilleur Opéra de Quinaut déclamé, fera moins de plaisir que le meilleur Opéra de Métastase déclamé de même; j'accorderai encore que la meilleure Tragédie de Racine mise en musique, nous plaira moins que la meilleure Tragédie chantée de Métastase; mais qu'on joue à la suite l'une de l'autre une Tragédie de Racine & une de Métastase, & qu'on exécute de même successivement un Opéra de Métastase & un Opéra de Qui-

(*c*) Je me sers ici du mot *déclamer*, tout impropre qu'il est, parce que nous n'en avons point d'autre pour opposer la Tragédie *parlée* à la Tragédie *chantée*.

nault *mis en bonne Musique* : & malgré toute l'estime que mérite le Poëte Italien, je ne doute pas que l'avantage du parallele ne demeure aux deux Poëtes François.

XIV.

Au reste, quel que doive être le succès de cette épreuve, il sera toujours incontestable que la Tragédie *parlée* est préférable à la Tragédie *chantée*; la premiere est une action dont la vérité ne dépend que de ceux qui l'exécutent, la seconde ne sera jamais qu'un spectacle. Quelque superstitieux admirateur de l'Antiquité m'opposera sans doute les Tragédies Grecques: „ les Anciens, dira-t-„ il, nos modeles & nos maîtres, con„ noissoient aussi bien que nous la Na„ ture, & le mérite de l'imiter telle „ qu'elle est. Cependant chez eux les „ Pieces de Théatre étoient chantées, „ & ils y trouvoient apparemment plus „ d'avantage que dans la simple décla„ mation". Si on vouloit répondre en servile adorateur des Anciens, qui regarde leur exemple & leur autorité comme un argument sans replique, on pourroit dire que la question dont il s'agit est fort difficile à décider; qu'elle tient

à plusieurs autres qu'on n'a point encore résolues, sur la nature des Langues anciennes, sur leur Prosodie, sur la Musique des Grecs, sur la Mélopée du chant dramatique, sur la forme & la grandeur des anciens Théatres ; nous n'avons en effet sur tous ces objets que des notions fort imparfaites ; car les Historiens sont comme les Commentateurs, très-diffus sur ce qu'on ne leur demande pas, & muëts sur ce qu'on voudroit savoir. Mais on accorde que les Anciens ayent préféré dans leurs Tragédies le chant à la déclamation ; & on ne craindra pas de dire, que sur ce point nous avons touché de plus près qu'eux à la Nature. Que la Musique des Grecs ait été aussi parfaite qu'on voudra, les siecles d'ignorance qui l'ont détruite, nous ont dédommagé en un sens du plaisir qu'ils nous ont fait perdre, puisqu'ils nous ont forcé de nous rapprocher de la vérité, en substituant la parole au chant dans nos représentations dramatiques (*d*). Il semble que le

(*d*) Ce n'est pas la seule obligation que nous ayons à ces siecles obscurs, que nous méprisons quelquefois injustement. Nous leur devons la plupart des inventions utiles, le papier, la fayance, le linge, les moulins à vent, la boussole, l'Imprimerie, & plusieurs

propre des siecles d'ignorance est de représenter la Nature plus grossiere, mais aussi plus vraie ; & celui des siecles de lumiere, de la peindre plus délicate, mais plus déguisée. Nous ne prétendons pas pour cela qu'on doive toujours représenter sur le Théatre la Nature exacte & toute nue ; mais nous croyons qu'on ne sauroit l'imiter trop fidélement, tant qu'elle ne tombe point dans la bassesse. Personne ne regrettera dans nos Tragédies les fossoyeurs du Théatre Anglois ; mais peut-être y pourroit-on desirer plus d'actions & moins de paroles, moins d'art & plus d'illusion. Il seroit à souhaiter sur-tout que nos Acteurs fussent un peu plus ce qu'ils représentent ; presque tous ne paroissent, si j'ose m'exprimer ainsi, que des marionnettes dont on ne voit point le fil d'archal, mais dont les mouvemens n'en sont pas plus naturels & mieux entendus. Je ne dis rien du peu de vérité que nous avons mis dans les accessoires du Spectacle, dans la décoration de la scene, dans les circonstances locales,

autres. Des hommes de génie servoient l'humanité par ces découvertes, tandis que les Poëtes faisoient de mauvais vers, les Ecrivains de mauvaise prose, & les Philosophes de mauvais raisonnemens.

dans l'habillement des perſonnages. Un de nos grands Artiſtes, qui ne ſera pas ſoupçonné d'ignorer la belle Nature par ceux qui ont vu ſes Ouvrages, a renoncé aux Spectacles que nous appellons ſérieux, & qu'il n'appelle pas du même nom; la maniere ridicule dont les Dieux & les Héros y ſont vêtus (*e*), dont ils y agiſſent, dont ils y parlent, dérange toutes les idées qu'il s'en eſt faites; il n'y retrouve point ces Dieux & ces Héros, auxquels ſon ciſeau ſait donner tant de nobleſſe & tant d'ame; & il eſt réduit à chercher ſon délaſſement dans les Spectacles de farce, dont les tableaux burleſques ſans prétention, ne laiſſent dans ſa tête aucune trace nuiſible. Quelquefois, au milieu de la repréſentation d'une Piece de Théatre, j'imagine qu'un Philoſophe, qui n'auroit aucune idée de cette eſpece de plaiſir, ſoit tranſporté tout-à-coup au milieu de la ſalle; alors je n'apperçois plus avec lui que des automates qui parlent & ſe re-

(*e*) Sur le Théatre François, & même ſur celui de l'Opéra, on commence à ſe rapprocher davantage de la vérité dans les habillemens. Nous en avons l'obligation à Mademoiſelle Clairon, dont les talens ſont au-deſſus de mes éloges; & qui n'imite pas moins la Nature dans ſon jeu, que le *Coſtume* dans ſes habits.

muent sur des planches, quelques êtres animés qui ont la bonté de converser avec eux, & des enfans qui ont la simplicité de s'amuser de ce bizarre assemblage; & je vois mon Philosophe, comme Démocrite, regarder un moment le spectacle, & bien plus long-tems les spectateurs. Mais encore une fois, ces défauts si communs dans nos représentations dramatiques, sont ceux de l'exécution, & nullement du genre; ils disparoîtront quand les Auteurs sauront mieux exprimer, & les Acteurs mieux sentir. Au contraire les défauts de l'Opéra sont essentiellement attachés à sa nature; & puisqu'on ne peut les détruire, tout ce qui nous reste à tenter est de les rendre agréables.

XIV.

Revenons donc à nos Drames en Musique. Si nous étions réduits à l'alternative, ou de conserver notre Opéra tel qu'il est, ou d'y substituer l'Opera Italien, peut-être ferions-nous bien de prendre le premier parti. Notre Opéra nous amuse, nous le croyons du moins, & il est fort douteux que l'Opéra Italien en fît autant. Ainsi nous ôter l'Opéra François pour y substituer l'Opéra

Italien, ce feroit vraifemblablement nous mettre dans le cas de ce malade dont parle Horace, qui dans fon délire croyoit affifter aux Spectacles les plus agréables, qui devint malheureux par fa guérifon en perdant fon erreur, & qui prioit les Médecins de la lui rendre. Mais ne feroit-il pas poffible, en confervant le genre de notre Opéra tel qu'il eft, d'y faire par rapport à la Mufique des changemens qui le rendroient bientôt fupérieur à l'Opéra Italien ? Nous deviendrions alors les Légiflateurs de l'Europe pour le Théatre Lyrique, comme nous l'avons été pour le Dramatique ; & cette gloire feroit affez flatteufe pour notre vanité. Or il paroît que le feul moyen d'y parvenir, eft de fubftituer, s'il eft poffible, la Mufique Italienne à la Françoife. Cette propofition demande que nous entrions dans quelques détails fur le caractere des deux Mufiques, & fur la maniere d'appliquer la Mufique Italienne à notre Langue.

XV.

Nous fuppofons comme un fait qui n'a pas befoin d'être prouvé, la fupériorité de la Mufique Italienne fur la nô-

tre. On ne doute de cette vérité qu'en France, il n'y a plus même qu'une partie de la Nation qui en doute, & les Etrangers s'étonnent qu'elle en doute encore. Qu'on fasse ses délices de la Musique Françoise, tant qu'on n'en connoîtra point d'autre, rien n'est plus naturel & plus permis; mais que parmi ceux qui ont entendu ou plutôt écouté les deux Musiques, il puisse y avoir deux avis sur la préférence, qu'il soit même possible de balancer, c'est ce qui doit paroître bien étrange à toute oreille tant soit peu délicate, & à toute ame tant soit peu sensible. En vain les partisans de la Musique Françoise, pour couvrir sa nullité & sa foiblesse, affectent de vanter le *beau simple*, qui en fait selon eux le caractere; de ce que le beau est toujours simple, ils en concluent que le simple est toujours beau; & ils appellent simple ce qui est froid & commun, sans force, sans ame, & sans idée.

XVI.

Ce seroit néanmoins être indigne de goûter la Musique Italienne, & incapable de la sentir, que d'applaudir sans discernement & sans choix à tout ce qui

nous vient en ce genre d'au-delà des Monts. Outre la foule de Compositeurs médiocres qui abonde toujours dans un Pays où la Musique est fort cultivée, comme elle l'est en Italie, le bon goût, il faut l'avouer, y dégénere sensiblement. Pergolese, trop tôt enlevé pour le progrès de l'Art, a été le Raphaël de la Musique Italienne: il lui avoit donné un style vrai, noble & simple, dont les Artistes de sa nation s'écartent un peu trop aujourd'hui. Le beau siecle de cet Art semble être en Italie sur son déclin, & le siecle de Seneque & de Lucain commence à lui succéder. Quoiqu'on remarque encore dans la Musique Italienne moderne des beautés vraies & supérieures, l'art & le desir de surprendre s'y laisse voir trop souvent au préjudice de la Nature & de la Vérité. Ce n'est pas aujourd'hui que les Italiens éclairés s'en apperçoivent eux-mêmes, & gémissent de cet abus. Mais il a sa source dans un défaut peut-être incurable; l'amour excessif des Italiens pour la nouveauté en fait de Musique. Le plus admirable Opéra n'est jamais représenté deux fois sur le même Théatre, & l'on préfére à l'Artaxerce de Vinci, à l'O-

lym-

lympiade de Pergolese, les mêmes Pieces mises en Musique par un Compositeur médiocre. Nous sommes tombés dans l'inconvénient contraire ; & nos Musiciens les plus célebres n'osent encore toucher aux Opéras de Lulli, comme nos ancêtres n'osoient s'écarter par respect de la doctrine d'Aristote. Ainsi la passion pour le changement corrompt la Musique au-delà des Alpes, & une timidité superstitieuse en retarde les progrès parmi nous. Le seul genre de Musique qui n'ait rien perdu en Italie, qui peut-être même s'y est perfectionné, c'est le genre burlesque & comique ; les libertés qu'il permet, la variété dont il est susceptible, laissent le génie des Compositeurs plus à son aise. La Musique des intermedes, quand elle est composée par un habile Artiste, est rarement médiocre, souvent admirable ; la Musique des Tragédies est quelquefois admirable, & souvent médiocre.

XVII.

Les Italiens ont donc de fort mauvaise Musique, & même en très-grande quantité. Mais juger la Musique Italienne sur ce qu'elle a de foible ou de défec-

tueux, c'eſt juger notre Ecole de peinture par nos tableaux d'enſeigne, ou notre Théatre par les Pieces de Pradon. Et où en ſerions-nous, ſi les Italiens vouloient apprécier la Muſique Françoiſe par celle que nous reconnoiſſons nous-mêmes pour déteſtable ? C'eſt d'après ce que les deux Muſiques ont de meilleur qu'il faut les comparer; & quand on fera cette comparaiſon avec un peu de lumieres, de ſentiment, & de bonne foi; quand on aura mis la richeſſe, la chaleur, & la variété des Italiens, à côté de notre monotonie, de notre froideur & de notre indigence, pourra-t-on ne pas penſer avec toute l'Europe, que la Muſique Italienne eſt une Langue dont nous n'avons pas ſeulement l'alphabet? Tout ſe réduit donc à ſavoir, ſi nous devons ou plutôt ſi nous pouvons adopter cette Muſique, ſi notre Opéra pourra s'y prêter, & juſqu'à quel point il en ſera ſuſceptible. Mais, dira-t-on, ne ſeroit-il pas plus court de donner à l'Opéra Italien la forme du nôtre? Oui, ſi on pouvoit engager les Italiens à changer leur Opéra, & les François à abandonner leur Langue; & c'eſt ce qui ne paroît pas facile. J'ai meilleure opinion de la docilité de nos Muſiciens; la plupart

ſemblent aſſez peu attachés à la Muſique ancienne ; cette diſpoſition paroît ſur-tout dans les jeunes Artiſtes, qui ſont ceux dont on doit le plus eſpérer ; l'impénitence finale eſt le partage des autres. Déjà même ſur le Théatre de l'Opéra, ſur ce Théatre ſi attaché à ſes anciens uſages, on a hazardé des nouveautés ; nous y avons vu un Opéra Gaſcon. C'eſt un pas vers des changemens plus néceſſaires & plus agréables : à-la-vérité le pas eſt un peu en arriere ; car il ne s'agit point, comme on l'a fait dans cet Opéra, de garder notre Muſique & de changer notre Langue ; il s'agit de garder notre Langue, & de changer, ſi nous pouvons, notre Muſique. Mais enfin cette innovation, quelle qu'elle ſoit, prouve que nous oſons riſquer encore, & que parmi nous la ſuperſtition de l'Opéra n'eſt pas tout-à-fait incurable.

XVIII.

Il y a dans notre Muſique trois choſes à conſidérer, le récitatif, les airs chantans, & les ſymphonies ; parcourons ſucceſſivement ces trois objets. On entend quelquefois les partiſans de Lulli ſe recrier d'admiration ſur ce que

c'eſt un Etranger qui a créé notre récitatif. Il y paroît ; on ſait à quel point la proſodie y eſt eſtropiée, ſur-tout dans les finales. On ne dira pas ſans doute que ce contre-ſens proſodique, (ſi je puis l'appeller de la ſorte) ſoit un agrément dans notre chant, mais on prétendra peut-être qu'il eſt inévitable. Il y auroit d'abord un moyen facile d'y remédier ; ce ſeroit de ne faire jamais tomber les chûtes muſicales que ſur des terminaiſons maſculines ; & là-deſſus il ſeroit aiſé au Muſicien & au Poëte de s'entendre. Mais nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi il eſt plus néceſſaire de faire ſentir les finales dans le chant que dans la converſation & dans la déclamation même. En effet le caractere du chant, & ſur-tout du récitatif, étant d'approcher du diſcours le plus qu'il eſt poſſible, pourquoi les chûtes muſicales y ſeroient-elles plus marquées qu'elles ne le ſont dans le diſcours ? Auſſi ne le ſont-elles pas dans le récitatif des Italiens, bien plus analogue à leur langue que le récitatif François ne l'eſt à la nôtre. Ils paroiſſent avoir bien mieux étudié que nous la marche & les inflexions de la voix dans la converſation ; & il eſt ſingulier que dans une Langue auſſi rem-

plie que la Françoise de finales muettes, le récitatif appuie sur ces finales, tandis qu'il fait le contraire dans la Langue Italienne, dont les finales sont moins sourdes & les voyelles plus éclatantes. On diroit que c'est un François qui a créé le récitatif Italien, comme c'est un Italien qui a inventé le nôtre.

XIX.

Cependant il ne faut pas le dissimuler; le récitatif Italien dont nous faisons ici l'apologie, déplait à la plupart des oreilles françoises. On ne doit pas en être surpris; comme c'est un genre moyen entre le chant & le discours, il exige nécessairement dans celui qui l'écoute, l'habitude de l'entendre, jointe à la connoissance de la Langue Italienne & de sa prosodie. Ainsi le jugement sévere que nous portons à cet égard pourroit bien être précipité. Une réflexion suffira pour le faire sentir. Outre le récitatif courant des scenes, qui marche presque aussi vîte que la déclamation ordinaire, les Italiens en ont un autre qu'ils appellent récitatif *obligé*, c'est-à-dire, accompagné d'instrumens, & qu'ils emploient souvent avec succès dans les

morceaux d'expreſſion, & ſur-tout dans les tableaux pathétiques. Ce récitatif obligé, quand il eſt bien fait (& il eſt rare qu'il ne le ſoit pas lorſqu'il eſt traité par un bon Maître) produit ſur l'oreille la moins ſenſible une impreſſion qui n'eſt ni moins vive ni moins agréable que celle des plus beaux Airs Italiens. D'excellens juges même ne balancent pas à lui donner la préférence ſur les Airs, parce que l'expreſſion du ſentiment y eſt moins chargée, plus ſimple, & par conſéquent plus vraie; il ſemble enfin, tant la Vérité & la Nature ont de droits ſur nous, que ce récitatif obligé eſt entendu quelquefois avec plaiſir par les ennemis même du récitatif Italien ordinaire. Cependant il n'y a point entre l'un & l'autre de différence réelle; la marche eſt abſolument ſemblable; ſeulement le récitatif obligé (dont on fait ſouvent uſage dans les monologues) eſt coupé, interrompu, & ſoutenu par l'orcheſtre qui ſert comme d'interlocuteur; & d'ailleurs ce récitatif étant employé pour l'ordinaire à des expreſſions vives, les inflexions de la douleur, de la joie, du déſeſpoir, de la colere y ſont plus ſenſibles & plus fréquentes que dans le récitatif courant; comme

elles le font davantage dans un discours animé que dans le discours ordinaire.

X X.

Peut-être objectera-t-on que les momens de repos ménagés par les instrumens dans le récitatif *obligé*, les tableaux & l'expression qu'ils y ajoutent, les inflexions des passions, & pour ainsi dire les tons de l'ame, plus marqués dans ce récitatif, suffisent pour le rendre très-différent du récitatif Italien ordinaire, dont la route uniforme & non interrompue produit une monotonie insupportable. Nous répondrons d'abord, que notre récitatif même n'est pas plus exempt de monotonie que le récitatif Italien, & qu'il joint à ce défaut une lenteur encore plus fatiguante & plus odieuse. Nous répondrons en second lieu, que la monotonie du récitatif est peut-être un mal nécessaire, un inconvénient inévitable attaché à la nature de la Scene Lyrique. En effet qu'est-ce qu'un Opéra ? Une Piece de Théatre mise en chant. Or dans une Piece de Théatre tout n'est pas destiné aux grands mouvemens des passions, l'ame ne peut y être agitée que par intervalles : il faut nécessairement, pour l'exposition du su-

jet, pour la préparation des scenes, pour le développement de l'action, des momens de repos où le spectateur ne doit qu'écouter. Je demande maintenant comment ces scenes d'exposition, ces scenes de développement, ces scenes préparatoires doivent être traitées par le Compositeur? La Musique n'est point une langue ordinaire & naturelle: c'est une langue *de charge*, peu faite par conséquent pour exprimer les choses indifférentes ou les pensées communes; elle n'est propre par sa nature qu'à rendre avec énergie les impressions vives, les sentimens profonds, les passions violentes, ou à peindre les objets qui les font naître. Que doit donc faire le Musicien dans les endroits nombreux du Poëme, où il n'y aura ni passions, ni mouvemens à exciter? Fera-t-il simplement réciter & déclamer ces morceaux comme une Piece de Théatre ordinaire? Mais cette déclamation trancheroit trop avec le chant qui suivroit, & l'Opéra ne seroit alors qu'un tout bizarre & monstrueux. La vraisemblance, il est vrai, ne se trouve pas dans un Opéra chanté d'un bout à l'autre; mais elle y est moins blessée que dans un Opéra

moi-

moitié chanté, moitié parlé; il eſt plus facile de ſe prêter à la ſuppoſition d'un peuple qui dit tout en Muſique, qu'à celle d'un peuple dont la langue eſt mêlée de chant & de diſcours. Il faut donc que dans un Opéra tout ſoit chanté. Mais tout ne doit pas y être chanté de la même maniere, comme dans le diſcours tout n'eſt pas dit du même ton, avec la même froideur & le même mouvement. Il doit donc y avoir entre les airs & le récitatif une différence très-marquée par l'étendue & la qualité des ſons, par la rapidité du débit, & par le caractere de l'expreſſion. La nature du chant ordinaire, de ce qu'on appelle proprement ainſi, conſiſte en trois choſes; en ce que la marche y eſt plus lente que dans le diſcours; en ce que l'on appuie ſur les ſons comme pour les faire goûter davantage à l'oreille; enfin en ce que les tons de la voix & les intervalles qu'elle parcourt, y varient fréquemment & preſque à chaque ſyllabe. Le premier & le ſecond de ces caracteres n'appartiennent point à un bon récitatif; le troiſieme doit à-là-vérité s'y trouver, mais d'une maniere moins marquée que dans le chant. D'un côté la

rapidité du débit rend la ſucceſſion des intervalles moins ſenſible dans le récitatif, & de l'autre cette ſucceſſion doit y être plus fréquente que dans le diſcours, mais moins que dans le chant ordinaire. Voilà ce que les Italiens ont ſenti ; voilà ce qu'ils pratiquent avec raiſon, & on oſe dire avec ſuccès. Au contraire un des grands défauts de notre Opéra, c'eſt que le récitatif n'eſt pas aſſez diſtingué des airs. Auſſi les Etrangers nous demandent-ils avec ſurpriſe quelle différence nous y mettons, ou plutôt pourquoi nous n'y en mettons pas ; depuis l'ouverture juſqu'à la toile baiſſée, ils attendent toujours, diſent-ils, que l'Opéra commence.

XXI.

Ce récitatif auquel nous tenons ſi fort, & dont nous avons même la ſimplicité de nous glorifier, eſt aujourd'hui dans nos Opéras d'un ennui plus mortel que jamais. Les Acteurs, pour faire briller leur voix, ne ſongent qu'à crier & à traîner leurs ſons ; la vivacité du débit, ſi néceſſaire au récitatif, eſt abſolument ignorée d'eux ; peut-être même n'en ont-ils pas l'idée. On aſſure que du tems de Lulli le récitatif ſe chantoit beaucoup

plus vîte, & il en étoit moins fastidieux. Lulli qui étoit homme de goût, & même de génie, quoique peu versé dans son Art, parce que l'Art de son tems étoit encore au berceau, sentit au moins dans ce premier âge de la Musique, que le récitatif n'étoit pas fait pour être exécuté avec effort & lenteur, comme des airs destinés à exprimer les sentimens de l'ame. Depuis le tems de Lulli, notre récitatif, sans rien gagner d'ailleurs, a même perdu le débit que cet Artiste lui avoit donné, & qu'il faudroit tâcher de lui rendre. Nous avouerons néanmoins qu'on n'y réussira qu'imparfaitement, en lui conservant le caractere qu'il a reçu de Lulli même, & qu'on s'obstine à retenir. Les cadences, les ténues, les ports de voix que nous y prodiguons, seront toujours un écueil insurmontable au débit ou à l'agrément du récitatif; si la voix appuie sur tous ces ornemens, le récitatif traînera; si elle les précipite, il ressemblera à un chant mutilé. Mais ne seroit-il pas possible, en supprimant toutes ces entraves, de donner au récitatif François une forme plus approchante de la déclamation? Voici quelques réflexions que

je hazarde ſur ce ſujet : je les expoſerai dans l'ordre où elles ſe ſont préſentées à mon eſprit.

XXII.

J'aſſiſtois à une repréſentation de la *Serva Padrona*, l'un des chefs-d'œuvre de Pergoleſe. On ſait à quel point les airs de cet Intermede ſont eſtimés en Italie ; ils ont même obtenu juſqu'à notre ſuffrage, & il eſt difficile en effet de pouſſer plus loin dans le chant l'imitation de la nature & la vérité de l'expreſſion. Les airs de la *Serva Padrona* ſont mêlés à l'ordinaire d'un récitatif, dont on aſſure que les connoiſſeurs d'Italie ne font pas moins de cas. Ce récitatif n'avoit d'abord fait ſur moi qu'une impreſſion légere, ſans m'affecter ni en bien ni en mal : l'ébranlement que les airs chantans avoient produit dans mon oreille, y ſubſiſtoit encore après que ces airs étoient finis, entretenoit mon plaiſir, & déroboit mon attention au récitatif. Je l'écoutai plus attentivement dans les repréſentations ſuivantes, & j'y trouvai une vérité qui m'étonna ; il me parut ſi peu différent du diſcours, que j'avois beſoin d'une ſorte d'attention pour me convaincre que ce n'étoit pas en effet une ſcene abſolument par-

lée; je croyois entendre une conversation Italienne. Les inflexions fréquentes, & les changemens de ton que je remarquois dans le dialogue, ne détruisoient point l'illusion; car on sait que la prononciation des Italiens est beaucoup plus chantante & plus musicale que la nôtre. „ Voilà, me disois-je, des Acteurs
„ dont le dialogue est une simple décla-
„ mation; ils chantent néanmoins; car
„ ce dialogue, outre qu'il est facile à
„ noter, a de plus un accompagnement
„ qui le nourrit & le soutient. Donnons
„ à ce récitatif moins de rapidité, ajou-
„ tons-y des cadences, des ports de
„ voix, des ténues qui n'y sont pas, ce
„ sera du chant ordinaire". L'examen de la *Partition* que je fis bientôt après, justifia ma pensée; je m'apperçus qu'en chantant ce récitatif avec la lenteur & les prétendus agrémens du nôtre, il devenoit un récitatif François, mais sans comparaison moins naturel & moins agréable que dans son premier état. Cette observation me conduisit à une autre. „ Si le récitatif Italien, disois-je,
„ peut se chanter à la Françoise, le ré-
„ citatif François ne pourroit-il pas se
„ chanter à l'Italienne? Le premier a

„ perdu en ſe transformant, peut-être
„ le ſecond y gagneroit-il". J'eſſayai donc; je pris le premier Opéra qui ſe préſenta ſous ma main; je chantai le récitatif à l'Italienne, en retranchant les cadences, les ports de voix, les ténues, & en y mettant la rapidité & le débit néceſſaires à une bonne déclamation; & voici ce que je remarquai avec autant de plaiſir que de ſurpriſe. Dans les endroits où le récitatif imitoit le mieux le diſcours, il n'y avoit pas de comparaiſon entre le plaiſir que me faiſoit ce récitatif débité à l'Italienne, & le dégoût qu'il me cauſoit, crié & traîné à la Françoiſe. Dans les endroits au contraire, où le Muſicien s'étoit écarté des tons de la déclamation, c'eſt-à-dire, du ſentiment & de la nature, rien de plus déſagréable & de plus affreux que le récitatif François *italianiſé*.

XIII.

De cette obſervation, que tout Muſicien peut aiſément faire, nous oſons tirer une conſéquence qui révoltera peut-être d'abord certains Lecteurs, mais qui nous paroît mériter quelque attention de la part de ceux qui s'intéreſſent au progrès de l'Art; c'eſt que ſi le récitatif François étoit auſſi bien compoſé qu'il

peut l'être, on devroit le débiter à l'Italienne. Car il eſt certain qu'étant chanté de cette maniere, il reſſemble beaucoup mieux à la déclamation, & plus exactement à proportion qu'il eſt mieux fait. Nous avons même dans notre récitatif quelques morceaux (à-la-vérité en petit nombre) où il ſeroit facile à l'auditeur de s'y tromper, & de prendre le récitatif ainſi chanté pour un véritable diſcours. On peut citer pour exemple ces vers de la Scene célebre du ſecond Acte de Dardanus.

A cet art tout-puiſſant ... n'eſt-il rien d'impoſſible?
Et s'il étoit un cœur, ... trop foible, ... trop ſenſible, ...
Dans de funeſtes nœuds ... malgré lui retenu,
Pourriez-vous .....

DARDANUS.

Vous aimez, ô Ciel! qu'ai-je entendu!

IPHISE.

Si vous êtes ſurpris en apprenant ma flame,
De quelle horreur ſerez-vous prévenu,
Quand vous ſaurez l'objet qui regne ſur mon ame?

DARDANUS.

Je tremble .... Je frémis .... Quel eſt votre vainqueur? &c.

Nous croyons pouvoir propoſer ce morceau à tous nos Artiſtes François, comme le modele d'un bon récitatif. Il nous ſemble qu'un excellent Acteur, qui auroit à déclamer tout cet endroit de la Scene de Dardanus, le rendroit préciſément comme il eſt mis en muſique. Pour parler plus exactement, & pour ne rien outrer, (car il peut y avoir pluſieurs manieres différentes, toutes également bonnes, d'exprimer le ſentiment renfermé dans ces vers) je ſuppoſe qu'un acteur intelligent les débite à l'Italienne, en ſe conformant à la note, mais en mettant d'ailleurs dans ſon débit, les inflexions, les fineſſes, les nuances, les degrès de fort & foible néceſſaires pour faire ſortir l'expreſſion; & je crois pouvoir aſſurer que le chant ſe fera ſentir à peine, & qu'on croira ſimplement entendre une Scene Tragique bien rendue. Je vais plus loin, & j'oſe prédire que ce morceau, *débité* de la maniere dont je le propoſe par une excellente Actrice, feroit plus de plaiſir que le même morceau, *chanté* à pleine voix par la même actrice avec toute la perfection dont il eſt ſuſceptible; les traits du chant proprement dit ſont plus marqués, &, ſi on oſe parler de la ſorte,

plus grossiers que ceux de la simple déclamation; celle-ci à dans l'expression du sentiment certaines délicatesses, dont la voix poussée avec plus d'effort ne seroit pas capable. Cette différence entre le chant & la déclamation, paroîtroit surtout à l'avantage de la derniere dans les premiers vers qu'on a cités; *& s'il étoit un cœur trop foible, trop sensible, &c.* où il n'est pas possible de porter plus loin que le Compositeur l'a fait, la vérité du sentiment & la ressemblance du chant avec le discours. La voix y monte presque à chaque syllabe par semi-tons, c'est-à-dire par les moindres degrès naturels, comme elle le doit faire quand on vient en tremblant découvrir un sentiment dont on rougit, mais dont on n'est pas le maître; car cette élévation de ton graduelle & insensible est l'effet que doit produire d'un côté la force de la passion qui ne peut plus se contraindre, de l'autre la timidité naturelle qui s'enhardit par degrès. C'est cet endroit de la Scene de Dardanus que nous devons citer & apprendre, & non pas l'air, *arrachez de mon cœur*, peu naturel pour les paroles, & commun pour la musique.

XXIV.

Si le récitatif, comme tout le monde en convient, doit n'être qu'une déclamation notée, on peut en conclure qu'une des loix les plus essentielles à observer dans le recitatif, c'est de n'y pas faire parcourir à la voix un aussi grand espace que dans le chant, & d'en régler l'étendue sur celle des tons de la voix dans la déclamation ordinaire. Le seul cas où l'on puisse se permettre de sortir des limites naturelles à la voix, c'est dans certains momens de passion, où la voix, même en déclamant, franchiroit ces limites; encore ces momens doivent être rares, & même ne se rencontrer guere que dans le récitatif *obligé*, qui par son objet, son accompagnement & son caractere, doit approcher un peu plus du chant. Lulli, dont nous regardons le récitatif comme un modele de perfection, est souvent tombé dans le défaut d'y faire parcourir un trop grand espace à la voix. On peut s'en convaincre en chantant son récitatif à l'Italienne; car on s'appercevra bientôt que ce récitatif sort en mille endroits de l'étendue que la voix peut parcourir dans la déclamation la plus animée.

XXV.

Je ne prétends pas au reste décider absolument (quelque porté que je sois à le croire) que notre récitatif réussît sur le Théatre de l'Opéra, étant débité, comme je le propose, à l'Italienne & avec rapidité; mais je puis assurer au moins que cette maniere de le rendre n'a point déplû à d'excellens juges devant lesquels j'en ai hazardé l'essai; tous unanimement l'ont préférée à la langueur insipide & insupportable du récitatif de nos Opéras; & je crois que la différence les eût encore frappés davantage, si l'exécution eût été moins imparfaite, & le récitatif mieux composé. C'est à l'expérience à nous apprendre si cette maniere de chanter doit être admise sur la Scene Lyrique. Mais il paroît au moins incontestable, qu'on doit rejetter tout récitatif, qui étant débité de la sorte hors du Théatre, choquera grossiérement nos oreilles; c'est une preuve certaine que l'Artiste s'est grossiérement écarté des tons de la nature, qu'il doit avoir toujours présens. Ainsi un Musicien veut-il s'assurer s'il a réussi dans son récitatif? qu'il l'essaye en le débitant à l'Italienne, & s'il lui déplait

en cet état, qu'il jette ſon récitatif au feu. On peut obſerver que les deux vers du monologue d'Armide, que Mr. Rouſſeau trouve les moins mal déclamés,

Eſt ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui!
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui,

ſont en effet ceux qui étant récités à l'Italienne, auroient moins l'apparence de chant.

XXVI.

Ce monologue d'Armide, vanté par nos Peres comme un chef-d'œuvre, jouiſſoit paiſiblement de ſa réputation lorſque le Citoyen de Geneve a oſé l'attaquer. Sa critique eſt reſtée ſans réponſe. En vain le célebre Mr. Rameau, pour l'honneur de notre ancienne Muſique (qui devroit néanmoins lui être plus indifférent qu'à perſonne) a eſſayé de venger Lulli des coups que Mr. Rouſſeau lui a portés:

Si Pergama dextrâ
Défendi poſſent, etiam hâc défenſa fuiſſent.

Mais en changeant, comme il l'a fait, la baſſe de Lulli en divers endroits, pour répondre aux plus fortes objections de Mr. Rouſſeau en ſuppoſant dans cette

basse mille choses *sous-entendues* auxquelles Lulli n'a jamais pensé, il n'a fait que montrer combien les objections étoient solides. D'ailleurs, en se bornant à quelques changemens dans la basse de Lulli, croit on avoir ranimé & réchauffé ce monologue, où le Poëte est si grand & le Musicien si foible, où le cœur d'Armide fait tant de chemin, tandis que Lulli tourne froidement autour de la même modulation, sans s'écarter des routes les plus communes & les plus élémentaires? Nous nous en rapportons au témoignage de son illustre défenseur. Eût-il fait ainsi chanter Armide? Eût-il donné à sa basse cette marche *terre à terre*, si traînante, si écoliere & si triviale? Lulli, répondra-t-on, n'en pouvoit faire davantage, dans l'état d'imperfection & de foiblesse où la Musique étoit alors. Cela peut être; mais il ne s'agit pas de juger le monologue d'Armide sur l'impossibilité qu'il pouvoit y avoir, il y a cent ans, d'en faire un meilleur: il s'agit de juger ce monologue en lui-même; & peu nous importe qu'il ait été admirable pour nos peres, s'il est devenu insipide pour nous. Excusons les fautes de Lulli, mais avouons-les. Cet Artiste a donné à notre Musique

tout l'essor dont elle étoit capable en commençant à naître : il transporta à l'Opéra François la Musique Italienne telle qu'elle étoit de son tems ; il ne faut, pour s'en convaincre, que jetter les yeux sur les anciens Opéras d'Italie, & les comparer aux siens. Les innovations qu'il osa faire dans notre Musique causerent une révolution ; on commença par s'élever contre lui, & on finit par avoir du plaisir & par se taire. Mais il avouoit lui-même en mourant, qu'il voyoit bien au-delà du point où il avoit porté son Art ; c'étoit un avis qu'il donnoit, sans le vouloir, à ses admirateurs. Ces froids enthousiastes (car une Musique sans chaleur ne peut en avoir d'autres) nous assurent quelquefois que les belles Scenes des Opéras de Lulli sont si parfaitement mises en Musique, qu'un homme d'esprit & de goût qui ne sauroit point les paroles ; les devineroit en entendant chanter la note. Si cette expérience est faite de bonne foi, & qu'elle réussisse, le Florentin mérite des autels ; mais l'expérience ne sera pas même tentée.

XXVII.

Qu'il nous soit permis de considérer un moment ici l'étrange effet de l'injus-

tice & de la prévention des hommes Lulli de son vivant étoit sur le trône, & Quinault dans le mépris; cependant quelle distance de l'un à l'autre, eu égard au degré de perfection où chacun d'eux a porté son Art! Le plus grand éloge d'un Poëte, dit très-bien Mr. de Voltaire, est qu'on retienne ses vers; & l'on sait des Scenes entieres de Quinault par cœur. Que d'invention, que de naturel, que de sentiment, que d'élévation même quelquefois, enfin que de beautés d'ensemble & de détail dans ses Poëmes Lyriques! Combien de tableaux a-t-il donné à faire à Lulli, que cet Artiste a manqués totalement, ou peut-être même n'a pas sentis (*f*)? Mais Quinault étoit créateur d'un genre, & d'un genre où tout le monde se croit juge; c'en étoit assez pour déchaîner contre lui les prétendus gens de goût, & les échos de leurs décisions. Les beaux esprits qui étoient pour lors à la mode, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils avoient eux-mêmes beaucoup de talent & de mérite, étoient parvenus à rendre ridicule aux yeux d'une Cour

(*f*) On peut en voir des preuves dans l'Encyclopédie à l'Article EXPRESSION,

dont ils étoient l'oracle, l'Auteur de la *Mere Coquette*, de *Théſée*, d'*Atys*, & d'*Armide*. La génération ſuivante, il eſt vrai, n'en a pas jugé comme eux; & le fameux Satyrique du dernier ſiecle ſeroit aujourd'hui bien étonné de voir ce Quinault qu'il outrageoit, mis par la poſtérité ſur la même ligne que lui, & peut-être au-deſſus. Mais qu'importe cet honneur aux manes du perſécuté? Tel a été le triſte ſort d'une multitude d'hommes célebres; on les inſulte, on les déchire, on les tourmente de leur vivant; on leur rend juſtice quand ils ne ſont plus en état d'en jouir, rarement même entrevoient-ils, à travers les nuages que l'envie répand autour d'eux, la juſtice tardive & inutile que la poſtérité leur prépare; la ſatyre eſt pour leur perſonne, & la gloire eſt pour leur ombre.

XXVIII.

Si le récitatif de nos Opéras nous ennuie, les airs chantans ne nous offrent guere dequoi nous dédommager. Nous avons déjà obſervé qu'en général ils different trop peu du récitatif: cette reſſemblance ſe remarque ſur-tout dans les Scenes; elle eſt un peu moindre entre

le

le récitatif des Scenes, & quelques airs placés dans les divertissemens, où nos Musiciens modernes ont osé quelquefois se donner carriere. Mais ces airs ont un défaut encore plus grand que ceux des Scenes; c'est que la Musique, ou plutôt les notes, y sont prodiguées pour l'ordinaire sur des paroles vuides de sens, & incapables de rien inspirer à l'Artiste; c'est toujours *l'amour qui vole*, qui *regne*, ou qui *triomphe*, le Musicien qui fait des roulades, l'Acteur qui les exécute comme il peut, & l'Auditoire qui applaudit en baillant: ainsi le peu de Musique vocale que nous avons, tombe presque uniquement sur des paroles qui ne valent pas même la peine d'être chantées. Ces airs ne méritent donc point par eux-mêmes qu'on songe à les perfectionner, mais plutôt à les proscrire; car la Musique manque son but, quand elle déploie ses richesses en pure perte, & sur des syllabes. Ce que nous allons dire a donc moins pour objet les airs chantans qui se trouvent dans nos Opéras que ceux qui devroient y être, & faire l'ame de nos Scenes Lyriques. Les Italiens ont un grand nombre d'airs de cette espece; c'est une Princesse qui déplore la perte ou l'infidélité de son A-

mant, un malheureux qui évoque & qui voit l'ombre de ſon pere, une mere qui croit ſon fils aſſaſſiné par un tyran, & qui ſe livre tout à la fois à des mouvemens de déſeſpoir & de fureur. Le grand mérite de ces morceaux eſt d'être liés à la ſituation, & d'en augmenter l'intérêt. Mais malheureuſement les Italiens n'obſervent pas toujours cette regle, & les airs de leurs Scenes ſont trop ſouvent détachés du ſujet: ce ſont des maximes, des comparaiſons, des images qui réfroidiſſent néceſſairement l'action, quelque bien rendues qu'elles puiſſent être par le Compoſiteur & par le Poëte. On ne peut s'empêcher, par exemple, de reconnoître ce défaut dans l'air célebre chanté par Arbace, *Vo ſolcando un mar crudele*, tout admirable qu'il eſt pour la muſique & pour les paroles: il n'eſt point dans la nature qu'Arbace accuſé, innocent, & prêt à périr, ſe compare en beaux vers à un Nautonnier égaré, qui a perdu ſes voiles, qui voit l'onde ſe ſoulever; & le ciel ſe couvrir de nuages. Arbace ſort encore plus de la nature dans ce qu'il ajoute, qu'abandonnè de tout le monde, il a pour ſeule compagne ſon innocence, qui le conduit elle-même au naufrage.

XXIX.

La premiere loi des Airs eſt donc d'intéreſſer par le ſujet, & d'attacher par les paroles. Si on les enviſage maintenant du côté de la Muſique, il faut y diſtinguer le chant, l'accompagnement & la meſure. Point de véritable chant ſans expreſſion, & c'eſt en quoi la Muſique des Italiens excelle. Il n'eſt aucun genre de ſentiment dont elle ne nous fourniſſe des modeles inimitables. Tantôt douce & inſinuante, tantôt folâtre & gaie, tantôt ſimple & naïve, tantôt enfin ſublime & pathétique, tour à tour elle nous charme, nous enleve & nous déchire. Des hardieſſes expreſſives, des licences heureuſes, des routes de modulation détournées & ſavantes, & néanmoins toujours naturelles, voilà ſon caractere & ſes richeſſes. Toutes les oreilles Françoiſes, pour l'honneur de notre nation, n'y ſont pas inſenſibles. Il eſt vrai qu'il y en a beaucoup d'incrédules, &, ce qui eſt pis encore, bien des oreilles hypocrites, qui feignent par air un plaiſir qu'elles n'ont pas. Un moyen ſûr pour les connoître, c'eſt d'examiner les jugemens qu'elles portent des diffé-

rens Airs Italiens qu'elles entendent ; ceux qui leur plaiſent pour l'ordinaire davantage, ſont ceux qui ſont le plus à la Françoiſe. Je me ſouviens que dans l'Intermede du Maître de Muſique, l'Air de l'*Echo* eut un grand ſuccès auprès de ces prétendus amateurs. C'étoit pourtant un air aſſez commun, indigne d'être comparé à pluſieurs autres du même intermede, qui avoient gliſſé ſur les oreilles vulgaires. De pareils juges, qui ne goûtent dans la Muſique Italienne que ce qu'elle a de plus trivial, ne ſont pas faits pour ſentir l'expreſſion qui en eſt l'ame. Mais cette expreſſion n'a pas échappé parmi nous à l'eſpece d'hommes qui par leur état doivent s'y connoître mieux que les autres, aux Gens de Lettres & aux Artiſtes. La plupart ſont devenus partiſans auſſi zélés de la Muſique Italienne, qu'antagoniſtes déclarés de la nôtre ; & l'Opéra François leur eſt aujourd'hui inſupportable, du moins à preſque tous ceux qui me ſont connus.

XXX.

Et comment ne le ſeroit-il pas? Le Chant François a le défaut le plus contraire à l'expreſſion ; c'eſt de ſe reſſembler

toujours à lui-même. La douleur & la joie, la fureur & la tendresse y ont le même style (*g*); toujours la même route de mélodie, la même marche de modulation, & toujours la marche la plus élémentaire, la plus étroite & la moins variée; en sorte que celui qui va entendre un Air François, peut s'assurer d'avance qu'il l'a déjà entendu cent fois auparavant. Au reste c'est encore moins nos Musiciens qu'il faut accuser de cette indigence, que leurs auditeurs. Chez la plupart des François, la Musique qu'ils appellent *chantante*, n'est autre chose que la Musique, commune, dont ils ont eu cent fois les oreilles rebattues; pour eux un mauvais Air est celui qu'ils ne peuvent fredonner, & un mauvais Opéra, celui dont ils ne peuvent rien retenir.

XXXI.

Mais, diront-ils, où trouvez-vous donc l'expression de la Musique Italienne? Est-ce dans ces répétitions éternelles des mêmes paroles, dans ces rou-

(*g*) On peut en voir un exemple frappant dans l'Encyclopédie à l'Article EXPRESSION; on y prouve que le chant de Méduse dans Persée iroit aussi-bien sur des paroles d'un caractere tout différent.

lemens prodigués à contre-sens, & prolongés jusqu'à la fatigue, enfin dans ces *points d'orgue* ridicules? A Dieu ne plaise, ces faux ornemens, loin de contribuer à l'expression, y nuisent au contraire beaucoup; mais de pareils défauts se corrigent aisément, il n'est besoin pour cela que d'effacer. Au contraire pour rendre nos Airs François expressifs, il faut y ajouter la vie qui leur manque, & cela ne se fait pas d'un trait de plume; la Musique Italienne est défectueuse par ce qu'elle a de trop, la Musique Françoise par ce qui n'y est pas.

XXXII.

Non seulement les Italiens devroient supprimer dans leurs Airs la répétition si souvent ennuyeuse des mêmes paroles; ils feroient bien de supprimer aussi la répétition totale de l'Air après la reprise. Nous les avons imités dans cette répétition, & nous n'en avons pas mieux fait. Peut-être aussi devroient-ils le plus souvent supprimer la reprise même; où le Musicien pour l'ordinaire se néglige. A l'égard des roulemens, ils sont presque toujours déplacés, sur-tout quand on fait parler les passions; & il faut convenir que la Musique Italienne moderne

en eſt ridiculement chargée. Ce que nous diſons des roulemens, nous le dirons à plus forte raiſon des points d'orgue, uniquement propres à faire briller le chanteur aux-dépens du goût & de la nature. C'eſt ſacrifier l'expreſſion, c'eſt-à-dire l'ame de la Muſique, à l'amour-propre de celui qui l'exécute, amour-propre d'ailleurs très-mal entendu: car le ſentiment rendu par l'Acteur avec vérité, lui feroit bien plus d'honneur auprès des vrais juges, que tous ces tours de force ou de ſoupleſſe. On prétend que les points d'orgue pourroient être moins faſtidieux, & contribuer même à l'expreſſion, ſi l'Acteur les ſavoit faire de maniere qu'ils fuſſent comme l'abrégé & la récapitulation de l'Air qu'il vient de chanter. Mais je n'entends rien à cette récapitulation prétendue; je ne conçois pas comment elle ſe peut faire; ni comment tous ces fredons recherchés, mis à la ſuite les uns des autres pour terminer un Air pathétique, n'effaceront pas l'impreſſion qu'il a faite au-lieu de la fortifier; & je félicite ceux qui en voient là-deſſus plus que moi. En général la Muſique Italienne moderne eſt encore plus défectueuſe par

le mauvais goût de ceux qui l'exécutent, que par les écarts de ceux qui la composent. Ce n'eſt pas que l'art & l'habileté des chanteurs laiſſent rien à déſirer, c'eſt au contraire qu'ils n'en font paroître que trop; c'eſt qu'ils ajoutent preſque à chaque note des ornemens nouveaux à ceux que le Compoſiteur avoit déjà trop accumulés. Ils ſont parvenus même à gâter ſouvent à force de charge les plus excellens Airs comiques: pour l'ordinaire le Muſicien met dans ces Airs le juſte degré de plaiſanterie qui doit y être, tout ce qui eſt au-delà, eſt bouffonnerie & grimace. Mais en voilà aſſez ſur l'expreſſion du chant conſidéré en lui même, & ſur ſon exécution. Venons à l'accompagnement.

XXXIII.

La fureur de nos Muſiciens François eſt d'entaſſer parties ſur parties, c'eſt dans le bruit qu'ils font conſiſter l'effet; la voix eſt couverte, & étouffée par leurs accompagnemens, auxquels elle nuit à ſon tour. On croit entendre vingt livres différens lus à la fois, tant notre harmonie a peu d'enſemble. Faut-il s'étonner ſi les Italiens diſent que nous ne

ſavons

ſavons pas *écrire* la Muſique? L'origine de ce défaut vient de la prévention de nos Artiſtes en faveur de l'harmonie au préjudice du chant, en quoi ils ſont dans une grande erreur. Pour une oreille que l'harmonie affecte, il y en a cent que la mélodie touche par préférence. Ce n'eſt pas que nous ne reconnoiſſions tout le mérite d'une harmonie bien entendue. Elle nourrit & ſoutient agréablement le chant; alors l'oreille la moins exercée fait naturellement & ſans étude une égale attention à toutes les parties; ſon plaiſir continue d'être un, parce que ſon attention, quoique portée ſur différens objets, eſt toujours une. C'eſt en quoi conſiſte un des principaux charmes de la bonne Muſique Italienne; & c'eſt-là cette unité de mélodie dont Mr. Rouſſeau a ſi bien établi la néceſſité dans ſa Lettre ſur la Muſique Françoiſe. C'eſt avec la même raiſon qu'il a dit ailleurs: *les Italiens ne veulent pas qu'on entende rien dans l'accompagnement, dans la baſſe, qui puiſſe diſtraire l'oreille de l'objet principal, & ils ſont dans l'opinion que l'attention s'évanouit en ſe partageant.* Il en conclut très-bien qu'il y a beaucoup de choix à faire dans les ſons qui forment l'ac-

compagnement, précisément par cette raison, que l'attention ne doit pas s'y porter. En effet, parmi les différens sons que l'accompagnement doit fournir, en supposant la basse bien faite, il faut du choix pour déterminer ceux qui s'incorporent tellement avec le chant, que l'oreille en sente l'effet sans être pour cela distraite du chant, & qu'au contraire l'agrément du chant en augmente. L'harmonie sert donc à fortifier & à faire valoir un dessus bien composé; ajoutons même, ce qui est très-vrai, qu'une basse bien faite contient tout le fond & tout le dessein du chant, que les différentes parties ne font que développer pour ainsi dire, & détailler à l'oreille. Mais en avouant cette vérité, & en convenant même des grands effets de l'harmonie dans certains cas, reconnoissons la mélodie comme devant être presque toujours l'objet principal. Préférer les effets de l'harmonie à ceux de la mélodie, sous ce prétexte que l'une est le fondement de l'autre, c'est à peu près comme si on vouloit soutenir que les fondemens d'une maison soient l'endroit le plus agréable à habiter, parce que tout l'édifice porte dessus.

XXXIV.

Il se pourroit au reste que les Italiens même n'eussent pas tiré de l'harmonie tout le parti qu'ils auroient dû. Ces grands Artistes font à-là-vérité un usage assez fréquent de quelques accords peu connus à nos Musiciens. Mais est-il bien certain qu'on n'en puisse pas encore employer d'autres ? L'oreille est ici le vrai juge, ou plutôt le seul ; tout ce qu'elle approuve pourra dans l'occasion être mis en usage avec succès ; ce sera ensuite à la théorie à chercher l'origine des nouveaux accords, ou si elle n'y réussit pas, à ne leur point donner d'autre origine qu'eux-mêmes. Je crains que la plupart des Musiciens, soit François, soit Etrangers, les uns prévenus par des systêmes, les autres aveuglés par la routine, n'ayent exclu de l'harmonie plusieurs accords, qui peut-être en certaines circonstances produiroient des effets inattendus. Je m'en rapporte là-dessus à des oreilles plus sensibles, plus exercées, & plus savantes que les miennes. Mais je le répete, je les voudrois sans prévention ; & c'est peut-être ce qui sera le plus difficile à trouver.

XXXV.

Nous ne dirons qu'un mot de la Mesure, qui est d'une nécessité indispensable dans la Musique. Ce n'est pourtant pas par l'exactitude de la mesure que nos Opéras se distinguent ; elle y est à tout moment estropiée ; aussi les Italiens renoncent-ils à accompagner nos Airs. La mesure manque à notre Musique par plusieurs raisons ; par l'incapacité de la plupart de nos Acteurs ; par la nature de notre chant ; par celle des prétendus agrémens dont nous le chargeons, & qui ne servent qu'à en troubler la marche ; enfin par le peu de soin que nous avons de donner aux mouvemens lents une mesure marquée. Nous avons sur ce dernier genre de mouvemens un préjugé bien étrange. Nous ne saurions nous persuader, grace à la finesse de notre tact en Musique, qu'une mesure vive & rapide puisse exprimer un autre sentiment que la joie ; comme si une douleur vive & furieuse parloit lentement. C'est en conséquence de cette persuasion, que les morceaux vifs du *Stabat*, exécutés gaiement au Concert spirituel, ont paru des contre-sens à plusieurs de ceux qui les ont entendus. Nous pen-

fons ſur ce point à peu près comme nous faiſions il y a très peu de tems ſur l'uſage des Cors de chaſſe. On ſait, pour peu qu'on ait entendu de beaux Airs Italiens pathétiques, l'effet admirable que cet inſtrument y produit ; avant ce tems nous n'aurions pas cru qu'il pût être placé ailleurs que dans une Fête de Diane.

XXXVI.

Il nous reſte à examiner ſi l'on peut tranſporter à la Langue Françoiſe les beautés de la Muſique Italienne chantante. Les Etrangers le nient, mais on peut les recuſer pour juges ; pluſieurs François en doutent, & il faut leur avouer du moins que la Langue Italienne ſera toujours infiniment plus propre au chant de la nôtre. Mais enfin devons-nous déſeſpérer ſi légérement de pouvoir accommoder le Chant Italien à notre Langue ? Il ne s'agit peut-être que d'y accoutumer nos oreilles. Si on peut en venir à bout, c'eſt par la route qu'on a priſe depuis aſſez peu de tems, en ajuſtant à d'excellens Airs Italiens des paroles Françoiſes, & en commençant cet eſſai par le genre comique, qui trouve toujours le ſpectateur moins ſévere contre les innovations qu'on lui préſente. Cette petite ſupercherie a

très-bien réussi au Théatre Italien; on ne s'étoit pas précautionné contre le plaisir, & on en a eu; on a cru entendre de la Musique Françoise, parce qu'on n'entendoit plus de paroles Italiennes. C'est aussi par ce même genre comique qu'il faudra commencer, pour essayer, si on le juge à propos, le nouveau genre de récitatif que nous avons proposé. *Le Devin du Village*, dont le récitatif est très-bien fait & très-propre au débit, seroit susceptible, si je ne me trompe, de l'épreuve dont il est question; & il y a lieu de croire qu'elle y réussiroit. Ainsi, en gagnant du terrein peu à peu, en ne faisant pas tout à coup des innovations trop hardies, en ne hazardant une tentative qu'après une autre, on se mettra à portée de prononcer sans partialité & sans précipitation sur une des trois propositions avancées par Mr. Rousseau, *que nous ne pouvons avoir de Musique;* car pour les deux autres, elles me paroissent très-décidées. Je crois très-fermement avec lui, *que nous n'avons point de Musique*, ou du moins que nous en avons trop peu pour nous en glorifier; mais je ne puis être de son avis dans ce qu'il ajoute, *que si jamais nous en avons une, ce sera tant pis pour nous;*

puisque nous n'en aurons, selon lui, que quand nous aurons changé la nôtre. Je dois à cette occasion une sorte d'excuse au Lecteur sur le langage que j'ai employé dans tout le cours de cet Ecrit. J'ai toujours parlé de la Musique Italienne & de la Françoise, comme s'il y avoit deux Musiques, & comme si la premiere n'étoit pas en effet la seule qui méritât ce nom. C'est uniquement pour me conformer à l'usage que je me suis exprimé d'une autre maniere; & j'avoue qu'au-lieu d'employer le terme de *Musique Françoise*, j'aurois dû dire, *ce que nous appellons de la Musique & qui n'en est pas.*

XXXVII.

Nous avons beaucoup moins à réformer dans nos Symphonies que dans nos Chants. Plusieurs de celles de Mr. Rameau ne nous laissent rien à desirer. Parmi un grand nombre d'exemples que j'en pourrois rappeller ici, je me bornerai au Ballet des Fleurs dans les Indes galantes, dont les Airs de danse si bien dialogués & si pittoresques forment la scene muette la plus expressive. Sur cette partie les Italiens même sont moins riches que nous; car je compte pour rien la quantité prodigieuse de Sonates que nous a-

vons d'eux. Toute cette Musique purement Instrumentale, sans dessein & sans objet, ne parle ni à l'esprit ni à l'ame, & mérite qu'on lui demande avec Mr. de Fontenelle, *Sonate, que me veux-tu?* Les Auteurs qui composent de la Musique Instrumentale, ne feront qu'un vain bruit, tant qu'ils n'auront pas dans la tête, (à l'exemple, dit-on, du célebre Tartini), une action ou une expression à peindre. Quelques Sonates, mais en assez petit nombre, ont cet avantage si desirable, & si nécessaire pour les rendre agréables aux gens de goût. Nous en citerons une qui a pour titre *Didone abbandonata*. C'est un très-beau Monologue; on y voit se succéder rapidement & d'une maniere très-marquée, la douleur, l'espérance, le désespoir, avec des degrés & suivant des nuances différentes; & on pourroit de cette Sonate faire aisément une scene très-animée & très-pathétique. Mais de pareils morceaux sont rares. Il faut même avouer qu'en général on ne sent toute l'expression de la Musique, que lorsqu'elle est liée à des paroles ou à des danses. La Musique est une Langue sans voyelles; c'est à l'action à les y mettre. Il seroit donc à souhai-

ter qu'il n'y eût dans nos Opéras que des ſymphonies expreſſives, c'eſt-à-dire dont le ſens & l'eſprit fuſſent toujours indiqués en détail, ou par la ſcene, ou par l'action, ou par le ſpectacle; que les Airs de danſe toujours liés au ſujet, toujours caractériſés, & par conſéquent toujours pantomimes, fuſſent deſſinés par le Muſicien, de maniere qu'il fût en état d'en donner pour ainſi dire la traduction d'un bout à l'autre, & que la danſe fût exactement conforme à cette traduction; qu'une ſymphonie qui auroit à peindre quelque grand objet, par exemple le mêlange & la ſéparation des élémens, fût expliquée & développée au ſpectateur par une décoration convenable, dont le jeu & les mouvemens répondiſſent aux mouvemens analogues de la ſymphonie; en un mot que les yeux, toujours d'accord avec les oreilles, ſerviſſent continuellement d'interprêtes à la Muſique Inſtrumentale.

XXXVIII.

Il eſt dans nos Opéras un genre de ſymphonie ſur lequel nous nous arrêterons un moment; ce ſont les ouvertures. Celles de Lulli, toutes inſipides, & jettées d'ailleurs au même moule, ont

été pendant plus de ſoixante ans le modele invariable de celles qui les ont ſuivies; durant tout ce tems, il n'y a eu qu'une ouverture à l'Opéra, ſi même on peut dire qu'il y en eût une. Enfin Mr. Rameau a le premier ſecoué le joug, & oſé tenter une autre route. Que d'objections ne fit-on pas d'abord contre cette nouveauté? Ce ne ſont pas-là des ouvertures, diſoit-on; comme s'il étoit décidé qu'une ouverture dût eſſentiellement commencer par un morceau grave, toujours composé à la façon de Lulli, de croches & de noires pointées. Enfin nous avons adopté depuis peu le genre d'ouverture des Opéras Italiens; & s'il m'eſt permis de le dire, ce n'eſt pas en cela que nous aurions dû les imiter. Car qu'eſt-ce qu'une ouverture? C'eſt la Piece de Muſique qui commence un Opéra, & qui doit préparer l'Auditeur à ce qu'il va entendre. Le caractere de cette Piece doit donc être différent ſuivant le genre de ſituation qu'on va mettre ſous les yeux du Spectateur. Pourquoi donc faut-il qu'une ouverture ſoit toujours formée, comme le pratiquent les Italiens, d'un allegro, d'un adagio, & d'un paſſe-pied? Le paſſe-pied

ſur-tout, qui n'eſt par ſa nature qu'un air de danſe, & de danſe vive & légere, eſt bien déplacé dans ce genre de ſymphonie. Je ne prétends point cependant avec quelques Ecrivains modernes, qu'une ouverture doive être la *Préface* & comme l'Analyſe de l'Opéra qui doit ſuivre; cette Analyſe & cette Préface ne me paroiſſent pas plus intelligibles ni plus praticables que la prétendue récapitulation des points d'orgue dans les Airs Italiens. Mais le caractere naturel & néceſſaire d'une ouverture, c'eſt d'être l'annonce de la premiere Scene, la ritournelle convenable au tableau que cette Scene doit préſenter. Prenons pour exemple l'Opéra de Thétis. La Nuit qui deſcend ſur ſon char ouvre le prologue, & chante ces vers:

Achevons notre cours paiſible,
Achevons de verſer nos tranquilles pavots,
Mortels, dans votre ſort pénible,
Le plus grand bien eſt le repos.

Que doit faire l'ouverture? Une ſymphonie bruyante & variée annoncera d'abord & peindra les différends mouvemens qui agitent les hommes; cette ſymphonie ſe calmant peu à peu, & s'adouciſſant par degrés, dégénérera enfin, à la le-

vée de la toile, en un ſommeil qui ſervira de prélude & d'accompagnement au chant de la Nuit. L'ouverture d'Amadis doit préſenter un tableau tout opposé. Alquif & Urgande endormis, bruſquement réveillés par un coup de tonnerre, forment la premiere ſcene du prologue. L'ouverture doit donc commencer par un ſommeil, ſur lequel la toile ſe lévera à la premiere meſure; & ce ſommeil devenant toujours plus profond & plus lent, finira tout à coup & ſans gradation par une ſymphonie bruyante.

XXXIX.

Mr. Rameau a ſuivi ce plan dans pluſieurs de ſes ouvertures, & en a fait des tableaux. L'ouverture de Zaïs peint le débrouillement du Cahos, celle de Naïs le combat des Titans, celle de Platée l'arrivée de la Folie, celle de Pigmalion les Coups de ciſeau d'un Sculpteur. Deſirons pour le progrès de l'Art que ce modele ſoit imité. Mais il faut pour cela que le Muſicien & le Décorateur s'entendent, que l'Orcheſtre & le Machiniſte agiſſent de concert, & que le ſpectacle ſoit toujours le tableau détaillé de la ſymphonie; ſans quoi l'image muſi-

cale sera imparfaite & manquée. Il faut de plus (& c'est-là l'essentiel) des Musiciens de génie, qui sentent toute l'énergie & la variété des peintures dont la Musique est capable, & qui soient en état de les exécuter dans toute leur étendue. Nous disons dans toute leur étendue ; car en matiere d'expression, rien ne prouve davantage le défaut de génie, que de rester à moitié chemin ; c'est une marque qu'on a entrevu le but, & qu'on n'a pas eu la force d'y arriver. Un Compositeur qui ne rend son idée qu'à moitié ou foiblement, ressemble à un Ecrivain, qui n'a pu trouver le mot propre ; la Musique est manquée quand elle ne produit pas tout l'effet qu'on a droit d'en attendre, quand l'Auditeur voit au-delà de ce que lui présente l'Artiste. Nous pourrions donner des exemples frappans de ce défaut dans plusieurs morceaux de Musique, qui ont néanmoins de la réputation parmi nous ; mais les Auteurs sont vivans, & nous n'écrivons pas pour offenser.

X L.

Voilà bien des réflexions qu'on trouvera peut-être hazardées, mais qui, bon-

nes ou mauvaises, ne valent pas à coup sûr un bel Air de Musique. L'Artiste qui crée & qui réussit est bien préférable au Philosophe qui raisonne; aussi ne songe-t-on guere à donner des préceptes, quand on est en état de fournir des modeles. Raphaël n'a point fait de Dissertations, mais des Tableaux. En Musique nous écrivons, & les Italiens exécutent. Les deux Nations à cet égard sont l'image de ces deux Architectes qui se présenterent aux Athéniens pour un Monument que la République vouloit faire élever. L'un d'eux parla long-tems & fort éloquemment sur son Art; l'autre, après l'avoir écouté, ne prononça que ces mots: *ce qu'il a dit, je le ferai.*

Fin du quatrieme Volume.



TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce quatrieme Volume.

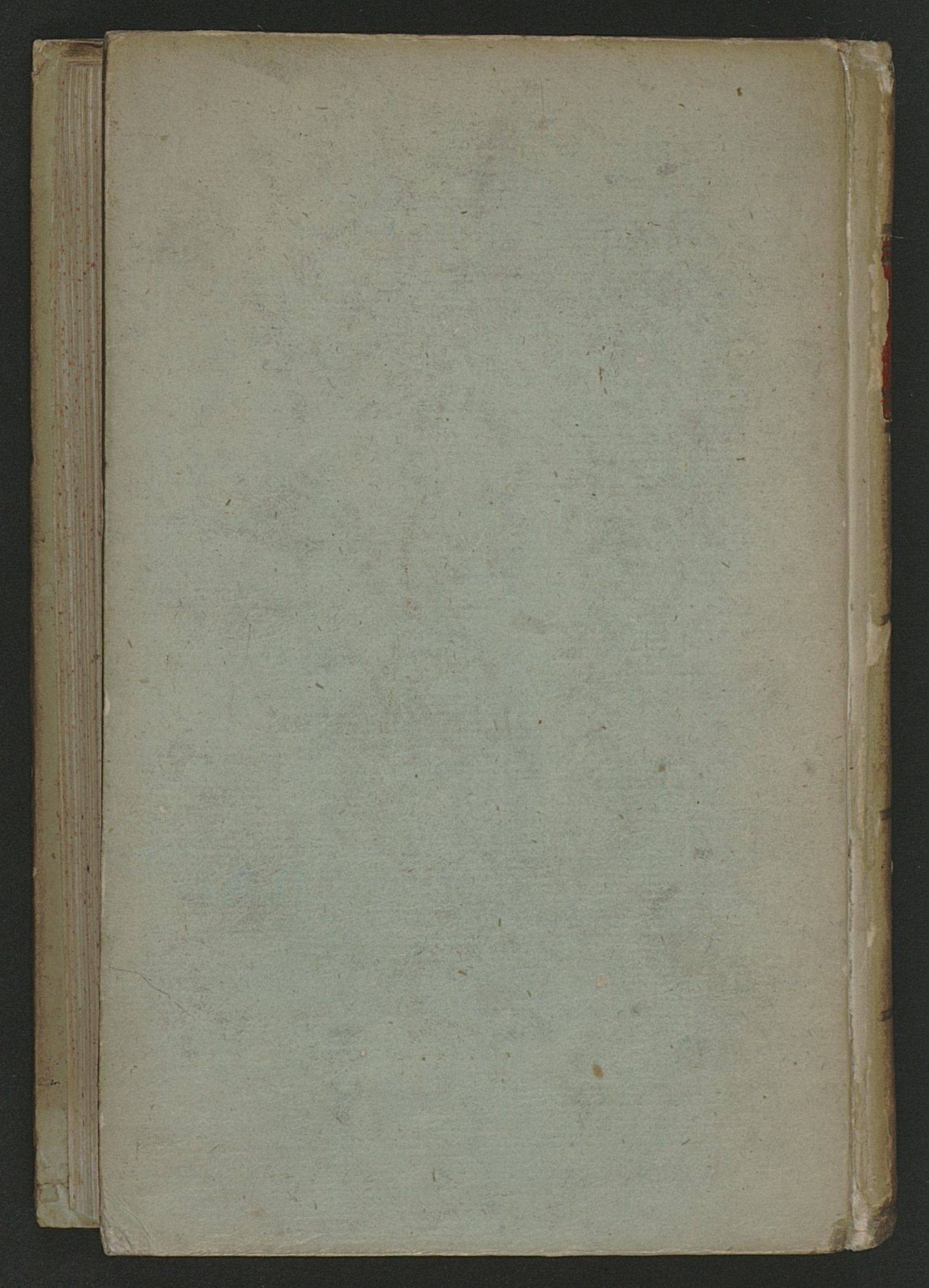
Fin de la Table.



philosophie p. 11. fruit des sciences
16. l'histoire
218-229. comment on perfectionne
l'hypothèse.

p. 3. idéale Phie
11 fruit à tirer des anciens.
15. définition de Phie.
19 sq religion
25 axiomes cf. tome I p. 45.
27 la phie ne doit pas se perdre en abstractions
29 sq définitions
44 sq des données des sens
44 sq objet de la métaphysique 60 sq
58 sensations, etc., mais non révélatrices de l'essence
63. Dieu
182 réfl. Descartes 286 sq

329. le pari de Pascal



D'ALEMBERT

MELANGES





inches 4 3 2 1 0

centimeters 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19
Density										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51

	16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	
	49.25	38.62	28.86	16.19	8.29	3.44	31.41	72.46	72.95	29.37	54.91	43.96	82.74	52.79	50.87	L*
	-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83	13.06	-38.91	52.00	3.45	50.88	-27.17	a*
	0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80	-49.49	30.77	30.01	81.29	-12.72	-29.46	b*
	0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42										

D50 Illuminant, 2 degree observer

Density →

Golden Thread

Colors by Munsell Color Services Lab

Don Williams